Alexander Kent

Cap sur la gloire

Phébus *libretto*

ALEXANDER KENT

CAP SUR LA GLOIRE

BOLITHO-5

Traduit de l'anglais par
FLORENCE HERBULOT

Préface de MICHEL LE BRIS

PHEBUS

Illustration de couverture :
John Chancellor *Communications* (détail)

Titre original de l'ouvrage :
To Glory we Steer 1968

« Certes oui, j'abandonne tous les fruits de la terre, mais je m'en vais cueillir les fleurs de l'océan. »

Amiral Boscawen, 1756

Préface

L'empire des mers

Autant prévenir d'emblée le lecteur qu'il va se trouver, d'ici peu, soumis à rude épreuve. Enrôlements forcés, mutinerie, batailles navales, des chefs de pièce couverts de sang et de débris humains qui frappent à coups de nerf de bœuf les canonniers épouvantés, des malheureux fous de douleur qui s'arrachent à pleines mains leurs entrailles pour en finir plus vite, et partout des éclats de bois sortant des chairs tels des crocs, des corps brisés, mutilés, se tordant dans une purée pourpre : rude prise de contact avec la mer et l'aventure, pour ces pauvres gueux hier encore paysans, bergers ou artisans, arrachés à coups de gourdin aux côtes de Falmouth, un matin de 1782, au nom de sa Très Gracieuse Majesté ! Il est vrai que ces âmes obscures et brutales ne sont pas toutes celles d'anges, loin s'en faut, mais comptent aussi leur lot de lâches et de voleurs, de crétins et de meurtriers, qui seront les premiers, demain, à faire payer leur infortune à ces chiens de terriens. Aussi le tout fraîchement nommé capitaine Richard Bolitho aura-t-il fort à faire pour conduire la Phalarope, *une frégate de trente-deux canons, jusqu'à son rendez-vous dans la mer des Antilles… Et nous voilà déjà emportés, chapitre après chapitre, spectateurs fascinés, horrifiés, de cette montée inexorable qui, d'embuscades en évasions, de mutineries en abordages, nous mènera vers l'ultime face-à-face, ce spectacle énorme et terrible qu'offrira la bataille finale… quand l'escadre ennemie envahit l'horizon, dans un silence de pierre, et que chacun sait désormais qu'il ne pourra plus rompre, que rien ne comptera plus – manœuvre audacieuse, invention ou courage –, plus rien que la furie aveugle, dévastatrice des canons tirant bord à bord, jusqu'à ce que naufrage s'ensuive. « Le ciel est si fort assombri par la fumée qu'on se dirait en enfer », tente d'expliquer Bolitho, la gorge serrée, à son second : « Même les*

bateaux crient, alors, savez-vous ? » Les éclats sourds des canons se rapprochent, les hommes, visages de craie, mains tremblantes, se regardent comme s'ils n'étaient déjà plus de ce monde, et nous comprenons tous, au frisson qui nous parcourt l'échine, tandis que les mastodontes de bois se mettent l'un après l'autre en ligne, que nous venons de franchir la porte des ténèbres, que nous sommes entrés, oui, bel et bien en enfer… Des clichés obligés du roman maritime, cela ? Allons donc ! Reproche-t-on à la tragédie grecque, ou au western, l'immuabilité de leurs règles ? Jamais sans doute on n'avait raconté la grande épopée des coureurs d'océan avec un pareil souffle, un réalisme aussi brutal. Et la presse anglo-saxonne ne s'y est pas trompée, qui dès sa parution, en 1968, saluait ce livre comme un chef-d'œuvre du roman d'aventures maritimes.

Que l'on ne déduise surtout pas de tout ce qui précède que l'auteur a tenté d'en rajouter peu ou prou dans l'horrible. Nul voyeurisme, chez lui, ni baroquisme sanglant ou esthétisme de la douleur (comme à la même époque un Sam Peckinpah dans le western, ou un Sergio Leone) : simplement le souci de la plus grande exactitude, le réalisme sans apprêt du marin qui sait de quoi il parle. Et c'est assez pour que l'imagerie de la marine à voile se trouve nettoyée, décapée – reprenne vie, devant nous. Oui, des hommes ont vécu cela, il n'y a pas si longtemps, dont nous nous obstinons pourtant à faire les figures emblématiques de la grande aventure. Ces frégates où nous accrochions, enfants, les drapeaux noirs de nos rêveries, n'étaient le plus souvent que des bagnes sordides peuplés de malheureux menés à coups de fouet, oscillant au long des jours entre l'hébétude et la rébellion.

Pourtant jamais l'auteur ne dénonce, ni ne condamne – et la force singulière de son récit tient aussi à cela. La contestation à la manière des romans à scandale de William Neale, Cavendish, Will Watch, The Press Gang, *n'est pas son propos : cela fut, simplement. Pouvait-il en aller autrement, dans ces années 1780 où l'Angleterre luttait tout à la fois contre la France, l'Espagne, la Hollande, les colonies rebelles d'Amérique ? Peut-être. Fallait-il, au moins, en débattre ? Sans doute. S'en indigner ? Sûrement. Mais* à terre. *Levée l'ancre,*

disparue la rive, face à l'horizon vide, « les sentiments de colère et de pitié sont aussi inutiles qu'un bateau sans voile », constate simplement Bolitho. Non pour s'en accommoder – mais parce que nulle part ailleurs le réel ne fait peser sur chacun une aussi dure contrainte, chaque erreur trouvant ici sa sanction immédiate, et fatale. Les conflits et les complots de l'entrepont, la mutinerie qui gronde, la brutalité des officiers, l'héroïsme des uns, la lâcheté des autres ne sont plus guère alors que des paramètres, comme l'état de la mer, la force du vent ou les manœuvres de l'ennemi, pour le seul but qui compte désormais : mener le bateau à bon port. Dans la nuit noire des âmes, la fureur des éléments et l'inconnu de l'avenir. Avec cette conviction, qui fait la trame du roman, qu'il faudra pour cela tant bien que mal trouver d'abord en soi, ensemble et pour chacun, la bonne route – *autrement dit, reformer quelque chose comme un état de société, retrouver un principe d'humanité, une amorce de loi morale. Cela fut, oui. Mais c'est précisément dans ce « cela fut » que se trouve la possibilité paradoxale de l'aventure.*

On aura compris qu'il fallait, pour tenir le cap d'une aussi rude morale dans le tumulte des aventures de son héros, et conjuguer aussi exactement réalisme, émotion et suspense, que l'auteur ait été lui-même, comme on dit, « du bâtiment ». À l'âge où d'autres jouaient aux cow-boys et aux Indiens, il essayait déjà, aime-t-il raconter, d'imaginer, à l'ombre écrasante du Victory *de Nelson, sur les quais de Portsmouth, la furie de Trafalgar. Faut-il alors s'étonner si, encore étudiant, il s'engage dans la Navy (en 1941) ? À bord d'un vieil escorteur WWL qui menace ruine, il sillonnera la Manche et l'Atlantique Nord jusqu'à l'Arctique, au péril des mines et des sous-marins allemands. Affecté dans les vedettes rapides côtières après une campagne de Méditerranée particulièrement éprouvante, il prendra part au débarquement de Normandie. À la fin de la guerre, il a seulement vingt-deux ans – mais quel âge a-t-on lorsque l'on a survécu à pareilles épreuves ? Difficile retour à la vie normale. Démobilisé, le voilà pendant près de cinq ans policeman à Londres, dans l'East End (« C'est là, assure-t-il, que j'ai le plus appris des choses de la vie »), puis officier*

chargé de la protection de l'enfance. Jusqu'à ce qu'un jour, sur une vieille machine achetée quatre sous, il se risque à écrire deux nouvelles. Surprise : l'une d'elles est aussitôt acceptée, publiée. C'est assez pour qu'il se lance dans un roman, fondé sur sa propre expérience de la guerre navale : A Prayer for the Ship. *Succès encourageant. Le voilà lancé : sous son vrai nom, Douglas Reeman, il va s'affirmer très vite comme l'un des plus prolifiques parmi les auteurs spécialisés dans l'évocation de la Deuxième Guerre Mondiale. Prolifique, et de qualité – même si ses meilleures réussites,* With Blood and Iron, The Deep Silence, High Water, *soyons francs, n'égalent pas* La Mer cruelle *de Monsarrat, ni même le* HMS Ulysses *d'Alistair Mac Lean. Dix titres donc, d'une facture honorable, jusqu'à ce qu'en 1967, son éditeur américain, frappé lors d'une conversation par ses descriptions de la vie à bord au temps de la marine à voile, lui demande pourquoi diable il n'en ferait pas la matière d'un roman. Hésitations. C.S. Forester, l'inventeur de l'inoubliable Horatio Hornblower (ce jeune midshipman efflanqué, maladroit mais féru de mathématiques et imbattable au whist qui, lancé dans les guerres napoléoniennes, finira amiral) règne alors en maître incontesté du genre. Pire, un jeune écrivain, Dudley Pope, prolongeant Hornblower dans son personnage du lieutenant Ramage, paraît briguer déjà la succession – avec la bénédiction du vieux maître, qui le donne volontiers pour son « fils spirituel ». Ses deux premiers romans,* Ramage, *et* Ramage and the Drum-Beat, *ont même reçu un bel accueil du public, et de la critique. En termes stricts de « marché », donc, un pari risqué. Pourtant Reeman, séduit – et peut-être un peu lassé de ses histoires de cuirassés et de sous-marins ? – saute enfin le pas, travaille avec soin la trame historique, les arrière-plans, les atmosphères, façonne un héros tourmenté, surprenant : Richard Bolitho, cadet d'une vieille famille de marins de Cornouailles, barré par un frère aîné joueur, cynique et scélérat. Et c'est ainsi qu'en 1968 paraît* Cap sur la gloire *– sous le nom de plume, cette fois, d'Alexander Kent. Comme s'il s'agissait, pour l'auteur, d'un nouveau départ.*

Et en effet – car la réussite est totale. La critique s'étonne même de le voir déployer soudain un talent d'écrivain qu'on ne lui soupçonnait pas tout à fait. Comme s'il avait enfin trouvé la bonne distance, pour restituer son expérience de la mer et des hommes au combat. Comme si son imagination s'était jusque-là trouvée contrainte par une trop grande pression de son histoire personnelle. Car enfin, quelle maestria tout à coup dans la conduite du récit, quelle invention, quel sens aigu de la mise en scène ! La simple description du départ de la Phalarope, *par sa vivacité, sa précision sans lourdeur, la justesse de ses notations, est déjà un régal pour les amateurs – de voile comme de littérature – mais le combat qui lui succède peu après est, lui, tout bonnement à couper le souffle. D'une sauvagerie, d'un réalisme, et en même temps d'une vitesse, d'une* lisibilité *dont je ne vois guère d'autres exemples que dans les meilleurs westerns de John Sturges. Après un tel morceau de bravoure, nul doute n'est plus permis : nous avons pris le large avec un vrai, un grand écrivain d'aventure ! « Le roman maritime britannique est aujourd'hui entre les mains de deux géants – C.S. Forester et un nouveau, tout jeune auteur : Alexander Kent », s'enthousiasme aussitôt le* Chicago Tribune. *« Le plus grand des romanciers actuels de la mer », renchérit le* Sunday Times. *« Le maître incontesté du roman d'aventures maritimes », confirme le* New York Times Book Review *que l'on sait pourtant mesuré dans ses appréciations.*

Depuis, seize autres romans ont fait de Richard Bolitho quelque chose comme une institution, un héros national. Couvert de gloire et de cicatrices, devenu amiral au fil de ses tribulations, il semble susciter toujours la même passion. Le cap des dix millions d'exemplaires vendus de par le monde est depuis longtemps franchi. Une « Richard Bolitho Newsletter » *en est déjà à son douzième numéro, où les passionnés de la marine à voile font assaut d'érudition sur des points aussi décisifs que le rituel du* « piping the side », *la manière d'aborder un vaisseau amiral, ou l'argot des tavernes de Cornouailles au XVIII^e^ siècle. Lors de mon dernier voyage à Londres, l'acteur Anthony Valentine donnait une lecture de* Richard Bolitho Midshipman *à la BBC et l'Albany Fine China*

Company lançait une collection « Bolitho » de figurines historiques. Le début d'un culte ? Ne nous en plaignons pas trop, s'il peut nous promettre des heures encore de belles et bonnes lectures. Mais qui donc prétendait disparue au début de ce siècle la grande tradition du roman d'aventures anglais ?

Cette tradition en fait ne s'est jamais interrompue. Graham Greene – dont on ignore généralement qu'il entreprit dans les années Cinquante la rédaction d'une biographie de Stevenson, et n'y renonça que parce qu'un érudit américain, Furnas, avait pris sur lui quelque avance – Graham Greene, donc, prolonge Stevenson et Conrad, comme John Le Carré prolonge John Buchan. Alexander Kent, à la suite de Forester, Masefield et quelques autres, retrouve quant à lui la rude inspiration du capitaine Frederick Marryat – Marryat, l'auteur de Frank Mildway, *de* Percival Keene, *du* Phantom Ship, *que Conrad appelait « l'enchanteur », qui marqua si fort Melville et auquel Virginia Woolf, qui n'était pas précisément portée à la plaisanterie sur le chapitre de l'exigence littéraire, jugea bon de consacrer un long essai, en 1950 :* The Captain's Death-Bed. *Les exemples pourraient être multipliés à l'infini : la tradition ne s'est jamais perdue parce que la littérature anglo-saxonne en est imprégnée de part en part – à la différence de ce qui se passe en France, où la critique s'obstine à ne voir dans tout livre inspiré par la mer que la manifestation d'un genre « particulier », donc mineur – de même qu'elle a longtemps tenu le roman « historique » (malgré Tolstoï) ou le roman « régional » (malgré Powys) pour des voies nécessairement secondaires.*

Des hommes, rêvant de nouveaux mondes, de vie recommencée, de larges horizons, s'enferment pour cela dans un espace plus réduit qu'une prison, et s'imposent pour vaincre une discipline de fer. Quelle différence dès lors trouver entre un coureur transatlantique, symbole moderne de la grande aventure, un chercheur d'or piochant obstinément dans la nuit de la mine, et tel moine en retraite dans sa cellule ? Plus encore : par quel tour étrange de l'esprit la prison, ce scandale, a-t-elle depuis des siècles fait rêver les poètes, au point qu'un Dostoïevski a pu y voir le lieu même du salut ? Comment, de

ces malheureux enrôlés de force sur les frégates royales avons-nous osé faire les emblèmes de nos rêves de partance ? C'est pour avoir creusé jusqu'au vertige ce paradoxe que le roman d'aventures anglais s'est ouvert à l'universel – et particulièrement le roman maritime : la mer, tout à la fois puissance destructrice et créatrice, lieu tout ensemble des naufrages et des métamorphoses, ne peut-elle pas être dite en effet le miroir de notre âme – et le bateau, cette prison immobile sur l'immensité liquide, une métaphore de l'humaine condition ? Conrad, et Melville, dira-t-on… Sans doute. À *condition de comprendre que cette idée se trouve être au principe même, et depuis le début, du roman maritime anglo-saxon. De Marryat jusqu'à Kent. Comme si une voix très ancienne répétait de livre en livre, avec l'obstination des vagues sur le rivage, qu'il serait par trop simple d'opposer ici les splendeurs illusoires d'une mythologie barbare à la dure réalité d'une exploitation de quasi-galériens, parce que la mer – notre âme ? – est d'abord ce lieu magique où se croisent depuis toujours les rêves les plus fous de l'humanité et la réalité la plus cruelle – à moins qu'il ne faille dire les rêves les plus cruels et la réalité la plus folle ? – ou, pour tourner la chose autrement, que c'est depuis ce point magnétique où réalité et fantasme ne peuvent plus se dissocier que s'exerce sur nous ce que Paul Guimard appelait « l'empire des mers ».*

Michel Le Bris

Note de l'éditeur : La présente édition reprend celle qu'avaient publiée, dès 1969, les Editions Maritimes et d'Outre-mer – et qui était depuis longtemps introuvable en librairie. Le texte en a été entièrement revu et corrigé par la traductrice et par l'éditeur.

CHAPITRE PREMIER

LA PHALAROPE

L'an de grâce 1782 n'avait que trois jours d'âge, mais déjà le temps s'était ancré dans la mauvaise humeur. Un crachin tenace, poussé par un vent de sud fraîchissant, s'infiltrait dans les rues étroites de Portsmouth Point et faisait luire comme du métal poli les murs épais des vieilles fortifications. Un plafond de nuages couleur de plomb glissait, menaçant et sans failles, au-dessus des maisons serrées les unes contre les autres, ne laissant qu'un jour faible et maussade bien qu'on ne fût pas loin de midi.

Seule la mer semblait vivante. Sur toute la largeur de ce bras de mer habituellement abrité que l'on appelle le Solent, les rafales fouettaient et brisaient la surface de l'eau, mais, sous cette lumière étrange, les crêtes des vagues se détachaient, d'un jaune de soufre, sur la masse gris sombre de l'île de Wight, et, plus loin, sur la Manche perdue derrière des rideaux de pluie.

Le capitaine Richard Bolitho poussa la porte de l'auberge George Inn et marqua un temps d'arrêt, tandis que la lourde chaleur de la salle l'enveloppait telle une épaisse couverture. Sans un mot, il tendit son manteau à un valet et cala son bicorne sous son bras. Il pouvait apercevoir, à travers la porte de droite, la lueur accueillante du feu allumé dans la salle à manger où un groupe bruyant d'officiers de marine, émaillé çà et là de quelques uniformes écarlates de l'armée de Terre, s'attachait à oublier les exigences du service, reléguées derrière les fenêtres basses et fouettées de pluie.

Dans une autre salle, quelques officiers plongés dans un silence attentif autour de petites tables scrutaient leurs cartes et les visages de leurs partenaires de jeu. C'est à peine si quelques têtes se levèrent à l'entrée de Bolitho. À Portsmouth et en

particulier à l'auberge *George Inn,* après tant d'années de guerre et d'inquiétude, seul un civil aurait pu attirer l'attention.

Bolitho soupira et jeta un rapide coup d'œil à son reflet dans un miroir. L'habit bleu galonné d'or était seyant à sa haute silhouette, et son visage semblait étrangement basané au-dessus de la chemise et du gilet blancs. Malgré la lenteur du voyage qui l'avait ramené des Antilles, son corps était mal préparé à l'hiver britannique, et il se força à rester debout quelques instants encore pour laisser ses membres se réchauffer.

Un valet toussa poliment derrière lui. « Vous d'mande pardon, Monsieur. L'amiral vous attend dans sa chambre. » Il fit un petit geste en direction de l'escalier.

« Merci. » Il attendit que l'homme soit parti, attiré par quelque appel dans la salle à manger, et il se regarda une dernière fois. Ce n'était nullement vanité, ni intérêt personnel, mais plutôt l'examen attentif et glacé dont il aurait pu gratifier un subordonné.

Bolitho avait vingt-six ans, mais ses traits impassibles et les rides profondément creusées autour de sa bouche le faisaient paraître plus âgé. Il se surprit un instant à chercher quand une telle transformation avait pu se produire. Il repoussa presque avec colère les cheveux noirs qui envahissaient son front, ne laissant qu'une boucle rebelle, au-dessus de l'œil droit.

Et cela non plus n'était pas de la vanité : de l'embarras, plutôt.

Un pouce à peine au-dessus de l'œil, une sauvage cicatrice s'enfonçait en diagonale dans sa chevelure. Il la suivit du doigt, comme un homme laisse parfois son esprit vagabonder parmi de vieux souvenirs, puis, avec un dernier haussement d'épaules, il escalada rapidement les marches.

Le vice-amiral sir Henry Langford se tenait bien campé devant le plus grand feu de bois que Bolitho eût jamais vu. Son uniforme étincelait à la lueur des flammes dansantes, et son ombre épaisse sembla tendre le bras à travers la vaste pièce pour saluer l'entrée silencieuse de Bolitho.

Les deux hommes restèrent immobiles quelques secondes, à s'observer mutuellement. L'amiral, la soixantaine, avec une tendance à la corpulence, son lourd visage dominé par le nez

grand et busqué au-dessus duquel les yeux vifs brillaient comme des pierres bleues, et le capitaine, mince et hâlé.

Puis l'amiral sembla revenir à la vie et s'écarta du feu, main tendue. Bolitho sentit la chaleur des flammes se répandre dans la chambre, comme si l'on avait ouvert la porte d'un four.

« Content de vous voir, Bolitho ! » La voix sonore de l'amiral remplit la chambre, balayant les années, et l'image du vieil homme alourdi disparut, remplacée par celle du premier capitaine de Bolitho.

L'amiral ajouta tristement, comme s'il avait pu lire dans ses pensées : « Quatorze ans, n'est-ce pas ? Dieu, cela paraît impossible ! » Reculant d'un pas, il étudia Bolitho d'un œil critique, comme il l'eût fait d'un poulet dodu. « Vous n'étiez qu'un aspirant maigriot, d'une douzaine d'années si ma mémoire est bonne. Pas un pouce de chair sur les os. Je ne vous avais embarqué que par égard pour votre père. » Il sourit : « Vous avez encore l'air d'avoir grand besoin d'un bon dîner ! »

Bolitho attendait patiemment. Ces quatorze années de service lui avaient du moins appris une chose : les officiers supérieurs ont une façon bien à eux d'en venir à l'explication de leurs actes, et cela prend en général un certain temps.

L'amiral se dirigea d'un pas lourd vers la table et remplit généreusement deux verres de brandy. « Avec une bonne partie du monde contre nous, le brandy, Bolitho, est devenu une sorte de luxe. » Il haussa les épaules. « Toutefois, souffrant plus des rhumatismes que de la goutte, je le considère comme l'une des ultimes nécessités. »

Bolitho buvait avec précaution, tout en étudiant son supérieur par-dessus le bord de son verre. Il n'était arrivé des Antilles que trois jours auparavant, comme l'année s'achevait. Son navire, son bien-aimé *Sparrow,* avait été confié au chantier pour une remise en état bien gagnée, tandis que son équipage, moins heureux, était dispersé dans la flotte famélique pour combler les vides croissants creusés par la mort et les mutilations. La plupart des marins du sloop avaient quitté leur patrie depuis six ans ; maigrement pourvus, grâce aux prises durement conquises, ils avaient espéré revoir ceux qu'ils aimaient, ne fût-ce que quelques jours. Cet espoir avait été déçu,

mais Bolitho savait que ni le ressentiment ni la pitié n'étaient de mise : ils étaient aussi inutiles en cette occurrence qu'un navire privé de voiles.

Les yeux pâles se fixèrent soudain sur le visage de Bolitho. « Je vous donne la *Phalarope,* Bolitho. » L'amiral observa une brève marque d'émotion chez le jeune capitaine. « Elle est au mouillage à Spithead, toute gréée, vergues croisées, la plus belle frégate qu'on puisse imaginer. »

Bolitho posa lentement le verre sur la table pour se donner le temps d'assimiler les paroles de l'amiral. La *Phalarope,* une frégate de trente-deux canons, et de moins de six ans d'âge. Il l'avait aperçue à la lorgnette en parant le banc Spit Sand, trois jours plus tôt. Un bateau superbe, le couronnement de tous ses espoirs. Non : plus beau même qu'il n'aurait jamais osé le rêver.

Il repoussa le *Sparrow* au fond de sa mémoire. Cela appartenait déjà au passé, avec son espoir d'un congé chez lui, en Cornouailles, et d'un contact retrouvé avec la terre ferme, avec tant de souvenirs à demi effacés.

Il répondit calmement : « C'est un grand honneur, Monsieur. »

« Pas du tout, vous l'avez amplement mérité ! » L'amiral semblait étrangement soulagé, comme s'il avait, depuis un certain temps, répété en lui-même ce petit discours. « J'ai suivi votre carrière, Bolitho. Vous faites grand honneur à la marine et à votre patrie. »

« J'ai eu, Monsieur, un excellent professeur. » L'amiral opina, sérieux. « C'était le bon temps, hé ? Le bon temps. » Il se secoua, se versa un nouveau brandy. « Je vous ai donné les bonnes nouvelles. Voici le reste à présent. » Il observait Bolitho pensivement. « La *Phalarope* a fait partie de la flotte de la Manche, en particulier pour le blocus de Brest. »

Bolitho dressa l'oreille. Le blocus, cela n'avait rien d'extraordinaire : la flotte, aux abois, avait un besoin vital de toutes les frégates pour soutenir l'effort constant qui enfermait les navires français dans leurs ports de la Manche. Les frégates étaient bonnes à tout : assez puissantes pour étriller n'importe quel navire, si ce n'est un vaisseau de ligne, en combat ouvert, et assez rapides pour échapper à ces derniers, on les réclamait

partout. Ce qui avait éveillé son attention, c'était la manière dont l'amiral avait souligné *a fait partie* de la flotte de la Manche. Les ordres seraient donc différents : le sud, peut-être, pour aider à dégager la garnison assiégée dans Gibraltar.

L'amiral poursuivit, bourru : « La plupart des navires pourrissent du dehors. Le vent et la mer sont des maîtres cruels, même aux bois les meilleurs. » Il regardait la pluie couler sur les vitres. « La *Phalarope* a pourri par-dedans ! » Il se prit à marcher de long en large, furieusement, son ombre traversant la chambre comme un spectre. « Il y a presque eu mutinerie à bord, il y a un mois de cela, et ensuite, tandis que son escadre livrait bataille à quelques forceurs de blocus, elle a refusé le combat ! » Arrêté net, l'amiral lança à Bolitho un regard furibond où l'on pouvait lire le coup reçu. « Pouvez-vous croire chose pareille ? Un navire du roi, se dérober à l'action ! »

Bolitho se mordait les lèvres. La révolte était un risque constant. Des hommes arrachés à la vie à terre, une poignée d'agitateurs, un seul officier maladroit même pouvaient suffire à transformer en enfer le navire le mieux discipliné. Mais cela se rencontrait peu en escadre. Cette sorte de folie se manifestait généralement à bord d'un navire encalminé sous l'implacable soleil des tropiques, et sous l'effet de la fièvre ou de la maladie. Ou encore, au cours d'un long voyage loin de terre, lorsque le vaisseau semblait se, resserrer sur lui-même à chaque journée passée, comme pour jeter les hommes à la gorge de leurs compagnons.

Sir Henry Langford ajouta sèchement : « J'ai relevé son capitaine de son commandement, bien entendu ! »

Bolitho ressentit une étrange chaleur pour ce vieil homme fatigué, irritable, dont le vaisseau amiral, un trois-ponts massif, faisait des vivres, là, dans le port, et se préparait à ramener le Maître à son escadre, devant la côte hostile de France. Il avait dit *« bien entendu »*. Pourtant Bolitho savait que bien des amiraux auraient soutenu leurs capitaines, même en les sachant coupables ou incompétents.

L'amiral eut un faible sourire. « Je crains que cet honneur ne soit à double tranchant ! Il n'est jamais facile de prendre le commandement d'un navire infortuné, surtout en temps de

guerre. » Il indiqua une enveloppe scellée, posée sur son bureau. Les sceaux luisaient à la lueur du feu, comme des flaques de sang frais. « Voici vos ordres. Ils vous demandent de prendre ce commandement sur-le-champ et d'appareiller aussitôt. » Il pesait soigneusement ses mots. « Vous rechercherez l'escadre de sir Samuel Hood et vous vous placerez sous ses ordres. »

Bolitho fut abasourdi. Hood était encore aux Antilles d'où lui-même arrivait tout juste. Il eut la vision fugitive de ces milliers de miles d'un océan désert, sur un navire inconnu, avec un équipage encore agité par le mécontentement.

« Vous voyez, Bolitho, je suis toujours un tyran ! » L'amiral frissonna tandis qu'un grain fouettait la fenêtre. « Je crois qu'il vous manque près d'une centaine d'hommes d'équipage. J'ai dû débarquer une bonne partie des mutins, et les remplaçants sont difficiles à trouver. Il faudra en pendre quelques-uns, dès que la cour martiale aura pu se réunir. Vous avez à peine assez d'hommes pour mener le navire, sans parler de combattre. » Il se frotta le menton, l'œil brillant. « Je vous suggère d'appareiller sans retard et de faire route sur la côte ouest. On m'a dit que les flottes de pêche sont presque toutes au port, dans le Devon et en Cornouailles. Le temps ne semble pas leur plaire. » Son sourire s'épanouissait à présent. « Je ne vois aucune objection à ce que vous fassiez escale à Falmouth, Bolitho. Pendant que vos officiers se chargeront d'enrôler quelques-uns de ces pêcheurs pour le service du roi, vous trouverez sans doute la possibilité de rendre visite à votre père. Vous lui transmettrez, je l'espère, mes meilleures amitiés. »

Bolitho acquiesça. « Je vous remercie, Monsieur, et n'aurai garde d'y manquer. » Soudain il eut envie de partir. Il restait tant à faire. Les armements et les cordages à vérifier, les vivres et les approvisionnements pour le long voyage. Et avant tout, il y avait la *Phalarope* qui l'attendait, prête à le juger ou à le condamner.

L'amiral soupesa l'enveloppe de toile. « Je n'ai pas de conseils à vous donner, Bolitho. Vous êtes jeune, mais vous avez largement fait vos preuves. Souvenez-vous simplement de ceci. Il y a du bon et du mauvais, à votre bord. Soyez ferme, mais

sans cruauté. Ne confondez pas l'ignorance avec l'insubordination, comme votre prédécesseur. » Le ton s'était fait mordant. « Si vous avez peine à garder tout ceci en mémoire, essayez simplement de vous rappeler comment vous étiez, lorsque vous êtes venu servir comme jeune enseigne à mon bord. » Il ne souriait plus. « Vous pouvez redonner à ce navire le rang qui est le sien, en lui rendant son honneur. Mais si vous y manquez, je serai impuissant à vous aider. »

« Je ne vous le demanderai point, Monsieur. » Les yeux de Bolitho étaient durs et gris, comme la mer au-delà du port.

« Je sais. C'est pourquoi je vous ai réservé ce commandement. » Il y eut un murmure de voix derrière la porte, et Bolitho sut que l'audience tirait à sa fin. L'amiral ajouta : « J'ai un neveu à bord de la *Phalarope,* l'un de vos jeunes messieurs. Son nom est Charles Farquhar, et il peut encore faire un bon officier. Mais ne lui faites point de faveur par égard pour moi, Bolitho. » Il soupira en tendant l'enveloppe. « Le navire est prêt à appareiller, profitez donc de ce vent de sud. » Il retint la main de Bolitho et scruta son visage. « Il se peut que nous ne nous rencontrions plus jamais, Bolitho, car mes jours sont comptés, je le crains. » D'un geste il repoussa la protestation de son interlocuteur. « J'ai de grandes responsabilités, et certaines compensations de ma charge. Mais ma jeunesse s'est envolée. »

Bolitho rajusta son épée, glissa à nouveau son bicorne sous son bras. « Je vous fais mes adieux, Monsieur. » Il ne put en dire plus.

Il franchit la porte presque à l'aveuglette et longea le petit groupe d'officiers qui attendaient, en chuchotant, le bon plaisir de leur amiral.

L'un d'eux se tenait à l'écart, un capitaine, à peu près du même âge que Bolitho. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Celui-ci avait des yeux pâles et protubérants, une petite bouche coléreuse. Pianotant sur la garde de son épée, il fixait la porte, et Bolitho devina qu'il devait s'agir du capitaine débarqué de la *Phalarope*. Mais il ne semblait pas inquiet, irrité seulement. Sans doute avait-il quelque influence à la Cour ou au Parlement,

pensa Bolitho, sévère. Cela ne lui suffirait pas pour affronter sir Henry.

Leurs regards se croisèrent tandis que Bolitho traversait le palier en direction de l'escalier. Les yeux pâles étaient sans expression, vaguement hostiles pourtant. Puis ils se détournèrent, et Bolitho atteignit le pied des marches, où une ordonnance l'attendait avec son manteau.

Hors de l'auberge, le vent lui hurla au visage et la pluie glacée lui fouetta la peau. Mais, marchant lentement vers le port Sally, il n'y prenait pas garde.

Lorsqu'il atteignit la grève, Bolitho constata que la guirlande de vase et d'algues déposée à marée haute était presque recouverte par les petites vagues rageuses et il sut que le flot approchait de l'étalé. Avec un peu de chance, on pourrait appareiller de manière à profiter de la marée descendante. Rien de tel que la routine des manœuvres pour habituer un équipage à un nouveau capitaine.

Dès qu'il eut quitté l'abri offert par la dernière rangée de maisons, il aperçut le canot qui l'attendait pour l'emmener loin de la terre. Les avirons étaient mâtés et oscillaient comme deux rangées d'arbres dénudés tandis que la petite embarcation roulait, ballottée par les vagues ; il devina que tout l'équipage observait sa lente approche. En haut de la rampe de granit, silhouette familière, le corps épais de Stockdale, son chef de canot personnel, se détachait sur les vagues. Il aurait du moins un ami à bord de la *Phalarope,* se dit-il, morne.

Stockdale l'avait suivi de navire en navire. Plutôt comme un chien fidèle que comme un homme. Bolitho se surprenait souvent à penser avec étonnement à ce lien qui les unissait, et qui échappait à toute explication.

Il était tout jeune, et lieutenant nouvellement promu lorsqu'on l'avait un jour envoyé à terre avec une patrouille de recrutement, au cours de cette période de paix douteuse où il se considérait comme fort heureux de ne pas partager le sort indigne de tant de ses camarades, débarqués en demi-solde et sans emploi. Bolitho n'avait pas trouvé beaucoup de volontaires, mais au moment de rentrer à bord et d'affronter le courroux de son capitaine, il avait aperçu Stockdale debout, misérable,

devant un cabaret. Nu jusqu'à la taille, il avait une stature formidable, un corps trapu, masse de muscles et de force. Un aboyeur, à ses côtés, interpellait bruyamment le petit groupe de matelots, en affirmant que Stockdale était un lutteur réputé et que quiconque le mettrait à terre recevrait aussitôt une guinée d'or. Bolitho était fatigué, et la pensée de boire frais au cabaret tandis que ses hommes tenteraient leur chance lui avait fait oublier sa répugnance naturelle pour ce spectacle dégradant.

Il se trouva que l'équipe comprenait un second maître canonnier, à la fois excellent lutteur et habitué à maintenir la discipline, tant par la force que par tous autres moyens utilisables. Il avait dépouillé sa vareuse et, encouragé par ses compagnons, s'était rué à l'attaque.

Bolitho ne savait pas exactement ce qui s'était produit alors. On prétendait que l'un des marins avait fait un croc-en-jambe à Stockdale, et c'était bien possible, car Bolitho ne l'avait jamais vu battu depuis lors, mais l'instant d'après, tandis que Bolitho tendait la main vers sa chope de bière, l'aboyeur avait poussé un hurlement de rage tandis que les marins s'esclaffaient bruyamment.

Bolitho avait trouvé le second maître canonnier en train d'empocher sa guinée, tandis que l'aboyeur furibond fouettait Stockdale avec un bout de chaîne, non sans l'abreuver de menaces et de malédictions.

C'est alors que Bolitho avait compris que Stockdale vivait la loyauté comme une entrave. Il ne bronchait pas sous l'injuste correction, et pourtant il aurait pu, d'un coup de poing, tuer son bourreau.

La pitié, ou le dégoût, poussèrent Bolitho à faire cesser la rossée, et l'expression de gratitude silencieuse apparue sur le visage meurtri de Stockdale n'était pas faite pour arranger les choses. Sous le regard moqueur des matelots, et devant l'aboyeur pétrifié, il avait demandé à Stockdale de se porter volontaire pour le service du roi. L'aboyeur, à l'idée que son gagne-pain allait lui échapper, s'était lancé dans une tempête de protestations.

Stockdale avait simplement acquiescé de la tête, puis ramassé sa chemise sans un mot. Encore aujourd'hui il ne

parlait guère, ses cordes vocales ayant été abîmées au cours de maintes années de bagarres, de ville en ville.

Bolitho, après cette réaction dictée par la colère, pensait classer l'affaire, mais il n'en fut rien. Stockdale s'installa à bord comme s'il y était né. Malgré sa force, il était doux et patient, et une seule chose semblait capable de modifier sa vie placide : où Bolitho allait, il allait.

Au début, Bolitho décida d'ignorer la chose, mais lorsqu'il eut enfin un navire sous ses ordres et qu'il lui fallut quelqu'un pour commander son canot, Stockdale sembla se trouver là tout naturellement, tout prêt. Comme aujourd'hui.

Il regardait la mer déserte, immobile dans le vent, ses larges pantalons blancs et sa vareuse bleue flottant autour de lui comme les pavillons d'un lourd vaisseau de ligne. Il se retourna vers Bolitho et salua, ses yeux d'un brun profond fixés sur le capitaine et empreints d'une sollicitude silencieuse.

Bolitho eut un sourire crispé. « Tout est prêt, Stockdale ? »

L'homme acquiesça lentement. « J'ai embarqué vos coffres dans la chambre, Monsieur. » Il lança un regard furieux à l'équipage du canot. « J'ai dit un mot à ceux-ci sur la manière dont ils auraient à manœuvrer à partir de maintenant ! »

Bolitho descendit dans le canot et resserra son manteau autour de lui. Stockdale grogna un ordre et l'embarcation s'écarta de la cale.

« Nage partout, souque ferme ! » Stockdale poussa la barre et visa entre les rameurs tandis que le canot pivotait et piquait dans la première méchante houle.

Bolitho observait les matelots. Chacun avait à cœur d'échapper à son regard. Le nouveau capitaine, quel qu'il fût, était seul maître à bord après Dieu. Il pouvait distribuer l'avancement ou le fouet, récompenser ou pendre tout homme embarqué à son bord et, lorsqu'un navire se trouvait seul en pleine mer, la puissance s'exerçait selon le tempérament de chaque commandant. Cela, Bolitho le savait bien.

Lorsque le canot atteignit l'eau libre, il oublia les matelots en plein effort et concentra toute son attention sur la frégate, au loin. En s'en approchant, il pouvait voir la coque gracieuse tanguer et rouler régulièrement en tirant sur son câble dans la

brise fraîchissante. On apercevait même un éclair de cuivre lorsque les fonds se montraient en surface. Puis, quand le navire s'inclinait de l'autre côté, Bolitho distinguait l'activité sur le pont, au pied des grands mâts effilés, chargés de voiles ferlées. En arrière, près de la coupée, les gardes-marine étaient déjà réunis pour l'accueillir et dessinaient un carré d'écarlate bien net. Le vent lui apporta un instant le son des sifflets et le beuglement des ordres.

Quel beau navire ! pensa-t-il. Cent quarante pieds de puissance et de grâce vivante. Depuis sa haute figure de proue dorée, un oiseau étrange perché sur le dos d'un dauphin, jusqu'à sa poupe toute sculptée sous le pavillon claquant au vent, tout témoignait de l'art de son constructeur.

Il apercevait à présent le groupe des officiers qui l'attendaient sur la dunette. Plus d'un, la lorgnette à l'œil, observait le canot ballotté par la mer. Il se fit un masque d'impassibilité en étouffant à grand-peine l'excitation et le sentiment de défi que la vue du navire avait fait naître en lui.

« Ohé ! du canot ! » L'appel, arraché par le vent, fut jeté aux mouettes criardes.

Stockdale mit ses mains en porte-voix et lança : « Ohé de la *Phalarope !* » Aucun doute à présent pour les officiers. Aucun doute : leur nouveau maître approchait.

Bolitho entrouvrit son manteau et le rejeta sur ses épaules. Le faible jour fit luire les galons dorés de son habit et le pommeau de son épée. La frégate grandit et grandit encore jusqu'à dominer totalement le canot en effaçant le reste du monde.

Tandis que les matelots manœuvraient pour approcher de la coupée, Bolitho laissa ses yeux glisser lentement le long des mâts, des vergues et du gréement noir bien raidi.

Il n'y avait aucun signe de mou. Tout était en ordre. La coque était bien peinte et l'épaisseur des dorures sur la figure de proue ainsi que les larges fenêtres de la chambre de poupe montraient que son précédent capitaine avait dépensé une bonne part de sa fortune personnelle pour donner au bateau ce bel aspect.

L'idée de cet argent dépensé à bon escient lui fit jeter un regard furtif vers ses coffres, dans la chambre du canot. Il avait ramené des Antilles un peu plus de mille livres, ses parts de prises, mais il n'avait pas grand-chose à montrer en contrepartie, si ce n'était des uniformes neufs et quelques babioles de luxe. Et voilà qu'il repartait en mer, où le couteau d'un mutin pouvait mettre un terme à son existence aussi vite qu'un boulet français, faute d'une vigilance incessante. L'avertissement de l'amiral lui revint à l'esprit soudain : « Si vous échouez, je serai impuissant à vous aider. »

Le canot fit une embardée le long de la muraille et le fit trébucher, tandis qu'il sautait par-dessus le plat-bord et entreprenait d'escalader les flancs fouettés d'embruns.

Il tenta de rendre ses oreilles sourdes au fracas qui l'accueillit : sifflets stridents de la garde et claquement des mains sur les mousquets, tandis que les soldats présentaient les armes. Il n'était que trop facile et trop dangereux de se découvrir, même un instant, même pour profiter entièrement de ce moment tant attendu.

Un officier de haute taille, assez lourd d'allure, fit un pas en avant et ôta son chapeau. « Lieutenant Vibart, Monsieur, premier lieutenant. » Il parlait d'une voix rauque, râpeuse et son visage ne souriait pas.

« Je vous remercie, monsieur Vibart. » Bolitho regarda derrière lui, tout au long du navire. De chaque côté de la coque, les passavants reliant le gaillard d'avant à la dunette étaient chargés d'hommes silencieux. D'autres avaient grimpé dans les haubans pour mieux voir leur capitaine. Il laissa son regard errer sur les files de canons solidement assurés derrière les sabords fermés, sur les ponts impeccables et les cordages bien lovés. Le lieutenant Vibart était un excellent second, pensa-t-il, du moins pour tout ce qui était netteté et apparence extérieure.

Rébarbatif, Vibart poursuivit : « Monsieur Okes et monsieur Herrick, second et troisième lieutenants, Monsieur. »

Bolitho fit un signe de tête, le visage impassible. Il entrevit rapidement deux jeunes officiers, et ce fut tout. Les hommes n'émergeraient que plus tard derrière ces visages inconnus.

Pour l'instant, il fallait surtout définir clairement l'impression que ces hommes allaient garder de lui.

« Faites approcher l'équipage, monsieur Vibart. » Il tira d'une poche intérieure son ordre de mission et le déroula tandis qu'on poussait les hommes vers lui. Ils avaient l'air en assez bonne santé, mais leurs vêtements étaient en lambeaux et certains semblaient encore porter les restes des habits qu'ils avaient le jour où on les avait enrôlés de force. Bolitho se mordit les lèvres. Ceci devrait changer et sans attendre. L'uniforme était primordial. Cela tuait le reste d'envie que certains auraient pu ressentir, même pour de pauvres hardes.

Il se mit à lire le parchemin et sa voix portait clair par-dessus le bruit du vent et les claquements rythmés des étais et du gréement.

L'ordre de mission était adressé à Richard Bolitho, Esquire, et lui enjoignait d'embarquer sur-le-champ et de prendre la responsabilité et le commandement de la *Phalarope,* frégate de Sa Majesté britannique. Il acheva sa lecture, puis roula le parchemin au creux de sa main tout en jetant un coup d'œil sur les visages rassemblés en bas. Que pensaient-ils, qu'espéraient-ils à cet instant ?

« J'aurai encore quelque chose à dire à l'équipage, monsieur Vibart. » Il lui sembla discerner un certain ressentiment dans les yeux profondément enfoncés du second, mais il voulut l'ignorer. L'homme paraissait âgé pour son grade. Il devait avoir sept ou huit ans de plus que Bolitho. Son espoir d'un commandement se trouvait encore repoussé par l'arrivée d'un nouveau capitaine et cela ne devait certes pas lui être agréable. « Êtes-vous paré à appareiller ? » Vibart acquiesça : « Oui, Monsieur. » Il aurait presque ajouté : « Bien entendu. »

« Nous avons été remorqués jusqu'ici il y a une semaine et l'eau douce a été livrée ce matin par allège. Nous sommes avitaillés selon les ordres de l'amiral. »

« Parfait ! » Bolitho se retourna vers l'équipage. Sir Henry Langford n'avait pris aucun risque, pensa-t-il un peu ironique. Le navire avitaillé et mouillé en lieu sûr loin du reste de la flotte, son infortune ne risquait guère de contaminer les autres unités. Bolitho était impatient d'avoir quelques minutes à lui tout seul

pour pouvoir lire ses ordres jusqu'au bout. Cela lui donnerait peut-être la clé de l'énigme.

Il s'éclaircit la gorge. « Garçons, je n'ai plus qu'une indication à vous donner : notre destination. » Ils savaient parfaitement que le capitaine n'avait pas encore eu le temps d'en informer ses officiers et cette preuve de confiance contribuerait peut-être à combler l'abîme qui sépare la dunette du gaillard d'avant.

« L'Angleterre lutte aujourd'hui pour sa vie même. Tandis que nous sommes ici à l'ancre, impuissants, notre pays est en guerre contre la France, l'Espagne, les Hollandais et les colons rebelles des Amériques. Tous les navires sans exception sont indispensables pour remporter la victoire. Chacun d'entre vous est nécessaire à la défense de notre juste cause. » Il fit une pause de quelques secondes. Sur le *Sparrow,* ses hommes auraient poussé un hourra ou montré quelque animation. Soudain, en scrutant ces visages inertes, serrés les uns contre les autres, il ressentit la morsure de la nostalgie et de la solitude. Il revoyait en esprit la gaieté de l'équipage du petit sloop, les visages tannés comme ceux de pirates insouciants. Ils respiraient la bonne santé, l'unité qui faisaient totalement défaut ici. Il aperçut Stockdale debout sous le vent, près du pavois ; et se demanda ce que celui-ci pensait de ses nouveaux compagnons.

Sa voix prit une note plus dure : « Nous appareillons aujourd'hui pour Falmouth. » Il se raidit. « Et de là pour les Antilles, afin de nous joindre à sir Samuel Hood pour combattre les Français et leurs alliés. »

Aucune voix ne s'éleva vraiment, mais une sorte de gémissement douloureux sembla traverser le groupe serré des silhouettes réunies à ses pieds. Un maître d'équipage gronda : « Silence sur le pont ! Taisez-vous, canailles ! »

Bolitho ajouta avec netteté : « Je ne vous demande que votre loyauté. Je ferai mon devoir et je souhaite que vous vous en teniez au vôtre. » Il pivota sur ses talons. « A vous, monsieur Vibart. Nous appareillons dans une heure. Voyez que tous les canots soient assurés à poste, puis ayez l'obligeance de faire virer à pic. » Le ton était froid et sans réplique. Mais le second

lui barra le passage, les lèvres agitées d'un tremblement de colère.

« Mais, Monsieur, les Antilles ! » il avait du mal à trouver ses mots. « Dieu, voilà deux ans que nous tenons le blocus ! » Bolitho prit soin que ses paroles atteignent les autres officiers. « Et moi, monsieur Vibart, voilà six ans que je suis en mer. » Il se dirigea vers l'arrière ; Stockdale marquait silencieusement la descente de la cabine où il allait se retirer. « Tous les officiers et les premiers maîtres chez moi dans dix minutes ! »

Il descendit légèrement l'échelle, baissant automatiquement la tête sous les barrots du pont. Tout à l'arrière, sous une lanterne oscillante, un soldat en habit rouge se mit au garde-à-vous près de la porte de sa cabine. Son havre de grâce était derrière cette porte. Le seul endroit où il pourrait penser et rêver seul, à bord d'un navire surchargé.

Stockdale lui ouvrit la porte et le suivit lorsqu'il pénétra dans la cabine, presque spacieuse après le réduit spartiate dont il disposait à bord du *Sparrow*.

À l'arrière, des fenêtres inclinées couraient sur presque toute la largeur de la cabine principale, et leur verre épais créait un paysage amplifié d'eaux agitées et de cieux gris hostiles. L'air était lourd d'humidité et Bolitho prit à nouveau conscience du froid qui avait envahi ses os. Ce serait bon, pensa-t-il, de se retrouver au soleil, de revoir par ces fenêtres du bleu et de l'or, et de connaître une fois de plus la paix d'une mer amie.

Une cloison dissimulait sa couchette et une autre la petite chambre des cartes. La cabine principale renfermait une bonne table et une série de chaises, ainsi qu'un bureau contre la cloison et une armoire, pour y suspendre ses uniformes que Stockdale était en train de sortir des coffres.

Le précédent capitaine s'était bien installé, pensa Bolitho. De chaque côté de la cabine, discrètement dissimulé sans une housse de toile, un gros canon de douze livres se trouvait enchaîné comme quelque monstre. La fumée et la mort viendraient donc envahir même le domaine privé du capitaine lorsque la frégate rencontrerait la bataille.

Il se força à s'asseoir calmement sur la banquette de poupe. Et, ignorant les mouvements furtifs de Stockdale et les bruits du

navire au-dessus de sa tête et derrière la porte, il prit connaissance de ses ordres.

Mais ceux-ci ne renfermaient rien, hormis les indications habituelles. Il y avait à bord un contingent supplémentaire de gardes-marine sous les ordres d'un capitaine, au lieu d'un sous-officier. Voilà un point intéressant. Manifestement, sir Henry Langford estimait qu'en dernier ressort Bolitho pourrait se défendre avec ses officiers.

Bolitho fit claquer sur la table les lourds papiers et fronça les sourcils. Il ne voulait pas d'une protection. Ce qu'il venait de dire là-haut, il le pensait : il voulait de la loyauté. Non, il *avait besoin* de loyauté.

Il sentit le pont s'incliner et entendit au-dessus de sa tête des pieds nus courir sur la dunette. Malgré tout, il était heureux de quitter la terre. En mer, on avait la place de penser et d'agir. Seul le temps pouvait manquer.

Dix minutes exactement après que Bolitho eut quitté la dunette, les officiers pénétraient les uns derrière les autres dans sa cabine.

Vibart, tête courbée sous les barrots de pont, les présenta l'un après l'autre dans l'ordre de leur grade, toujours de cette même voix rauque.

Okes et Herrick, les deux autres lieutenants, puis Daniel Proby, le premier maître d'équipage. Ce dernier était vieux et tanné, comme sculpté dans le bois, et ses épaules s'arrondissaient sous la vareuse usée. Il avait une figuré lugubre aux mâchoires lourdes et les yeux les plus tristes que Bolitho eût jamais vus. Puis venait le capitaine Rennie, commandant les soldats, jeune homme mince et languissant, dissimulé derrière un regard paresseux. Bolitho pensa que celui-là du moins devait se douter qu'il y aurait peut-être des difficultés à surmonter.

Les trois enseignes se tenaient silencieux à l'arrière-plan. Farquhar était le plus ancien et Bolitho ressentit une pointe de malaise en étudiant les lèvres serrées et l'expression hautaine du jeune homme. Le neveu de l'amiral pourrait se révéler un allié. Il pouvait tout aussi bien être l'espion de l'amiral. Les autres jeunes messieurs, Neale et Maynard, semblaient assez agréables, avec cette effronterie juvénile dont la plupart des

enseignes se faisaient une défense contre les officiers aussi bien que contre les matelots. Neale était tout petit, joufflu, et Bolitho ne lui donnait guère que treize ans. Maynard, par contre, maigre et sec, avait l'œil perçant et observait son capitaine avec une expression intense et indéchiffrable.

Venaient ensuite les maîtres de profession : Evans, le commis aux vivres, petit furet en habit sombre, encore rabougri par la proximité du chirurgien, Ellice, rouge brique, transpirant et doté d'yeux inquiets et mouillés.

Bolitho se tenait le dos à la fenêtre, les mains crispées derrière lui. Il attendit que Vibart eût fini de parler, puis dit : « Nous ferons bientôt plus ample connaissance, messieurs ; pour l'instant, je tiens simplement à dire que je compte que vous ferez tous de votre mieux, afin de faire de nos hommes un équipage efficace. Lorsque j'ai quitté les Antilles, tout n'allait pas au mieux pour l'Angleterre. Il est probable, plus que probable même, que les Français tireront avantage de nos engagements militaires dans cette région pour favoriser leurs entreprises. Nous aurons à livrer bataille et, quand l'heure sera venue, je veux que ce navire se conduise comme il le doit. » Il scrutait leurs visages, pour tenter de percer ces expressions circonspectes. Son regard tomba sur Herrick, le troisième lieutenant. C'était un officier d'apparence compétente avec sa figure ronde, mais qui semblait se forcer à être attentif, comme un homme précédemment trahi et ne se fiant plus à la première impression.

Il baissa le regard tandis que Vibart disait : « Puis-je me permettre de demander si l'on nous envoie aux Antilles à cause de ce qui s'est passé à bord, Monsieur ? » Et la voix de l'homme qui faisait face sans broncher au regard gris de Bolitho était pleine de défi.

« Je vous en prie. » Bolitho l'observa étroitement. Un air dominateur flottait autour de Vibart. Le sentiment d'une force intérieure qui semblait transformer tous les autres en simples spectateurs. Il reprit calmement : « Je viens d'étudier les rapports et les livres. J'estime que cette tentative de mutinerie…» il laissa sa voix s'attarder sur le dernier mot, « était due tout autant à la négligence qu'à d'autres causes. »

Vibart répondit vivement : « Le capitaine Pomfret faisait confiance à ses officiers, Monsieur. » Il montra du doigt les livres sur la table. « Vous pourrez voir dans les livres que le navire a toujours fait tout ce que l'on pouvait attendre de lui. »

Bolitho tira un livre de sous la pile et surprit chez Vibart un instant de confusion.

« J'ai souvent constaté que ce livre des punitions était un meilleur juge de l'efficacité d'un navire. » Il tournait les pages tranquillement, cachant à grand-peine le dégoût ressenti lors de son premier examen. « Au cours des six derniers mois, plus d'un millier de coups de fouet ont été distribués à l'équipage. » Sa voix était froide. « Certains hommes ont reçu jusqu'à quatre douzaines de coups en une seule fois. Il semble que l'un d'eux soit mort après cette punition. »

Vibart intervint d'une voix lourde. « Ce n'est pas par la faiblesse que l'on tient les hommes, Monsieur ! »

« Ni par une cruauté injustifiée, Monsieur. » On eût cru le claquement d'un fouet. « J'entends qu'à l'avenir l'autorité prenne le pas sur la brutalité, à mon bord. » Il reprit son contrôle, non sans mal. « De plus, je veux que chaque homme reçoive un vêtement convenable tiré du magasin, avant que nous atteignions Falmouth. Ceci est un navire du roi et non un négrier espagnol. »

Il y eut un lourd silence, comme si la mer et le navire lui-même étaient entrés dans la cabine. Les bruits du pont, l'écoulement de l'eau le long du gouvernail et l'aboiement lointain des ordres ne faisaient qu'ajouter à l'isolement ressenti par Bolitho.

Il poursuivit d'un ton égal : « A Falmouth, nous ferons de notre mieux pour porter l'équipage à son nombre réglementaire. J'enverrai à terre quelques détachements de matelots de confiance, afin d'enrôler au service du roi des hommes convenables. Pas d'infirmes, ni de gamins, n'est-ce pas ? Mais des hommes. Me suis-je fait comprendre ? » La plupart approuvèrent de la tête. Le lieutenant Okes dit prudemment : « J'ai souvent lu le récit de vos exploits dans la *Gazette,* Monsieur. » Il déglutit péniblement et jeta à Herrick un regard rapide. « Je crois que le navire tout entier sera heureux de vous

avoir pour chef. » Sa voix se perdit, misérable, et il tripota son épée.

Bolitho fit un signe de tête. « Merci, monsieur Okes. » Il ne pouvait se permettre d'ajouter quoi que ce fût. Peut-être Okes recherchait-il quelque faveur ou se hâtait-il de couvrir un ancien écart. Enfin, c'était tout de même un début.

Il ajouta : « Je ne puis rien changer à ce que fit ou ne fit pas le capitaine Pomfret. J'ai ma propre manière de voir et j'entends qu'elle soit suivie à tout moment. » Du coin de l'œil il vit le premier maître hocher la tête d'un air de doute. « Vouliez-vous dire quelque chose, monsieur Proby ? »

Le vieil homme sursauta, les mâchoires tremblantes. « Oh ! non, Monsieur, j'étais seulement en train de penser que ça allait nous changer de naviguer en eau profonde au lieu de tous ces hauts-fonds et ces bancs de vase. » Il sourit mais cet effort ne fit qu'ajouter à son apparence lugubre. « Ce long voyage sera bon pour les jeunes messieurs, sans doute. »

Son intention n'avait rien de comique, mais l'enseigne Neale donna un coup de coude à Maynard, son voisin, et tous deux pouffèrent. Puis Neale aperçut les sourcils froncés de Vibart et se mit à contempler ses pieds avec intérêt.

Bolitho hocha la tête. « Parfait, Messieurs, préparez-vous à l'appareillage. Je serai sur le pont dans dix minutes. » Il rencontra le regard de Vibart. « Je serai heureux de voir les hommes à leurs postes, Monsieur. Quelques manœuvres les aideront sans doute à oublier leurs ennuis un moment. »

Les officiers sortirent en file indienne et Stockdale ferma la porte avec autorité. Bolitho s'assit devant ses piles de livres et de papiers. Il avait tenté de trouver une ouverture, mais sans succès. Il sentait une sorte de barrière, un écran de ressentiment, à moins que ce ne fût de peur. Il lui faudrait résoudre seul l'énigme. Il ne pourrait se fier à personne, se confier à personne avant d'être sûr de son terrain.

Tourné vers Stockdale, il demanda tranquillement : « Eh bien, que penses-tu de la *Phalarope ?* »

L'ancien lutteur avala un bon coup, comme il le faisait toujours pour dégager ses cordes vocales endommagées. « C'est un bon navire, cap'taine. » Il hocha lentement la tête. « Mais je

n'aime pas beaucoup la viande qu'il transporte. » Il déposa avec soin l'épée de Bolitho près du râtelier à pistolets et ajouta d'un ton significatif : « Vous devriez garder ça près de vous, cap'taine. On ne sait jamais. »

Richard Bolitho escalada l'échelle menant à la dunette et se força à marcher lentement vers la lisse de pavois au vent. La frégate bruissait d'activité et l'on voyait des hommes parés aux barres de cabestan, tandis que d'autres, sous les mâts, attendaient avec les quartiers-maîtres. Il évalua la force du vent sur sa joue et jeta un regard rapide à la flamme flottant en tête de mât. Le navire tirait sur son câble, plein d'ardeur et de hâte, comme si lui aussi voulait se libérer de l'étreinte de la terre. Bolitho fit taire sa propre impatience. Il observait, attendant les derniers préparatifs de l'appareillage.

Les ponts brillaient d'embruns et de pluie, et il se rendit compte soudain qu'il était déjà trempé jusqu'aux os. Peut-être, après tout, valait-il mieux que ses hommes le voient ainsi, exposé aux intempéries, sans la protection d'une vareuse, tout comme eux-mêmes.

Il aperçut l'enseigne Maynard rôdant près de la lisse sous le vent et remercia Dieu une fois de plus pour ce don qu'il avait de garder en mémoire les noms entendus ou lus une seule fois.

« Vous êtes chargé des pavillons ? monsieur Maynard ? » Le jeune garçon acquiesça. Son corps maigre se détachait comme un épouvantail sur l'eau furieuse. « Parfait. Veuillez signaler à l'amirauté : paré à l'appareillage. »

Il vit les pavillons s'élever dans la mâture et les oublia instantanément lorsque Vibart se dirigea vers lui, le visage sombre et renfrogné.

« L'ancre est à pic, Monsieur ! » Il toucha son chapeau du doigt. « Tout est assuré ! »

« Parfait. » Bolitho leva sa lorgnette et observa les pavillons qui montaient à la tour des signaux, à terre. Peut-être l'amiral les observait-il de la fenêtre de sa chambre bien chaude, à l'auberge, juste à droite de la tour.

Maynard cria : « La réponse, Monsieur : Bon voyage et à la grâce de Dieu ! »

Bolitho tendit la lorgnette à Stockdale et dissimula ses mains sous les pans de son habit. « Veuillez appareiller, je vous prie. Faites route pour parer le cap. » Il n'y prendrait pas la moindre part. Il tenait à observer chacun, et chacun de ses hommes le savait.

Les seconds maîtres reprirent le cri : « En haut, les gabiers ! à larguer les huniers ! »

Le gréement, les haubans s'animèrent soudain des silhouettes pressées de gabiers grouillant dans les enfléchures, agiles comme des chats, tandis que les quartiers-maîtres pressaient sans merci les traînards à coups de poing, à coups de corde.

« A déraper l'ancre ! » Quintal, le bosco au torse énorme, fit tournoyer sa canne au-dessus des matelots qui peinaient sur le gaillard. « A virer, et mieux que ça ! bandes de vieilles femmes gémissantes ! » Sa canne s'abattit et un homme poussa un cri. « Vire ! vire ! » Le cabestan eut une secousse puis se mit à tourner régulièrement tandis que le câble dégouttant d'eau rentrait à bord.

« A larguer les voiles d'avant ! » Le cri passa tout au long du pont comme un chant. Tout là-haut, les toiles libérées claquaient et battaient dans le vent, et les hommes alignés comme des fourmis tout au long des vergues ballottantes s'accrochaient des pieds et des mains à la toile rebelle dont la surface ne faisait que grandir.

Bolitho, ignorant les embruns, regardait ses hommes bondir d'une manœuvre à une autre. La faiblesse de l'équipage était d'autant plus apparente que tous les gabiers étaient à présent dans la mâture.

Herrick appela, de l'avant. « L'ancre est dérapée, Monsieur. »

La frégate abattit sous l'effet du vent comme un animal enfin libéré et le pont prit une gîte accentuée quand la rafale appuya sur les voiles.

Vibart grinça : « A border les bras, le monde ! et vite ! »

Les matelots se mirent à haler péniblement les cordages et, enfin, les immenses vergues pivotèrent en craquant pour s'orienter. Puis le vent prit dans la toile, chaque voile se gonfla

dans un coup de tonnerre, tandis que la *Phalarope* virait et prenait de la vitesse.

L'ancre était à peine caponnée et saisie que déjà la terre s'éloignait par tribord arrière. L'île de Wight était invisible derrière le rideau de bruine et d'embruns.

Tout craquait et cognait à bord, tandis que le navire continuait de tourner pour prendre son cap. Les haubans et tout le gréement vibraient comme les cordes d'un orchestre en folie.

Bolitho observait les gabiers, inutiles à présent dans la mâture, qui glissaient le long des étais pour venir ajouter leurs forces à celles des matelots halant sur les bras. « Faites route bâbord amures, monsieur Vibart. » Regardant en arrière, par-dessus le couronnement, il tenta de se rappeler ce qu'avait de terrible le capitaine Pomfret. Il revit en pensée les yeux froids de cet homme et les visages de chiens battus de ceux qui l'accompagnaient.

Proby se tenait près du quartier-maître, le dos rond, son vieux chapeau tout usé recouvrant ses oreilles comme un éteignoir. « Faites courir, monsieur Proby », lui dit Bolitho. « Il faudra peut-être ariser par la suite, mais je veux atteindre Falmouth dès que possible. »

Le maître observa la silhouette mince de son capitaine près de la lisse, tout en aspirant l'air entre ses dents. Jamais Pomfret n'avait laissé la frégate marcher à son allure. Aujourd'hui, elle semblait voler sur l'eau, tandis que des voilures venaient s'ajouter aux autres au long des vergues et se gonflaient de vent dans une explosion. Lorsqu'il regardait tout là-haut la tête des mâts, il lui semblait presque les voir se courber. Mais sa vue n'était plus aussi bonne qu'autrefois, aussi ne fit-il aucun commentaire.

Vibart se tenait au bord de la dunette, un pied posé sur l'affût d'une caronade. Il observait les hommes à leurs postes de ses yeux réduits à des fentes. Il jeta même un regard en arrière, vers Portsmouth où Pomfret avait quitté le navire sur ordre, où Bolitho avait embarqué pour le remplacer et, ce faisant, avait tué toutes les chances de promotion du lieutenant Vibart.

Il fixa le profil de Bolitho et sentit la colère courir dans ses veines comme du feu. Cinq mille miles les séparaient de l'escadre de Hood. Il pouvait se passer bien des choses en route.

Il sembla s'éveiller en sursaut lorsque Bolitho lui dit, tranchant : « Renvoyez le quart en bas, monsieur Vibart, et doublez les vigies. » Il eut un geste vers la haute mer : « Ici, nous n'avons que des ennemis. » Lançant au second un dernier regard significatif, il descendit dans sa cabine.

CHAPITRE II

GARE À LA PRESSE !

L'équipage de la yole, souquant régulièrement vers la jetée de pierre, mâta les avirons avec soulagement lorsque Stockdale grogna un ordre, et le brigadier accrocha un anneau du bout de sa gaffe.

Bolitho tourna la tête pour regarder la frégate et sourit pour lui-même. La *Phalarope* était ancrée bien au large en baie de Falmouth et sa silhouette noire et lisse se détachait nettement sur la mer et sur le soleil pâle qui avait enfin percé les nuages menaçants. Le navire s'était lentement approché de terre et le capitaine était sûr que sa présence avait été annoncée depuis longtemps déjà et que tous les hommes valides de la ville avaient dû profiter de cet avertissement pour tenter d'échapper à l'enrôlement forcé.

Près de lui, le lieutenant Thomas Herrick était assis, silencieux, serré dans son manteau. Ses yeux observaient les collines trempées de pluie derrière la ville et, au-dessus de la rade de Carrick, la masse grise du château sur lequel le temps n'avait aucune prise. On voyait de nombreux petits bateaux mouillés en sécurité dans la rade, caboteurs ou barques de pêches pansues qui profitaient de l'abri et de la protection offerts par ce mouillage.

« Un peu de marche nous fera du bien, monsieur Herrick, dit Bolitho, et nous n'en aurons peut-être plus l'occasion avant longtemps. » Il débarqua rapidement et attendit que Herrick l'eût rejoint en haut des marches usées. Un vieux marin à barbe grise lança : « Bienvenue, cap'taine ! C'est un bien beau navire que vous avez là-bas ! »

Bolitho acquiesça. Cornouaillais lui-même, et né à Falmouth, il savait parfaitement qu'un homme plus jeune

n'aurait jamais osé rester là et bavarder avec un officier du roi. Les frégates avaient trop à faire pour entrer dans les ports, sinon dans le but très précis de ramasser du monde.

Vibart avait fait la même objection, tandis que la *Phalarope* fonçait dans la nuit, les voiles ronflant sous le vent, l'étrave tranchant les embruns en un sillage blanc infini. Mais lorsque Bolitho avait exposé son plan, même le second n'avait plus rien trouvé à dire.

Étant enfant, Bolitho avait souvent vu approcher les navires de guerre et il avait entendu crier la nouvelle tout au long des rues étroites, le cri passant de maison en maison comme un signal de détresse. Les hommes jeunes abandonnaient leurs travaux, faisaient à leurs familles et à leurs amis des adieux hâtifs et gagnaient la sécurité des collines où ils pouvaient se cacher et attendre que le navire ait à nouveau fait voile pour disparaître vers l'horizon. Tout en haut des falaises, une méchante route côtière filait vers le nord-est, vers la baie Gerrans et Saint-Austell. Jamais le détachement de presse ne prenait le temps ni la peine de les y suivre : entravés par leurs armes, essoufflés faute d'exercice, les matelots savaient que ces efforts eussent été inutiles. En vérité, rares étaient les hommes assez lents ou assez sots pour se laisser prendre facilement par les officiers du roi.

Dans l'obscurité épaisse, Bolitho s'était approché de terre et avait mis à la cape, le pont sauvagement incliné sous la poussée du vent et des violents courants portant à terre. Au début, le vieux Proby avait eu quelques doutes, mais bientôt il avait manifesté ouvertement son admiration. Il n'y avait aucun amer et rien, sauf la silhouette estompée de la terre, ne pouvait montrer que Bolitho avait trouvé le point précis où la carte indiquait la présence d'une plage minuscule, au-dessous de la baie Gerrans. Le détachement qui devait débarquer avait été désigné peu après le départ de Portsmouth et c'est au pied de la dunette que les hommes sélectionnés, pâles à la lueur d'une lanterne sourde, avaient reçu les instructions de Bolitho.

« Les deux canots de service vont vous débarquer ici. Vous vous séparerez en deux groupes : M. Vibart et M. Maynard avec l'un et M. Farquhar avec le second. » Il avait cherché le visage

sévère de Brock, le premier maître canonnier. « M. Brock se joindra au second groupe. » Laissé seul, Farquhar risquait de se montrer trop ardent. L'expérience et l'efficacité silencieuse de Brock équilibreraient l'affaire.

« Pour autant que je connaisse Falmouth, à peine le navire aura-t-il paru dans la baie, au petit jour, que les hommes qu'il nous faut prendront la route de la côte, à toute vitesse. Si vous suivez cette route d'un bon pas après avoir quitté la plage de Pendower, ils viendront se jeter dans vos bras. Cela vous évitera d'avoir à choisir. » Il avait lu une approbation sur le visage étroit de Brock. « Les canots reviendront au navire et vous n'aurez qu'à marcher jusqu'à Falmouth. » Quelques hommes ayant soupiré, il avait ajouté calmement : « Il n'y a que cinq miles, et cela vaudra mieux que de battre la ville pour rentrer bredouille. »

Herrick à ses côtés, il remonta vivement la route en pente vers les jolies petites maisons. Ses semelles glissaient sur les pavés dont il se souvenait si bien. Vibart devait déjà avoir fait quelques prises, pensa-t-il. Sinon, s'il avait commis une première erreur de jugement, cela ne ferait qu'ajouter à la tension régnant à bord de la *Phalarope*.

Le lieutenant Okes était resté à bord, responsable du navire jusqu'à son retour et les soldats du capitaine Rennie suffiraient à retenir quiconque pourrait espérer déserter. Un homme, même poussé par le désespoir, aurait grand-peine à franchir à la nage la vaste étendue d'eau agitée qui séparait la frégate de la côte.

Jetant à Herrick un regard de côté, il dit soudain : « Vous êtes à bord depuis deux ans, je crois ? » Il vit s'effacer la réserve dans les yeux du lieutenant. Son visage était ouvert, sans beauté, mais conservait cette prudence, cette retenue qui semblaient symboliser pour Bolitho l'attitude du navire tout entier. On eût dit que tous les hommes avaient été domptés à tel point qu'ils ne croyaient plus en rien, n'espéraient plus rien. Le capitaine ajouta : « D'après le livre de bord, vous étiez officier de quart lorsque les ennuis ont commencé. »

Herrick se mordit la lèvre. « Oui, Monsieur. Nous tirions des bords pour remonter de Lorient. C'était durant le quart de minuit et le temps était assez calme pour la saison. »

Bolitho vit l'incertitude se répandre sur le visage du jeune homme et ressentit quelque pitié. Il n'était jamais facile d'être le dernier lieutenant à bord d'un navire de guerre. L'avancement était lent et difficile lorsqu'on n'avait ni chance, ni appui. Il pensa à sa première heureuse fortune qui eût pu si bien se retourner contre lui. Le hasard avait ensuite continué de jouer en sa faveur. Lieutenant sur un vaisseau de ligne au moment même de la rébellion américaine, on lui avait confié le commandement d'un équipage de prise sur un brick nouvellement capturé. Tandis qu'il faisait route vers Antigua, il avait rencontré un corsaire et avait laissé croire au capitaine que le brick était toujours son allié. On s'était rué à l'abordage. L'engagement avait été rapide et sauvage et le second navire était tombé entre ses mains. En arrivant à Antigua, il avait été accueilli comme un héros par le commandant en chef. Les victoires étaient rares et les défaites malheureusement trop nombreuses.

C'est ainsi qu'à l'âge de vingt-deux ans on lui avait confié le commandement du *Sparrow*. Une fois encore, la chance avait accompagné ses pas. Le précédent capitaine du sloop était mort de la fièvre et le premier lieutenant était trop jeune pour ce poste tant convoité.

Il écarta de son esprit l'impulsion de sympathie. « Combien y avait-il de mutins ? »

Herrick répondit avec amertume : « Pas plus de dix. Ils voulaient délivrer un matelot nommé Fisher. Le capitaine Pomfret l'avait fait fouetter la veille pour insubordination, parce qu'il se plaignait de la mauvaise nourriture. »

Bolitho hocha la tête. « Ce n'est pas chose rare. »

« Mais le capitaine Pomfret ne s'est pas contenté de cela ! » Les mots s'échappaient de ses lèvres comme un torrent en colère. « Il l'avait fait attacher au beaupré, sans même laisser le chirurgien soigner son dos. » Il frissonna. « En plein golfe de Gascogne, avec du givre sur le gréement, et il l'avait laissé attaché là comme une bête de boucherie ! » Il fit un effort

considérable pour se reprendre et murmura : « Je vous demande pardon, Monsieur, je ne puis m'empêcher d'y penser encore. »

Bolitho revit la note brève et prosaïque portée sur le livre par Pomfret. Les matelots mécontents avaient envahi la dunette et abattu à coups de pistolet le quartier-maître et le second maître d'équipage. Il ne restait plus qu'un seul homme entre eux et la mutinerie véritable : Herrick, qui était visiblement d'accord avec tous les griefs des matelots. Il avait réussi d'une manière ou d'une autre à les calmer par la parole. Il leur avait ordonné de regagner le gaillard d'avant et ces hommes lui avaient obéi car ils avaient foi en lui. Le lendemain, la vengeance de Pomfret s'était déchaînée sur le navire comme une vague de férocité. Vingt marins avaient été punis du fouet et deux pendus. Le capitaine avait refusé d'attendre que la *Phalarope* rejoigne la flotte. Il ne voulait pas risquer qu'une autorité supérieure vienne contrôler ses actes. L'amertume de Herrick semblait bien fondée, sans doute. Pourtant, dans l'absolu, Pomfret était dans son droit. Peut-être Herrick aurait-il dû tirer sur les mutins, ou même prévoir le danger à venir. Il aurait pu appeler l'arrière, donner sa vie au besoin. Bolitho frémit à la pensée de ce qui aurait pu se produire si Herrick avait lui aussi succombé tandis qu'il tentait de raisonner ces hommes désespérés. Les officiers endormis eussent été massacrés et le navire jeté en plein chaos dans les eaux ennemies. Cette pensée était intolérable.

Bolitho poursuivit : « Et ensuite, lorsque vous avez rejoint l'escadre devant Brest et rencontré ces navires français, pourquoi la *Phalarope* a-t-elle refusé le combat ? » Il vit réapparaître les émotions, l'incertitude et la colère.

Et soudain, il comprit : Herrick le craignait presque autant que Pomfret autrefois. Il était le capitaine. Il avait pris le commandement de ce navire où l'infortune et la honte de Herrick erraient comme des fantômes entre les ponts. Il ajouta doucement : « Je crois comprendre que l'équipage protestait à sa manière. »

Herrick enfonça le menton dans sa cravate : « Oui, Monsieur. Il ne se passait rien de précis. Les voiles établissaient

mal ; les canons répondaient avec retard. » Il eut un rire brusque. « Mais c'était inutile ! Vraiment inutile. » Il regarda Bolitho de côté, un bref éclair de défi dans les yeux. « En général Pomfret évitait le combat autant qu'il le pouvait. » Bolitho détourna les yeux. Idiot, pensa-t-il avec colère. Tu viens de laisser cet homme jouer au conspirateur ; il faut lui imposer silence immédiatement, avant que quiconque à bord sache que tu as accepté sans murmurer une critique ouverte de Pomfret, d'un capitaine désigné.

Il parla lentement. « Lorsque vous aurez vous-même un commandement, Herrick, peut-être penserez-vous autrement. La voie droite n'est pas toujours la plus facile à suivre. »

Il pensa à l'hostilité de Vibart et se demanda ce que celui-là faisait pendant la mutinerie. « Je sais bien que tout officier doit *gagner* la loyauté de ses hommes – le ton s'était durci – mais le capitaine a le droit de compter sur la loyauté de ses officiers ; me suis-je fait comprendre ? » Herrick regarda droit devant lui dans la rue. « Oui, Monsieur. » Il était à nouveau sur ses gardes, le visage de bois.

Bolitho s'était arrêté au pied du mur de l'église, et son regard montait la rue familière qui longeait le cimetière. Tout en haut, se trouvait la maison. Sa silhouette carrée, rigide, les pierres grises aussi éternelles que le souvenir qu'il en gardait.

Il l'examinait, brusquement rempli d'appréhension, comme un intrus. « Poursuivez, monsieur Herrick, dit-il. Allez voir le bureau des subsistances de la garnison et faites envoyer à bord autant d'œufs et de beurre que vous pourrez en trouver. »

Le regard soudain pensif de Herrick était posé sur la grande maison, derrière Bolitho. « C'est votre maison, Monsieur ? »

« Oui. » Et voilà qu'à présent, Bolitho voyait Herrick sous un tout autre jour, loin de l'ordre et de la discipline de la frégate. Il se détachait, sans défense, sur le bâtiment lavé de pluie derrière lui. L'étude méthodique des papiers du bord avait appris à Bolitho que Herrick sortait d'une famille pauvre de la petite-bourgeoisie du Kent. Son père était employé. Il ne devait donc compter sur aucun appui en cas de besoin ; et si la chance ne lui souriait pas au combat, ses possibilités d'avancement seraient maigres.

La vue de sa maison, la confusion qui envahissait ses idées et son jugement, mirent Bolitho en colère et il dit, assez sèchement : « Lorsque vous en aurez fini avec l'armée, voudriez-vous vous joindre à moi, monsieur Herrick ? Nous vous offrirons un verre de vin avant que nous ne repartions. » Il eut un geste vers le haut de la colline. « Mon père sera heureux de vous accueillir. »

Herrick ouvrit la bouche et le refus informulé s'arrêta en l'air. Il tripota sa bandoulière et dit, gauchement : « Merci, Monsieur. » Il toucha sa coiffure, tandis que Bolitho se retournait pour se diriger vers la maison.

Herrick resta là, immobile dans le vent qui gonflait son manteau, jusqu'à ce que le capitaine eût atteint la grille.

Après quoi, le menton enfoncé dans son col, il se dirigea lentement vers le château, le front creusé d'une ride profonde.

Le lieutenant Giles Vibart, ayant dérapé sur les cailloux du sentier, jura tandis qu'un matelot le heurtait violemment. La lumière grise du petit matin révélait les ravages accomplis par le vent la nuit précédente. L'herbe longue et les ajoncs étaient couchés, luisants de pluie. Il tira sa montre d'une poche intérieure et la tint au creux de sa main.

« Nous allons faire une pause » ; il observa le cheminement de son ordre tout au long du petit groupe d'hommes et attendit que tout le monde se soit accroupi à côté du sentier pour se rapprocher des deux enseignes et du canonnier.

« Nous allons laisser dix minutes de repos à ces fainéants avant de repartir. » Il jeta un coup d'œil autour de lui, tandis qu'un faible rayon de soleil touchait sa joue. « Après ça, vous n'aurez qu'à emmener un groupe vers l'intérieur, monsieur Farquhar, pour arrêter les traînards. »

Farquhar, haussant les épaules, donna un coup de pied dans un caillou. « Et s'il ne vient personne, Monsieur ? » Vibart aboya : « Faites ce qu'on vous dit ! » Maynard, l'autre enseigne, ajusta son poignard et jeta un coup d'œil inquiet vers les matelots au repos. « J'espère qu'aucun de ceux-là ne va essayer de déserter. Le capitaine serait très mécontent. »

Le canonnier lui jeta un coup d'œil paresseux. « Je les ai choisis moi-même. Ce sont tous de vieux marins. » Il cueillit un brin d'herbe qu'il glissa entre ses dents mal rangées. « Et puis, ils ont tous été enrôlés de force. Pour ce genre de travail, cela vaut beaucoup mieux que des volontaires. »

Vibart approuva. « Vous avez raison, monsieur Brock. Il n'y a rien de mieux pour donner de l'ardeur à la presse.

Le marin n'aime jamais à penser que les autres échappent à son sort. »

Brock fronça les sourcils. « Et pourquoi devraient-ils y échapper ? Ce ne serait pas juste que la flotte soit seule à livrer de rudes batailles et à protéger le pays contre ces maudits Français, sans l'aide de ces paresseux de civils qui se dorlotent, gagnent de l'argent et vivent heureux avec leurs femmes pendant que nous faisons tout le travail ! » Il recracha son brin d'herbe. « Qu'ils aillent tous au diable ! »

Vibart s'écarta pour regarder la plage de galets au pied de la falaise. À quoi bon tant de discours ! Il leur fallait des hommes et le plus tôt serait le mieux.

Le vent sifflant dans les herbes enchevêtrées lui rappela la course de la frégate à travers la nuit. Rien à voir avec les manœuvres de Pomfret. Il aimait son bateau, certes, et voulait qu'il soit beau, mais c'était plus pour lui une possession qu'une arme de combat. Il régnait dans sa belle cabine, sirotant ses vins fins et ses mets de luxe, tandis que lui, Vibart, menait le bateau et faisait toutes les choses dont l'autre était parfaitement incapable. Le second s'agita sur ses jambes robustes, tandis que la fièvre du ressentiment et d'une injustice longuement endurée envahissait son âme, comme une drogue.

Pomfret avait été plein de promesses. Il suffirait d'un mot, placé à bon escient, pour que les mérites de son premier lieutenant soient reconnus et récompensés au moment propice. Vibart n'avait rien d'autre à faire que prendre soin du bateau et de la discipline du bord, et lui ferait le reste.

Le capitaine ne s'intéressait nullement aux parts de prises. Sa fortune dépassait l'imagination de Vibart. La gloire également le laissait indifférent et il était aussi inefficace que lâche.

Vibart eût pu s'accommoder des imperfections de Pomfret, n'eussent été les faiblesses réelles du capitaine. Il était, comme bien des lâches, à la fois brutal et sadique. Une discipline inflexible semblait indispensable à Vibart, mais il ne voyait pas la nécessité d'une cruauté injustifiée. Cela risquait d'affaiblir ou d'estropier des hommes qui eussent été mieux employés à leur poste. Cela nuisait également à la confiance aveugle que l'équipage devait avoir pour obéir sans rechigner.

Mais Vibart n'était que lieutenant et il avait trente-trois ans. Au contraire de la plupart des autres officiers, il n'était pas entré enfant dans la marine royale, mais était sorti du rang après avoir servi sur des navires marchands et parcouru le monde. Avant d'être incorporé dans la marine de guerre comme second maître d'équipage, il avait passé trois ans à bord d'un négrier d'Afrique où il avait appris très vite que les brutalités insensées entraînaient des pertes en bénéfice à la fin du voyage, lorsque les cales puantes contenaient autant de cadavres inutiles que de beaux corps négociables.

Il se retourna, furieux, et cria : « En route ! » Il observait d'un œil sombre les hommes qui ramassaient leurs armes et repartaient lentement sur le sentier, tandis que cet arrogant garnement de Farquhar escaladait la colline pour gagner l'intérieur des terres. Bien caractéristique de sa classe, celui-là, pensa Vibart vicieusement. Dix-huit ans, gâté, bien élevé, avec un puissant amiral pour veiller comme une bonne d'enfants sur son avancement. Il jeta un œil furieux au maigre Maynard. « Ne restez pas la bouche ouverte. Marchez donc le premier ! »

Eh bien, malgré tous leurs avantages d'éducation et d'influence, il leur avait montré ce dont lui, Giles Vibart, était capable. Il laissa cette pensée lui réchauffer le cœur comme du rhum. Il avait vite compris que les faiblesses de Pomfret étaient irréversibles, aussi vite qu'il s'était rendu compte qu'en s'opposant au capitaine, il aurait abandonné tout espoir d'obtenir un jour la moindre récompense personnelle. Il s'était donc arrangé pour surmonter ses propres objections. Et qu'importait après tout, si les hommes étaient punis injustement ? Ils pourraient être fouettés plus tard pour de bonnes raisons. Où était donc la différence ?

Il avait un allié à bord de l'infortunée frégate : David Evans, le commissaire, l'avait tenu parfaitement informé de ce qui se passait dans l'entrepont. Evans était un mauvais homme, même au regard de ceux de son espèce. Chaque fois que son navire touchait terre, il se précipitait au port pour négocier l'achat de vivres et de provisions, et faisait usage de sa langue et de son esprit agiles pour acheter les marchandises les plus rances et les plus mauvaises qu'il pût trouver, en mettant dans sa propre poche la différence de prix. Vibart, en tant que premier lieutenant, était au courant de ce manège, mais utilisait cette connaissance à son avantage. Evans disposait de quelques flagorneurs sur le pont inférieur. Des hommes de confiance, toujours prêts à donner des renseignements sur leurs camarades de plat pour une petite récompense.

Avec soin et méthode, Vibart avait imposé une pression impitoyable à l'équipage, mais les punitions étaient toujours infligées au nom du capitaine, jamais en son nom propre. Il veillait toujours à faire la preuve de ses capacités en navigation lorsque Pomfret n'était pas là pour le voir. Quoi qu'il pût advenir le jour où cette tension briserait la résistance de ses hommes, Vibart devait être sûr de sortir sans tache de l'enquête.

Evans lui avait parlé de la mutinerie qui s'organisait et le second avait senti le moment enfin venu. Lorsqu'il avait suggéré à Pomfret de faire lier Fisher, le matelot fouetté, sur le beaupré, comme une sorte de figure de proue écorchée vive, il savait que cette dernière étincelle suffirait à allumer l'incendie de la rage et de la mutinerie.

Les meneurs avaient bien choisi leur moment, il fallait l'avouer. Si Okes avait été de quart, il aurait pu prendre peur et faire un tel tapage que même Pomfret, à demi ivre dans sa couchette, l'aurait entendu. Mais Herrick était différent. C'était un homme réfléchi. Il se devait de raisonner avec les hommes pour tenter d'éviter le soulèvement plutôt que de l'écraser par la force.

Sachant tout cela, et même l'heure choisie par les mutins, Vibart attendait dans sa cabine, haletant. Le détachement des soldats embarqués sur le navire se trouvait tout entier enfermé

dans le carré avec son sergent, complice de Vibart lui aussi. C'était un plan si enfantin que Vibart riait de sa simplicité.

Les mutins envahiraient la dunette et écraseraient les hommes de quart. Herrick, plutôt que de donner l'alarme et de pousser Pomfret à un nouvel accès de fureur sanglante, tenterait de les calmer, d'écouter leurs griefs. Mais les hommes le tueraient, après quoi Vibart n'aurait plus qu'à se précipiter sur le pont et noyer la dunette sous le feu des mousquets.

En cour martiale, l'amiral le plus prévenu ne pouvait manquer de voir que Vibart avait sauvé le navire alors qu'un officier avait été tué avec son quart et que le capitaine dormait, abruti par l'alcool.

Aujourd'hui encore, sur cette colline humide, Vibart entendait le bruit de sa respiration dans la cabine fermée. Puis l'approche furtive des mutins à l'instant où l'on piquait deux coups à l'avant. Mais il n'y avait pas eu de coup de feu, ni de cri, aucun crissement d'acier et l'on n'avait pas entendu le dernier râle de Herrick.

Lorsque enfin, incapable de maîtriser son inquiétude, il s'était glissé sur le pont, le second avait trouvé Herrick à son poste et le pont désert.

Le jeune lieutenant avait rapporté l'incident, parlant d'une « députation » inquiète de l'état de Fisher qui se mourait, c'était tout. Vibart avait tenté de le pousser plus loin, mais Herrick s'en était tenu là, la colère faisant chez lui place au mépris lorsque ses yeux étaient tombés sur les pistolets chargés à la ceinture du second et sur le sergent d'infanterie posté à l'entrée de la cabine.

Le lendemain matin, Pomfret était presque aussi hors de lui que si la mutinerie avait vraiment eu lieu. « Des plaintes ? » Il hurlait à l'adresse de Vibart à travers la vaste cabine. « Ils *osent* se plaindre ! » Il n'avait pas besoin de beaucoup d'encouragements pour considérer l'action de ses hommes comme un défi à sa propre autorité.

Lorsque enfin la frégate avait reçu l'ordre de regagner Portsmouth pour y subir une enquête, Vibart avait senti l'espoir renaître en lui. Tout s'était fait très vite. Le navire avait été débarrassé des fauteurs de troubles et réarmé en vue d'une nouvelle période de service prolongé à la mer. Pomfret était

resté dans sa cabine, sombre et maussade, jusqu'au moment où on lui avait donné ordre de quitter son navire. Mais il n'était pas arrivé de nomination pour Vibart. Aucun commandement, ni de la *Phalarope* ni d'un autre navire, quel qu'il fût.

Il était revenu exactement au point où il se trouvait en embarquant pour la première fois sur la frégate, sous le commandement de Pomfret, si ce n'est que le nouveau capitaine, Bolitho, était un tout autre genre d'homme.

Il fut tiré en sursaut de ses pensées par un appel haletant de Maynard. « Monsieur ! un de nos hommes fait des signaux sur la colline ! »

Vibart tira son épée et cingla un buisson. « Le capitaine avait donc deviné juste, n'est-ce pas ? » Il traça du bras un vaste demi-cercle. « Ici, garçons. Rangez-vous de chaque côté de la route et attendez que le groupe de M. Farquhar les rabatte sur nous. Je ne veux pas en voir un seul échapper. » Ses hommes acquiescèrent puis se dissimulèrent dans les broussailles tout en balançant leurs gourdins et en remontant la ceinture de leur poignard.

Vibart lui-même fut pris au dépourvu par l'engagement proprement dit.

On aurait dit une procession insouciante plutôt qu'un groupe d'hommes en fuite devant la presse. Ils étaient cinquante au plus, étroitement groupés sur le chemin, et bavardaient tranquillement. Certains même chantaient, tout en s'éloignant de Falmouth et de la mer.

Vibart aperçut la silhouette mince de Farquhar qui se découpait sur le ciel et il quitta l'abri des broussailles. Son apparition n'aurait pu leur faire plus fâcheuse impression s'il avait surgi de l'au-delà. Il leva son épée, tandis que ses hommes barraient la route derrière lui.

« Au nom du roi ! je vous somme de vous mettre en ligne et de vous prêter à l'examen. » Sa voix sembla rompre un enchantement. Quelques-uns firent demi-tour et tentèrent de fuir en revenant sur leurs pas. Mais ils s'arrêtèrent vite, le souffle coupé, à la vue des hommes de Farquhar et de leurs mousquets braqués. Une silhouette prit la fuite vers la colline en dérapant sur l'herbe comme un lapin terrorisé.

Josling, l'un des seconds maîtres, lança un coup de bâton à la volée. L'homme poussa un hurlement, déboula la pente et s'abattit dans une flaque, tenant son tibia à deux mains. Josling le retourna du pied et tâta la jambe ensanglantée, puis il regarda Vibart et dit tranquillement : « Rien de cassé, Monsieur ! »

Abasourdis, hébétés, les hommes se laissaient pousser pour former une file le long de la route. Vibart les observait en calculant mentalement. La facilité de la chose lui donnait envie de ricaner.

Brock annonça : « Cinquante-deux hommes, Monsieur, et tous bon pied, bon œil. »

Une forme surgit de la file inégale, tomba à genoux en gémissant : « Je vous en prie, je vous en supplie, Monsieur ! pas moi ! »

Les larmes ruisselaient sur ses joues et Vibart lui demanda rudement : « Qu'avez-vous donc de si particulier ? »

« Ma femme, Monsieur ! elle est *malade,* elle a besoin de moi à la maison ! » Il se balançait d'avant en arrière. « Elle va mourir si je ne suis plus là pour la soigner, Monsieur, au nom de Dieu, elle va mourir ! »

« Mettez cet homme sur ses pieds, dit Vibart d'un air las. Il me rend malade. »

Tout au bout de la file, un autre dit d'une voix rauque : « Je suis berger. Je suis exempt de service. » Il regarda autour de lui d'un air de défi puis ses yeux tombèrent sur Brock. « Demandez au canonnier, Monsieur, il vous le dira. »

Brock bondit jusqu'à lui et leva sa canne. « Remonte ta manche. » Il avait l'air lassé, presque indifférent, et une bonne partie des hommes oublièrent leur propre misère pour se pencher et observer le cours des événements.

L'homme en question s'écarta, mais pas assez vite. Comme une griffe d'acier, la main de Brock se referma sur le tissu de sa chemise rugueuse et l'arracha de son bras, laissant apparaître un tatouage de drapeaux et de canons croisés.

Brock fit un pas en arrière et pivota sur ses talons. Il regarda la file entière. « Seul un matelot peut porter un tatouage de ce genre. » Il parlait doucement, patiemment, comme un maître

d'école face à une nouvelle classe. « Et pour voir que je suis canonnier, il faut avoir servi sur un navire du roi. »

Sa canne étincela sans avertissement dans le soleil débile. Lorsqu'elle revint à son côté, l'autre avait du sang sur le visage à l'endroit où le nerf de bœuf avait pénétré presque jusqu'à l'os.

Le canonnier le regarda bien en face. « Et j'ai surtout horreur que l'on me prenne pour un imbécile ! » Il tourna le dos, l'homme instantanément rayé de son esprit.

Un matelot criait : « Un autre signal, Monsieur. Il y a un autre groupe qui arrive sur la route ! »

Vibart remit son épée au fourreau. « Parfait. » Il eut un regard froid pour ses tremblantes recrues. « Vous entrez dans un corps honorable. Vous venez d'apprendre votre première leçon. Ne me forcez pas à vous en infliger une autre. »

Maynart lui emboîta le pas, le visage troublé. « C'est vraiment dommage qu'il n'y ait pas d'autre moyen, Monsieur. »

Vibart ne répondit rien. Comme pour l'homme qui avait supplié au nom de son épouse, cette déclaration était à la fois hors de propos et sans signification aucune.

Rien ne comptait pour aucun d'entre eux, hormis leur navire.

Bolitho but une gorgée de porto et attendit que la servante eût débarrassé la table. Son estomac était habitué depuis longtemps à la nourriture du bord, parcimonieuse et mal cuite et cet excellent repas de gigot cornouaillais le laissait repu, mal à l'aise.

De l'autre côté de la table, son père, James Bolitho, tambourinait avec impatience sur le bois poli, de son unique main. Puis il but lui aussi, longuement. Depuis l'arrivée de son fils, il semblait nerveux, mal à l'aise.

Bolitho l'observait en silence et attendait. Comme son père avait changé ! Depuis son enfance, Bolitho n'avait vu son père qu'en de rares occasions, lorsqu'il revenait ici dans la maison de famille. De retour de guerres étrangères et de pays lointains, après des exploits que les enfants ne pouvaient qu'entrevoir. Il gardait le souvenir d'un homme de haute stature, grave dans son uniforme d'officier de marine, qui abandonnait comme un

manteau la discipline qu'il s'imposait en service, lorsqu'il franchissait cette porte familière à côté des portraits de la famille. Tous hommes comme lui et comme son fils : marins avant tout.

Lorsque Bolitho était enseigne sous les ordres de sir Henry Langford, il avait appris les blessures subies par son père durant la bataille pour les colonies, qui se développaient très rapidement en Inde. Lorsqu'ils s'étaient revus, il l'avait trouvé soudain vieilli, amer. C'était un homme d'une énergie et d'une ardeur sans limites et le fait d'être rayé du personnel de la marine, même de manière honorable, était plus grave pour lui que la perte d'un bras. C'était comme si on avait tranché le ressort intérieur de sa vie.

Il était respecté à Falmouth, car c'était un magistrat ferme et juste, mais au fond de son cœur, Bolitho savait que l'être intime de son père était encore en mer avec tous les navires qui venaient et partaient au fil de la marée. Même ses plus vieux amis et camarades avaient cessé de lui rendre visite, incapables peut-être de supporter ce que leur présence signifiait pour lui. L'intérêt se changeait si vite en envie. Les contacts étaient plus néfastes qu'apaisants.

Bolitho avait un frère et deux sœurs. Ces dernières étaient toutes deux mariées à présent, l'une avec un fermier, l'autre avec un officier de la garnison. De son frère aîné, Hugh, rien n'avait été dit encore et Bolitho se força à attendre ce qui occupait la première place – il le devinait – dans l'esprit de son père.

« J'ai vu arriver votre navire, Richard. » Les doigts tambourinaient activement sur la table. « C'est un bien beau vaisseau, et lorsque vous serez de retour aux Antilles, je suis certain que vous ferez encore honneur à la famille. » Il secoua tristement la tête. « L'Angleterre a besoin de tous ses fils aujourd'hui. Il semble que le monde entier doive être notre ennemi avant que nous ne trouvions la solution juste. »

La maison était parfaitement silencieuse. Après les mouvements du pont, le craquement des espars, on se serait cru dans un autre monde. Les odeurs même étaient différentes.

Relents d'humanité entassée, arômes variés de goudron et de sel, de cuisine et d'humidité : tous étaient inconnus ici.

La solitude aussi régnait. Il voyait en esprit sa mère, toute jeune et vive comme il l'avait connue. Il était en mer une fois de plus lorsqu'elle était morte d'une maladie brève mais fatale. James Bolitho n'avait plus de compagne. Plus personne pour écouter, sous le charme, le récit des exploits de la famille.

Bolitho jeta un coup d'œil à la grosse horloge. « Si, à présent, nos hommes n'ont pas trouvé du monde pour étoffer l'équipage, ils n'y réussiront plus », dit-il tranquillement. « Quelle triste nécessité d'avoir à enrôler des marins de la sorte. »

Le visage de son père s'anima sous l'effet de ses pensées. « J'estime que leur devoir est plus important que leur confort. Chaque semaine, je dois signer des ordres de déportation aux colonies ou pendre des voleurs inutiles. La vie sur un navire du roi leur aurait épargné les indignités de l'existence à terre, la convoitise et les tentations. » Bolitho étudiait les traits paternels en se rappelant l'image de lui-même que lui avait renvoyée le miroir de l'auberge *George Inn* à Portsmouth. Il la retrouvait chez son père, comme dans les portraits alignés le long du mur. Ce visage calme et ces cheveux sombres, ce nez légèrement busqué. Mais le père avait perdu son feu et aujourd'hui ses cheveux étaient gris comme ceux d'un homme beaucoup plus âgé.

James Bolitho se leva et marcha vers le feu. Il dit, bourru, par-dessus son épaule : « Vous ignorez encore ce qui est arrivé à votre frère ? »

Richard se raidit. « Non. Je pensais qu'il était encore en mer. »

« En mer ? » Le père secoua gravement la tête. « Évidemment. Je vous l'avais caché. J'aurais sans doute dû vous écrire, mais au fond de mon cœur, j'espérais toujours qu'il changerait de façons et que personne n'en saurait rien. » Bolitho attendit. Son frère avait toujours été plus précieux à leur père que la prunelle de ses yeux. La dernière fois qu'il l'avait vu, Hugh était lieutenant dans la flotte de la Manche. Bolitho ne s'était jamais senti très proche de son frère, héritier de la

maison et du nom, mais il avait mis cela sur le compte d'une jalousie naturelle en famille. Aujourd'hui, il n'en était plus si sûr.

« J'avais de grands espoirs pour Hugh. » Son père parlait aux flammes de la cheminée, à lui-même. « Je suis heureux que sa mère ne vive plus et ne puisse savoir ce qu'il est devenu. »

« Que puis-je faire ? » Bolitho vit trembler les épaules de son père tandis qu'il tentait de maîtriser sa voix.

« Rien. Hugh ne fait plus partie de la marine royale. Il a fait des dettes d'honneur. Il a toujours aimé le jeu. Vous le saviez, je crois. Mais cette fois, c'était grave et pour couronner le tout, il s'est battu en duel avec un autre officier et l'a tué. »

Les idées de Bolitho commençaient à s'éclaircir. Ceci expliquait les rares serviteurs et le fait que plus de la moitié des terres entourant la maison aient été vendues à un fermier voisin.

« Et vous avez couvert ses dettes ? » Il se força à parler calmement. « J'ai quelques parts de prises, si… »

Son père leva la main. « Ce n'est pas nécessaire ; tout fut de ma faute, j'étais aveugle, je me suis conduit de manière stupide avec cet enfant. Il ne me reste qu'à payer mes erreurs de jugement. » Il sembla plus las encore. « Il a déserté la marine volontairement, tout en sachant combien cette action me blesserait. À présent, il est parti. » Bolitho sursauta. « Parti ? »

« Il est allé en Amérique. Je n'ai pas entendu parler de lui depuis deux ans et ne le souhaite pas. » Lorsqu'il se retourna, Bolitho vit l'éclair de ses yeux à ce mensonge. « Non content de déshonorer le nom de notre famille, voilà ce qu'il a fait : il a trahi son pays. »

Bolitho pensa au chaos, aux morts du désastre de Philadelphie et répondit lentement : « Peut-être la rébellion l'a-t-elle empêché de revenir. »

« Vous connaissez votre frère, Richard, pensez-vous que ce soit possible ? Il a toujours fallu qu'il ait raison, qu'il ait tous les atouts en main. Non, je ne le vois vraiment pas moisissant dans un camp de prisonniers. »

La petite servante entra dans la pièce et fit une gauche révérence. « Pardonnez-moi, M'sieur, y a là un officier qui veut vous voir. »

« Ce doit être Herrick, mon troisième lieutenant », dit Bolitho en toute hâte. « Je lui avais demandé de venir boire un verre de vin avec nous. Je vais lui dire de repartir, si vous voulez. »

Se redressant, le père remit son habit en place. « Non, mon garçon. Faites-le entrer. Je ne laisserai pas ma honte nuire à la fierté réelle que m'apporte le fils qui me reste. » Gentiment, Bolitho ajouta : « Je suis vraiment désolé, père, je veux que vous le sachiez. »

« Merci. Oui, je le sais. Et pourtant je pensais que jamais vous ne feriez votre chemin dans la marine. Vous avez toujours été un rêveur aux réactions imprévisibles. Je crains de vous avoir négligé en faveur de Hugh. » Il soupira. « A présent il est trop tard. » On entendit un pas dans le hall et, soudain pressé, il ajouta : « Il est une chose, mon fils, que je veux vous donner dans le cas où nous ne nous reverrions plus. » Il avala péniblement. « Je souhaitais l'offrir à Hugh lorsqu'il serait capitaine. » Plongeant le bras dans un coffre, il en tira son épée. C'était une vieille arme ternie, mais Bolitho savait que sa valeur n'était pas faite seulement d'acier et d'or ; il eut une hésitation. « L'épée de votre père. Vous l'avez toujours portée ! »

James Bolitho acquiesça tout en retournant l'arme avec soin. « Oui, je l'ai toujours portée. Ce fut une amie fidèle. » Il la lui tendit. « Prenez-la. Je veux que vous la portiez à ma place. »

Un sourire éclaira soudain le visage de son père. « Eh bien ! nous allons accueillir ensemble votre officier. N'est-ce pas ? »

Lorsque Herrick pénétra timidement dans la vaste salle, il ne vit que son hôte souriant et son nouveau capitaine. Le second semblait l'image vivante du premier.

Bolitho seul sut lire le chagrin au fond des yeux de son père et il en fut profondément peiné.

C'était étrange. Il était venu vers cette maison, comme il l'avait toujours fait, pour y chercher réconfort et conseils. Pourtant, il n'avait rien dit des difficultés ni des dangers de son

nouveau commandement, pas plus que de la responsabilité à double tranchant suspendue sur sa tête, comme une lame.

Pour une fois, c'était de lui que l'on avait besoin et il eut honte de n'avoir pas su donner la réponse.

Le lendemain à l'aube, la frégate *Phalarope* largua ses voiles et leva l'ancre. Nul hourra ne vint saluer son appareillage, rien que les pleurs et les malédictions des femmes et des vieillards massés sur la jetée.

Dans l'air frais et vif, tandis que les vergues s'orientaient en grinçant et que le navire s'inclinait pour s'écarter de terre, Bolitho se tint debout à l'arrière près du couronnement. Sa lorgnette parcourait lentement les collines verdoyantes et la ville tassée à leurs pieds. Il était maître de ce navire et d'un équipage à peu près au complet. Avec un peu de temps, ces hommes nouveaux deviendraient des marins, et peut-être leur pays pourrait-il être fier d'eux si on leur accordait patience et compréhension.

Le feu de Saint-Anthony, ce vieux phare qui est toujours le premier à saluer le retour des marins, passa sur l'arrière. Bolitho se demanda quand il le reverrait ou si jamais il reviendrait jusqu'ici. Puis il pensa à son père, tout seul là-haut dans la vieille maison. Seul avec ses souvenirs et ses espérances brisées. Il pensa à l'épée, à tout ce qu'elle représentait.

S'écartant de la lisse de pavois, il jeta un coup d'œil à l'un des mousses, un gamin d'à peine douze ans. L'enfant sanglotait, inconsolable, en faisant de vagues signes à la terre qui s'effaçait dans la brume. Bolitho lui demanda : « Sais-tu que j'avais ton âge lorsque j'ai embarqué pour la première fois, petit ? »

Le gamin frotta son nez d'une main crasseuse et jeta à son capitaine un regard presque émerveillé.

Bolitho ajouta : « Tu reverras l'Angleterre, n'aie pas peur ! » Mais il se retourna bien vite, avant que l'enfant ne lise l'incertitude dans ses yeux.

Près de la roue du gouvernail, le vieux Proby psalmodia : « Sud-ouest quart sud, près et plein, quartier-maître. »

Après quoi, comme pour couper court à l'angoisse du départ, il s'approcha de la lisse sous le vent et cracha dans la mer.

CHAPITRE III
DU BŒUF POUR LE COMMIS AUX VIVRES

Vingt jours après avoir levé l'ancre, la frégate *Phalarope* coupait le trentième parallèle et gîtait à vous soulever le cœur sous les rafales d'un coup de noroît. Falmouth se trouvait trois mille miles en arrière, mais le vent, avec ses méchants tours et ses malices ; n'avait pas abandonné le navire.

Tandis que l'on piquait un coup sur le gaillard et que le disque de cuivre sombre du soleil glissait vers l'horizon, la frégate labourait l'un après l'autre les bancs de lames crêtées de blanc, sans se soucier le moins du monde des hommes qui la servaient jour après jour, heure après heure. À peine la bordée de repos avait-elle regagné ses quartiers que les seconds maîtres couraient de panneau en panneau et lançaient de leurs voix rauques des appels vibrants à travers le bruit de tonnerre des voiles et le sifflement sans fin des embruns.

« En haut, en haut le monde ! à réduire la toile ! »

Plus tard, les matelots, engourdis et tout étourdis encore de leurs vertigineuses escalades dans la mâture, glisseraient dans l'entrepont leurs corps endoloris, leurs mains raides ensanglantées par la bataille avec la toile rebelle.

Les hommes de quart en bas étaient ramassés dans le poste d'équipage. Cramponnés à toutes les prises, ils écoutaient l'eau s'écraser contre la coque et tentaient de finir le repas du soir. Les lanternes qui se balançaient sous les barrots de pont jetaient d'étranges ombres sur leurs têtes courbées et faisaient apparaître certaines figures, certains actes comme des scènes tirées d'une peinture à l'huile partiellement nettoyée.

Sous les capots hermétiquement clos, l'air était lourd, chargé d'odeurs. Les relents de l'eau clapotant dans les fonds se mêlaient à la sueur et à l'odeur aigre du mal de mer. Le poste tout entier vibrait, tandis que le navire livrait sa lutte personnelle contre l'Atlantique. Le choc régulier des vagues suivi du ruissellement joyeux de l'eau sur le pont là-haut, le grincement continuel des membrures et le sifflement du gréement raidi ne laissaient espérer à l'équipage aucun moment de sommeil ou de détente.

John Allday était assis à califourchon sur l'un des longs bancs bien grattés et mâchait avec soin un morceau de bœuf salé extrêmement dur. C'était comme du cuir entre ses dents robustes, mais il se forçait à le manger et s'interdisait de penser aux barils rancis dont sortaient les salaisons. Sur sa joue, la profonde coupure faite par la canne de Brock s'était fermée, laissant une vilaine cicatrice, et, tout en remuant les mâchoires sur son bout de viande, il sentait sa peau se tendre douloureuse là où le sel des embruns et le vent glacial avaient resserré les lèvres de la plaie comme par une couture grossière.

De l'autre côté de la table, Pochin, un géant aux épaules montagneuses, l'observait sans sourciller. Il dit enfin : « Tu t'y es pas mal fait, matelot » – et sourit froidement – « Tout ce fourbi que t'as fait quand la presse t'a pris, ça t'a mené à rien. »

Allday rejeta un os sur son écuelle d'étain et s'essuya les doigts sur une touffe de chanvre. Il fixa l'homme de ses yeux calmes, quelques secondes, puis répondit : « Je sais attendre. »

Pochin lança un coup d'œil furieux à travers la pénombre ; la tête penchée de côté, il écoutait les haut-le-cœur de certains des hommes. « Tas de vieilles bonnes femmes ! »

Il se retourna vers Allday. « J'avais oublié, t'es déjà un vieux renard habitué à tout ça. »

Allday haussa les épaules et regarda ses mains. « On ne peut jamais se débarrasser du goudron, hein ? » Il soupira en s'appuyant du dos contre les membrures. « Mon dernier navire, c'était la *Resolution,* soixante-quatorze canons. J'étais gabier de misaine. » Il laissa ses yeux se fermer. « Un assez bon bateau. Nous avions débarqué juste quelques mois avant la révolution

américaine et j'étais loin avant que la presse puisse mettre la main sur moi. »

Un vieil homme à cheveux gris avec des yeux d'un bleu délavé intervint d'une voix enrouée : « T'étais vraiment berger, comme tu leur as dit ? »

Allday hocha la tête. « Ça et bien d'autres choses. Il me fallait rester dehors, loin des villes. Moi, sous un toit, j'étoufferais. » Il eut un petit sourire. « Un petit tour à Falmouth de temps en temps ça me suffisait, juste assez pour une femme et un ou deux verres. »

Le vieux matelot, Strachan, pinça les lèvres et vint s'appuyer à la table, lorsque le navire prit un coup de gîte qui envoya les écuelles à travers le plancher. « Ça m'a l'air d'une belle vie, compagnon. » Il n'y avait ni désir, ni envie dans sa voix, une simple constatation. Le vieux Ben Strachan était dans la marine depuis quarante ans, depuis le jour où il avait arpenté un pont pour la première fois en tant que mousse gargoussier pour porter la poudre aux canonniers. La vie à terre était un mystère pour lui et, dans son univers bien organisé, elle présentait des dangers encore plus grands que les privations subies en mer.

Allday se retourna comme une silhouette voûtée se penchait sur le bord de la table et jetait la tête sur ses bras, au milieu des déchets répandus. Bryan Ferguson était constamment tourmenté par le mal de mer et par la peur, depuis l'instant même où la silhouette de Vibart s'était dessinée sur la route de la côte. À Falmouth, il était employé dans un chantier naval. Il n'avait guère de force physique et à présent, dans la faible lueur de la lanterne qui se balançait, son visage était gris comme la mort.

Son corps même était couvert de meurtrissures dues tantôt à des heurts contre les objets peu familiers qui encombraient le navire, et tantôt aux coups de canne rageurs des seconds maîtres et des quartiers-maîtres qui tentaient d'inculquer aux nouveaux matelots les mystères de la mer et de la manœuvre.

Jour après jour, c'avait été une chasse sans merci, d'un coin du navire à un autre. Tremblant de terreur, Ferguson s'était traîné dans les enfléchures continuellement agitées et le long des vergues, jusqu'à ce que l'eau se mît à bouillonner et à bondir

sous lui comme pour le saisir par les pieds. La première fois, il s'était cramponné au mât, sanglotant, incapable de poursuivre son chemin sur la vergue ou même de redescendre jusqu'à la sécurité du pont.

Josling, l'un des seconds maîtres, avait hurlé à son adresse : « Avance un peu, bougre de..., ou je t'arrache la peau du dos ! »

À cet instant précis, l'esprit torturé de Ferguson avait failli céder. À chaque élan de l'étrave de la frégate, à chaque heure passée, sa maison s'éloignait derrière lui, et avec elle sa femme s'effaçait comme un souvenir dans le lointain battu par les flots.

Il ne cessait de se remémorer son visage pâle et anxieux la dernière fois qu'il l'avait vue. Lorsque la *Phalarope* avait été aperçue devant la baie de Falmouth, la plupart des hommes jeunes de la ville s'étaient enfuis dans les collines. La femme de Ferguson était malade depuis trois ans et il l'avait vue devenir toujours plus frêle, plus délicate. Ce jour-là, elle était moins bien que jamais et il l'avait suppliée de lui permettre de rester près d'elle. Mais elle avait insisté gravement.

« Va-t'en avec les autres, Bryan, tout ira bien et je ne veux pas que la presse te trouve ici. »

Le cauchemar s'épaississait encore lorsqu'il pensait qu'il serait encore en sécurité et qu'il pourrait la protéger et l'aider s'il était resté avec elle ce jour-là.

« Eh, mange donc quelque chose », lui dit tranquillement Allday en poussant sur la table une assiette de viande noirâtre. « Voilà des jours que t'as rien pris, mon gars. » Ferguson releva sa tête enfouie entre ses bras et jeta un regard vitreux à ce matelot tranquille. Allday ne le savait pas, mais Ferguson avait bien failli sauter de la grand-vergue ballottante plutôt que de faire face à une autre heure de cette torture. Mais Allday était accouru vers lui au long de la vergue, les pieds bien écartés, en équilibre, une main tendue vers le pauvre Ferguson haletant. « Eh là, matelot ! Suis-moi et ne regarde pas en bas ! » Il y avait une force tranquille dans sa voix, comme il s'en dégage d'un homme qui s'attend à être obéi. Il avait ajouté âprement : « Ne donne pas à ce bougre de Josling la moindre chance de te battre. Ce bâtard se réjouit de vous faire sauter en l'air. » À présent, Ferguson observait les traits sombres de l'homme, la

cicatrice sur sa joue et son regard droit et calme. Allday avait été aussitôt accepté par les marins de la frégate, tandis que le reste des hommes recrutés depuis peu étaient encore tenus à l'écart, comme mis à l'épreuve jusqu'à ce que l'on ait bien mesuré leurs mérites ou leurs faiblesses. Peut-être était-ce dû à ce que Allday était déjà rompu à la vie en mer, à moins que ce ne fût parce qu'il ne montrait pas la moindre amertume d'avoir été enrôlé de force et ne se vantait pas comme quelques autres de l'existence qu'il menait à terre.

Ferguson déglutit pour étouffer la nausée montante. « Je ne peux pas manger ça. » Pitoyable, il scrutait la viande. « C'est une ordure. »

Allday sourit. « Tu t'habitueras bien. » Pochin eut un ricanement. « Tu me fais vomir ! J'pense que tu devais emmener ta femme à la pointe et qu'il devait te venir des larmes aux yeux en voyant un navire du roi. Tu devais te sentir vraiment béni, bien fier de toi quand les bateaux passaient sans te faire courir de danger. »

Ferguson, hypnotisé par la haine qui s'en dégageait, ne pouvait que fixer le visage furieux du matelot.

Indigné, Pochin invectivait à l'autre bout du pont incliné les autres matelots de fraîche date qui s'étaient tus à cette violente sortie. « Vous n'avez jamais pensé aux pauvres bougres qui les menaient, ni à ce qu'ils y faisaient. » Il se retourna vers Ferguson avec une malice soudaine : « Ben, ta précieuse petite femme doit être encore sur la pointe maintenant, avec un autre joli garçon. Ça ne m'étonnerait pas ! » Il eut un geste obscène. « Espérons au moins qu'elle prendra le temps d'être fière de toi. »

Ferguson se mit sur ses pieds en titubant, les yeux élargis, comme fou. « Je te tuerai pour ce que tu viens de dire ! »

Il lança le poing, mais Allday lui attrapa le poignet au passage. « Arrête ça. » Il eut un regard furibond pour le visage ricanant de Pochin. « Sa femme est malade, Pochin, fiche-lui la paix. »

Le vieux Ben Strachan dit d'un air vague : « J'avais une femme dans le temps. » Il gratta sa vieille tête grise ébouriffée. « Tout juste si je peux m'souvenir de son nom maintenant. »

Quelques hommes rirent et Allday dit d'une voix sifflante, véhémente : « Tiens-toi, Bryan, tu ne peux pas battre un homme comme Pochin ; il t'envie, voilà tout. »

Ferguson entendit à peine l'amical avertissement contenu dans la voix de Allday. Le ton railleur de Pochin avait rouvert la blessure de son cœur misérable et il voyait sa femme appuyée sur ses oreillers dans son lit près de la fenêtre, aussi clairement que s'il venait d'entrer dans la chambre. Ce jour-là, tandis que la presse le poussait jusqu'en bas de la colline, elle devait être assise là, à attendre son retour. Et voilà qu'il ne reviendrait jamais. Que jamais plus il ne la reverrait. Il se dressa en titubant et jeta par terre l'assiette de viande. « Je ne peux pas ! » Il hurlait maintenant. « Je ne veux pas ! »

Un matelot d'avant au visage chevalin, nommé Betts, sauta sur ses pieds, comme tiré d'un profond sommeil. « Ne vous moquez pas de lui, matelots. » Il restait à osciller sous l'une des lanternes. « Il en a eu assez pour un moment. » Pochin grognait : « Dieu nous bénisse. » Il roulait les yeux, feignant l'inquiétude. Betts attaqua, hargneux : « Jésus, qu'est-ce qu'il faut pas vous faire avant que vous compreniez. Cet homme est malade de peur pour sa femme et y en a d'autres ici qui ont des ennuis pareils et pourtant tout ce que vous pouvez faire, tous tant que vous êtes, c'est vous moquer. »

Allday s'agitait sur son siège. Le désespoir soudain de Ferguson avait touché un ressort caché au fond de ces hommes. Des semaines de mer, parfois des années, sans jamais mettre un pied sur la terre ferme, commençaient à se faire cruellement sentir, mais ceci était dangereux. Une force aveugle. Il leva la main et dit tranquillement : « Du calme, les gars, du calme. »

Betts le regarda, furibond, ses yeux rougis par le sel semblaient voir à travers Allday. « Comment peux-tu venir te mêler de ça ? » La voix était indistincte. « On vit ici comme des bêtes, de nourriture qui était déjà pourrie avant qu'on la mette en barils. » Il tira son couteau de sa ceinture et le piqua dans la table, « tandis que ces cochons, là derrière, vivent comme des rois ». Il jeta un coup d'œil autour de lui, en quête d'approbation. « Bon, j'ai t'y pas raison ? Ce bâtard d'Evans est

aussi gras qu'un rat de cimetière avec tout ce qu'il a volé de nos vivres. »

« Eh bien, il me semble que j'entends mentionner mon nom ? »

Un silence de plomb se fit dans l'entrepont, tandis qu'Evans, le commis aux vivres, apparaissait dans une flaque de lumière.

Avec son long manteau boutonné jusqu'au menton et ses cheveux tirés sévèrement en arrière au-dessus d'un visage étroit, il avait vraiment l'air d'un furet sur le point d'attaquer. Il inclina un peu la tête. « Eh bien, j'attends. » Allday l'observait étroitement. Il y avait quelque chose de mauvais et d'effrayant dans toute la personne du petit commis gallois, d'autant plus effrayant que n'importe lequel des matelots qui l'entouraient aurait pu d'un seul coup de poing mettre fin à son existence.

Puis le regard d'Evans tomba sur la viande, par terre, à côté de la table. Il inspira l'air entre ses dents et dit tristement : « Et alors, qui a fait ça ? »

Personne ne répondit et, une fois de plus, le rugissement furieux de la mer et du vent entoura d'une muraille de bruit le poste battu par les vagues.

Ferguson leva les yeux, des yeux brillants, fiévreux. « C'est moi. »

Evans appuya ses épaules étroites sur le tronc massif du mât de misaine qui traversait l'entrepont et dit : « C'est moi, *Monsieur.* »

Ferguson murmura quelque chose puis ajouta : « Je regrette, Monsieur. »

Allday intervint froidement. « C'était un accident, monsieur Evans, un simple accident. »

« La nourriture est sacrée. » L'accent gallois d'Evans se faisait plus prononcé à mesure que la colère envahissait son visage. « Je ne réussirai jamais à vous maintenir tous en bonne santé si vous gâchez une si bonne viande, n'est-ce pas ? »

Les hommes qui entouraient la table regardèrent l'informe morceau de salaison avariée gisant là en pleine lumière.

Evans ajouta, brutal : « Bon, eh bien toi, quel que soit ton fichu nom, *mange-le.* »

Ferguson fixait la viande, l'esprit envahi par la nausée. Le plancher était décoloré par l'eau, taché par les déchets tombés de la table. Il y avait du vomi aussi, le sien peut-être.

Evans dit gentiment : « J'attends, garçon. Encore une minute et puis je t'emmène à l'arrière. Une caresse de chat t'apprendra peut-être à apprécier les bonnes choses. » Ferguson, tombé à genoux, ramassa la viande. À l'instant où il la portait à sa bouche, Betts surgit, l'arracha de ses mains et la lança à la figure d'Evans. « Prends-la donc toi-même, maudit salaud, et fiche-lui la paix. »

La peur apparut un instant dans les yeux sombres d'Evans. Les hommes s'étaient rassemblés autour de lui en une masse qui ondulait comme une marée humaine à chaque mouvement de roulis, et il sentit la menace, le doigt glacé de la terreur.

Une autre voix trancha les ombres. « Arrière. » L'enseigne Farquhar devait se courber pour passer sous les barrots très bas, mais ses yeux étaient fermes et brillants, fixés sur le groupe médusé autour du bout de la table. Son approche légère et furtive avait fait si peu de bruit que, même à l'autre bout de la pièce, personne ne l'avait entendu. « Eh bien, j'attends », dit-il d'un ton sec. « Que se passe-t-il ici ? »

Evans repoussa les hommes les plus proches et se jeta aux côtés de Farquhar. Les mains tremblantes de peur et de fureur, il montra Betts du doigt. « Il m'a frappé, moi, un premier maître ! »

Farquhar resta impassible ; ses lèvres serrées et son regard froid pouvaient indiquer tout aussi bien l'amusement ou la colère. « Très bien, monsieur Evans. Veuillez quérir le capitaine d'armes à l'arrière. »

Tandis que le commis disparaissait en toute hâte, Farquhar regarda le cercle des visages avec un mépris non dissimulé. « Vous n'apprendrez jamais rien, n'est-ce pas ? » Il se retourna vers Betts qui fixait toujours la viande, haletant comme après un effort énorme. « Vous êtes un imbécile, Betts, et à présent vous allez payer. »

Allday s'appuya des épaules contre le bois froid et humide du bordé et ferma les yeux. Tout se passait exactement comme il s'y était attendu. Il écouta la respiration saccadée de Betts, les

faibles gémissements de Ferguson et sentit l'atteinte de la nausée. Il revit soudain en esprit les collines tranquilles et le dos gris de ses moutons, l'espace et la solitude.

Puis Farquhar aboya : « Emmenez-le, monsieur Thain. »

Le capitaine d'armes poussa Betts vers l'échelle en ajoutant doucement : « Pas un seul coup de fouet depuis que nous avons quitté Falmouth. Je savais bien que tant de gentillesse ne donnerait rien de bon ! »

Richard Bolitho, les mains posées à plat sur l'appui de l'une des grandes fenêtres de l'arrière, fixait le sillage bouillonnant du navire. Bien que la cabine fût déjà plongée dans une demi-obscurité, puisque la frégate poursuivait le soleil vers l'horizon, la mer semblait encore vivante. Seul un reflet de pourpre annonçait l'approche de la nuit.

Le capitaine pouvait voir dans les vitres tachées de sel le reflet d'une haute silhouette, celle de Vibart debout au centre de la cabine, le visage dans l'ombre sous la lanterne qui se balançait. Derrière lui, la forme mince de l'enseigne Farquhar se découpait sur la paroi de toile.

Il lui fallait toute sa maîtrise de soi pour rester immobile et calme tandis qu'il considérait ce que Farquhar, surgi tout à coup, venait de lui raconter. Bolitho était alors plongé dans les livres de bord. Il tentait une fois de plus de percer la réserve glacée de Vibart, de pénétrer dans l'esprit de cet homme.

Comme tout ce qu'il avait fallu faire au cours des vingt jours écoulés, cette tâche pénible n'avait donné aucun résultat tangible. Vibart était trop prudent pour laisser voir ouvertement son hostilité et il s'en tenait à des réponses brèves et creuses, comme s'il avait voulu garder par-devers lui sa connaissance du bateau et de l'équipage.

Puis Farquhar avait pénétré dans la cabine pour raconter l'agression de Betts contre le commis. Encore un incident pour distraire ses pensées de ce que réservait l'avenir et de sa tâche réelle : faire de la frégate une véritable unité de combat.

Il s'obligea à se retourner vers ses deux officiers.

« Sentinelle, passez le mot et faites venir M. Evans. » Il entendit le cri progresser tout au long du passavant et ajouta : « Il me semble que ce matelot a été provoqué. »

Vibart oscillait au rythme du navire, les yeux fixés sur un point précis au-dessus de l'épaule du capitaine. Il parla d'une voix épaisse. « Betts n'est pas un bleu, capitaine, il savait ce qu'il faisait. »

Bolitho se retourna pour regarder la mer vide, ouverte. Si seulement, pensa-t-il, amer, ceci ne s'était pas produit maintenant. Encore quelques jours et le bateau humide, battu par les vents, aurait été sous le soleil, où les hommes apprendraient vite à oublier leur entourage et se mettraient à regarder vers l'extérieur au lieu de s'observer l'un l'autre.

Il écoutait l'eau siffler et gargouiller autour du gouvernail, le cliquetis lointain des pompes, tandis que la bordée de quart évacuait l'eau que l'on trouvait toujours dans les fonds. Il était fatigué, épuisé, à la limite de ses forces. Depuis l'instant où la *Phalarope* avait levé l'ancre, il n'avait épargné ni son temps ni ses efforts pour conserver son emprise sur le navire. Il s'était attaché à parler à la plupart des nouveaux enrôlés et à établir le contact avec l'équipage ancien. Il avait observé ses officiers et mené le navire au mieux. L'instant présent aurait dû être un moment de fierté pour lui. La frégate manœuvrait bien. Elle était vivante, prête à répondre à la barre et se comportait comme un pur-sang.

La plupart des nouveaux s'étaient vu attribuer les postes qui leur convenaient le mieux et l'entraînement à la manœuvre avait progressé au-delà de toute espérance. Il avait l'intention d'exercer les canonniers dès que ce serait possible. Mais jusqu'à présent, le vent incessant l'avait empêché de faire mieux que répartir ses hommes dans les différentes divisions.

Et maintenant ceci. Il enrageait intérieurement. Voilà pourquoi l'amiral lui avait demandé de surveiller le jeune Farquhar.

On frappa à la porte et Evans pénétra dans la cabine avec précaution, les yeux scintillants comme des billes dans la lumière.

Bolitho eut un geste impatient. « Alors, monsieur Evans, racontez-moi tout ce qui s'est passé. »

Il se remit à observer la mer, tandis qu'Evans se lançait dans son récit. Au début, il parut nerveux, inquiet même, mais comme Bolitho le laissait poursuivre sans interruption ni commentaire, sa voix se chargea d'aigreur et de colère.

Enfin, Bolitho lui dit : « Cette viande que Betts vous a jetée, de quel baril sortait-elle ? »

Evans fut pris au dépourvu. « Numéro douze, capitaine. J'ai surveillé moi-même le chargement. » Il ajouta d'un air patelin : « Je fais de mon mieux, Monsieur, mais ce ne sont que des chiens ingrats. »

Bolitho se retourna et frappa les paperasses entassées sur sa table. « Moi aussi, monsieur Evans, j'ai vérifié l'arrimage il y a deux jours, pendant que les hommes étaient à la manœuvre. » Il vit apparaître un reflet d'inquiétude sur le visage sombre et sut que son mensonge avait fait mouche. Une colère soudaine envahit ses veines brûlantes, comme du feu. Tout ce qu'il avait dit à ses officiers n'avait servi à rien. Et même la révolte manquée ne semblait pas avoir fait la moindre impression sur les esprits d'hommes tels qu'Evans et Farquhar.

« Ce baril était chargé dans la plus basse cale, n'est-ce pas ? » dit-il sèchement. « Et combien d'autres y en avait-il, à votre avis ? »

Evans jeta tout autour de la cabine un coup d'œil nerveux. « Cinq ou six, Monsieur. C'était une part des vivres d'origine que j'avais…»

Bolitho frappa du poing sur la table. « Vous me rendez malade, Evans. Ce baril, et ceux dont le souvenir vous revient soudain, ont sans doute été chargés là il y a deux ans, avant que vous ayez commencé le blocus de Brest. Ils prennent probablement l'eau et, de toute façon, sont totalement pourris. »

Evans regardait ses pieds. « Je… je ne savais pas, Monsieur. »

Bolitho dit avec sévérité : « Si je pouvais prouver le contraire, monsieur Evans, je vous ferais dégrader et fouetter. »

Vibart sembla revenir à la vie. « Je tiens à protester, Monsieur. M. Evans agissait de son mieux. Betts l'a frappé. Cela ne peut être effacé. »

« Eh ! non, monsieur Vibart. » Bolitho le regarda froidement jusqu'à ce que le second détourne les yeux. « Je ne manquerai pas d'appuyer mes officiers dans tous les efforts qu'ils feront pour exécuter mes ordres, mais une punition infligée à tort ferait aujourd'hui plus de mal que de bien. » Il se sentit trop fatigué soudain pour penser clairement, mais la colère de Vibart semblait le pousser à bout. « Dans deux semaines, nous aurons rejoint la flotte sous les ordres de sir Samuel Hood et il y aura suffisamment à faire alors pour occuper tout le monde. »

Il poursuivit plus calmement : « Jusque-là, chacun d'entre vous se contentera de faire exécuter mes ordres permanents. Vous devez mener vos hommes et tenter de les comprendre. Il ne sort jamais rien de bon d'une brutalité inutile. Si l'un d'eux s'obstine dans la désobéissance, il sera puni, mais dans ce cas particulier, je vous suggère une mesure plus clémente. » Il vit la lèvre inférieure de Vibart trembler sous l'effet d'une colère mal réprimée. « Nous donnerons à Betts un surcroît de travail pendant sept jours. Plus vite la chose sera oubliée, plus vite le dommage pourra être réparé. » Il fit un petit geste. « Reprenez votre quart, monsieur Farquhar. »

Alors qu'Evans pivotait pour suivre l'enseigne, Bolitho ajouta, très calme : « Oh ! à propos, monsieur Evans, je crois inutile de mentionner votre négligence sur le livre de bord. » Il vit que le commis l'observait, mi-reconnaissant, mi-inquiet. « A condition, poursuivit-il, que je puisse montrer que vous aviez acheté ces viandes pour votre usage personnel. Pour votre table, par exemple. »

Evans eut un regard pour Vibart, puis revint au visage impassible de Bolitho. « Acheté, Monsieur ? moi, Monsieur ? »

« Oui, Evans, vous. Vous pourrez vous mettre en règle avec mon comptable, demain matin. Ce sera tout. »

Vibart ramassa sa coiffure et attendit que la porte se soit refermée derrière l'homme. « Avez-vous encore besoin de moi, Monsieur ? »

« J'avais encore une chose à vous dire, monsieur Vibart. J'ai tenu pleinement compte de la tension qui vous fut imposée sous le commandement du capitaine Pomfret. Peut-être certaines des choses que vous avez dû faire n'étaient-elles pas de votre goût ? » Il attendit, mais Vibart, le visage de bois, regardait fixement un point situé derrière Bolitho. « Je ne m'intéresse pas au passé, sinon comme à une leçon, pour tous, de ce qui peut se produire sur un navire improprement mené. En tant que premier lieutenant, vous êtes le principal de mes officiers, le plus expérimenté pour veiller à l'exécution de mes ordres, comprenez-vous ? »

« Comme vous voudrez, Monsieur. » Bolitho baissa les yeux pour que Vibart n'y vît pas monter la rage. Il venait de lui offrir sa part de responsabilité et même sa confiance, et pourtant le second semblait y voir un signe de faiblesse, d'incertitude hésitante. Le mépris était aussi net dans sa brève réplique que s'il l'avait crié tout haut.

Il n'était certes pas facile à Vibart de recevoir des ordres d'un capitaine si jeune et si nouveau dans le service. Bolitho tenta une fois de plus d'adoucir ses réactions devant l'hostilité de son second.

Ce dernier dit brusquement : « Lorsque vous aurez vécu un peu plus longtemps à bord de la *Phalarope,* Monsieur, peut-être verrez-vous les choses différemment. » Il se balança sur ses talons en fixant carrément son capitaine.

Les muscles tendus de Bolitho se relâchèrent. Vibart venait de lui montrer la seule façon de résoudre la question, et c'était presque un soulagement. Il lui jeta un regard froid. « J'ai lu tous les livres et tous les rapports qui se trouvent à bord de ce navire, monsieur Vibart. Malgré mon expérience limitée, je n'ai jamais connu un seul navire aussi peu disposé à combattre l'ennemi, aussi incapable de remplir son devoir. » Il vit les traits lourds de Vibart prendre une expression de surprise choquée. « Eh bien, nous retournons à la guerre, monsieur Vibart, et j'ai l'intention de rechercher et de combattre l'ennemi, n'importe quel ennemi, en toute occasion. » Il baissa la voix – « Et lorsque l'engagement se produira, je veux voir l'équipage tout entier agir comme un

seul homme. Il n'y aura pas de place à ce moment pour les jalousies mesquines ni la lâcheté. »

Une rougeur subite envahit les joues du second, mais il garda le silence.

Bolitho ajouta : « C'est à des hommes que vous commandez, monsieur Vibart, non à des objets. L'autorité vous est impartie avec le grade. Le respect vient ensuite, mais il faut le mériter. »

Il congédia le premier lieutenant d'un bref signe de tête et se retourna vers le sillage écumant, sous ses fenêtres. Quand la porte se referma, la tension vrilla ses nerfs comme un coup de fouet et ses mains se crispèrent l'une sur l'autre pour ne pas trembler, si serrées qu'il eut une grimace de douleur. Il s'était fait un ennemi de Vibart, mais l'enjeu était trop gros pour agir autrement.

Il s'effondrait sur la banquette, lorsque Stockdale entra sans bruit et se mit à étaler une nappe sur la table.

« J'ai dit à votre valet d'apporter votre souper, capitaine », dit l'ordonnance. Sa voix était chargée de défiance. Il n'aimait pas Atwell, le valet de chambre, et il ne cessait de le suivre des yeux comme un chien fait d'un lapin. « Je pense que vous n'invitez pas d'officier à dîner avec vous, capitaine. »

Bolitho jeta un coup d'œil à Stockdale, à son visage laid et abîmé comme un vieux meuble, en pensant à l'amertume dont bouillonnait Vibart. « Non, Stockdale, je dînerai seul. »

Il se laissa aller en arrière, les yeux fermés. Seul, et vulnérable, pensa-t-il.

Le lieutenant Thomas Herrick resserra autour de son cou l'écharpe trempée d'embruns et enfouit ses épaules dans sa vareuse. Au-dessus de la pointe noire des mâts qui tournaient là-haut dans le ciel, les étoiles minuscules avaient pâli et l'air vif annonçait l'approche de l'aube.

Le navire peinait encore dans l'obscurité, de sorte qu'autour des ponts déserts, toutes les formes paraissaient irréelles, sans rapport avec ce qu'elles seraient en plein jour. Les canons, bien assurés, n'étaient que des ombres et les haubans, les étais vibrants semblaient filer droit vers le ciel, sans attache, sans fin.

Mais Herrick arpentait la dunette, perdu dans ses pensées, sans remarquer tout cela. Ce n'était pas nouveau pour lui et il passait ses quarts sans autre compagnie que son esprit. Il fit une pause à côté de la grande roue double du navire où les deux hommes de barre se tenaient droits comme des statues noires, leurs visages partiellement éclairés par la lampe de l'habitacle, tandis qu'ils surveillaient l'aiguille du compas ou regardaient là-haut le réglage des voiles.

À l'avant, la cloche sonna trois petits coups et il vit un mousse bouger près de la lisse, puis s'approcher furtivement, en se frottant les yeux, pour régler la mèche de la lanterne du compas et retourner le sablier.

Malgré lui, ses yeux se portaient sans cesse vers le rectangle noir de la descente de cabine et il se demanda si Bolitho avait fini par trouver le sommeil. Trois fois déjà pendant ce quart du petit jour, trois fois en une heure et demie, le capitaine avait fait sur le pont une apparition silencieuse, inattendue. Sans habit ni chapeau, en chemise et culotte blanche, il se détachait sur l'eau noire et agitée, tel un fantôme sans forme réelle, tourmenté comme un esprit sans repos. Chaque fois, il n'était resté que juste assez longtemps pour regarder le compas ou l'ardoise de quart à côté de la roue. Il avait fait quelques pas au bord de la dunette, du côté au vent, et s'était évanoui à nouveau.

À tout autre moment, Herrick en eût été irrité, mécontent. Ce comportement aurait pu indiquer que le capitaine n'était pas assez sûr de son troisième lieutenant pour le laisser prendre le quart tout seul. Mais lorsque Herrick avait relevé le lieutenant Okes à quatre heures du matin, Okes lui avait murmuré rapidement que Bolitho avait passé presque toute la nuit sur le pont.

Herrick fronça les sourcils. Au fond de lui, il sentait que Bolitho agissait plus par instinct que par dessein, poussé, ainsi que son navire, par son humeur plutôt que par son inclination. Il semblait incapable de rester immobile, comme s'il lui avait fallu un effort physique pour demeurer à la même place plus de quelques minutes.

Une silhouette bougea dans l'obscurité près de la lisse de dunette, et il entendit dans le noir la voix aiguë et familière du jeune enseigne Neale.

« Le matelot Betts se présente, Monsieur. » Il restait là à observer Herrick pour jauger son humeur.

Herrick revint au présent dans un sursaut. Betts, l'homme qui n'avait échappé au fouet, ou pire encore, que par l'intervention de Bolitho, avait reçu ordre de se présenter lorsqu'on piquerait trois coups, pour effectuer la première partie de sa punition. Vibart avait exprimé très clairement ce qui se produirait s'il n'exécutait pas les ordres.

Herrick vit Betts qui rôdait derrière le petit enseigne et l'appela. « Ici, Betts, grouillez-vous ! »

L'homme approcha de la lisse et salua. « Monsieur ? » Herrick montra du doigt le sommet invisible des mâts. « Grimpez là-haut. » Le ton n'était pas dur. Il aimait bien Betts, homme silencieux mais capable, dont la soudaine flambée de colère l'avait surpris plus profondément qu'il ne voulait l'admettre. « Allez dans la grand-hune, Betts. Vous resterez en vigie tant que le second n'aura pas donné d'autres ordres. » Il ressentait quelque pitié. À cent dix pieds et quelque au-dessus du pont, sans protection contre le vent froid, Betts serait engourdi en quelques minutes. Herrick avait déjà décidé d'envoyer Neale lui porter quelque chose de chaud à manger dès que le feu de la cuisine serait allumé pour le premier déjeuner.

Betts cracha dans ses mains et répondit simplement : « Bien, Monsieur. On dirait qu'il va faire beau. » C'était une remarque tout à fait normale et sans importance.

Herrick acquiesça. « Oui, le vent tombe et l'air est beaucoup plus sec. » C'était vrai. Betts avait saisi d'instinct le changement de temps, dès qu'il avait surgi de l'entrepont encombré, étouffant où l'on accordait dix-huit pouces à chaque homme pour accrocher son hamac.

Herrick ajouta tranquillement : « Vous avez de la chance, Betts. Vous auriez pu être là à danser sur le caillebotis aux huit coups de midi. »

Betts le regardait, calme et sans le moindre trouble. « Je ne regrette rien de ce qui s'est passé, Monsieur, et je le referais si c'était à refaire. »

Soudain, Herrick se sentit gêné d'avoir abordé le sujet. C'était ça l'ennui avec lui, pensa-t-il furieux. Il fallait toujours qu'il sache, qu'il comprenne la raison de tout, il ne pouvait pas se tenir tranquille.

« Grimpez ! aboya-t-il et tâchez de faire bonne garde. Le jour sera bientôt là. » Il regarda l'ombre de l'homme se confondre avec les haubans du grand mât et le suivit de l'œil jusqu'à ce que la silhouette se perde dans l'enchevêtrement du gréement, sur le fond des étoiles.

Une fois de plus, il se demanda pourquoi Bolitho avait agi ainsi avec un homme comme Betts. Ni Vibart ni Evans n'avaient parlé de rien, ce qui paraissait ajouter à l'importance de l'affaire, plutôt que la minimiser. Peut-être Vibart avait-il à nouveau outrepassé son autorité, pensa-t-il. Sous le commandement de Pomfret, le premier lieutenant était partout présent dans le navire. Il surveillait minutieusement toute action et tout événement. Il semblait à présent entravé par l'autorité calme de Bolitho, mais le fait même que leur désaccord fût tout près d'éclater ouvertement ne faisait que détériorer la situation. Le navire semblait coupé en deux, divisé entre le capitaine et Vibart. Pomfret était toujours resté comme une force terrifiante à l'arrière-plan et Herrick n'avait eu aucun mal à demeurer impartial, en dehors de tout. Aujourd'hui, une telle neutralité semblait impossible.

Il revit en pensée son arrivée dans la grande maison de Falmouth. Avant cet instant, il pensait ne pouvoir ressentir dans de tels lieux que de l'envie. La pauvreté de ses origines était difficile à oublier. Il se souvenait du père de Bolitho, des grands portraits tout au long des murs, de cet air d'éternité, de tradition, comme si les occupants actuels n'étaient que les éléments d'une suite. Par comparaison avec son petit cottage de Rochester, la maison paraissait un véritable palais.

Le père de Herrick était employé à Rochester. Il travaillait dans le commerce des fruits du Kent, mais Herrick, tout enfant encore, regardait les bateaux remonter la Medway et son esprit

sensible s'était bâti un avenir correspondant. Pour lui, ce serait la marine et rien d'autre. C'était bizarre. Il n'y avait pas de précédent dans la famille où tout le monde était commerçant, hormis parfois un soldat, de loin en loin.

Son père avait plaidé en vain, l'avait averti de tous les traquenards qui l'attendaient. Sans position sociale ni sécurité financière, il ne voyait que trop clairement la forteresse que son fils tentait d'investir. Il avait même tenté le compromis en suggérant un passage à bord d'un navire en route pour les Indes. Mais Herrick fut inflexible.

Un navire de guerre avait jeté l'ancre par hasard près de Rochester pendant que l'on faisait des réparations à sa coque. Le capitaine était l'ami de l'homme qui employait le père de Herrick. C'était un officier grave et d'un certain âge qui ne montra ni colère ni mépris lorsque le gamin, âgé de onze ans, l'arrêta au passage pour lui dire son désir de prendre la mer sur un navire du roi.

Devant le capitaine et son patron, le père de Herrick avait abandonné. Rendons-lui justice, il avait été bon joueur et avait utilisé ses maigres économies pour que son fils puisse, extérieurement du moins, s'en aller comme un jeune monsieur, l'égal de ses compagnons.

Herrick avait aujourd'hui vingt-cinq ans. La route depuis ce jour avait été longue et pénible. Il avait appris l'humiliation et l'embarras, pour la première fois. Il avait dû faire face à l'opposition de l'influence et de la naissance. Le gamin aux yeux pleins d'étoiles s'était effacé, avait durci comme le bon chêne du Kent sous ses pieds. Mais sur un point il n'avait pas changé : son amour de la mer et de la marine l'enveloppait comme un manteau protecteur, ou quelque religion étrange qu'il ne comprenait qu'en partie.

Cette chose éternelle était la même pour tous, décida-t-il. Elle se trouvait bien au-dessus d'eux. Elle maniait et utilisait chacun à son gré, quelles que fussent ses ambitions.

Il sourit en lui-même, tout en continuant son va-et-vient. Il se demandait ce que le jeune Neale qui bâillait là-bas près du pavois pouvait penser de son officier au visage grave. Ou encore, les hommes de barre qui surveillaient les oscillations de

l'aiguille et la tension des voiles, ou Betts tout là-haut dans son perchoir précaire, dont l'esprit était sans doute plein de ce qu'il avait fait et de ce que pouvait receler pour lui la vengeance d'Evans.

Peut-être valait-il mieux ne pas avoir trop d'imagination et s'absorber totalement dans les soucis quotidiens, comme le lieutenant Okes, par exemple. Celui-là était marié et c'était déjà un gros inconvénient pour un jeune officier. Okes passait son temps à s'inquiéter pour sa lointaine épouse ou à se faufiler prudemment pour éviter l'œil de Vibart. C'était un homme étrange, superficiel, pensa Herrick. Il manquait de confiance en lui-même et n'osait jamais se dérider, même avec ceux de son rang. On eût dit qu'il avait peur de devenir trop amical et d'exprimer la moindre opinion en dehors des nécessités du service, comme s'il avait risqué ainsi d'éveiller quelques soupçons ou de laisser entrevoir une loyauté mal placée.

Herrick remua ses épaules engourdies sous la capote et chassa Okes de ses pensées. Peut-être avait-il raison après tout. À bord de la *Phalarope* il semblait souvent plus sûr de ne rien dire, de ne rien faire qui pût ensuite être mal interprété.

Il regarda du côté au vent et sursauta en remarquant que le dauphin sculpté, au-dessus de l'échelle tribord, était visible à présent, ainsi que la vilaine silhouette de la grosse caronade, juste à côté. Ses réflexions lui avaient fait passer une autre demi-heure et bientôt l'aube tracerait l'horizon et leur apporterait un nouveau jour.

La voix rude et claire de Betts, tombée du haut du mât, se fit soudain entendre par-dessus le claquement des embruns. « Ohé du pont ! voile par tribord avant. La coque est invisible, mais c'est un navire de guerre ! »

Herrick arracha la lorgnette du râtelier et se précipita dans les haubans d'artimon, l'esprit agité par cette nouvelle inattendue. La mer commençait à retrouver forme et personnalité et un doigt de gris était apparu là où l'on aurait dû voir l'horizon. Tout là-haut, au-dessus du pont oscillant, Betts devait tout juste apercevoir la forme de l'autre navire dans les prémices de l'aube.

Herrick appela sèchement : « Monsieur Neale ! grimpez là-haut et tâchez de voir quelque chose. Si vous me racontez des histoires, je vous enverrai embrasser la fille du canonnier ! »

Un sourire fendit le visage du petit enseigne qui, parti sans un mot, escaladait comme un singe les haubans du grand mât.

Herrick tenta de rester calme, de reprendre son va-et-vient comme il avait vu Bolitho le faire. Mais l'approche de ce navire – si navire il y avait – l'emplissait d'incertitude et il resta à fixer la mer sombre comme pour le sommer d'apparaître.

Betts lança un nouvel appel : « C'est une frégate, Monsieur, pas de doute. Cap au sud-est ! »

La voix pointue de Neale reprit l'appel. « Elle court vent arrière comme un oiseau, Monsieur. Elle porte toutes ses voiles majeures. »

Herrick souffla bruyamment. Il avait imaginé un bref instant que ce pût être un Français. Ce n'était pas impossible, même ici, loin de tout et seul. Mais les Français naviguaient rarement vite ou loin de nuit. En général, ils mettaient à la cape pour attendre le jour. Ce navire-là n'était pas un ennemi.

Comme pour le démasquer, Betts cria : « Je connais ce gréement, Monsieur, c'est un navire anglais, sûr de sûr ! »

« Parfait, continuez à annoncer. » Herrick abaissa son porte-voix et regarda la dunette derrière lui. En quelques minutes, l'endroit avait pris forme et retrouvé une réalité. Le pont était gris pâle et les hommes de barre avaient à nouveau des visages familiers.

Peut-être l'autre frégate portait-elle de nouveaux ordres. La guerre en Amérique avait pu s'achever et il faudrait revenir à Brest ou en Angleterre. Au fond du cœur, Herrick ressentît une vive déception. Au départ, la perspective de ce long séjour sur l'infortunée *Phalarope* lui avait paru effrayant. Mais aujourd'hui, à l'idée qu'il ne verrait peut-être jamais les Antilles, il n'en était plus si sûr.

Neale se laissa glisser le long d'un galhauban, dédaignant haubans et enfléchures, et courut à perdre haleine jusqu'à la dunette.

Herrick avait pris sa décision. « Mes respects au capitaine, monsieur Neale, et dites-lui que nous avons aperçu un navire du

roi. Il sera près de nous dans une heure, peut-être moins. Sans doute le capitaine voudra-t-il se préparer. »

Neale se précipita dans la descente, tandis que Herrick observait, les yeux dans le vague, la vaste étendue d'eau. Bolitho serait encore plus inquiet, pensa-t-il ; si la *Phalarope* devait rentrer à présent, tous ses projets, toutes ses promesses perdraient leur signification. Sa bataille personnelle serait perdue avant même d'avoir commencé.

Il y eut un pas léger tout près de lui et la voix de Bolitho : « Alors, monsieur Herrick, que dites-vous de ce navire ? »

CHAPITRE IV

LE SIGNAL

Bolitho appuya sa lorgnette dans le gréement au vent et attendit que l'autre navire se précise ; pendant qu'il se rendait de sa cabine à la dunette et qu'il écoutait le compte rendu surexcité de Herrick, le soleil, très lentement, avait grimpé derrière l'horizon, de sorte qu'à présent, à l'infini, le sommet des vagues luisait d'or pâle et que les ombres avaient abandonné les petites lames courtes.

Ce navire de rencontre était bien beau dans la lumière, pensa-t-il, avec ses hautes pyramides de voiles pleines et le rideau d'embruns qui enveloppait son étrave. Il avançait vite, les mâts de hune et leurs vergues luisant comme des crucifix dans le soleil encore faible.

Il lança par-dessus son épaule : « Vous avez une bonne vigie, monsieur Herrick. Il mérite compliments pour l'avoir relevé si tôt. »

Il n'était jamais facile de repérer un navire parmi les ombres de la nuit et de l'aube et de l'identifier, même pour un marin bien entraîné. C'était bien un navire anglais et il était presque familier d'aspect.

On entendait vaguement à l'arrière-plan les boscos qui appelaient l'équipage et le trille aigu des sifflets. « Tout le monde sur le pont !... tout le monde ! » Il imaginait les hommes abrutis de sommeil qui dégringolaient de leur hamac tandis qu'un mélange habituel d'odeurs s'échappait de la cuisine à l'avant. Une autre journée, mais différente celle-ci. La mer n'était plus vide ni hostile. Cet autre navire permettrait peut-être aux hommes de se souvenir qu'ils appartenaient à quelque chose de réel et d'important.

Bolitho vit les grandes vergues de la frégate qui commençaient à changer de forme et il entendit Herrick lui dire : « Il vire, Monsieur. Il sera bientôt près de nous. »

Bolitho acquiesça distraitement. L'inconnu allait virer de bord, et faire route parallèlement à la *Phalarope* en gardant celle-ci sous son vent. Comme l'avait suggéré Herrick, peut-être apportait-il de nouveaux ordres.

Il redescendit du gréement, soudain fatigué, glacé. Les embruns avaient mouillé sa chemise sur son torse et ses cheveux humides étaient collés à sa joue. Il remarqua un nouveau changement à son bord : la dunette semblait encombrée de silhouettes. Les officiers restaient sous le vent, mais, lorgnette à l'œil, ils observaient l'autre frégate.

Le jeune enseigne Maynard surveillait anxieusement l'autre navire, l'œil vissé à son grand télescope. Étant chargé des signaux, il savait que Bolitho le regardait.

Le pont principal, lui aussi, s'était couvert de matelots à peine éveillés et les seconds maîtres devaient faire aller leurs cordes plus fréquemment qu'à l'habitude pour les écarter du pavois d'où ils surveillaient l'approche de la frégate. Chacun rangeait son hamac dans les filets de bastingage, non sans bavarder avec excitation, et s'en allait à regret vers la descente de la cuisine, les yeux toujours fixés par le travers.

Bolitho releva sa lorgnette. De petites boules noires montaient vers l'extrémité des vergues du navire et se déployaient dans le vent.

Vibart s'appuya à l'habitacle et gronda à l'intention de Maynard : « Allons, lisez ! »

Maynard essuya ses yeux humides d'embruns et feuilleta rapidement son livre. « Il a envoyé son numéro, capitaine, c'est *l'Andiron,* trente-huit canons, capitaine Masterman. » Bolitho referma sa lunette d'un coup sec. Évidemment, il aurait dû le reconnaître aussitôt. Lorsqu'il commandait le *Sparrow,* il avait souvent rencontré la frégate en patrouille au large des côtes américaines. Masterman était un vieux renard. Ce capitaine d'un certain âge avait remporté de nombreuses victoires contre l'ennemi.

Andiron avait achevé sa manœuvre et s'établissait à présent au même cap que la *Phalarope*. Cette grande évolution l'avait conduit par le travers de la *Phalarope*. Mais à peine ses voiles furent-elles pleines qu'il se mit à le gagner de vitesse, à son vent.

Bolitho observait les signaleurs de Maynard qui envoyaient le numéro de la *Phalarope*. Il se demanda ce que dirait Masterman lorsqu'il découvrirait quel était son nouveau capitaine. Les livres de signaux devaient encore parler du capitaine Pomfret.

Maynard lança un appel. « Signal, Monsieur ! *Andiron* à *Phalarope :* mettez en panne, avons dépêches à bord. »

Le soleil luisit le long des sabords fermés de *l'Andiron* lorsqu'il abattit légèrement vers la *Phalarope*.

« Il n'aura pas besoin de mettre un canot à l'eau, Monsieur, dit Herrick, il pourrait larguer un radeau en dérive. » Il se frottait les mains. « Je me demande s'ils ont des légumes frais à bord. »

Bolitho sourit. C'était tout juste ce qu'il avait espéré, une distraction capable de les empêcher de penser à eux-mêmes un moment.

« A vous, monsieur Vibart. Mettez en panne, je vous prie. »

Vibart leva son porte-voix. « Parez aux bras de grand hunier ! Leste, les gars ! »

Stockdale fit son apparition à côté de Bolitho. Il apportait l'habit bleu et le bicorne de son capitaine. Il eut une grimace à l'adresse de l'autre navire et sourit. « C'est comme autrefois, cap'taine. » Il eut un regard vers l'avant où Quintal, le maître bosco, lançait un torrent de malédictions et d'obscénités. Les hommes avaient répondu lentement aux ordres trop soudains et c'était déjà la pagaille sur le pont encombré où les flâneurs qui n'étaient pas de quart entraient en collision avec ceux qui luttaient contre les bras gonflés par les embruns.

Maynard dit d'une voix rauque : « Signal, Monsieur. » Ses lèvres bougeaient lentement tandis qu'il épelait le message. « Avez-vous nouvelles de l'escadre de Hood ? »

Quintal avait enfin réussi à mettre ses hommes au travail et la *Phalarope,* toutes voiles battantes et tonnantes, se mit à venir lourdement dans le lit du vent.

Bolitho avait à demi passé les bras dans son habit mais il repoussa Stockdale de côté : les paroles de Maynard lui glaçaient le sang. Jamais Masterman ne poserait une telle question ; même s'il avait perdu son escadre, il saurait sans aucun doute que la *Phalarope* arrivait à peine et n'avait jamais encore servi dans ces eaux. L'esprit de Bolitho se rebellait. Il resta là comme hypnotisé. Le navire continua de pivoter jusqu'à ce qu'enfin le beaupré de *l'Andiron* parût perpendiculaire à l'étrave de la *Phalarope*.

Vibart se retourna étonné et tout surpris en entendant Bolitho hurler : « Annulez cet ordre, monsieur Vibart ! Paré à virer de bord ! »

Ignorant les exclamations de surprise et la volée de nouveaux ordres, il concentra toutes ses pensées sur l'autre navire. Et s'il s'était trompé ? Il était trop tard à présent. Peut-être était-il déjà trop tard à l'instant où *l'Andiron* avait fait son apparition.

Il vit alors que l'étrave de l'autre frégate poursuivait le mouvement pour abattre encore. Toutes ses vergues s'orientaient en même temps, tandis qu'il changeait de cap et courait sus à la *Phalarope* impuissante. À quelques secondes près, celle-ci eût entièrement perdu sa vitesse et *l'Andiron* aurait pu passer derrière sa poupe mal protégée et l'anéantir sans rencontrer la moindre opposition.

Bolitho, sourd aux cris et aux jurons de ses officiers et de son équipage, sentait le navire peiner pour virer. Les semaines d'entraînement par tous les temps faisaient aujourd'hui leur effet. Comme des marionnettes, les matelots tiraient sur les écoutes et sur les bras, l'esprit trop étourdi par le comportement de leur capitaine pour comprendre ce qui leur arrivait.

Vibart hurla : « Mon Dieu, Monsieur, nous allons l'aborder ! » Il regardait au-delà de la silhouette tendue de Bolitho, vers la frégate lancée à toute allure. Mais la *Phalarope* continuait de pivoter lentement, son étrave suivant l'autre navire comme l'aiguille aimantée d'un compas.

Bolitho jeta : « Cap au sud-est, larguez le second ris. » Il n'écouta pas si on répétait ses ordres, mais se dirigea d'un pas

vif vers le petit tambour en habit rouge, tout près de la descente de cabine.

« Bats le branle-bas. »

Il vit l'expression atone de l'enfant laisser place à quelque chose qui ressemblait à l'horreur. Mais là aussi, l'entraînement et la discipline jouèrent leur rôle et quand le tambour se mit à lancer son appel, la marée d'hommes sur le pont oscilla, hésitante, puis repartit dans des directions opposées, tandis que les équipes de canonniers s'élançaient follement vers leurs pièces.

Vibart haletait. « Il ouvre ses sabords ! Dieu, le voilà qui envoie ses couleurs ! »

Bolitho vit la bannière rayée se déployer au vent de travers et suivit l'œil fixe de Vibart, tandis que les sabords de la frégate s'ouvraient, laissant apparaître le fût de ses canons comme une rangée de crocs luisants.

« Branle-bas de combat, monsieur Vibart ! » dit-il rudement. « Faites charger les canons et mettre en batterie sans retard. » Il arrêta Vibart qui s'élançait vers l'échelle. « Cela vous prendra dix bonnes minutes, je vais tenter de vous laisser assez de temps. »

Le pont s'inclina lorsque le navire s'établit sur son nouveau cap qui l'éloignait de l'autre frégate, mais *l'Andiron* s'était déjà élancé sur le même cercle. Voiles battantes, il rentrait dans le vent pour tenter de se rapprocher. À la corne, le nouveau pavillon américain faisait une tache de couleur vive sur les voiles tannées et Bolitho dut ramener de force son esprit au moment présent pour éviter de penser à ce qu'il serait advenu sans ce signal stupide.

L'*Andiron* serait passé derrière la poupe sans défense de la *Phalarope* et ses canonniers, jusque-là dissimulés derrière le pavois et les sabords fermés, auraient lâché boulet après boulet à travers les grandes fenêtres de la cabine, prenant d'enfilade tout le navire. Avec la moitié des hommes encore en bas, impuissants et pris par surprise, le désastre eût été consommé en quelques minutes.

Même à présent, il était peut-être trop tard, *l'Andiron* était plus grand et sa quille profonde lui facilitait ce genre de

manœuvre. Déjà il passait derrière la *Phalarope* et remontait rapidement dans le vent pour reprendre l'avantage. Dans une quinzaine de minutes, il tenterait la même manœuvre, à moins qu'il ne se contente de diminuer la portée en se rapprochant par la hanche bâbord. Le vent était en sa faveur. Impossible d'éviter l'engagement.

Bolitho se força à marcher jusqu'au couronnement et à surveiller l'autre navire. La feinte était tombée à présent et l'on voyait les canonniers accroupis et le groupe d'officiers sur la dunette inclinée. Qu'était-il arrivé à Masterman, se demanda-t-il ? Il valait mieux qu'il fût mort que de savoir son fier navire aux mains des corsaires.

Il tourna le dos à la coque sombre de *l'Andiron* et parcourut du regard son propre navire. Le chaos avait disparu et pour un œil peu exercé, tous semblaient prêts et ardents à la bataille.

De chaque bord, les canons avaient surgi de leurs sabords. Les chefs de pièces vérifiaient leurs cordons tire-feu et donnaient des ordres brusques à leurs hommes. Des gamins couraient tout au long du pont pour jeter du sable, qui donnerait une bonne prise aux pieds des canonniers le moment venu, tandis que d'autres s'affairaient de canon en canon, apportant les seaux d'eau destinés aux écouvillons et aussi à éteindre le moindre début d'incendie.

Vibart, debout sous la lisse de dunette, cria : « Paré au combat, Monsieur ! Tous les canons sont chargés à mitraille, double charge. »

« Parfait, monsieur Vibart. » Bolitho s'avança lentement vers la lisse et parcourut des yeux la rangée des canons bâbord. Ce seraient les premiers à donner. Le cœur lui manqua, tandis qu'il relevait des fautes telles des erreurs dans un tableau.

Près de l'un des canons, un chef de pièce était même obligé de placer le palan entre les mains de l'un des servants, pauvre diable qui le regardait sans comprendre. L'esprit tout étourdi de peur, ses yeux étaient trop hypnotisés par la frégate ennemie avec sa longue rangée de canons pour comprendre ce que lui expliquait le quartier-maître. Et il y en avait d'autres, tout semblables, à chaque canon. Avec tant d'hommes nouveaux

venus tout droit de leurs travaux de terriens, ce risque était inévitable.

Le temps lui aurait permis de former chacun d'entre eux. Bolitho abattit lentement son poing sur la lisse. Eh bien non ! il n'avait plus le temps. Non seulement *l'Andiron* avait plus de canons qu'eux, mais c'étaient des pièces de dix-huit livres alors que celles de la *Phalarope* ne portaient que douze livres. Son équipage était sans doute fait de déserteurs britanniques et de bons marins auxquels le combat n'était pas étranger. Un équipage capable d'arracher *l'Andiron* au capitaine Masterman était une force digne de crainte.

Derrière lui, le capitaine Rennie se tenait, nonchalant, près des filets de bastingage, son épée accrochée au poignet par une tresse d'or. Il regardait le sergent Garwood aligner ses hommes en belles rangées d'écarlate. Il y avait quelque chose de rassurant dans les gardes-marine, pensa Bolitho morose, mais leurs mousquets ne serviraient pas à grand-chose contre des boulets de dix-huit livres.

Tout soudain, le remords et le désespoir qui l'étouffaient depuis que la trahison de *l'Andiron* s'était fait jour avec son pavillon, laissèrent place à une sorte de rage aveugle. Il n'était plus temps de dire « si seulement » ou « peut-être ». C'était lui qui avait conduit ce navire et ces hommes dans cette situation. Il était le seul responsable. Il avait décelé le piège tendu par l'Américain juste à temps pour les sauver de la première bordée, mais il aurait dû s'en apercevoir plus tôt.

Il marcha vers la rambarde et cria en direction du pont : « Ecoutez-moi, mes enfants ! dans quelques minutes, nous allons livrer bataille à ce navire. » Il vit tous les visages tournés vers lui, mais ils avaient déjà perdu leur réalité, leur personnalité. C'était un équipage. Bon ou mauvais, seul le temps pourrait le montrer, mais il était indispensable qu'ils aient tous foi en lui.

« Je vous demande simplement de prendre votre temps et d'obéir aux ordres, quoi qu'il arrive autour de vous. Tous les canons portent les nouvelles batteries de fusée, mais gardez cependant une mèche à feu à portée de la main en cas de raté. »

Il vit Okes jeter un coup d'œil de sa batterie tribord à l'endroit où Herrick attendait près de ses propres canons. Échange rapide de regards dont la signification pouvait être multiple.

Il sentit que Stockdale glissait l'habit sur ses épaules puis bouclait à sa taille le ceinturon de son épée. Il regardait la puissante frégate qui se jetait vers sa hanche bâbord et ses yeux évaluaient la vitesse et la distance.

« Une chose encore ! » Il se pencha en avant comme pour les forcer à l'écouter. « Ceci est un navire du roi ! Nous ne nous rendrons pas ! »

Fourrant les mains sous les pans de son habit, il marcha lentement vers le pavois au vent. Ce ne serait plus long à présent. Il se tourna du côté de la roue du gouvernail près de laquelle se tenait la silhouette fatiguée de Proby. « Dans un moment, nous allons tirer des bords à contrevent, monsieur Proby. » L'autre murmura un assentiment et Bolitho se demanda quel parti le premier maître tirerait de cet ordre.

Le capitaine américain pensait certainement que son adversaire plus petit allait tenter de virer pour s'échapper vent arrière et il attendait cet instant pour lancer une bordée dans la poupe de la *Phalarope* comme il en avait eu l'intention en premier lieu. La manœuvre de Bolitho amènerait la *Phalarope* vers son ennemi et, avec un peu de chance, Herrick réussirait peut-être à lui tirer le premier sang.

Il vit le soleil briller sur un télescope de la dunette de *l'Andiron* et sut que l'autre capitaine l'observait.

« Paré à vous, monsieur Proby. » Il leva son chapeau et cria à l'adresse du pont principal : « Allons enfants, une bordée pour la vieille Angleterre ! »

Les vergues s'orientèrent en protestant, tandis que tout là-haut la toile claquait avec un bruit de bataille. Bolitho sentit sa bouche sèche comme du sable, et son visage glacé, tendu, ainsi qu'un masque.

L'instant était venu.

John Allday, accroupi près du second canon de la batterie bâbord, regardait fixement par le sabord ouvert. Malgré la

fraîche brise matinale, il était déjà couvert de sueur et son cœur battait violemment comme un tambour contre ses côtes.

Il se trouvait, victime innocente, comme pris dans un cauchemar dont tous les détails étaient parfaitement clairs et précis avant même de se réaliser. Il avait pensé que ce serait différent cette fois, mais rien n'avait vraiment changé. C'était comme la première fois qu'il avait livré bataille, tout jeune, innocent et déchiré par une agonie d'incertitude.

Il arracha son regard au carré d'eau libre et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ces hommes qui, hier, se moquaient de Ferguson ou entouraient Evans d'un cercle menaçant, étaient aujourd'hui debout ou accroupis comme lui, esclaves de leurs pièces. Leurs visages nus envahis par la crainte.

Un peu à l'écart de la batterie, debout, le dos au mât de misaine, le lieutenant Herrick surveillait la dunette. Ses doigts reposaient sur son épée et ses yeux fixes, d'un bleu brillant, étaient sans expression.

Allday suivit le regard de l'officier et vit le capitaine appuyé sur le garde-corps de la dunette ; les mains posées sur le bois lisse, la tête légèrement avancée, il observait l'autre navire. Celui-ci était presque entièrement dissimulé, pour Allday, par le haut pavois, le passavant et les autres pièces, mais il voyait ses mâts de hune et ses voiles gonflées, tandis qu'il laissait porter sur la hanche bâbord jusqu'à paraître posé en surplomb de la *Phalarope* comme une falaise.

Pryce, le chef de pièce, passa la corne d'amorce en bandoulière sur sa hanche et s'accroupit avec soin derrière la culasse, le cordon tire-feu à la main. Sa voix résonnait entre ses dents, bizarrement tendue. « Et maintenant, écoutez-moi, garçons. Nous allons tirer la première bordée. » Il regardait à tour de rôle chacun de ces hommes, ignorant des autres canonniers au sabord voisin. « Ensuite, tout dépendra de la vitesse à laquelle nous pourrons recharger et remettre en batterie. Donc, travaillez vite et comme l'a dit le capitaine ne faites pas attention au vacarme autour de vous. Compris ? »

Ferguson, cramponné au palan de côté, hoqueta : « Je ne peux pas le supporter. Dieu, je ne peux pas supporter cette attente ! »

De l'autre côté de la culasse, Pochin ricana : « Tout juste comme je le disais : il faut plus que des beaux habits pour faire des hommes avec ceux de votre espèce. » Il donna une rude secousse au palan. « Si t'avais vu ce que j'ai vu, tu serais mort de peur, garçon ! » Il regarda les autres autour de lui. « J'ai vu des flottes entières se jeter les unes sur les autres. » Il laissait le temps à ses paroles de pénétrer. « La mer couverte de mâts comme une forêt. »

Pryce intervint sèchement. « Tiens ta langue ! » Il pencha la tête comme Herrick appelait : « Chefs de pièce, dès que nous serons engagés sur bâbord, envoyez vos meilleurs servants appuyer l'autre batterie sous les ordres de M. Okes. »

Les chefs de pièce levèrent la main puis se retournèrent vers la mer vide.

Allday jeta un coup d'œil vers Okes et vit que le visage de l'officier luisait de sueur. Il était déjà tout blanc, comme un cadavre, pensa-t-il.

La voix de Vibart sonna creux dans son porte-voix. « Paré, aux bras ! paré à virer lof pour lof. »

Allday caressa du doigt la culasse froide et murmura, fervent : « Allons-y, et que ça finisse ! »

La *Phalarope* était surclassée par un ennemi mieux armé, même lui pouvait s'en rendre compte. Avec une moitié de son équipage trop terrifiée déjà pour réfléchir, la perte de son pavillon n'était plus qu'une question de temps.

Il eut un regard pour ses jambes et sentit l'étreinte de la peur. Celle-ci ne l'avait jamais abandonné et les années passées sur la colline de Cornouailles parmi ses moutons tranquilles n'avaient pas eu le pouvoir de l'effacer : la peur des mutilations et l'horreur de ce qui pouvait suivre.

Le vieux Strachan parla doucement près du canon suivant. « Eh là ! matelots. » Il attendit que ses mots se soient frayés passage dans l'esprit des nouvelles recrues. « Attachez-vous une écharpe sur les oreilles avant qu'on commence à tirer, sans ça il ne vous restera plus rien là-dedans. »

Allday approuva. Il avait oublié cette leçon. Si seulement ils avaient été préparés, entraînés. Non, il avait fallu dégringoler du hamac et le cauchemar avait commencé presque aussitôt. D'abord, ç'avait été l'excitation d'un navire ami, aussitôt détruite par le roulement de tambour, tandis que les hommes couraient, haletants, les yeux écarquillés, vers leur poste de combat. Il apercevait tout là-bas le petit tambour au bout d'une rangée de soldats. Le gamin scrutait le visage du capitaine comme pour y lire son propre destin. Pryce murmura : « J'ai jamais livré un combat comme celui-ci. » Il regardait les voiles vibrantes. « Trop de vent, ça va être un sale coup et puis la fuite. Faites attention à ce que je vous dis. »

On entendit un raclement d'acier : Herrick sortait son épée. Il l'éleva au-dessus de sa tête. La lame reflétait le soleil, transformée en flamme.

« Paré à la batterie bâbord. »

Ferguson gémissait tout bas : « Oh ! Grâce ! où es-tu, Grâce ? »

On entendit Vibart rugir à l'arrière. « Mettez la barre dessous, à fond. »

Chacun sentit le pont qui s'inclinait encore, tandis qu'à l'étrave les matelots choquaient les écoutes des voiles d'avant pour laisser la frégate plonger dans la mer et virer follement, à travers le lit du vent.

Allday avala sa salive quand le sabord s'assombrit d'un seul coup et que l'étrave élancée du navire ennemi envahit son champ de vision. Il remplissait tout le sabord. Ses canons et sa coque rincée d'embruns s'inclinaient fortement comme pour atteindre et écraser la *Phalarope* qui pivotait impudemment vers lui.

Herrick abaissa son épée. « Feu ! »

Les chefs de pièce donnèrent une secousse au cordon tire-feu et l'univers tout entier sembla tomber en ruine dans une bordée inégale, titubante. Des nuages de fumée suffocante rentraient par les sabords, écorchant les poumons et brouillant tous les yeux, tandis que les pièces reculaient rageusement sur leurs palans. On eût dit un enfer trop affreux pour la compréhension humaine.

Mais déjà les chefs de pièce, hurlant comme de véritables démons, pressaient et frappaient leurs canonniers étourdis. Les mousses gargoussiers couraient vers l'avant avec les gargousses remplies à nouveau tandis que l'on tirait des râteliers de nouveaux boulets tout brillants.

Pryce cogna sur le bras d'un homme en hurlant : « L'écouvillon, imbécile ! Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Tu vas tous nous faire sauter si tu mets une charge dans une pièce en feu ! » L'homme marmonna, hébété, et obéit comme en transe.

Herrick criait : « A recharger, les gars, et leste ! »

Allday attendit encore quelques minutes puis pesa de tout son poids sur le palan. Les affûts des canons s'ébranlèrent avec des couinements de porcs en colère. Toutes les pièces semblaient faire la course à qui apparaîtrait la première par son sabord.

Mais la *Phalarope* était presque à l'étrave de *l'Andiron*. Quelques pieds encore et il semblait que les deux navires dussent s'écraser l'un sur l'autre et périr ainsi dans un combat corps à corps.

« Feu ! »

Et ce fut le rugissement sauvage d'une nouvelle bordée dont la force fit se dérober le pont sous les pieds. Mais cette fois, elle était plus erratique, moins bien ajustée. À travers le vacarme des cris et le grincement des espars, Allday entendit quelques boulets toucher le but et vit Maynard, l'un des enseignes, qui agitait son chapeau à travers la fumée et criait vers le ciel. Mais ses paroles se perdirent dans le grondement des canons.

L'Andiron avait dû tirer en même temps que la *Phalarope* mais la canonnade s'était perdue dans le vacarme infernal. C'était une sensation plutôt qu'un bruit, comme un vent chaud ou une rafale de sable dans le désert.

Allday regarda en l'air, où les voiles tressaillaient et se tordaient comme à l'agonie. Des trous apparaissaient un peu partout et de là-haut dégringolait un fouillis de drisses et de cordages tranchés. Une poulie tomba en résonnant sur la culasse de la pièce et Pryce, sans lever les yeux de son amorce,

dit : « Les maudits salauds ont tiré trop tôt, la bordée nous est passée au-dessus de la tête. »

Allday regardait par le sabord, étourdi encore ; il comprenait enfin ce que Bolitho avait fait. La *Phalarope* n'avait pas tourné bride. Il n'avait pas présenté sa poupe à l'ennemi. Bondissant soudain à l'attaque, il avait pris son adversaire par surprise et celui-ci, plutôt que de risquer un abordage inutile, s'était écarté, de sorte que sa première bordée n'avait pas fait mouche.

Le matelot entendit Herrick lancer au lieutenant Okes : « Grand Dieu, Matthew, il s'en est fallu de peu ! » Puis, d'un ton éperdu : « Regardez le pavillon en tête de mât, le vent est en train de virer. »

Le navire ennemi, en pagaille, virait rapidement pour s'écarter de la *Phalarope* lancée à la charge. Mais l'attaque avait été si soudaine et si inattendue, que le capitaine de *l'Andiron* n'avait pas remarqué ce que Bolitho sans doute avait déjà vu lorsqu'il se dirigeait vers un désastre possible.

L'*Andiron,* au lieu de louvoyer, reçut toute la force du vent par bâbord avant. Il sembla un moment qu'il pourrait se rallier et, au pire, revenir accoster brutalement en marche arrière.

Herrick bondissait d'excitation. « Grand Dieu, il fait chapelle, il fait chapelle ! »

Debout à côté de leurs pièces, les hommes se lançaient la nouvelle d'un bout du pont à l'autre, tandis qu'un peu plus loin, encadré de volutes de fumée, *l'Andiron* roulait, impuissant, face au vent, incapable de faire servir d'un bord ou de l'autre. Des hommes couraient déjà le long de ses vergues et l'on entendait à travers l'espace enfumé retentir les commandements lancés au porte-voix.

Herrick reprit le contrôle de ses nerfs. « Paré à la batterie tribord, et vite ! »

Pryce toucha du doigt les hommes dont il avait besoin et traversa le pont. Un cri vint de l'arrière. « Paré à virer ! paré aux bras ! »

Allday se jeta au sol près de la pièce opposée et fit une grimace aux hommes accroupis derrière elle.

Le vieux Strachan croassa : « Le capitaine sait bien mener son navire, ça c'est sûr ! »

Okes cria : « Silence là-bas ! Regardez devant vous ! » Herrick se dirigea vers le centre du pont en regardant le charpentier et le maître d'équipage qui se hâtaient de réparer les quelques dommages. Déjà des hommes grimpaient dans la mâture pour faire des épissures sur les cordages tranchés, et d'autres enfin gréaient des filets au-dessus du pont pour protéger l'équipage contre la chute des espars ou des poulies.

Les vergues s'orientèrent une fois de plus, voiles tonnantes, bras grinçant dans les poulies tandis que les hommes couraient en troupeaux pour exécuter les ordres incessants de la dunette.

Cela semblait impossible. Ce navire pris par surprise et qui, l'instant d'après, non seulement attaquait, mais frappait l'ennemi encore et encore.

Bolitho avait dû tout combiner. Il avait dû y penser, tout prévoir au cours de ses promenades solitaires sur le pont obscurci par la nuit, et attendre une occasion propice.

Herrick l'apercevait à présent, l'œil calme, bien droit derrière le garde-corps, les mains nouées dans son dos tandis qu'il observait l'adversaire. Une fois, durant cette attente, il avait vu son capitaine s'éponger le front, repoussant la boucle de cheveux sombres et laissant apparaître la cruelle cicatrice. Le capitaine avait vu que Herrick le regardait et avait enfoncé son chapeau avec une sorte de colère.

Herrick jeta un coup d'œil à ses canons servis à présent par des équipes réduites et aveugles à l'ennemi, tandis que la *Phalarope* virait de bord pour se rapprocher. Il avait entendu les remarques aigres de Pochin et vu comment Allday s'était hâté pour aider les nouveaux. Il était étrange de constater comme ils pouvaient oublier leurs propres soucis lorsque le danger était réellement proche et grave.

Le navire était vraiment différent sous les ordres de Bolitho et cela allait plus loin que les vêtements uniformes que tout le monde portait à présent, sur les ordres du capitaine, à la place des loques dégoûtantes habituelles du temps de Pomfret. Il y avait cette incertitude violente qui remplaçait la soumission lugubre, comme si les hommes avaient voulu se regrouper pour

être à la hauteur de l'enthousiasme de leur jeune capitaine, mais avaient oublié comment cela pouvait se faire.

Okes dit sèchement : « Il a fait servir. À présent, il revient. »

Les voiles de *l'Andiron* battaient et flottaient dans un désordre apparent, mais Herrick discernait la différence de sa silhouette et le nouvel angle pris par les vergues.

La voix de Bolitho vint trancher leurs réflexions. « Une autre salve, garçons, avant qu'il ait fini de virer ! »

« On va essayer de passer sur son arrière » souffla soudain Herrick. « Ça ne réussira pas. Nous allons être bord à bord dans quelques minutes. »

La confiance folle que lui avait communiquée leur attaque réussie se changea en une incertitude glacée. La *Phalarope* prenait de la vitesse. Ses mâts et ses espars tremblaient sous la pression des voiles. Herrick serra plus fort son épée et grinça des dents lorsque les huniers de l'adversaire surgirent une fois de plus au-dessus des filets de bastingage. Les mâts n'étaient plus alignés. Ils pivotaient vite et bien. Il ne restait rien d'autre à faire que de subir ce qui se produirait.

Okes ne pouvait que fixer bouche ouverte le navire qui s'approchait, dévorant la distance d'eau agitée qui les séparait. Il leva son épée. « Paré à la batterie tribord ! » Mais sa voix se perdit dans le vacarme sauvage de la bordée lancée par l'adversaire. De l'arrière à l'avant, pièce après pièce vomissaient feu et fumée au moment où le but passait à leur portée.

Cette fois, *l'Andiron* ne fit pas la moindre faute.

Herrick sentit la coque trembler sous ses pieds ; il tituba et dut s'appuyer au mât de misaine. La fumée avait envahi le pont et l'air, plein de débris de bois et de gréement, tremblait et frémissait, au-dessus et autour de lui, du fracas des canons et du hurlement des boulets jaillissant d'un enfer de fumée.

Le sifflement aigu des projectiles se mêlait à d'autres bruits plus proches, plus lugubres, lorsque les débris arrachés criblaient les groupes de canonniers et baignaient de sang le pont bien gratté. Herrick dut se mordre les lèvres pour rester maître de lui. Il avait déjà vu couler le sang dans une escarmouche ou sous le fouet, après une chute ou un accident à bord, mais c'était différent aujourd'hui. Il en était entouré

comme si un peintre fou avait entrepris de décorer le navire. Ses culottes blanches étaient souillées de sang, de débris humains, et lorsqu'il regarda le canon le plus proche, il le vit retourné, l'un de ses servants transformé en une masse de pourpre et d'écarlate. Un autre homme gisait sans jambes, la main toujours crispée sur un anspect, et deux de ses compagnons se cramponnaient l'un à l'autre en hurlant et griffaient leurs terribles blessures, sous l'emprise de souffrances insensées.

La frégate ennemie avait dû recharger presque immédiatement ses pièces et une autre volée de boulets vint s'abattre dans un bruit de tonnerre sur le flanc de la *Phalarope*.

Les hommes criaient et hurlaient des blasphèmes en tâtonnant à l'aveuglette dans la fumée étouffante. Au-dessus de leurs têtes, les filets dansaient follement sous l'assaut du gréement abattu.

Un moussaillon courut en pleurant vers le panneau de la cale à poudre. Il fut repoussé par l'un des soldats posté en sentinelle. Le gamin avait lâché son gargoussier et fuyait vers les entrailles du navire, vers la sécurité obscure. Mais la sentinelle lui hurla un ordre, puis le frappa du bout de son mousquet. Le gamin recula et parut reprendre ses esprits. Tout en reniflant, il ramassa son gargoussier et partit vers le canon le plus proche.

Un boulet passa en sifflant et Herrick se retournait, luttant contre la nausée, lorsque le projectile de dix-huit livres coupa l'enfant en deux. La tête et les épaules restèrent debout sur le plancher quelques secondes. Et avant de se retourner, Herrick aperçut les yeux ouverts et figés du mousse.

Il se heurta à Okes, immobile, l'épée tendue vers le ciel, le regard vitreux fixé sur les restes de sa batterie.

« Feu, Matthew ! donnez l'ordre ! » cria-t-il.

L'épée s'abattit et quelques pièces reculèrent çà et là, ajoutant leurs voix à l'horrible symphonie.

« Nous sommes perdus, dit Okes. Il va falloir amener les couleurs. »

« Amener ? » Herrick l'observait fixement. Soudain, la réalité reprenait sa cruauté personnelle. La mort, la reddition n'avaient jamais été que des mots. L'alternative nécessaire mais peu probable à la victoire. Il regarda vers la dunette la haute

silhouette de Bolitho et les soldats derrière lui. Ceux-ci devaient faire feu de leurs armes depuis quelque temps déjà, mais Herrick ne l'avait pas encore remarqué. Il vit le sergent Garwood qui de sa demi-pique rectifiait l'alignement d'un rang où deux corps vêtus de rouge avaient laissé des vides, tout en continuant de compter à haute voix pour ses hommes qui rechargeaient leurs armes et lançaient une nouvelle volée de balles dans la fumée. Le capitaine Rennie, dos tourné à l'ennemi, regardait au-delà de la lisse, de l'autre côté, comme s'il voyait la mer pour la première fois.

Pryce, le chef de pièce, jeta un hurlement prolongé et tomba à la renverse aux pieds de Herrick. Un long éclat arraché au pont s'était planté dans l'épaule de l'homme. À travers le flot de sang, Herrick vit le tronçon de bois déchiqueté surgi des chairs comme un croc et comprit que l'autre extrémité devait être profondément enfoncée. Les éclats de bois représentaient toujours le danger majeur et il fallait les sortir de la blessure en une seule pièce.

Herrick eut un geste à l'adresse des hommes massés près du panneau principal. « Portez celui-ci en bas, au chirurgien. » Ils fixaient à côté de la descente un corps écrabouillé, dont les dents blanches se détachaient sur les chairs écrasées, et le ton rude du lieutenant sembla leur donner la force de rompre le maléfice.

Pryce se mit à crier. « Non ! laissez-moi là près du canon ! Pour l'amour de Dieu, ne m'emmenez pas en bas ! »

L'un des hommes murmura : « Celui-ci, il est brave, il veut pas quitter son poste. »

Pochin cracha sur la pièce et regarda la salive s'évaporer en sifflant sur la culasse brûlante. « Crétin, il aime mieux mourir ici que sous le couteau du boucher ! »

Il y eut un craquement sinistre, comme un coup de fouet tout là-haut, et lorsque Herrick guigna à travers les fumées poussées par le vent, il vit le grand perroquet trembler, puis, comme le vent s'engouffrait avec joie dans la toile libérée, se mettre à glisser vers l'avant.

Le lieutenant mit les mains en porte-voix. « Leste, ici, les hommes ! Grimpez là-haut couper ces haubans, sans quoi ils vont arracher le mât de misaine ! »

Il vit Quintal et quelques matelots s'élancer en courant dans les enfléchures, puis tressaillit de douleur quand un autre boulet de canon laboura le pont à ses pieds et frappa deux canonniers blessés, ramassés le long du pavois sous le vent. Il tourna la tête, le cœur soulevé, et entendit le hurlement de Vibart. « Gare là-dessous ! Le mât de perroquet descend ! »

Dans un grand choc, l'espar s'abattit par-dessus le pavois. Il resta là prisonnier, emmêlé dans la masse des câbles. La voile déchirée, gonflée d'eau le long du bord, retenait le navire comme une ancre flottante.

Pour ajouter encore à l'horreur, Herrick put voir Betts, le marin qui avait aperçu le premier l'autre frégate, pris au piège dans le gréement à la traîne comme un insecte dans une toile d'araignée.

Vibart criait : « Aux haches, par ici ! À larguer cette épave ! »

Betts regardait en l'air, les yeux déjà vitreux. Sa voix passait à peine entre ses dents serrées. « Aidez-moi, les gars ! ne me laissez pas aller au fond ! »

Mais les haches étaient déjà à l'œuvre. Les hommes rendus à demi fous par le tumulte étaient trop hébétés pour se soucier des souffrances d'un autre.

Okes saisit le bras de Herrick. « Pourquoi n'amène-t-il pas ? Pour l'amour de Dieu, regardez ce qu'il fait de nous ! »

L'esprit de Herrick refusait de penser clairement, mais il entr'aperçut ce que Okes tentait de lui montrer. Les hommes avaient perdu tout courage, pour autant qu'ils en eussent jamais eu. Ils s'accroupissaient en geignant lorsque les boulets ennemis tonnaient tout autour d'eux et parfois seulement une pièce parvenait à répondre. C'était généralement une poignée d'hommes menés par un vieux chef de pièce acharné qui réussissait ainsi à riposter à l'adversaire.

Herrick se rendit sourd aux cris des blessés que l'on emportait dans l'entrepont. Il se fit aveugle à tout sauf à ce petit morceau de dunette exposé où Bolitho se tenait seul debout près

du garde-corps. Il avait perdu son chapeau et son habit était taché de poudre et d'embruns. À cet instant même, Herrick vit un messager courir vers le capitaine, mais tomber sous la mousquetade de l'autre navire surgi de la fumée. Les balles frappaient les filets de bastingage et mordaient le pont. Mais Bolitho restait immobile, sans que varie son expression de détermination et de détachement.

Il ne leva les yeux qu'une seule fois et ce fut pour regarder le grand pavillon rouge qui flottait à la corne, comme pour s'assurer par lui-même qu'il s'y trouvait encore.

Herrick secoua la tête. « Il ne se rendra pas. Il préfère nous voir tous morts. »

CHAPITRE V

DU RHUM ET DES PLAINTES

Le pont se déroba sous leurs pieds lorsque l'homme de barre mit toute la barre dessous et que la *Phalarope* pivota en aveugle pour prendre son nouveau cap. Bolitho avait perdu le compte des changements de direction du navire et même de la durée de la bataille.

Mais un fait était manifeste : *l'Andiron* manœuvrait mieux que lui, se maintenait à son vent et lui faisait barrage. Les canonniers de la *Phalarope* devaient faire face à un autre danger encore : le vent faiblissait à présent et les hommes tiraient sans voir dans un nuage de fumée épaisse venue de l'autre navire, qui dérivait sur eux et se mêlait à celle de leurs rares canonnades. La fumée semblait habitée de couleurs frémissantes. Le corsaire américain poursuivait son attaque. À un certain moment, une risée contraire avait renvoyé les flots de fumée vers le ciel comme un rideau et Bolitho avait vu la batterie de *l'Andiron* cracher de longues flammes orange, chaque canon pointé tirant à son tour à travers le quart de mille qui séparait les deux frégates. Il tirait haut, les boulets hurlaient à travers le gréement et réduisaient en lambeaux les dernières voilures. Étais et cordages pendaient comme des algues et parfois de lourdes poulies ou de longs débris de bois tombaient parmi les canonniers ou dans l'eau claire le long du bord.

L'ennemi cherchait à démâter, à désemparer la *Phalarope*. Peut-être son capitaine avait-il fait projet d'utiliser un nouveau navire de prise comme il l'avait fait avec *l'Andiron*.

Sur la dunette, les longues pièces de neuf livres reculaient d'un même mouvement. Leur aboiement sec pénétrait jusqu'au tréfonds des oreilles de Bolitho, tandis qu'il tentait de percer la fumée puis reportait les yeux sur son propre navire. Il ne restait

un semblant d'unité et d'ordre que sur la dunette. L'enseigne Farquhar se tenait au couronnement, les yeux brillants, l'air décidé. Il transmettait les ordres aux officiers des gardes-marine. Les soldats de Rennie restaient fermes eux aussi ; aveuglés de fumée à leur poste, derrière les filets, ils entretenaient un feu nourri chaque fois que l'adversaire se montrait à travers le suffocant nuage de poudre.

Mais sur le pont principal, c'était différent. Bolitho parcourut lentement du regard le chaos de planches déchiquetées et de restes sinistres qui parsemaient entièrement le pontage. Les canons tonnaient toujours, mais à plus long intervalle, avec moins de précision.

Bolitho avait été d'abord surpris du succès de cette première bordée. Il savait que par la suite le manque d'entraînement ralentirait le barrage de feu, mais il n'avait pas espéré un si beau début. Les canons à double charge avaient donné presque d'une seule voix, faisant trembler le bateau de leur recul combiné. Il avait vu sauter les pavois de l'autre frégate. Il avait suivi des yeux les boulets qui creusaient leur tranchée au milieu des canonniers puis dans la coque baignée d'embruns. Un moment, il avait pensé qu'il réussirait peut-être à conquérir l'ennemi.

À travers l'épaisse fumée, il vit Herrick longer lentement la batterie tribord en direction de l'arrière, encourageant les canonniers et mettant lui-même chaque pièce en batterie avant de laisser le chef de pièce actionner le cordon tire-feu. C'aurait dû être Okes, sur tribord, mais peut-être celui-là était-il déjà mort, comme tant d'autres.

Bolitho se força à examiner en détail le tableau effroyable que présentait à présent la *Phalarope*. Son corps était engourdi, endolori par les assauts continuels, mais ses yeux et son esprit travaillaient à l'unisson, froidement, et les peines et les souffrances autour de lui n'en étaient que plus apparentes.

Certaines images surgissaient de l'ensemble. Où qu'il portât les yeux, des détails pitoyables lui rappelaient le prix de cette journée.

Bien des hommes étaient morts. Combien ? Il n'avait aucun moyen de le savoir. Certains étaient morts avec bravoure en servant leur canon et en criant des encouragements et des

jurons jusqu'au dernier instant. D'autres avaient péri lentement, de manière horrible, leurs corps brisés, mutilés, se tordant parmi les flots de sang et de chair qui couvraient le pont comme dans un abattoir.

D'autres avaient été moins braves et il avait vu plusieurs fois des hommes fuir devant la mort ou même se cacher dans l'horreur et la puanteur des cadavres déchiquetés jusqu'à ce que leurs sous-officiers les ramènent à leurs postes à coups de pied et à coups de poing.

Certains s'étaient dissimulés en bas malgré les sentinelles postées par Rennie et ils devaient à présent se boucher les oreilles et gémir dans les fonds, préférant la mort par noyade à la boucherie des canons de *l'Andiron*.

Il avait vu le petit gargoussier coupé en deux. Malgré le vacarme de la bataille, il avait entendu ses propres paroles, les mots qu'il disait à ce gamin trois semaines auparavant.

« Tu reverras l'Angleterre, n'aie pas peur ! »

Celui-là avait disparu à présent, comme s'il n'avait jamais existé.

Et puis il y avait eu ce matelot, Betts, pris dans les débris du mât de perroquet et qu'il avait vu se débattre, l'homme dont il avait fait usage pour tenter de démontrer son autorité. Les haches avaient coupé les débris de l'espar qui s'était dégagé du navire avec un soupir avant de disparaître dans la fumée avec son gréement. Le mât était passé au fil de l'eau le long de la dunette et il avait vu un instant Betts qui le regardait. La bouche de l'homme était ouverte comme un trou noir, et il montrait le poing : geste pitoyable qui lui avait paru lancer la malédiction du monde tout entier. Puis l'espar avait roulé et avant qu'il disparaisse à l'arrière, Bolitho avait vu les pieds de Betts surgis de l'eau, gigotant dans une danse grotesque.

Il détourna les yeux du carnage comme des boulets venaient traverser la grand-voile et fuyaient en sifflant au-dessus de l'eau. Cela ne pouvait plus durer très longtemps. L'*Andiron* avait légèrement gagné au vent. Il voyait ses vergues hautes et ses voiles percées bouger au-dessus du banc de fumée, comme détachées du navire dissimulé dessous, et il devina que

l'adversaire s'écartait pour forcer la *Phalarope* à se soumettre par quelques coups soigneusement ajustés.

Il ne reconnut pas sa propre voix donnant incessamment des ordres, de manière automatique. « Dites aux charpentiers de sonder le puisard et faites passer le mot, que le bosco envoie du monde là-haut pour épisser les haubans d'artimon. » Ce n'était plus guère utile, mais il fallait jouer le jeu jusqu'au bout. Il ne connaissait pas d'autre règle.

Soudain, ses yeux tombèrent sur le vieux chef de pièce du canon de douze livres le plus proche, sous la dunette. L'homme accusait la fatigue et l'effort, mais sa voix rauque était sans hâte, patiente même, tandis qu'il encourageait ses servants qui rechargeaient la pièce. « C'est bien, mes enfants. » Il surveillait à travers la fumée l'un de ses hommes qui poussait la cartouche en place tandis qu'un autre faisait rouler le boulet brillant dans la bouche béante. Un éclat arraché au sabord lui ouvrit le bras, mais il se contenta de grimacer et d'enrouler un chiffon sale autour de son biceps avant d'ajouter : « Vas-y mon gars ! refoule bien à fond, je ne voudrais pas que ce bougre-là redescende. » Il vit que Bolitho l'observait et montra ses dents gâtées en une grimace qui pouvait être aussi bien de peine que d'orgueil. Puis il beugla : « C'est bon, en batterie ! » Les roues grincèrent quand le canon remonta lentement le pont incliné, puis recula brusquement au moment où le vieil homme tirait sur son cordon.

Vibart pencha sur la lisse sa silhouette semblable à un rocher massif. Il était sombre mais impassible et attendit que les pièces de neuf livres aient tiré et reculé avant de crier : « Pas d'eau dans le puisard, Monsieur, rien n'a touché au-dessous de la flottaison ! »

Bolitho hocha la tête. Indubitablement l'Américain était sûr de la capture. Il ne faudrait pas très longtemps pour réarmer la frégate dans l'un des chantiers abandonnés par les Britanniques quand ils avaient dû quitter les colonies américaines.

Cette pensée envahit à nouveau son esprit endolori d'un flot de colère et d'angoisse. La *Phalarope* défendait sa vie mais son équipage n'était pas digne du navire, non plus que lui-même d'ailleurs. C'était lui, le capitaine, qui avait conduit la frégate et

ses hommes dans cette situation. Tous les espoirs, toutes les promesses étaient sans valeur à présent. Il ne restait plus que la honte et l'échec comme alternative à la mort.

Même s'il avait pu envisager de fuir l'attaque de *l'Andiron,* il eût été trop tard. Le vent baissait toujours et les voiles étaient presque inutilisables tant les boulets les avaient déchirées et percées.

Un garde-marine jeta ses mains à son front, griffant le trou écarlate béant avant de tomber à la renverse entre ses camarades.

« Serrez les rangs ! » dit le capitaine Rennie d'une voix très lente. « Que diable attendez-vous ? » Il ajouta d'un ton irrité à l'intention du sergent Garwood : « Prenez le nom du prochain qui meurt sans permission ! »

Chose étonnante, cela fit rire quelques soldats. Et quand Rennie vit que Bolitho l'observait, il se contenta de hausser les épaules comme si lui aussi comprenait que tout cela n'était qu'un jeu épouvantable.

Le navire fit une embardée et là-haut les voiles claquèrent pour protester, tandis que la faible brise soupirait contre les toiles battantes. Bolitho dit sèchement : « Attention à la barre, quartier-maître. Restez ferme au cap. »

Mais l'un des hommes de barre venait de tomber, un flot d'écarlate s'échappant de sa bouche sur le pont lisse. Un autre matelot surgi de nulle part vint prendre sa place, mâchant une chique.

« La batterie tribord est en miettes », grogna Vibart. « Si nous pouvions engager l'autre bord, cela nous donnerait le temps de la réorganiser. »

Bolitho le fixa sans faiblir. « L'*Andiron* a le vent pour lui, mais je vais tenter de passer sur son arrière. »

Vibart regarda par le travers de ses yeux froids et calculateurs. « Il ne nous le permettra pas. Nous serons réduits en lambeaux avant de parvenir à une encablure. » Il se retourna vers Bolitho. « Il va falloir amener les couleurs. » Sa voix tremblait. « Nous ne tiendrons plus longtemps. » Bolitho répliqua tranquillement : « Je ne vous entends pas, monsieur Vibart ! Allez à l'avant à présent et tentez de remettre la batterie

en état. » Le ton était froid, sans réplique. « Lorsque deux navires combattent, il ne peut y avoir qu'un vainqueur. Il m'appartient de commander ici. » Vibart sembla hausser les épaules comme si cela ne le concernait nullement. « Comme vous voudrez, Monsieur. » Il se dirigea vers l'échelle en ajoutant sèchement : « Je l'ai dit, qu'ils ne respectent pas la faiblesse ! »

Bolitho sentit Proby lui secouer le bras et se retourna pour voir sa face lugubre envahie par l'inquiétude. « La roue, capitaine, elle répond plus. Les tire-veilles ont rompu. »

Bolitho regarda sombrement, par-dessus les épaules courbées de Proby, les hommes de barre qui tiraillaient la roue. Les poignées grinçantes leur répondaient, moqueuses, et déjà le navire abattait et se laissait glisser pesamment sous le vent.

Ce mouvement soudain éveilla de nouveaux cris sur le pont quand la frégate, dans un mouvement de roulis incontrôlable, balança ses sabords vers le ciel.

Bolitho se passa la main dans les cheveux, conscient pour la première fois que son chapeau avait été emporté. Le pavillon en tête de mât flottait à peine, à présent, et sans la moindre puissance dans ses voiles, le navire ne pouvait que dériver à la merci de la mer jusqu'au moment de la reddition ou de la destruction. Il faudrait une bonne heure pour regréer les tire-veilles et d'ici là… Un frisson glacé lui parcourut l'échine.

Il mit les mains en porte-voix. « Cessez le feu ! »

Le silence soudain était presque plus effrayant que le vacarme de la bataille. Il entendait les frottements et les craquements des espars, le gargouillis de l'eau sous la poupe et le fracas du gréement qui ballottait, à demi arraché. Les blessés même semblèrent se calmer et rester là, bouche béante, à regarder la silhouette immobile du capitaine derrière le garde-corps de la dunette.

Puis, sur l'eau, dérivant dans la fumée comme une dernière insulte, il entendit un hourra frénétique. Cela ressemblait plutôt à des aboiements, pensa-t-il, amer, comme une meute prête à la curée.

Une fenêtre en forme de V s'ouvrit dans la fumée et l'on vit apparaître l'étrave élancée de *l'Andiron* et le long doigt pointé de son beaupré. Les rayons du soleil filtraient à travers les

nuages pour venir jouer sur sa figure de proue et faire luire les sabres et les pics d'abordage. Comme peu à peu le navire apparaissait à ses yeux, Bolitho vit la foule des hommes qui couraient vers l'avant, vers le point où les deux frégates s'aborderaient. D'autres rampaient au long des vergues, armés de grappins, tout prêts à lier les deux ennemis pour une étreinte fatale. C'était bientôt la fin.

Il entendit derrière lui Stockdale murmurer : « Salauds, ignobles salauds. »

Bolitho vit des larmes dans les yeux de l'homme et il sut que le lutteur tout meurtri partageait son désespoir.

Au-dessus de sa tête, le pavillon claqua soudain dans une faible risée, mais il n'osa pas lever les yeux vers cet insolent chiffon écarlate, rouge comme les uniformes des gardes-marine et les grandes flaques de sang qui dégouttaient par les dalots comme si le navire lui-même avait saigné sous ses yeux.

Une nouvelle fureur envahit son esprit et il dut serrer les poings sur sa ceinture pour que ses mains ne tremblent pas.

« Amenez-moi monsieur Brock, en vitesse ! » Il vit l'enseigne Maynard bondir vers l'avant puis l'oublia, tandis que ses regards glissaient sur l'équipage attentif. Ces hommes étaient épuisés, écrasés par la violence de la bataille. Il ne leur restait plus la moindre étincelle d'ardeur. Ses doigts s'arrêtèrent sur la poignée de son épée et il sentit la morsure du désespoir. Il voyait son père et tant d'autres de ses ancêtres rangés avec son équipage, qui l'observaient en silence.

« J'ai envoyé une équipe pour épisser les tire-veilles, cap'taine », dit la voix rauque de Proby. Il attendit un instant en tourmentant les boutons de son habit minable. « Ce n'était pas faute à vous, Monsieur. » Il hésita sous le regard impassible de Bolitho. « N'abandonnez pas, Monsieur, pas maintenant ! »

Le canonnier avait atteint la dunette et saluait. « Capitaine ! » Il avait encore aux pieds les pantoufles de feutre qu'il portait toujours dans la Sainte-Barbe obscure pour ne pas faire d'étincelles et il paraissait abasourdi du silence soudain et du climat de destruction qui l'entourait.

« Monsieur Brock, quelque chose pour vous ! » Bolitho entendit le son de sa propre voix et sentit cette fureur nouvelle

couler dans ses veines comme un alcool. « Je veux que l'on charge à boulets enchaînés toutes les pièces tribord. » Il observa l'approche lente et menaçante de *l'Andiron*. « Vous avez dix minutes à peu près, à moins que le vent ne se relève. »

L'homme acquiesça et partit en toute hâte sans un mot. Il ne lui appartenait pas de discuter un ordre vide de sens. La parole du capitaine lui suffisait.

Bolitho regarda le pont à ses pieds. Les morts, les blessés et les canonniers survivants. Il parla d'une voix lente.

« Nous allons lâcher une dernière bordée, enfants ! » Les mots firent disparaître les illusions qu'il avait pu garder sur cet ultime geste inutile. Il poursuivit : « Toutes les pièces seront chargées à boulets enchaînés et je veux qu'elles soient pointées aussi haut que possible. » Ils eurent quelques mouvements hésitants et vagues comme ceux de vieillards, mais la voix de Bolitho sembla les retenir quand il ajouta nettement : « Chargez, mais ne mettez pas en batterie avant mon commandement ! » Il vit l'équipe du maître canonnier transporter les redoutables boulets enchaînés à chacune des pièces, tour à tour : deux boulets par canon, liés entre eux par une chaîne épaisse.

Le capitaine Rennie dit doucement : « Ils sont très près maintenant, Monsieur. L'abordage ne saurait tarder. » Il semblait tendu.

Bolitho se détourna. Il aurait voulu soudain partager l'énormité de sa décision, tout en sachant à quel point il était seul.

Ce dernier effort pouvait fort bien être un échec total. Au mieux, cela ne ferait que pousser l'ennemi à une rage furieuse que seule la mort de tout son équipage parviendrait à effacer.

Herrick se tourna vers l'arrière, le regard ferme. « Toutes les pièces chargées, Monsieur. » Il sembla redresser les épaules comme pour projeter quelque étrange confiance sur ses hommes meurtris.

Bolitho tira son épée. Il entendit derrière lui les gardes-marine mettre baïonnette au canon et frotter leurs bottes sur le plancher sali.

Il lança un appel : « Paré à la caronade tribord, monsieur Farquhar ! Est-elle chargée ? » Il surveillait attentivement le beaupré du navire ennemi qui pivotait au-dessus des pavois de la *Phalarope ;* sa sous-barbe et son gréement étaient chargés d'hommes hurlants. Le capitaine avait dû dégarnir totalement ses batteries pour lancer son équipage à l'abordage en si grand nombre. Cette foule allait submerger la *Phalarope,* quelque désespérée que pût être sa résistance.

Farquhar avala sa salive. « Chargée, Monsieur, à mitraille et pleine charge. »

« Parfait. » L*'Andiron* n'était plus qu'à vingt pieds à présent et le triangle d'eau prisonnière entre les deux navires bouillonnait follement. « Si je tombe, vous prendrez vos ordres de M. Vibart. » Il vit les yeux du jeune officier qui cherchaient le premier lieutenant. « Et sinon, attendez mon signal. »

L'étrave de *l'Andiron* vint porter sur les haubans du grand mât et un hurlement de dérision s'éleva des abordeurs impatients.

Bolitho descendit l'échelle en courant et bondit sur le passavant tribord, l'épée haute, la tête nue. Quelques coups de pistolets claquèrent dans l'espace entre les deux bateaux et il sentit une balle qui lui tirait la manche comme une main invisible.

« A repousser l'assaillant ! » Il vit les canonniers les yeux fixés sur lui, incertains, étonnés, leurs pièces encore en abord et impuissantes.

Herrick sauta près de lui, les yeux brillants et cria : « A nous, garçons ! Allons donner une leçon à ces bougres ! »

Quelqu'un lança un faible hourra et les hommes qui ne servaient pas les canons surgirent sur le passavant ; leurs sabres et leurs piques semblaient bien frêles face à la masse des abordeurs.

Bolitho sentit un homme qui tombait en criant à ses côtés. Un autre bascula en avant et fut écrasé entre les deux coques, comme viande de boucherie. Il voyait les officiers du navire corsaire encourager leurs hommes et le désigner à leurs meilleurs tireurs. Les coups de feu claquaient et sifflaient autour

de lui. Les cris et les huées s'étaient unis en un rugissement terrifiant.

Les coques frémirent encore et l'intervalle se fit plus étroit. Bolitho jeta un coup d'œil à Farquhar derrière lui.

La dunette et ses soldats morts semblaient bien loin, mais en réponse au bref moulinet de son épée, il vit l'aspirant tirer sur le cordon de la caronade et sentit le souffle sauvage de la pièce lui souffleter la joue, comme une rafale chaude.

La cartouche de mitraille contenait cinq cents balles de mousquet bien tassées et ce bombardement miniature s'abattit comme une faux sur les assaillants joyeux pour les transformer en un amas sanglant de cris et de malédictions. Les abordeurs hésitèrent. Un jeune lieutenant grimpé sur le beaupré de *l'Andiron* sauta seul sur le passavant de la *Phalarope*. Son cri fut coupé court par la hache d'un immense matelot, puis son corps fut pris entre les coques et aussitôt oublié.

Bolitho eut un cri sauvage. « A vous, canonniers, en batterie, *en batterie !* »

Il tendit son épée comme une barrière devant ses hommes. « Arrière ! en arrière !... »

Le résidu de son équipage reflua, surpris par le tour des événements. Ils avaient envisagé l'anéantissement, ils l'avaient accepté et voilà que le capitaine changeait d'idée, ou du moins, il semblait.

Mais Herrick avait compris. Suffoquant à demi d'excitation il hurla : « Pointez toutes les pièces ! »

Bolitho vit les survivants de l'unique bordée de la caronade refluer en désordre vers leurs canons, atterrés par les bouches à feu de la *Phalarope* qui surgissaient et pointaient vers eux.

« Feu ! » Bolitho manqua tomber par-dessus bord, mais il sentit Stockdale qui le rattrapait par le bras, tandis que la batterie tout entière explosait sous ses pieds.

L'air fut soudain chargé de hurlements inhumains quand les boulets enchaînés tourbillonnèrent, hachant les voiles et le gréement dans une irrésistible tempête de métal. Le mât de misaine et le grand mât de hune tombèrent ensemble, le poids énorme des espars et des toiles écrasant les derniers abordeurs et couvrant les sabords d'une masse de voilure.

Le recul des pièces de la *Phalarope* sembla écarter les deux navires, laissant entre eux sur l'eau une traînée de débris et de cadavres.

Bolitho s'appuya sur les filets, le souffle court et douloureux. « Rechargez. Continuez le feu ! » Quoi qu'il pût arriver à présent, la *Phalarope* avait parlé avec autorité et frappé dur.

La silhouette orgueilleuse de la frégate ennemie était à présent brisée et confuse sous le fouillis de haubans et de voiles. Là où son mât de misaine s'élevait quelques minutes auparavant, il n'y avait plus qu'un tronçon dentelé et les hourras vibrants avaient laissé la place aux cris et à l'horreur.

Mais elle passa devant l'étrave de la *Phalarope,* suivie d'une nouvelle salve rageuse et de l'aboiement unique d'une pièce de neuf livres sur le gaillard d'avant. Puis elle se dégagea, rassemblant les débris de ses voiles comme des vêtements pour couvrir ses blessures et s'enfonça vent arrière dans le nuage de fumée.

Bolitho observait le cœur battant, les yeux humides de tension et d'émotion.

Les minutes passèrent, infinies, et le fait insensé s'imposa : *l'Andiron* ne virait pas. Il avait eu son compte.

Bolitho revint en trébuchant à la dunette où les gardes-marine de Rennie lui souriaient et où Farquhar s'appuyait à la caronade fumante, comme incapable désormais de croire ce que voyaient ses yeux.

C'est alors qu'ils se mirent à l'acclamer. Ce fut timide au début, puis les hourras prirent force et puissance pour finalement englober le pont et l'entrepont dans une marée immense.

C'était de l'orgueil en partie, et du soulagement. Certains hommes sanglotaient sans pouvoir se contrôler. D'autres dansaient comme des fous sur les ponts tachés de sang.

Herrick courut à l'arrière, ses yeux bleus brillant d'excitation. « Vous lui avez réglé son compte, Monsieur. Grand Dieu, vous l'avez eu ! » Il saisit la main de Bolitho d'un geste irrépressible. Le vieux Proby lui-même souriait.

Dans un dernier effort, Bolitho réussit à maîtriser sa voix. « Merci, messieurs ! » Il regarda vers les ponts jonchés de

débris et ressentit la souffrance et la joie aveugle de ces hommes. « Nous ferons mieux la prochaine fois. »

Pivotant sur ses talons, il s'engouffra, entre les soldats qui l'applaudissaient, vers le sanctuaire sombre de sa cabine.

Il entendit derrière lui comme dans un brouillard Herrick qui criait : « Pour la prochaine fois, nous verrons, garçons, mais ceci me suffit pour l'instant ! »

Bolitho s'arrêta un moment dans la coursive étroite. Haletant, il les écoutait rire et crier de bonheur. Ils étaient reconnaissants, heureux même. Peut-être, après tout, la note ne serait-elle pas trop lourde.

Il y avait tant à faire, tant de choses à préparer, à réparer avant que le navire ne fût en mesure de combattre à nouveau. Il tripota la poignée usée de son épée en fixant avec lassitude les barrots du pont. Mais cela pouvait attendre, juste un moment.

Herrick s'appuya lourdement au garde-corps du gaillard d'avant et s'essuya le front du dos de la main. La plus faible des brises ridait la mer calme devant la proue qui oscillait doucement et il vit le soleil descendre à l'horizon. Déjà son reflet l'attendait pour permettre à la nuit de cacher les blessures de la *Phalarope*.

Herrick sentit trembler ses jambes. Il tenta une fois encore de se convaincre que c'était de fatigue, après la tension de cette journée sans fin. Moins d'une heure après la disparition du corsaire, Bolitho était revenu sur la dunette, ses cheveux sombres rassemblés à nouveau sur la nuque, rasé de près, son uniforme débarrassé des poussières de la bataille. Seules les rides au coin de la bouche et la gravité inquiète du regard trahissaient ses sentiments profonds, tandis qu'il donnait ses ordres pour que soient réparés les dommages subis par le navire et par son équipage.

Herrick avait d'abord cru la tâche impossible. Le soulagement des hommes avait laissé la place à une impression de choc rétrospectif, de sorte que certains matelots restaient couchés, immobiles, sur les ponts souillés, comme des marionnettes dont on eût tranché les fils. D'autres encore, debout, fixaient sans bouger les restes de leur cauchemar.

L'apparition soudaine de Bolitho avait déclenché une suite d'événements que personne ne savait comment expliquer. Les officiers et les hommes étaient trop épuisés, trop abasourdis par cette rencontre brève autant que sauvage pour garder la force de protester. On avait rassemblé les morts sous le vent pour les coudre dans leurs hamacs, pathétiques ballots anonymes. Des files d'hommes agenouillés avaient parcouru le pont de l'avant à l'arrière pour gratter de leurs pierres à briquer les taches sombres, dans le cliquetis des pompes et le gargouillement indifférent de l'eau de mer.

Les voiles massacrées, inutilisables, furent amenées et remplacées par des voiles neuves, tandis que le maître voilier Tozer et ses hommes s'établissaient un peu partout et faisaient aller comme l'éclair aiguilles et paumelles pour réparer et rapiécer tout ce qui pouvait être sauvé pour un usage ultérieur.

Ledward, le maître charpentier, faisait lentement le tour des batteries détériorées. Il prenait ici une note, là une mesure et fut enfin prêt à jouer son rôle pour rendre à la frégate sa beauté d'origine ; déjà, tandis que Herrick revivait la fureur des canonnades et entendait encore les cris et les gémissements des blessés, marteaux et scies étaient à l'œuvre et l'on bourrait en place de grandes surfaces de bordé neuf qui recevraient demain brai et peinture.

Le lieutenant frissonna à nouveau et jura, car ses genoux avaient presque failli sous son poids. C'était d'émotion plus que de simple fatigue, et il le savait à présent.

Il revit ses impressions de la bataille, son soulagement grotesque et ses plaisanteries bruyantes lorsque l'ennemi s'était retiré. C'était une autre part de lui-même, incontrôlable, incapable de silence ou de dignité. Le fait même d'être vivant et indemne était par trop extraordinaire.

À présent, comme le ciel s'assombrissait derrière le lent navire, il étudia ses sentiments réels et tenta de mettre un peu d'ordre dans ses souvenirs.

Il avait même essayé de retrouver le bref contact entrevu avec Bolitho. Il avait traversé la dunette pour s'approcher du capitaine qui observait les matelots à l'œuvre et il lui avait dit : « Vous nous avez tous sauvés cette fois, Monsieur. Une minute

de plus et l'ennemi nous aurait lancé toute sa bordée. Ce fut une ruse habile que de faire mettre en panne. Quelle fourberie chez ce corsaire ! »

Bolitho n'avait pas levé les yeux du pont principal. Sa réponse, on eût dit qu'il se la faisait à lui-même. « *Andiron* est un vieux navire. Il est ici depuis dix ans. » Il avait eu un bref mouvement vers le pont. « La *Phalarope* est toute neuve. Les canons ont tous des batteries à pierre et quant aux caronades, elles sont presque inconnues sauf dans la flotte de la Manche. Non, monsieur Herrick, nous n'avons guère lieu de nous féliciter. »

Herrick considérait le profil méditatif de Bolitho et pour la première fois peut-être il eut conscience de la lutte intérieure qui se livrait constamment chez cet homme. « Tout de même, Monsieur, il était mieux armé ! » Il cherchait à retrouver le Bolitho qu'il avait vu levant son épée sur le passavant tribord tandis que les balles tombaient comme grêle autour de lui. Mais cet homme-là avait disparu. Il acheva faiblement : « Vous verrez, Monsieur, que tout sera différent à présent. »

Bolitho s'était redressé, comme rejetant de ses épaules quelque poids invisible. Lorsqu'il s'était retourné, ses yeux gris étaient froids, insensibles. « Je souhaite que vous ayez raison, monsieur Herrick. Pour ma part, je suis écœuré de ce carnage. Je n'ose imaginer ce qui eût pu se produire dans un combat à outrance. »

Herrick s'était senti rougir. « Je pensais seulement… »

Bolitho lui avait coupé la parole. « Lorsque j'aurai besoin de l'opinion de mon troisième lieutenant, je vous le ferai savoir. Jusqu'à ce moment, monsieur Herrick, veuillez avoir la bonté de mettre vos hommes au travail. Nous aurons le temps plus tard de supposer et de nous féliciter. » Tournant sur ses talons, il avait repris son va-et-vient.

Herrick vit les assistants du chirurgien surgir du panneau principal, et transporter un nouveau cadavre mutilé à côté des autres. Il lui revint en mémoire une autre image de Bolitho.

Le troisième lieutenant avait effectué dans l'entrepont une visite d'inspection avec le charpentier. Aucun boulet n'avait touché au-dessous de la flottaison, mais il était de son devoir de

s'en assurer par lui-même. Encore hébété par le fracas de la bataille, il avait suivi Ledward derrière les courbes massives des membrures, ses yeux fatigués à demi hypnotisés par la lanterne sourde de son compagnon. Franchissant une cloison, ils avaient pénétré tous deux dans une scène digne de l'enfer même.

Des lanternes encerclaient l'espace comme pour qu'aucun détail n'échappât à ses yeux horrifiés. Au centre de ce rayonnement jaune, un corps lié se tordait comme une victime sur l'autel des sacrifices. C'était un marin gravement blessé, la jambe à demi amputée déjà par Tobie Ellice, le chirurgien. Le visage gras et rouge brique de ce dernier était sans expression. Ses doigts ensanglantés maniaient une scie scintillante et son double menton clapotait en cadence sur le haut de son tablier rougi. Ses assistants faisaient usage de toutes leurs forces pour immobiliser le patient qui se débattait et pour retenir son corps écartelé sur la plate-forme de coffres qui servait de table d'opération. L'homme roulait des yeux à chaque poussée de la scie qui tranchait les nerfs. Ses dents fichées dans la courroie de cuir faisaient jaillir le sang de ses lèvres, mais Ellice poursuivait l'amputation.

Tout autour du cercle de lumière, les autres malheureux blessés attendaient leur tour, certains redressés sur leurs coudes comme s'ils n'avaient pu arracher leurs yeux à ce spectacle épouvantable. D'autres geignaient et pleuraient dans l'ombre, tandis que la vie s'écoulait d'eux, leur épargnant l'agonie du bistouri et de la scie. L'air était chargé d'odeurs de sang et de rhum, car ce remède était le seul dont on disposât pour émousser les sens des victimes avant l'opération.

Ellice avait levé les yeux au moment où l'homme, après une dernière convulsion, retombait sans vie, tandis que le membre amputé glissait dans le baquet. Il avait vu le visage de Herrick glacé d'horreur et remarqué, de sa voix épaisse d'ivrogne : « Ça c'est une journée, monsieur Herrick. Je couds et je coupe, je scie et je sonde et pourtant ils se hâtent de s'en aller là-haut rejoindre leurs compagnons. » Il roulait vers le ciel ses yeux chassieux tout en attrapant une petite gourde garnie de cuir. « Une petite gorgée pour vous, monsieur Herrick, peut-être ? »

Il avait élevé la bouteille dans la lumière. « Non ? Ah ! bon, alors un peu pour me soutenir. »

Il avait fait un petit signe à son aide-infirmier qui lui avait montré du doigt un autre homme près de la muraille incurvée du navire. Celui-ci avait été aussitôt saisi et amené tout hurlant sur le coffre. Indifférent à ses cris, Ellice s'essuyait la bouche avant d'arracher la chemise du bras lacéré de l'homme.

Herrick s'était détourné tout en sueur, les cris de l'homme vrillant ses tympans. Puis il s'était arrêté net en voyant soudain Bolitho debout derrière lui.

Bolitho avait fait lentement le tour des formes douloureuses, la voix apaisante, mais trop basse pour que Herrick puisse comprendre ce qu'il disait. Tantôt, il touchait la main d'un homme cherchant aveuglément un peu de consolation ou de confiance, ou bien, il s'arrêtait pour fermer les yeux d'un matelot mort. Il s'était attardé un instant sous le balancement d'une lanterne pour demander doucement : « Combien, monsieur Ellice ? à combien s'élèvent nos pertes ? »

Ellice en grognant signalait à ses assistants qu'il en avait terminé avec la silhouette mutilée qui gisait sur le drap. « Vingt tués, capitaine, vingt autres gravement blessés et encore trente moitié-moitié. »

C'est alors que Herrick avait vu tomber un instant le masque de Bolitho. Son visage n'était plus que douleur, douleur et désespoir. Herrick avait aussitôt oublié sa colère et son ressentiment des remarques du capitaine un peu plus tôt, là-haut sur la dunette. Le Bolitho qu'il avait vu épée levée sur le pavois était bien réel, et celui-ci aussi. Il baissa les yeux vers les cadavres enfermés dans leurs toiles et tenta de se souvenir des visages qui avaient porté les noms hâtivement tracés sur chacun des linceuls, mais ces images s'effaçaient déjà, perdues dans la mémoire, comme la fumée de la bataille qui les avait vus périr.

Herrick sursauta en voyant la silhouette mince du lieutenant Okes circuler lentement sur le pont assombri. Il avait à peine vu Okes depuis le combat. On eût dit que l'homme avait attendu que les matelots terminent leur dur labeur pour avoir le pont à lui tout seul.

Il se souvenait de cet instant, aussitôt après que le son du dernier coup de canon se fut éloigné dans la fumée. Okes avait surgi en trébuchant d'un panneau, les yeux fous, hors de lui. Il semblait bouleversé d'une manière incompréhensible et regardait tout autour de lui comme s'attendant à voir le navire ennemi bord à bord. Okes avait vu Herrick qui le regardait et ses yeux avaient glissé vers les canons fumants de la batterie qu'il avait laissée se défendre seule.

Il avait saisi les bras de Herrick, disant d'une voix désespérée et sans retenue : « J'ai dû aller en bas, Thomas, il fallait que je trouve ces gars qui s'étaient enfuis. » Titubant il avait ajouté, comme fou : « Vous me croyez, n'est-ce pas ? »

Le mépris et la colère de Herrick s'étaient évanouis en constatant que Okes était presque fou de peur. Cette découverte l'avait empli de pitié et de honte.

« Pas si fort, mon vieux ! » Herrick avait regardé autour de lui, cherchant Vibart. « Insensé ! Tâchez de reprendre vos esprits. »

Et à présent, il regardait Okes contourner les morts et revenir sur ses pas vers la poupe. Lui aussi revivait sa honte et se fustigeait au souvenir de sa lâcheté infamante.

Herrick en vint à se demander si le capitaine avait remarqué la disparition de Okes pendant la bataille. Peut-être pas. Peut-être, pensa-t-il sombrement, Okes pourrait-il guérir à présent. Mais sinon, il aurait probablement plus de mal à s'échapper la prochaine fois.

Le troisième lieutenant vit la petite silhouette de l'enseigne Neale trottant sur les ponts et sa sympathie pour lui se réveilla. Le garçon n'avait pas faibli un instant au cours de la bataille. Il l'avait aperçu plusieurs fois courant pour porter des messages ou criant d'un ton aigu quelque chose aux hommes de sa division, ou encore immobile à son poste, les yeux écarquillés. La perte de Neale eût été ressentie dans tout le navire, Herrick en était sûr.

Il retint un sourire quand le gamin vint achever devant lui sa glissade et toucha son bonnet du doigt. « Monsieur Herrick, le capitaine vous envoie ses compliments et vous demande de

venir à l'arrière pour diriger les funérailles. » Il reprit souffle. « Il y en a trente en tout, Monsieur ! »

Herrick remit son chapeau d'aplomb et hocha gravement la tête. « Et vous, comment vous sentez-vous ? »

Le jeune garçon hocha les épaules : « Affamé, Monsieur. »

Herrick sourit. « Vous devriez essayer d'engraisser un rat avec des biscuits, monsieur Neale, c'est aussi bon que du lapin. » Il partit vers l'arrière laissant Neale médusé, le front plissé par la réflexion.

L'enseigne longea lentement les canons de chasse, plongé dans ses pensées, puis il hocha doucement la tête. « Oui, il faudra que j'essaie », dit-il tout bas.

Bolitho sentit sa tête s'abaisser et il se redressa brusquement contre son dossier, regardant sur sa table la pile de rapports, loin d'être finis. Il frotta ses yeux fatigués, puis se mit debout.

À l'arrière, il voyait au travers des fenêtres la lune jouer sur l'eau noire ; et le gouvernail gargouillait et craquait doucement sous ses pieds. Son esprit était encore embrumé des milliers d'ordres qu'il avait donnés, des requêtes et des questions auxquelles il avait dû répondre. Voiles et cordages à réparer ; le nouvel espar à gréer pour remplacer le mât de perroquet. Plusieurs embarcations avaient été endommagées et l'un des canots de service entièrement détruit. Dans une semaine, en menant dur l'équipage, pensa-t-il avec lassitude, il ne resterait guère de signes extérieurs de la bataille, mais les cicatrices subsisteraient, indélébiles, au fond de tous les cœurs.

Il se souvint du pont désert dans le jour faiblissant, tandis que, debout près des corps, il lisait les phrases éternelles du service des morts. L'enseigne Farquhar tenait une lanterne au-dessus du livre de prières et le capitaine avait remarqué que sa main était ferme, immobile.

Il n'aimait toujours pas Farquhar, décida-t-il, mais du moins, celui-ci s'était révélé officier de valeur au combat, ce qui effaçait bien des choses.

Comme le dernier corps immergé dans une gerbe d'éclaboussures entamait les deux mille brasses de son voyage

vers les profondeurs, Bolitho s'était retourné et avait constaté, surpris, que le pont s'était rempli en silence des hommes venus de l'entrepont. Personne ne parlait. Mais çà et là, quelqu'un toussait un peu et il avait même entendu un jeune sangloter d'une manière inconsolable.

Il aurait voulu leur dire quelque chose, leur faire comprendre. Il avait vu Herrick à côté du garde-marine et la silhouette massive de Vibart qui se détachait sur le ciel au bord de la dunette. Un instant, ils avaient tous été très proches, liés par la souffrance et les pertes. Des mots auraient gâché ce moment. Tout discours eût semblé de circonstance. Il avait marché vers l'arrière jusqu'à l'échelle en faisant une pause près de la roue du gouvernail.

L'homme de barre s'était redressé. « Cap sud-ouest quart sud, capitaine, près et plein. »

Alors, il était revenu ici, dans cet endroit sûr et bien défendu où toute parole était inutile.

Il leva les yeux avec colère quand Stockdale entra à pas feutrés. Le matelot l'observait gravement. « J'ai dit à votre espèce de valet d'apporter votre souper, cap'taine. » Stockdale regardait d'un air désapprobateur le désordre des cartes et des rapports sur la table. « Du porc, cap'taine, coupé fin et bien frit, juste comme vous l'aimez. » Il tendait une bouteille. « J'ai pris la liberté de déboucher une de vos bouteilles de bordeaux, Monsieur. »

La voix de Bolitho était tendue, comme serrée dans un étau. « De quoi diable parles-tu ? »

Stockdale ne se laissa pas impressionner. « Vous pouvez bien me faire fouetter pour avoir dit ça, cap'taine, mais nous avons eu la victoire aujourd'hui. Vous nous avez fièrement défendus et je trouve que vous avez bien mérité un verre de vin. »

Bolitho le regardait fixement sans trouver de réponse. Stockdale se mit à réunir les papiers. « Et en plus, capitaine, je trouve que vous avez mérité bien d'autres choses. » Bolitho resta là assis et silencieux à regarder le grand matelot qui dressait le couvert pour son repas solitaire, tandis que la

Phalarope dans la brise légère poursuivait tranquillement son chemin sous les étoiles.

Le navire avait bien travaillé de l'aube au crépuscule, mais d'autres journées l'attendaient, grâce à son capitaine.

CHAPITRE VI
UN AIR DE TERRE

Bolitho vint s'appuyer sur les filets de bastingage chauffés par le soleil, du côté tribord de la dunette. Il n'avait plus besoin de cartes ou de longue-vue. C'était comme un retour au foyer.

La petite île d'Antigua s'était élevée sur l'horizon dans la lumière de l'aube, et à présent elle scintillait par le travers, étalée sous le grand soleil de la matinée.

Bolitho sentit dans tout son corps la joie toujours renouvelée du parfait atterrissage. Il dut se forcer à poursuivre son va-et-vient interrompu pour maîtriser cette vague de plaisir. Cela faisait cinq semaines, à un jour près, que la *Phalarope* avait montré son château arrière aux brumes et aux pluies de Cornouailles, deux semaines depuis la rencontre avec le corsaire. Un rapide regard sur son navire le remplit d'orgueil. Toutes les réparations étaient faites et les derniers blessés presque guéris. La liste des pertes s'était élevée à trente-cinq hommes, mais l'entrée soudaine dans un air plus chaud, où le soleil et une jolie brise remplaçaient l'humidité et les rafales, avait fait merveille.

La frégate glissait sagement, bâbord amures, accompagnée de son reflet fidèle dans l'eau d'un bleu profond. Au-dessus de ses mâts effilés, aucun nuage ne troublait le ciel accueillant et déjà les mouettes criardes tournoyaient impatiemment autour des vergues.

Antigua, quartier général et base principale de l'escadre des Antilles, l'un des maillons de cette chaîne inégale d'îles qui protège la mer des Caraïbes du côté de l'est. Bolitho était étrangement heureux de ce retour. En regardant au-delà de la lisse de dunette, il s'attendait presque à voir l'équipage et le

pont du *Sparrow,* mais déjà les gens de la *Phalarope* avaient pris de l'importance et partiellement effacé les souvenirs.

« Ohé du pont ! vaisseau de ligne ancré derrière la pointe ! »

Okes était officier de quart et il se retourna rapidement vers Bolitho.

« Ce doit être probablement le vaisseau amiral, monsieur Okes ! » Bolitho regarda vers le nouveau mât de perroquet où une vigie à l'œil perçant avait déjà distingué la haute mâture de ce vaisseau.

La frégate doubla lentement le cap Shirley, ses collines d'un vert luxuriant et les rochers en désordre de la pointe, et Bolitho observa ses hommes qui se groupaient au vent, accrochés dans les haubans et les chaînes, comme pour s'imprégner de cette vision de terre ferme. C'était une expérience neuve pour presque tous. Ici, tout était différent, plus grand. Le soleil plus brillant, la végétation épaisse et verdoyante au-dessus des plages d'un blanc étincelant ne ressemblaient à rien qu'ils connussent. Ils s'interpellaient, montraient du doigt les amers, piaillaient comme des enfants excités, tandis que le cap glissait par le travers et que s'ouvrait derrière lui la baie et les eaux bien abritées de Port-Anglais.

Proby lança son appel : « Paré à virer lof pour lof, capitaine ! »

Bolitho acquiesça. Toutes les voiles de la *Phalarope* étaient carguées à l'exception des huniers et du foc, et sur le gaillard d'avant il voyait Herrick qui l'observait, debout à côté de la bordée de mouillage.

Il fit claquer ses doigts. « Ma lorgnette, s'il vous plaît. »

Prenant le télescope des mains de l'enseigne Maynard, il observa fixement le vaisseau à deux ponts ancré au centre de la baie. Les sabords de celui-ci étaient ouverts pour profiter de la brise de terre et des tentes étaient gréées au-dessus de la vaste dunette. Son regard accrocha la marque du contre-amiral en tête de mât, l'éclat bleu et rouge des silhouettes qui l'observaient de l'arrière.

« Monsieur Brock, paré à tirer une salve. Onze coups, s'il vous plaît. » Il referma la lorgnette d'un coup sec. Si lui pouvait

les voir, il en était de même pour eux. À quoi bon paraître curieux ?

Il regarda disparaître la pointe la plus proche puis ajouta : « A vous, monsieur Proby ! »

Proby toucha son bonnet. « Paré aux bras sous le vent ! À virer lof pour lof ! »

Bolitho jeta vers Okes un regard rapide puis attendit patiemment. Finalement, il lui dit d'un ton égal : « Faites dégager les désœuvrés, monsieur Okes. Nous avons là le navire amiral. Je ne voudrais pas que ces messieurs prennent mon équipage pour un ramassis d'éléphants. » Il souriait tandis que Okes bégayait ses ordres et que les quartiers-maîtres vociféraient à l'adresse des hommes qui traînaient derrière le pavois.

La salve vint réveiller tous les échos des collines quand la frégate pivota lentement vers l'autre navire, et plus d'un homme se mordit les lèvres au son du canon qui lui rappelait des souvenirs atroces.

« Paré aux écoutes de hunier ! » Proby épongeait la sueur de son visage tout en évaluant l'approche du mouillage. « Paré aux cargue-points de hunier ! » Il regarda derrière lui. « Paré, Monsieur ! »

Bolitho approuva. Il n'écoutait qu'à moitié les coups de canon et les aboiements des ordres.

« La barre dessous ! » Il vit le quartier-maître qui ramenait régulièrement vers lui les poignées bien polies. Le flanc de la colline la plus proche se mit à tourner devant l'étrave. La *Phalarope* rentra dans le vent et ralentit. On n'entendait plus le moindre son à présent. Rien que le clapotis de l'eau tranquille sous le navire qui glissait vers la côte.

« Mouille ! » dit Bolitho.

Il y eut une gerbe d'écume à l'avant, suivie du rugissement joyeux de la chaîne entraînée par l'ancre qui plongeait dans l'eau transparente.

Maynard lui dit tout excité : « Signal, Monsieur, de *Cassius* à *Phalarope :* le capitaine au rapport. »

Bolitho acquiesça. Il s'attendait à cet ordre. Il avait déjà endossé son meilleur uniforme. « Armez la yole, monsieur Okes,

et veillez que son équipage soit convenablement vêtu. » Il vit le lieutenant harassé partir en toute hâte et se demanda un instant quel était son souci. Il semblait tendu et n'avait qu'à demi l'esprit à sa tâche.

Vibart vint à l'arrière et salua. « Quels sont vos ordres, Monsieur ? »

Bolitho regarda la baleinière que l'on mettait à l'eau. Le quartier-maître utilisait sa canne avec plus de générosité que d'habitude, comme si lui aussi se rendait compte qu'on l'observait du navire amiral.

« Vous pouvez vous tenir paré à faire de l'eau, monsieur Vibart. Nous allons certainement touliner pour rentrer dans Port-Anglais et l'équipage pourra débarquer un peu et se dégourdir les jambes. Tout le monde l'a bien mérité. »

Vibart sembla sur le point de faire une objection, mais il se contenta de répondre : « Bien Monsieur, j'y veillerai. »

Bolitho se tourna vers le deux-ponts. C'était le *Cassius,* soixante-quatorze canons, portant la marque du contre-amiral sir Robert Napier. On disait celui-ci très à cheval sur les règles de promptitude et de tenue, mais Bolitho ne l'avait encore jamais rencontré.

Il descendit l'échelle et se dirigea lentement vers la coupée. Comme il était étrange de penser qu'il ne commandait ce navire que depuis cinq semaines. Il se serait cru à bord depuis des mois. Les visages de la bordée de coupée lui étaient familiers à présent et il connaissait déjà les personnalités et les faiblesses de ses hommes.

Le capitaine Rennie le salua de l'épée et la garde présenta les armes.

Bolitho ôta son chapeau puis le remit, comme la yole s'approchait, barrée par Stockdale impassible. Les sifflets firent entendre leurs trilles et, mettant le pied dans l'embarcation, Bolitho regarda la muraille de son navire, la peinture fraîche et les réparations bien propres qui dissimulaient les affreuses cicatrices de la bataille. Tout aurait pu aller beaucoup plus mal, pensa-t-il en s'asseyant à l'arrière, dans la chambre.

La petite yole fila sur l'eau calme, poussée par ses avirons, et quand Bolitho regarda derrière lui, il vit que ses hommes

l'observaient encore. Il tenait leur vie entre ses mains. Cela, ils le savaient depuis le début. Mais avant cette brève bataille, certains doutaient peut-être de ses capacités, peut-être même le croyaient-ils semblable à Pomfret.

Il repoussa cette pensée loin de son esprit. Le navire amiral grandissait et le surplombait à présent. Personne n'était obligé de l'aimer, se dit-il, mais il fallait qu'on lui fasse confiance.

Le contre-amiral, sir Robert Napier, ne quitta pas son bureau, mais indiqua de la main à Bolitho une chaise près de la vaste galerie de poupe. C'était un petit homme d'apparence coléreuse, aux épaules tombantes et aux rares cheveux gris. Il semblait écrasé par le poids de son habit et sa bouche mince était pincée en une expression de désapprobation tatillonne.

« Je viens de lire vos rapports, Bolitho. » Ses yeux parcoururent rapidement le visage du jeune capitaine, puis revinrent à son bureau. « Je n'ai pas encore exactement compris votre combat avec *l'Andiron*. »

Bolitho essaya de se détendre sur sa chaise dure, mais quelque chose dans le ton plaintif de l'amiral éveilla son attention.

Richard Bolitho avait été accueilli avec les formalités voulues à la coupée du navire amiral et le capitaine du *Cassius* lui avait souhaité la bienvenue très courtoisement. Il semblait mal à l'aise et inquiet, ce qui n'avait rien d'étonnant, pensa Bolitho, avec un homme comme sir Robert à son bord. La première fausse note était venue ensuite. On l'avait introduit dans une cabine voisine des appartements de l'amiral, en le priant d'attendre que celui-ci veuille bien le recevoir. Son livre de bord et tous ses rapports avaient été emportés et il était resté près d'une heure à se ronger dans cette cabine sans air.

Il dit avec prudence : « Nous avons fait bonne traversée, malgré l'engagement, Monsieur. Toutes les réparations ont pu être faites sans perte de temps. »

L'amiral le regardait froidement. « Vous en faites-vous gloire ? »

« Non, Monsieur », répondit Bolitho patiemment, « mais j'avais imaginé que l'on avait encore besoin de frégates par ici ».

Son supérieur froissait les documents d'une main desséchée : « Hum, c'est tout à fait vrai. Mais *l'Andiron,* Bolitho, comment a-t-il pu échapper ? »

Pris au dépourvu, Bolitho le regarda fixement. « Echapper, Monsieur ? Il fut bien près de s'emparer de nous, comme je l'ai dit dans mon rapport. »

« J'ai lu cela, par le diable. » Les yeux brillaient d'un éclat dangereux. « Tentez-vous de me faire croire qu'il s'est enfui ? »

Il regarda derrière lui à travers la fenêtre la *Phalarope* qui se balançait sur son ancre comme une maquette. « Je ne vois guère trace de combat ou de dommages, Bolitho. »

« Nous étions bien pourvus d'espars de rechange et de toile, Monsieur. Les chantiers d'armement avaient envisagé une telle éventualité. » Le ton de l'amiral commençait à l'énerver et il sentit que la colère, ignorant l'avertissement des yeux qui lui faisaient face, montait en lui.

« Je vois. Le capitaine Masterman a perdu *l'Andiron* après un combat avec deux frégates françaises, il y a quatre mois, Bolitho. Les Français ont donné le navire capturé à leurs nouveaux alliés, les Américains. » Le mépris s'exprimait par sa voix. « Et vous prétendez que bien que votre navire fût désemparé et moins bien armé, l'adversaire s'est retiré sans tenter de pousser son avantage ? » Il y avait de la colère à présent. « Est-ce bien ce que vous m'avez dit ? »

« Exactement, Monsieur. » Bolitho ne maîtrisa sa réponse qu'avec peine. « Mes hommes ont bien combattu et je pense que l'ennemi avait son compte. Si j'avais été en mesure de lui donner la chasse, je l'eusse fait sans aucun doute. »

« C'est ce que vous prétendez, Bolitho. » L'amiral inclinait la tête de côté comme un petit oiseau méprisant. « Je sais tout sur votre navire. J'ai lu la lettre de l'amiral Langford et tout son récit des troubles qu'il y eut à bord lorsque la frégate faisait partie de la flotte de la Manche. Je ne suis pas le moins du monde impressionné, laissez-moi vous le dire ! »

Bolitho sentit le sang monter à ses joues. Les insinuations de l'amiral étaient transparentes : à ses yeux, la *Phalarope* était un navire marqué, inacceptable, quoi qu'il fît.

Il répondit d'un ton froid : « Je n'ai pas pris la fuite, Monsieur. Tout s'est passé exactement comme je l'ai dit dans mon rapport. À mon avis, le corsaire ne souhaitait pas subir d'autres dommages. » Il eut soudain la vision de cette bordée meurtrière, les boulets enchaînés arrachant les voiles et le gréement de l'adversaire comme toiles d'araignées. Puis une autre image lui vint à l'esprit, celle de l'immersion des cadavres silencieux. Il ajouta : « Mes hommes se sont conduits aussi bien que je pouvais l'espérer, Monsieur. Ils ont eu peu de temps pour se défendre. »

« Veillez à ne pas prendre ce ton avec moi, Bolitho. » L'amiral l'observait avec fureur. « Il m'appartient de juger la qualité de vos hommes. »

« Oui, Monsieur. » Bolitho était vidé de toute énergie. Bien ne servait de discuter avec cet homme.

« Veillez à ne pas l'oublier dans l'avenir. » Ses yeux retombèrent sur les papiers épars et il dit : « Sir George Rodney est parti pour réorganiser la flotte. Il doit revenir incessamment de Grande-Bretagne. Sir Samuel Hood est à Saint-Christophe qu'il défend contre les Français. »

« Saint-Christophe, Monsieur ? » dit très bas Bolitho. Ce n'était qu'à une centaine de milles dans l'ouest de ce siège à bord du vaisseau amiral et pourtant son chef en parlait comme si cette île se trouvait à l'autre bout du monde.

« Oui, les Français ont débarqué des troupes sur l'île et ont tenté de jeter notre garnison à la mer, mais l'escadre de l'amiral Hood a repris le mouillage et tient à présent toutes les positions clés, y compris Basseterre, la ville principale. » Il fixa Bolitho d'un regard irrité. « Mais ceci ne vous concerne pas. C'est moi qui commande ici, jusqu'au jour où le commandant en chef reviendra, à moins que l'amiral n'estime utile de me dégager de ses fonctions. C'est de moi que vous prendrez vos ordres ! »

Bolitho n'écoutait qu'à demi la voix coléreuse. Il revoyait en imagination la minuscule île Saint-Christophe et savait exactement ce que la sécurité de ce mouillage pouvait signifier pour les Anglais pressés de toutes parts. Les Français étaient forts dans cette zone et ils avaient joué un rôle important l'an passé dans les défaites britanniques de la baie de Chesapeake.

Chassées du territoire américain, les escadres anglaises dépendaient de plus en plus de leur chaîne de bases insulaires pour ravitaillement, les réparations. Celles-ci perdues, rien ne pourrait empêcher les Français ou leurs alliés de s'emparer jusqu'à la dernière de toutes les possessions britanniques dans les Caraïbes.

La flotte française des Antilles était fort bien entraînée et dure au combat. Son amiral, le comte de Grasse, avait plus d'une fois deviné et supplanté les navires britanniques aux abois. C'était de Grasse qui avait interposé ses forces entre l'amiral Graves et les troupes assiégées du général Cornwallis. C'était lui qui avait aidé le général rebelle Washington et organisé les corsaires américains, devenus à présent de dangereux ennemis.

Et voilà que de Grasse tâtait la résistance de chacune des bases britanniques avec cette même sûreté stratégique qui avait fait de lui le plus précieux chef militaire de son pays. Avec la Martinique au sud comme base principale, il pouvait attaquer à son gré n'importe quelle île ou même – et cette pensée glaça le cœur de Bolitho – faire force de voiles vers l'ouest et envahir la Jamaïque. Il ne resterait plus rien ensuite aux Britanniques. Ils auraient derrière eux l'Atlantique, sans aucun moyen d'échapper à la destruction totale.

L'amiral parlait d'un ton doucereux. « Je vous demanderai de patrouiller dans l'ouest, Bolitho. Je vais rédiger mes ordres sans attendre. Il se peut que l'ennemi tente de transporter d'autres troupes du territoire américain jusqu'aux Iles-Sous-le-Vent, ou même plus au sud, dans les Iles-du-Vent. Vous ne garderez contact avec le reste de mon escadre et avec l'amiral Hood à Saint-Christophe qu'en cas d'absolue nécessité. »

Bolitho sentit les parois de la cabine se resserrer autour de lui. L'amiral n'avait pas l'intention de laisser la *Phalarope* au milieu de la flotte. Une fois de plus, la frégate semblait condamnée à l'isolement et aux soupçons.

Il intervint : « Les Français seront renforcés par les corsaires, Monsieur. J'aurais pensé que mon navire pourrait être employé avec profit plus près de terre. »

L'amiral sourit gentiment. « C'est vrai, Bolitho, j'avais presque oublié. Vous n'êtes pas un étranger ici. Je crois avoir lu quelque part vos petits exploits. » Le sourire s'évanouit. « J'en ai plus qu'assez d'entendre parler de ces corsaires ! Ces gens ne sont rien d'autre que des misérables, des pirates indignes de s'opposer à l'un de mes navires, et vous aurez avantage à ne pas oublier ceci non plus ! La capture de *l'Andiron* fut une infamie que l'on eût dû prévoir. Si vous le rencontrez à nouveau, je suggère que vous demandiez de l'aide pour éviter un autre lamentable échec dans sa capture ou sa destruction. »

Bolitho se dressa d'un bond, les yeux étincelants. « Ceci est injuste, Monsieur ! » L'amiral le considéra d'un air morne. « Tenez votre langue ! Je suis las des jeunes officiers à tête chaude qui ne peuvent comprendre ni la stratégie ni la discipline. »

Bolitho dut attendre que son souffle retrouvât un rythme normal.

« Les corsaires ne sont que l'un des aspects du problème, mais le danger réel, ce sont les Français. »

Il y eut un long silence. On entendait au loin les chocs sourds des bottes des gardes-marine et la sonnerie étouffée d'un clairon. Le deux-ponts était comme une petite ville après la frégate, mais Bolitho avait hâte de s'éloigner de ce navire et des remarques insultantes de l'amiral.

Ce dernier ajouta d'un air détaché : « Faites bonne garde, Bolitho, et je vous suggère de surveiller de près vos vivres et vos réserves d'eau douce. Je ne sais pas exactement quand vous serez relevé. »

« Mes hommes sont fatigués, Monsieur. » Bolitho essaya une fois encore de percer la dureté de l'amiral. « Certains d'entre eux n'ont pas mis pied à terre depuis plusieurs années. » Il pensait à la manière dont ils avaient regardé les collines verdoyantes et les longues plages désertes.

« Eh moi, je suis fatigué de cette entrevue, Bolitho ! » Il agita une petite cloche sur son bureau. « Obéissez à vos ordres et souvenez-vous que je n'admettrai jamais le moindre écart. Je n'ai que faire de projets téméraires. Veillez à ne pas laisser le sentiment de votre propre importance nuire à votre jugement. »

Il agita la main et la porte s'ouvrit silencieusement derrière Bolitho.

Celui-ci dut s'arrêter dans la coursive, les mains tremblantes de colère réprimée et de ressentiment. Lorsqu'il atteignit la coupée, son visage portait à nouveau un masque impassible, mais il osait à peine répondre aux paroles calmes du capitaine du *Cassius* qui l'accompagnait à son canot.

Cet officier lui dit à voix basse : « Attention à vous, Bolitho ! Sir Robert a perdu son fils à bord de *l'Andiron*. Il ne vous pardonnera jamais d'avoir laissé échapper ce navire, quelle qu'en puisse être la raison. Il vous faut donc tenter d'ignorer ses paroles, sinon sa mise en garde. »

Bolitho salua la garde. « J'ai reçu bon nombre d'avertissements depuis peu, Monsieur, mais dans les cas critiques, cela n'est guère utile. »

Le capitaine du navire amiral regarda Bolitho embarquer dans sa yole et sortir de l'ombre portée par le *Cassius*. Malgré sa jeunesse, pensa-t-il sombrement, cet homme avait bien l'air capable de créer des ennuis aux autres, comme à lui-même.

« Ohé du pont ! le capitaine revient ! » Herrick sortit de l'ombre du mât d'artimon et se hâta vers la coupée. Il épousseta les miettes étalées sur sa cravate et remit rapidement son baudrier en position. Jusque-là, il avait fort bien supporté la nourriture monotone et mal préparée que l'on servait à bord. Mais à présent, avec la *Phalarope* à l'ancre et les provisions de Port-Anglais à une portée de canon, il avait tout juste pu se résoudre à avaler son repas. Il cligna des yeux dans le soleil et aperçut aussitôt la yole qui revenait, avec son petit équipage bien propre et bien astiqué en chemises à carreaux, et les avirons qui s'élevaient et retombaient comme les ailes d'une mouette. Herrick se raidit quand Vibart le rejoignit près du pavois.

« Eh bien, nous allons voir ! » dit le premier lieutenant. « Je gage que l'amiral fut ravi de voir notre capitaine. » Herrick jeta un regard rapide de côté pour s'assurer que la bordée de coupée était bien à son poste. « Cela fera un bien considérable à nos hommes. »

Vibart haussa les épaules. « Que savent les amiraux de quoi que ce soit ? » Il ne semblait guère avoir envie de parler et ne pouvait écarter son regard de la yole.

Herrick voyait les larges épaules de Bolitho à l'arrière, le reflet du soleil sur ses galons dorés.

Un second maître dit soudain : « Deux allèges d'eau douce quittent la rive, Monsieur, elles ont l'air lourdement chargées. »

Herrick regarda dans la direction que montrait le matelot et vit les deux vilaines embarcations qui s'écartaient de terre. Elles avançaient lentement vers la frégate car leurs formes pleines ne leur permettaient pas la vitesse.

Herrick murmura : « Je pensais que nous attendrions d'avoir pénétré dans le port. »

Vibart frappa sa paume de son poing fermé. « Par Dieu, je le savais ! Je savais que ce serait ainsi. » Il se déplaça avec violence et montra du doigt la mer bleue. « Voilà ce qui nous attend, monsieur Herrick. Pas de repos pour la *Phalarope,* ni maintenant, ni jamais. » Il ajouta avec colère : « Tant que ce bateau n'aura pas servi comme il doit ! » On entendit l'appel d'un second maître : « Paré ! » Puis ce furent les trilles des sifflets et le salut des soldats au garde-à-vous.

Herrick, la main à son chapeau, regardait le visage de Bolitho qui embarquait par la coupée. Ses traits étaient calmes, sans expression. Mais quand il jeta un bref coup d'œil le long du pont, ses yeux étaient froids et tristes comme l'Atlantique Nord.

Vibart lui dit avec raideur : « Les allèges d'eau douce approchent, Monsieur. »

« Je vois. » Bolitho ne regarda pas autour de lui, mais scruta au contraire le pont gratté de frais, tout ce qui faisait paraître le bateau ordonné et prêt. Au bout d'un moment il ajouta : « Procédez au chargement sans retard et dites au tonnelier de tenir prêts des barils supplémentaires. »

Herrick demanda avec précaution : « Devons-nous prendre le large, Monsieur ? »

Les yeux gris se fixèrent sur lui. « Il semble ! » Vibart fit un pas en avant, les yeux dissimulés dans l'ombre. « C'est diablement injuste, Monsieur ! »

Bolitho ne lui répondit pas, il semblait perdu dans ses pensées, puis il ajouta brusquement : « Nous devons avoir appareillé dans deux heures, monsieur Vibart ; la brise semble légère mais suffisante pour ce que je veux faire. » Il se retourna comme Stockdale apparaissait sur la dunette. « Oh ! dites à mon valet de me préparer quelque nourriture, le plus vite possible, n'importe quoi. »

Herrick resta sans voix. Bolitho était parti depuis près de deux heures et pourtant l'amiral ne s'était pas soucié de lui offrir un rafraîchissement ou un repas. À quoi diable pensait-il ? Un jeune et courageux capitaine tout frais arrivé d'Angleterre avec des nouvelles et venant joliment renforcer la flotte eût dû être accueilli comme un frère.

Il se souvenait de ce que lui-même pensait tout en avalant son maigre repas dans le carré. Chaque bouchée avait manqué l'étouffer tandis qu'il imaginait Bolitho dînant avec l'amiral et profitant du festin qu'un navire au port pouvait offrir : volaille, porc frais bien maigre et même des pommes de terre rôties peut-être. Le climat importait peu à Herrick lorsqu'il pensait aux bonnes nourritures familières.

Il savait à présent que l'on n'avait rien offert à Bolitho. Ce même sentiment de honte et de pitié ressenti un peu plus tôt pour Okes lui émut le cœur. Tout affront fait à Bolitho était une insulte pour chacun des hommes du bord, mais le capitaine devait en supporter toute la violence. Tout ceci était si injuste, d'une cruauté si méchamment calculée que Herrick ne put se contenir.

« Mais enfin, Monsieur, l'amiral ne vous a donc pas félicité ? » Il cherchait ses mots sous le regard de Bolitho qui s'était tourné vers lui. « Après tout ce que vous avez fait pour ce navire ! »

« Merci de ce souci, Herrick. » L'expression de Bolitho s'adoucit un bref instant. « Les choses ne sont pas toujours telles qu'elles peuvent paraître. Il nous faut être patients. » Il n'y avait pas trace d'amertume dans sa réponse, ni de chaleur d'ailleurs. « Mais la guerre ne laisse pas place aux sentiments personnels. » Il tourna les talons en ajoutant : « A peine en route, nous ferons l'exercice du canon. » Il disparut par la

descente de cabine et Herrick jeta autour de lui un regard de sombre stupeur.

Vibart avait donc raison. La *Phalarope* était un navire maudit et qui le resterait.

Le second maître vint à l'arrière. « Un canot déborde le *Cassius,* Monsieur. »

Herrick soudain fut en colère. Tout était tellement inutile, tellement stupide. « Parfait, il doit nous apporter les dépêches. Du monde sur le bord, s'il vous plaît. »

Il était encore furieux lorsqu'un lieutenant d'aspect aimable franchit la coupée et, après avoir ôté son chapeau, resta là à observer curieusement le pont comme s'il s'était attendu à un spectacle quelconque.

« Eh bien ? » Herrick regardait le visiteur d'un air furibond. « Avez-vous bien tout vu ? »

L'officier rougit puis dit : « Je vous fais mes excuses, monsieur, je m'attendais à quelque chose de tout différent. » Il tendit une lourde enveloppe de toile. « Les ordres de sir Robert Napier, contre-amiral du Rouge, à l'intention du capitaine Bolitho. »

La formule était si solennelle après ces premiers mots échangés que Herrick ne put s'empêcher de sourire. « Merci. Je vais les porter à l'arrière dans l'instant. » Il étudiait le visage bronzé de l'officier. « Comment va la guerre par ici ? »

Son interlocuteur haussa les épaules. « Une pagaille incroyable. Trop de mer et pas assez de navires pour la couvrir. » Il reprit son sérieux. « Saint-Christophe est assiégé et les rebelles se fortifient dans le Nord. Tout dépendra des forces que les Français pourront faire agir. »

Herrick retourna la lourde enveloppe et se demanda si jamais il aurait à ouvrir ses propres ordres, s'il aurait un jour le commandement d'un navire.

« Si tous les corsaires sont aussi vaillants que celui que nous avons combattu, la bataille sera rude. » Herrick étudiait avec attention le visage de l'homme, à la recherche du moindre signe de doute ou d'ironie.

Mais le lieutenant répondit tranquillement. « On nous a parlé de *l'Andiron.* Mauvaise affaire que de l'avoir perdu ainsi.

J'espère que vous aurez un jour la chance d'une revanche. Avec ce renégat de John Paul Jones qui se joue de nos communications, il faut s'attendre à ce que d'autres suivent son exemple. »

Herrick hocha la tête. « Je ne vois pas en quoi le fait d'avoir perdu son navire au combat peut être une infamie pour le capitaine Masterman ? »

« Vous ne savez pas ? » L'officier baissa la voix : « Il combattait contre deux frégates françaises à la fois. Au plus fort de la bataille, un officier américain à bord de l'un des navires ennemis a hélé *l'Andiron*. Il a appelé l'équipage à changer de bord. »

Le visage de Herrick s'allongea. « Voulez-vous dire que c'est ce qui se produisit ? »

L'autre acquiesça. « Exactement. Les hommes ne se seraient jamais rendus aux Français, mais cet Américain leur parlait d'une nouvelle vie. Qu'avaient-ils donc à perdre ? Et bien entendu, ils ne combattront que mieux contre nous. N'importe lequel d'entre eux sait ce qui l'attend s'il est repris : le fouet devant toute la flotte, et le gibet. »

La nausée gagnait Herrick. « Depuis combien de temps *l'Andiron* était-il ici ? »

« Je ne sais pas exactement. Près de dix ans, je crois. » Conscient du cheminement des pensées de Herrick, il ajouta sombrement : « Surveillez donc vos gens. Ici, à des milliers de milles du pays et entourés d'ennemis du roi comme nous le sommes, les émotions jouent un grand rôle dans la loyauté d'un équipage. » Puis il ajouta intentionnellement : « Surtout sur un navire qui a déjà connu des difficultés ! »

L'officier coupa court en voyant Vibart revenir du pont principal. Il salua le second et lui dit d'un ton très officiel : « J'ai vingt-cinq hommes pour vous dans mon canot, Monsieur. L'amiral vous prie de les prendre pour remplacer ceux que vous avez perdus au combat. » Il observa Vibart descendant jusqu'au sabord de coupée où déjà les gardes-marine rassemblaient un groupe de matelots mal nourris.

L'officier dit rapidement : « Je n'ai déjà que trop parlé, ami. Mais ces hommes sont des hors-la-loi. Presque tous ont déjà eu

des ennuis graves, d'une espèce ou d'une autre, et je crois sir Robert plus intéressé à débarrasser son navire de leur influence qu'à aider votre capitaine. »

Puis il se dirigea vers son embarcation qui l'attendait, après avoir jeté un coup d'œil hâtif au deux-ponts lointain. Il murmura, avant de partir : « Sir Robert surveille tout, et tout le monde saura sans doute bientôt que j'ai passé dix minutes en conversation avec vous » ; puis il disparut.

Vibart revint d'un pas lourd, le visage assombri. « Nous allons enrôler ces hommes sans retard, monsieur Herrick. Je suppose que le capitaine voudra les voir vêtus comme le reste de son précieux équipage. » Il renifla. « A mon avis, leurs loques leur sont plus seyantes. »

Herrick suivit son regard furibond et sentit son courage l'abandonner encore plus. Ces remplaçants n'étaient pas de nouvelles recrues, c'étaient des matelots professionnels, entraînés, qui, à tout autre moment, eussent valu leur poids d'or ; mais à présent ils se tenaient là, désœuvrés, insolents, regardant autour d'eux avec toute l'arrogance d'animaux indomptés, tandis que le second maître et l'enseigne Maynard les classaient par ordre d'ancienneté. Les jurons et les coups ne sauraient impressionner gens de telle sorte. Même le fouet les avait peu changés, pensa Herrick.

Vibart murmura : « Nous allons voir comment le capitaine traitera ce joli monde. »

Herrick ne dit mot. Il imaginait sans peine les difficultés qui semblaient s'accumuler heure après heure. Si le capitaine tentait de séparer ces fauteurs de troubles du reste de l'équipage, il perdrait tout le respect gagné non sans peine. S'il ne le faisait pas, leur influence risquait de provoquer de graves désordres dans l'entrepont surpeuplé.

En patrouille, hors de vue de toute assistance, la *Phalarope* aurait besoin de la totalité de ses ressources et de ses capacités pour demeurer indemne et vigilante.

Herrick vit soudain *l'Andiron* comme il devait être lors de la reddition de l'équipage de Masterman. Il regarda autour de lui la dunette ensoleillée et se sentit glacé malgré la chaleur. Il

s'imagina soudain seul sur un navire où les marins disciplinés et loyaux n'étaient plus que des étrangers mutinés.

L'enseigne Maynard l'observait avec inquiétude. « Signal, Monsieur ! Navire amiral à *Phalarope :* Veuillez achever avitaillement et procéder à l'appareillage au plus tôt. »

« Veuillez faire l'aperçu, monsieur Maynard », dit Herrick avec fatigue.

Il regarda par-dessus le pavois les matelots qui manipulaient les barils d'eau douce, puis là-bas, la haute mâture du navire amiral et il murmura presque pour lui seul : « Vieille canaille ! tu ne peux pas attendre, n'est-ce pas ? »

Grognant et jurant, la bordée de quart dégringola les diverses échelles pour s'engouffrer dans le poste de couchage déjà surpeuplé. L'air et la lumière y pénétraient par les descentes centrales. De plus, quelques manches de toile avaient été gréées pour améliorer la ventilation de l'entrepont. Assis autour de chacune des tables bien grattées, les hommes passaient à leur gré leur temps libre. Certains réparaient des vêtements, tête penchée pour mieux profiter du moindre jour sur leur aiguille et leur fil grossier. D'autres travaillaient à des maquettes de bateaux, tandis que d'autres encore se contentaient de bavarder avec leurs compagnons.

Il y eut une brève accalmie dans le bourdonnement des discussions et des bavardages lorsque quelques-uns des nouveaux matelots descendirent l'échelle suivis par Belsey, le second maître, qui se trouvait de quart. Tous les hommes avaient été enrôlés ; ils avaient pris la douche réglementaire sous la pompe du pont et se tenaient à présent, clignant des yeux dans l'ombre, leurs corps pâles et nus sur le fond sombre des murailles du navire. Chacun d'entre eux portait, roulées sous le bras, une chemise neuve et une paire de pantalons, en plus de ses maigres biens personnels.

Belsey fit tournoyer sa canne et montra la table d'angle d'où Allday et le vieux Strachan regardaient la procession en silence. Il aboya : « Vous deux, vous serez à cette table. Compris ? » Il jeta un coup d'œil furieux dans l'angle sombre de l'entrepont. « On vous a indiqué vos quarts et vos postes de combat. Vous

n'avez plus qu'à vous installer, et plus vite que ça. » Il éleva la voix. « Montrez à ces remplaçants où accrocher leurs hamacs et puis nettoyez-moi ce poste ! » Il fronça son nez épais. « C'est une vraie porcherie par ici ! »

L'un des nouveaux laissa tomber son ballot sur la table et se mit à observer Strachan et les autres. Il était grand, bien musclé, avec une large poitrine couverte d'un épais matelas de poils noirs. Parfaitement insouciant de sa nudité, et de la présentation mordante de Belsey.

Il parla d'une voix calme. « Harry Onslow, c'est mon nom, matelots. » Puis après un coup d'œil par-dessus son épaule : « Et ça c'est Pook, un autre bon gabier du *Cassius*. » On eût dit qu'il crachait le nom du navire amiral et Belsey qui traînait par-là revint en deux enjambées jusqu'à la table entourée de monde.

« Faites attention ! » Il regarda autour de lui les visages attentifs : « N'allez pas vous imaginer que vous avez là un bien fameux compagnon, les gars. » Il eut un bref sourire. « Tourne-toi, Onslow. » Sa canne s'agitait d'un air menaçant. « Va te mettre un peu dans la lumière. »

Onslow se retourna, obéissant, pour laisser le jour effleurer son dos. Une sorte de grognement sourd surgit du groupe de marins et Belsey ajouta froidement : « Regardez-moi bien ça avant de vous laisser prendre à écouter une racaille pareille. »

Allday serra les lèvres en voyant la peau horriblement mutilée du corps d'Onslow. Il n'arrivait pas à imaginer combien de fois l'homme avait reçu le fouet, mais qu'il ait survécu était certainement un miracle.

La totalité de son dos, de la nuque au bas des reins n'était qu'un fouillis de zébrures et de sillons en tous sens, pâles et obscènes à côté de ses bras et de ses jambes hâlés.

Ferguson détourna les yeux, les lèvres tremblantes.

Même Pochin, spectateur endurci de nombreuses punitions, dit d'une voix rauque : « Eh matelot ! mets donc ta chemise. »

Le second homme, Pook, était maigre et nerveux et si son dos portait aussi la marque des griffes du chat à neuf queues, ce n'était rien comparé à celui d'Onslow.

Belsey s'éclipsa suivi des autres nouveaux venus.

Onslow enfila sa chemise et secoua les pantalons neufs et tout propres. Il remarqua calmement : « Qu'est-ce qu'il a de si particulier votre capitaine ? Est-ce qu'il aime que ses hommes soient jolis ? » Il avait un accent paresseux du Norfolk et semblait tout à fait indifférent à l'horreur éveillée par ses cicatrices.

Ferguson lui répondit très vite : « Il n'est pas comme les autres. Il a empêché Betts d'être fouetté. » Il tenta un sourire. « Vous serez bien à bord de ce navire, Onslow. »

Onslow, impassible, le détailla des pieds à la tête. « Qu'est-ce qu'on t'a demandé, à toi ? »

« Les capitaines, c'est tous des cochons ! » Pook tirait sur son pantalon, après quoi il boucla autour de sa taille un couteau d'aspect méchant. « Nous en avons été gavés à bord du *Cassius*. »

Onslow reprit : « Betts, tu disais… Qu'est-ce qui lui est arrivé ? »

« Il a attaqué le commis. » Pochin était pensif. « Le capitaine Bolitho a refusé de le faire fouetter. »

« Où est-il maintenant ? » Les yeux de l'homme étaient sombres et immobiles.

« Mort, passé par-dessus bord avec le mât de perroquet. »

« Ouais, bon ! » Onslow poussa Ferguson de son banc et se glissa à sa place. « Ça lui a fait une belle jambe, hein ! »

Le vieux Strachan rangea la pièce de bois qu'il sculptait dans un morceau de toile à voile et dit vaguement : « Mais le petit a raison, le capitaine Bolitho a promis qu'il nous traiterait avec justice si nous faisions bien notre ouvrage. Nous allons bientôt aller faire un tour à terre. » Il cligna de l'œil vers le panneau. « Pense un peu, une balade là-haut dans les collines. Et p't-être qu'un brave nègre nous filera une goutte de quelque chose à boire ! »

Ferguson fit une nouvelle tentative, comme s'il lui fallait croire en quelqu'un pour garder son bon sens. « Et M. Herrick a dit qu'il essaierait d'envoyer une lettre pour moi avec le prochain navire qui rentre en Angleterre, juste pour dire à ma femme que je vais bien et que je suis vivant. » Son expression était pitoyable.

« Tu sais lire et écrire, toi, mon petit gars ? » Onslow l'étudiait calmement. « Tu pourras m'être bien utile ! »

Allday sourit pour lui tout seul. Le vacarme et les conversations reprenaient déjà autour des tables. Ferguson avait peut-être raison. Peut-être que tout irait mieux maintenant. Il l'espérait, ne fût-ce que pour la tranquillité de Ferguson.

Pochin demanda d'un ton aigre : « Comment que t'as reçu le fouet, Onslow ? »

« Bah ! comme d'habitude ! » Onslow perdu dans ses pensées observait toujours Ferguson.

Pook intervint d'un air engageant. « Il a flanqué un coup de pied à un second maître, et avant ça, il… »

Onslow ouvrit la bouche et la referma comme un piège. « Ferme ça ! C'est ce qui va se passer à partir de maintenant qui compte. » Puis il reprit son calme. « J'étais rien qu'un gamin quand je suis arrivé ici il y a dix ans. Depuis des années, j'attends de rentrer au pays, mais ça ne vient jamais. On m'expédie d'un capitaine à l'autre. J'ai pris plus de quarts et entendu plus de bordées que je ne peux en compter. Non, matelots, il n'y a jamais de pause pour des gens comme nous. Le seul moyen d'en sortir, c'est cousu dans son hamac ou bien en prenant le même parti que les gars de *l'Andiron.* »

À présent, tout le monde l'écoutait. Il restait là debout, le visage sombre et dur. « Ceux-là ont choisi d'abandonner le service du roi pour se faire une vie nouvelle à eux tout seuls, ici, ou bien aux Amériques. »

Strachan hocha sa tête grise : « C'est de la piraterie ! »

« Tu es trop vieux, toi, tu ne comptes pas. » La voix d'Onslow était mordante. « J'ai encore jamais trouvé un capitaine juste, ou un qui pense plus loin que ses parts de prises et sa propre gloire. »

À cet instant, des ombres traversèrent les panneaux et l'air se mit à vibrer du son des sifflets.

Pochin grogna : « Maudits rossignols. En auront-ils jamais fini de souffler là-dedans ? »

Les voix des seconds maîtres éveillèrent des échos dans l'entrepont. « En haut le monde ! En haut le monde ! Paré à l'appareillage. La bordée de mouillage au gaillard d'avant ! »

Ferguson regardait fixement le soleil sur l'échelle, bouche grande ouverte. « Il m'avait promis, il m'avait promis que je pourrais envoyer une lettre à la maison ! »

Onslow lui frappa sur l'épaule. « Et il t'en promettra bien d'autres, t'en fais pas, mon gars. » Il faisait face aux autres sans un sourire. « Eh bien matelots, avez-vous compris maintenant ce que je disais ? »

Josling, l'un des seconds maîtres, apparut en haut de l'échelle, le visage ruisselant de sueur. « Vous êtes-t-y sourds ? À sauter là-haut ! Un petit coup de mon bout'pour le dernier sur le pont ! »

Il y eut une galopade effrénée. Les matelots soudain réveillés surgirent dans le soleil.

« Paré au cabestan ! » Les ordres s'abattaient de toutes parts. « En haut les gabiers ! À larguer les huniers ! »

Allday vit Ferguson qui fixait comme un fou l'île verte et si attrayante avec les ondulations basses de ses collines.

Lui aussi avait la gorge serrée. Cela ressemble assez à la Cornouailles en été, pensa-t-il.

Puis il effleura le bras de Ferguson et lui dit gentiment : « Viens donc, gars, à qui des deux arrive le premier en haut. »

La voix tonnante de Vibart remplissait l'air. « A larguer les focs ! Du monde aux bras ! »

Allday atteignit la grand-vergue et courut tout au long du marchepied pour rejoindre les autres, couchés en travers de l'espar énorme. En dessous de lui, il apercevait les ponts affairés, et par-dessus l'épaule, il identifia la haute silhouette de Bolitho près du couronnement.

Herrick à l'avant hurla : « L'ancre à pic, Monsieur ! » Allday enfonça ses orteils dans le marchepied, tandis que la voile s'enflait et se gonflait sous lui et que la vergue pivotait lentement pour prendre le vent. La terre courait déjà à contre-bord. Avant que les voiles ne soient toutes établies et portantes, elle serait perdue dans la brume. Peut-être pour toujours, se dit-il.

CHAPITRE VII

UN LOUGRE ESPAGNOL

Herrick se déplaça légèrement autour du mât d'artimon pour tenter de profiter de l'ombre jetée par son tronc épais. La lumière aveuglante le forçait à cligner sans cesse des yeux et il passait sa langue sur ses lèvres parcheminées. La matinée tirait lentement à sa fin.

Au-dessus de sa tête, les voiles pendaient, molles, sans vie. Pas le moindre souffle d'air pour rider l'immensité déserte de la mer où la frégate encalminée restait immobile, sans un bruit.

Herrick tirailla sa chemise crasseuse, mais aussitôt la futilité de cet acte fit naître en lui l'irritation. Le tissu était imbibé de sueur et pourtant tout son corps semblait réclamer un peu d'humidité. Le lieutenant sentait le brai des coutures du pont coller à ses semelles, et lorsqu'il avait – par inadvertance – posé la main sur l'un des canons de neuf livres de la dunette, il avait failli crier de douleur. La pièce était aussi chaude qu'après plusieurs heures de tir ininterrompu. Herrick eut une grimace amère. Il n'y avait pas eu le moindre engagement, ce qui, au reste, vu les circonstances, eût été impossible.

Après avoir quitté Antigua, la *Phalarope* avait rejoint directement son secteur de patrouille, mais n'avait rien aperçu, sinon une autre frégate de surveillance et plus tard la silhouette massive du *Cassius*.

Et maintenant, pour comble d'infortune, la frégate était encalminée. Depuis vingt-quatre heures, elle restait immobile au-dessus de son reflet, poussée çà et là par les courants vagabonds. Les vigies étaient fatiguées et dégoûtées d'avoir cherché en vain à l'horizon un grain qui viendrait rompre le sortilège. Voilà sept longs jours que le navire avait quitté

Antigua en toute hâte, sept jours d'attente au centre d'un horizon brûlé de soleil.

Herrick regarda vers l'avant où les hommes de quart gisaient comme morts dans l'ombre épaisse du pavois. Leurs corps à demi nus avaient déjà perdu de leur pâleur et plus d'un matelot peu amariné portait dans sa chair les cruelles brûlures d'un soleil implacable.

L'enseigne Neale s'appuya sur le filet de bastingage. Pour une fois, son visage rond était vide d'intérêt ou de malice. Comme les autres, il paraissait écrasé, vaincu par l'inactivité et la chaleur.

Il était difficile de croire qu'il existait encore autre chose hors de leur monde clos. Saint-Christophe était à quelque cinquante miles dans le sud-est et le passage Anegada séparant les Iles Vierges de l'archipel des Sous-le-Vent, objet de tant de luttes, s'étalait dans une brume aveuglante devant le beaupré immobile.

Ils n'avaient plus entendu parler des efforts de Hood pour tenir Saint-Christophe et pour ce qu'en savait Herrick, la guerre même aurait pu être achevée. Lorsqu'ils avaient rencontré le navire amiral, Bolitho avait envoyé un signal demandant les derniers renseignements, mais la réponse avait été peu engageante, à tout le moins. La *Phalarope* faisait des exercices de tir sur quelques vieux barils inutilisables. Herrick savait que Bolitho avait organisé cela plus pour rompre la monotonie que dans l'espoir d'améliorer l'adresse de ses hommes.

Les pavillons du *Cassius* s'étaient élancés avec rage jusqu'aux vergues, et Maynard avait bientôt dû exposer prudemment que l'amiral demandait un cessez-le-feu immédiat. « Conservez poudre et balles », ordonnait sèchement le message. L'affaire en était restée là.

Bolitho n'avait pas eu le moindre commentaire, mais Herrick connaissait assez bien son capitaine à présent pour comprendre la colère soudaine qui avait envahi ses yeux gris. On eût dit que l'amiral se détournait de son propre chemin pour isoler la *Phalarope*, comme un médecin eût séparé un lépreux du reste de l'humanité.

Herrick fut tiré de ses pensées par l'apparition, dans la descente de cabine, de la tête et des épaules de Bolitho. Tout comme ses officiers, le capitaine était vêtu d'une chemise et d'une culotte blanches et la sueur collait ses cheveux sombres sur son front. Il semblait fatigué, irritable. Herrick sentait presque la nervosité qui portait Bolitho à se ronger de cette inaction générale.

« Toujours pas la moindre brise, Monsieur », dit Herrick.

Bolitho lui jeta un regard furieux puis reprit le contrôle de lui-même. « Merci, monsieur Herrick, je vois. » Il marcha jusqu'au compas, eut un coup d'œil pour les deux hommes de barre apathiques, puis se dirigea vers le pavois tribord et Herrick le vit grimacer quand la fureur du soleil s'abattit sur ses épaules.

Bolitho parla d'un ton calme : « Comment est l'équipage ? »

Herrick lui fit une réponse vague. « Pas très heureux, Monsieur. C'était déjà assez désagréable sans avoir à réduire les rations d'eau douce. »

« C'est tout à fait vrai. » Bolitho acquiesça sans se retourner. « Mais c'est indispensable. Dieu sait combien de temps nous allons rester ainsi immobilisés. »

Sa main s'éleva lentement vers la cicatrice sous sa mèche rebelle. Herrick l'avait déjà vu plusieurs fois toucher cette marque livide. C'était en général lorsqu'il semblait perdu dans ses pensées. Le troisième lieutenant avait questionné Stockdale à ce sujet, et appris que cette blessure remontait au temps où Bolitho, jeune lieutenant, avait été envoyé à terre sur une île avec une petite bordée chargée de remplir les barils d'eau douce.

Ni le capitaine, ni personne de l'équipage ne savait que l'île n'était pas déserte. À peine le canot avait-il touché la plage, que le groupe d'hommes était tombé dans l'embuscade tendue par une horde d'indigènes hurlants. L'un d'eux avait arraché le sabre d'un marin agonisant et s'était jeté sur Bolitho qui tentait de rallier ses hommes submergés. De sa voix rauque, cahotante, Stockdale avait décrit la scène : près de la chaloupe, la moitié des matelots égorgés ou mourants et les autres refluant désespérément dans l'espoir de regagner la sécurité du large. Bolitho était tombé, isolé de ses hommes, le visage masqué par

le sang ruisselant du coup de sabre qui eût dû le tuer. Les survivants voulaient tous abandonner leur officier, qu'ils jugeaient mort, d'ailleurs. Mais à la dernière minute, ils s'étaient ravisés et comme d'autres canots venaient à leur secours, Bolitho avait pu être ramené à bord.

Herrick savait bien que ce n'était pas là toute l'histoire. Tout comme il devinait que seul le bras massif de Stockdale avait empêché les hommes de se laisser envahir par la panique et avait sauvé celui qu'il servait à présent comme un chien fidèle.

Bolitho se dirigea vers la lisse de dunette, les yeux fixés sur l'étrave. « Cette brume, monsieur Herrick, n'est pas si différente des brumes de la Manche. »

Les lèvres desséchées de Herrick s'entrouvrirent en un triste sourire. « Je n'aurais jamais cru que je regretterais la flotte de la Manche, Monsieur, mais comme j'aimerais entendre souffler le vent et sentir la morsure des embruns ! »

« Peut-être. » Bolitho semblait perdu dans ses pensées. « Mais j'ai le sentiment que la brise ne saurait tarder. »

Herrick le regarda fixement. Ce n'était pas une vantardise ni l'expression d'une simple espérance. Voilà, se dit-il, une autre image de la tranquille confiance de cet homme.

Ils entendirent un pas sur le pont derrière eux et Vibart dit d'une voix rauque : « Un mot, Monsieur. »

« Qu'y a-t-il ? »

« Mathias, Monsieur, votre comptable. » Vibart observait le visage impassible de Bolitho tout en poursuivant : « Il a fait une mauvaise chute dans la cale, Monsieur. »

« Est-ce grave ? »

Vibart secoua la tête. « Il ne passera pas la journée, je le crains. » Sa voix était dénuée de pitié. Bolitho se mordit la lèvre.

« Je l'ai envoyé moi-même vérifier les vivres. » Il releva soudain la tête, son visage assombri par l'inquiétude. « Etes-vous sûr qu'on ne puisse rien faire pour lui ? »

« C'est ce que dit le chirurgien. » Vibart semblait tout à fait indifférent. « En dehors des côtes qui sont fort enfoncées il a dans le crâne une fente où l'on pourrait passer un épissoir. »

« Je vois. » Bolitho fixait ses mains crispées sur la lisse. « Je le connaissais mal, mais c'était un gros travailleur et il cherchait

à faire de son mieux. » Il secoua la tête. « Mourir au combat est une chose, mais ceci…»

Herrick intervint rapidement. « Je vous trouverai un autre comptable, Monsieur. Il y a un nouveau, Ferguson, l'un de ceux que nous avons enrôlés à Falmouth. Il sait lire et écrire et ce genre de travail lui sera plus familier. » Herrick se souvenait de l'expression pitoyable de Ferguson lorsque le navire avait quitté Antigua. Il lui avait promis de l'aider à envoyer une lettre à sa femme. Peut-être pourrait-il, en le soulageant des tâches pénibles des matelots et du contrôle rigoureux des quartiers-maîtres, réparer en partie cette omission.

Herrick observait le visage grave de Bolitho, et s'émerveillait que le capitaine trouvât le temps de regretter la perte d'un homme, lorsqu'il était lui-même chargé de si lourdes responsabilités.

« Très bien, dit Bolitho, trouvez Ferguson et indiquez-lui ses fonctions ! »

Un cri tomba de la grand-hune. « Ohé, du pont ! Un grain par tribord avant ! »

Herrick courut au pavois en s'abritant les yeux de la main. Incrédule, il vit la risée légère qui s'approchait du navire encalminé. Il entendit bouger le gréement tandis que les voiles inertes revenaient lentement à la vie.

Bolitho se redressa, les mains crispées derrière son dos. « Que regardez-vous donc tous ? Activez un peu l'équipage, monsieur Herrick, et mettez le navire en route ! »

Herrick acquiesça. Il avait entrevu l'excitation sous l'éclat de Bolitho. Quand les voiles se remplirent et se mirent à claquer au-dessus de leurs têtes, le visage du capitaine se couvrit d'un plaisir presque enfantin.

Ce n'était pas une brise bien forte, mais elle suffisait pour faire avancer la *Phalarope*. L'eau gargouillait autour du gouvernail. Les bras grinçaient dans les poulies, les voiles s'orientaient pour saisir le moindre souffle, avides de profiter de cette vie qui leur était rendue.

Bolitho dit enfin : « Gardez le cap au nord-ouest quart nord, monsieur Herrick. Nous poursuivrons ce bord jusqu'au coucher du soleil ! »

« Bien, Monsieur. » Herrick le vit retourner au couronnement pour surveiller le léger sillage. Rien ne laissait entrevoir l'anxiété qu'il éprouvait sûrement, pensa-t-il. Ce vent n'était qu'un court répit. Il n'apportait pas la récompense de cette patrouille interminable et inutile. Pourtant, Bolitho agissait comme si tout était normal, extérieurement du moins.

Mais bientôt, la vigie devait montrer à nouveau qu'il ne faut jamais rien considérer comme normal. « Ohé, du pont ! Une voile par tribord avant ! » Herrick levait sa lorgnette, mais Bolitho intervint d'un ton sec. « Vous ne verrez rien d'ici, il y a comme une couverture de brume au nord à nous ! »

Vibart murmura : « Monsieur Neale, grimpez là-haut ! »

« Un instant. » La voix de Bolitho était d'un calme dangereux. « Allez-y donc, monsieur Herrick, je veux un œil expérimenté dans cet instant. »

Herrick courut jusqu'aux enfléchures du grand mât et se mit à grimper. Il sentit bien vite que son corps avait perdu tout entraînement et quand il atteignit l'élongis et les barres traversières du mât de hune, son cœur battait comme un tambour. Le matelot barbu se poussa pour lui faire place et pointa une main tachée de goudron.

« Là-bas, Monsieur, je ne peux pas bien distinguer encore ! »

Herrick, ignorant le navire qui oscillait sous ses pieds comme un jouet, ouvrit sa lorgnette. Il ne vit rien tout d'abord, que le soleil brillant à travers une couche de brume basse sur les innombrables miroirs de la mer ; puis il aperçut la voile et sentit quelque déception. La coque était dissimulée par le brouillard, mais la curieuse forme triangulaire de la voile faisait penser à une embarcation de petite taille, sans doute quelque lougre occupé au cabotage. Aucune valeur de prise et justifiant à peine qu'on le détruise, décida-t-il furieux. Il passa cette information au pont et vit que Bolitho le regardait.

« Un lougre, dites-vous ? » Bolitho semblait intéressé. « Ne le perdez pas de vue ! »

« Il ne nous a pas vus. » La vigie clignait des yeux vers la voile lointaine. « Je crois bien qu'on sera sur lui avant qu'il nous remarque. »

Herrick acquiesça puis regarda en bas où Vibart appelait. « A siffler, tout le monde sur le pont ! Paré à virer ! »

Bolitho avait donc décidé de se rapprocher. Herrick observa l'activité qui régnait soudain sur le pont. Il n'avait plus eu cette vision depuis l'époque où il était enseigne. Toutes ces petites silhouettes qui surgissaient en courant des entreponts, sans but apparent, et soudain se fondaient comme par magie en groupes disciplinés et dotés d'une intention précise. Il voyait les quartiers-maîtres vérifier leurs feuilles de quart, brailler des noms et des ordres. Çà et là, les officiers et les maîtres se tenaient comme de petits rochers isolés au milieu de la marée des matelots lancés au pas de course.

Les vergues s'orientèrent à nouveau, les voiles battirent avec indignation, tandis que la frégate modifiait son cap de deux quarts sur tribord. Herrick sentit trembler le mât et tenta de ne pas calculer le temps qu'il faudrait pour tomber jusque sur le pont.

Mais la brise qui avait effleuré la *Phalarope* avait atteint aussi l'autre voile, et comme la brume se dissipait autour de lui, le lougre prit de la vitesse et gîta vaillamment. Déjà une seconde voile tannée grimpait le long de son mât trapu.

La vigie mâchonna une carotte de tabac et dit avec calme : « Ça, c'est un Espagnol. Je reconnaîtrais ce gréement n'importe où. »

La voix de Bolitho vint interrompre les réflexions du lieutenant. « Vous pouvez redescendre, monsieur Herrick, et leste ! »

Herrick atteignit le pont, haletant et suant, pour trouver Bolitho qui l'attendait, le visage lourd de réflexion.

« Il est avantagé par rapport à nous, monsieur Herrick, ces brises légères lui sont beaucoup plus favorables. » Il eut un geste impatient vers le gaillard d'avant. « Dégagez les deux pièces de chasse et tirez devant son étrave. »

Herrick reprit son souffle et répondit en haletant : « Bien, Monsieur, mais il suffirait d'un boulet pour le réduire en pièces. »

Il vit poindre une sorte de gaieté dans les yeux gris quand Bolitho répondit : « Peut-être porte-t-il la cargaison la plus précieuse que l'on puisse trouver, monsieur Herrick ! »

Herrick le fixa, stupéfait. « Pardon, Monsieur ? »

Bolitho s'était retourné et regardait les canonniers courir vers l'avant, vers les deux pièces de neuf livres sur le gaillard. « Des renseignements, monsieur Herrick. Dans ces parages, le manque de renseignements peut faire perdre la guerre ! »

Un boulet suffit. Quand la grosse gerbe d'eau retomba en embruns au-delà de l'étrave du lougre, ses deux voiles s'abattirent l'une après l'autre et l'embarcation resta à rouler tristement, attendant le bon plaisir de la *Phalarope*.

La vaste cabine de Bolitho paraissait presque fraîche après la chaleur étouffante de la dunette et il dut se forcer à rester immobile près de la fenêtre de poupe, tandis que le tourbillon de ses pensées se calmait et qu'il imaginait la démarche suivante. Il lui fallut un effort véritable pour se rendre sourd aux bruits étouffés du bord et aux cris lointains. On mettait une chaloupe à la mer pour conduire un équipage de prise sur le lougre, lequel, à présent, ballottait malaisément sous le vent de la frégate. Bolitho avait réussi non sans peine à demeurer apparemment impassible pendant la transmission et l'exécution de ses ordres. Mais à la fin, il n'avait pu supporter les regards attentifs de ses officiers, ni échapper au brouhaha des conjectures de tous les matelots oisifs sur le pont. Quand il avait deviné le retour de la brise, cela avait semblé presque miraculeux et au moment où la vigie avait aperçu le lougre dans la brise, le capitaine avait senti toutes ses émotions longuement retenues se déchaîner comme un alcool brut. La longue attente, les irritations mineures passaient soudain au second plan, et même la honte qu'il ressentait de l'attitude adoptée par l'amiral envers la *Phalarope* pouvait être négligée, sinon oubliée.

On tapa à sa porte et il pivota, pris au dépourvu. « Entrez ! »

Il observa quelques secondes le matelot pâle qui se tenait incertain dans l'ouverture. Arrachant ses pensées du lougre, il eut un signe de tête vers le bureau près de la cloison.

« Vous êtes sans doute Ferguson. Vous travaillerez ici quand j'aurai besoin de vous ! » Le ton était tranchant ; par l'esprit il suivait toujours l'équipage invisible qui prenait possession du lougre.

Ferguson regarda autour de lui et cligna des yeux. « Oui, Monsieur. Je veux dire, bien capitaine ! » Il semblait nerveux, troublé.

Bolitho l'étudia avec plus de gentillesse. « Je vous donnerai d'autres détails sur vos fonctions un peu plus tard. Pour l'instant je suis occupé. » Il se retourna en sursaut, comme le petit Neale atteignait la porte, haletant.

« Monsieur ! » Il reprit son souffle non sans peine. « M. Okes a pris le lougre. »

« Je l'espère bien, intervint Bolitho sèchement. Son patron a toute une bordée de canons qui le regardent dans les yeux. »

Neale réfléchit à la chose. « Euh, oui, Monsieur ! » Il leva les yeux vers le visage calme de Bolitho. Manifestement, il se demandait comment son capitaine pouvait supporter de quitter le pont au moment où il se passait enfin quelque chose. Il ajouta : « La chaloupe revient, Monsieur. »

« Voilà ce que je voulais savoir, monsieur Neale ! » Bolitho observa par les fenêtres de poupe la mer déserte, sa surface griffée par une brise légère mais régulière. « Quand le canot sera à couple, veuillez transmettre mes compliments au capitaine Rennie et lui demander de garder séparément les officiers du lougre jusqu'à ce que je puisse les interroger. M. Okes pourra poursuivre la fouille du lougre et venir faire son rapport s'il trouve quelque chose. »

« Les officiers du lougre, Monsieur ? » Les yeux de Neale étaient grands comme des soucoupes.

« Même s'ils ne sont vêtus que de loques, garçon, ce sont des officiers ! » Bolitho regardait l'enseigne avec patience. « Et ne vous y trompez pas, ils connaissent ces eaux comme le creux de leur main. »

L'enseigne acquiesça et s'éclipsa rapidement. Bolitho se mit à arpenter sa cabine, puis s'arrêta près de la table où sa carte personnelle de la mer des Caraïbes était étalée, toujours disponible. La masse complexe des îles et des sondages, les

contours vagues, les descriptions douteuses étaient les indices d'une immense énigme. Il fronça les sourcils et se tourmenta le menton. La clé de la campagne tout entière se trouvait là, quelque part dans ce fouillis d'îles éparpillées. Qui la trouverait le premier serait vainqueur et le vaincu serait chassé des Caraïbes, à jamais.

Il traça la route de la *Phalarope* de la pointe d'un compas de laiton et s'arrêta à la petite croix tracée au crayon. Il ne pouvait servir à rien ici. À cinquante miles de là, peut-être Saint-Christophe soutenait-il encore le siège, tandis que, sous l'horizon, l'immense flotte du comte de Grasse pouvait se réunir pour lancer une dernière attaque sur les bases britanniques éparpillées. Une fois les Anglais chassés de ces îles, les Français et leurs alliés verraient l'Amérique du Sud se dérouler devant eux comme une carte. Ils commanderaient l'Atlantique nord et sud, et les richesses de l'Afrique et du reste du monde se trouveraient à portée de leurs mains.

Il écarta cette inquiétude en entendant sur le pont un bruit de pas et le claquement des mousquets.

Vibart apparut dans l'embrasure. « Les prisonniers sont à bord, Monsieur. » Il jeta un coup d'œil furieux à Ferguson qui semblait tenter de se rouler en boule à côté du bureau. « Il s'agit bien d'un lougre espagnol. Vingt hommes à bord en tout, mais aucune résistance. J'ai là le patron et ses deux aides, sous bonne garde, Monsieur ! »

« Bien ! » Bolitho observa la carte. « Vingt hommes, dites-vous ? C'est un bien gros équipage pour un si petit bateau. Les Espagnols sont en général plus regardants lorsqu'ils arment un navire, quel qu'il soit ! »

Vibart haussa les épaules. « M. Farquhar dit que le lougre faisait du cabotage côtier. Cela ne peut pas nous servir à grand-chose. »

« Je verrai le patron d'abord. Restez sur le pont et gardez l'œil sur les recherches de M. Okes à bord du lougre. Prévenez-moi s'il trouve quoi que ce soit. »

Le patron du lougre était un petit homme au teint basané, vêtu d'une chemise usée et d'un large pantalon de toile. Deux

anneaux d'or dansaient sous ses cheveux plats et ses pieds nus et sales complétaient cette image misérable.

À côté de lui, l'enseigne Farquhar paraissait élégant, presque irréel.

Bolitho, les yeux toujours fixés sur la carte, devinait le souffle irrégulier de l'Espagnol et les mouvements incertains de ses pieds nus sur le plancher. Il dit enfin : « Parle-t-il anglais ? »

« Non, Monsieur. » Farquhar semblait impatient. « Il ne sait que bredouiller trois mots. »

Bolitho n'avait pas levé le regard. D'un air presque dégagé, il répondit : « Alors, conduisez-le sur le pont et dites au capitaine d'arme de passer une corde à la grand-vergue. »

Farquhar recula, stupéfait. « Une corde, Monsieur ! Vous voulez donc le pendre ? »

« Évidemment ! » Bolitho mit un peu d'âpreté dans sa voix. « Il ne peut me servir à rien ! »

Les jambes de l'Espagnol lui manquèrent et il s'abattit aux pieds de Bolitho. Pleurant, sanglotant, il lui embrassait les genoux et les mots s'échappaient en torrent de ses lèvres.

« S'il vous plaît, capitaine, j'ai une femme et beaucoup de pauvres enfants ! » Les pleurs ruisselaient sur ses joues. « S'il vous plaît, Monsieur, pas *pendre !* » Ce dernier mot était presque un cri.

Bolitho s'écarta de l'étreinte de l'homme et dit très calme : « J'avais idée que la langue anglaise pourrait bien te revenir. » Puis il ajouta, un peu sec, à l'adresse de Farquhar : « Essayez donc cette ruse sur les deux autres et voyons ce que vous apprendrez. » Il revint au bonhomme gémissant par terre. « Debout à présent et réponds à mes questions, sans quoi tu seras vraiment pendu ! »

Il attendit quelques instants, songeant vaguement à ce qui aurait pu se produire si l'Espagnol avait été réellement incapable de parler l'anglais, puis il demanda : « Où allais-tu ? et que transportes-tu ? »

L'homme oscillait sur ses jambes, ses mains crasseuses jointes, comme en prière. « Je vais à Puerto Rico, capitaine. Je porte une petite cargaison de bois, un peu de sucre – et il se

tordit les mains. – Mais vous pouvez prendre tout, Excellence, juste épargner ma vie ! »

« Tiens ta langue ! » Bolitho regarda la carte. L'histoire était plausible. Les Caraïbes étaient pleines de ce genre de petits bateaux de commerce. Il poursuivit l'interrogatoire d'un ton brusque : « D'où viens-tu ? »

L'homme eut un sourire engageant. « Je vais tout partout, capitaine. » Il agitait vaguement les mains. « Je porte seulement de petites cargaisons, je gagne ma vie comme je peux. C'est dur, très dur, Excellence ! »

« Je t'ai posé une question. » Bolitho le fixait durement.

L'homme s'agita piteusement sous ce regard. « La Martinique, capitaine. J'ai un petit commerce là, mais je hais les Français, vous comprenez ? »

Bolitho baissa les yeux pour dissimuler son émotion. La Martinique : le quartier général de toutes les opérations navales françaises, la forteresse la mieux protégée de toutes les Caraïbes.

« Tu hais les Français, tes vaillants Alliés ! » Le sarcasme de Bolitho ne fut pas entièrement perdu pour l'Espagnol. « Bien, n'en parlons plus. Dis-moi simplement combien il y avait de navires dans la rade. »

Il vit les yeux de l'homme luire de peur et sut qu'il avait compris de quel mouillage il s'agissait.

« Beaucoup navires, Excellence », et il roulait les yeux. « Beaucoup grands navires. »

« Et qui commande tous ces grands navires ? » Bolitho avait peine à présent à ne pas laisser poindre l'anxiété dans sa voix.

« L'amiral français, Excellence. » L'Espagnol gonfla ses joues comme pour cracher sur le pont, mais il aperçut du coin de l'œil la sentinelle qui l'observait par la porte ouverte et avala bruyamment. « C'est un cochon de Français, celui-là. »

« Le comte de Grasse ? » L'homme acquiesça avec violence. « Mais vous savez tout, capitaine, vous êtes béni du Seigneur ! »

Bolitho leva les yeux. Farquhar entrait dans la cabine. « Eh bien ? »

« Juste quelques mots à eux deux, Monsieur. » Il semblait furieux de lui-même. « Mais j'ai cru comprendre qu'ils faisaient route sur Porto Rico. »

Bolitho appela la sentinelle : « Emmenez le prisonnier et mettez-le sous bonne garde. » Puis il ajouta, d'un air absent : « Ils mentent. Il vient de la Martinique. Jamais les Français ne lui laisseraient faire du cabotage alors que eux aussi peuvent à tout instant se trouver assiégés ! » Il tapota la carte. « Non, monsieur Farquhar ! Il vient bien de la Martinique mais sa destination est certainement autre ! »

Vibart entra, la tête penchée sous les barrots de ponts : « M. Okes annonce que la cargaison est à peu près telle que vous le savez déjà, Monsieur, mais il y a des espars de navire tout neufs et des barils de salaison sous le gros du chargement. » Il semblait hésitant. « Il y a également une grande quantité de toiles et de cordages neufs. »

« C'est bien ce que je pensais. » Bolitho se sentit étrangement soulagé. « Le lougre transportait des approvisionnements en provenance de la Martinique – son doigt courait tout au long des îles, sur la carte – mais où » ? Il passa du visage sombre de Vibart à celui de Farquhar, tout étonné encore. « Qu'on me ramène sur-le-champ le patron espagnol ! »

Bolitho se dirigea lentement vers les fenêtres de poupe et se pencha au-dessus de l'eau comme pour s'éclaircir l'esprit. L'Espagnol avait paru ravi de lui parler des navires français de la Martinique, alors qu'il aurait dû savoir qu'un navire britannique en patrouille connaissait ce renseignement. Peut-être imaginait-il que Bolitho avait laissé échapper le détail le plus important.

Il pivota tout d'une pièce, comme l'on poussait l'homme dans l'embrasure : « Écoute-moi bien ! » La voix était soigneusement maîtrisée, mais si rude que le patron du lougre fut pris d'un tremblement irrépressible. « Tu m'as menti. Je t'avais bien dit ce qui t'arriverait, n'est-ce pas ? » Il baissa encore la voix. « C'est la dernière fois que je te pose cette question : où allais-tu ? »

L'homme vacilla. « Je vous en prie, Excellence, ils me tueront s'ils savent ! »

« Et moi je te tuerai si tu me fais attendre ! » Il vit près de la porte Herrick qui le fixait, comme fasciné.

« Nous allions à l'île Mola, capitaine. » L'homme semblait avoir rétréci. « La cargaison était pour des navires, là-bas. »

Herrick et Farquhar échangèrent un coup d'œil stupéfait.

Bolitho se pencha sur la carte. « L'île Mola est hollandaise. » Il mesura la distance au compas. « Trente miles au nord-est de notre position actuelle. » Quand il leva la tête, son regard était dur, impitoyable. « Combien as-tu fait de voyages de ce genre ? »

« Beaucoup, Excellence. » L'Espagnol sembla proche de la nausée. « Il y a des soldats là-bas, des soldats français. Ils viennent du nord. Ils ont des navires aussi. »

Bolitho exhala un souffle prolongé. « Évidemment. Jamais de Grasse ne tenterait de lancer ses navires contre la Jamaïque ou n'importe quel autre objectif sans s'assurer une diversion et tout l'appui de l'armée. » Il regarda ses lieutenants : « Notre flotte surveille la Martinique au sud et attend que les Français bougent, et pendant ce temps, ils s'infiltrent dans les îles, en provenance du territoire américain, et se réunissent là pour un assaut énorme, définitif. »

« Il nous faut informer le *Cassius,* Monsieur », dit froidement Vibart. Herrick parla, de la porte. Sa voix était pleine d'ardeur : « Nous pourrions envoyer le lougre à la recherche du navire amiral, Monsieur, et rester ici, prêts à tout ! »

Bolitho ne parut pas les entendre. « Sentinelle, emmenez ce prisonnier et enfermez-le avec les autres. Veuillez transmettre mes compliments au maître de manœuvre et le prier de sélectionner dans l'équipage du lougre tous les hommes que nous pourrions enrôler sous serment. Je suppose que même la *Phalarope* leur paraîtra préférable à l'emprisonnement dans un ponton ! »

Le garde-marine sourit. « Bien, capitaine ! » Il poussa l'Espagnol du bout de son mousquet et l'emmena rapidement.

« Nous ne rencontrerons pas le *Cassius* avant deux jours. » Bolitho pensait tout haut. « A ce moment, peut-être sera-t-il trop tard. Cet Espagnol nous en a dit beaucoup, mais il ne peut pas tout savoir. Si les Français rassemblent des hommes et des navires dans cette île minuscule, c'est qu'ils pensent la quitter rapidement. J'estime qu'il est de notre devoir de nous rendre compte et de faire notre possible pour les en empêcher. »

Vibart avala sa salive. « Avez-vous l'intention de quitter le secteur de patrouille, Monsieur ? »

« Y voyez-vous une objection, monsieur Vibart ? » Bolitho le regardait avec calme.

« Cela n'est pas de mon ressort, Monsieur. » Vibart baissa les yeux sous le regard froid du capitaine.

Herrick intervint rapidement. « C'est un risque considérable, si j'ose le dire, Monsieur. »

« Comme toute chose qui vaut la peine d'être entreprise, monsieur Herrick. » Bolitho se redressa et ajouta rapidement : « Veuillez transmettre mes compliments à M. Proby et lui demander de faire virer et de mettre cap au nord-est. Nous allons serrer le vent. La nuit sera donc tombée avant que nous atteignions l'île Mola et d'ici là nous avons bien des choses à organiser, Messieurs. »

Il eut un coup d'œil circulaire et poursuivit : « Mettez un équipage de prise à bord du lougre et demandez à M. Okes de chercher à bord les signaux de reconnaissance. Cette île, à mon avis, doit être bien gardée. Nous aurons trop besoin du lougre pour l'envoyer à la recherche de l'amiral. »

« L'amiral ne sera pas content que vous agissiez ainsi, Monsieur », intervint Vibart, maussade.

« Et ma conscience ne me laisserait point de repos si je laissais mon prestige personnel passer avant ce devoir manifeste, monsieur Vibart. »

Il se tourna vers Herrick et Farquhar. « Voici une excellente opportunité pour chacun de vous. » Il fit une pause et jeta un coup d'œil tout autour de la cabine, « et pour le navire également ».

Bolitho attendit que la cabine se soit vidée pour retourner à la fenêtre. Il laissa une minute encore le doute envahir son

esprit. Il avait agi avec impétuosité, sans s'arrêter aux conséquences éventuelles. Habileté et compétence ne pouvaient suffire à remporter une bataille. Il y fallait encore une bonne part de chance et s'il se trompait aujourd'hui, toutes les chances du monde ne sauraient le sauver du désastre.

Il vit que Ferguson, près du bureau, l'observait comme un lapin hypnotisé et se rendit compte qu'il avait totalement oublié la présence de cet homme, mais l'histoire qu'il irait sans doute répéter dans l'entrepont ferait peut-être merveille pour le faible courage du navire, pensa-t-il vaguement. Si la *Phalarope* rencontrait cette fois une fortune favorable, tout serait différent.

Et dans le cas contraire ? Il haussa les épaules. Il n'y aurait guère de survivants pour en discuter.

Il entendit au-dessus de sa tête les matelots d'arrière qui réglaient les bras et sentit le pont s'incliner légèrement lorsque la frégate eut viré. Le petit lougre vint s'encadrer un instant dans la fenêtre avant de se poster sur la hanche de la *Phalarope* et Bolitho se demanda combien d'hommes avaient déjà maudit la vigie à l'œil trop vif qui avait aperçu l'embarcation.

Il remarqua tout haut : « A présent, vous aurez quelque chose à raconter à votre femme, Ferguson, et peut-être sera-t-elle fière de vous ! »

Bolitho se redressa dans la chambre du canot de service et laissa des mains le tirer sans cérémonie par-dessus le pavois bas du lougre. Il resta quelques secondes immobile, oscillant aux mouvements de ce pont inconnu pour laisser ses yeux s'accoutumer à l'obscurité et aux silhouettes pressées autour de lui.

Le canot s'était déjà écarté et se perdait dans la nuit, à l'exception du reflet blanchâtre des embruns autour des avirons. Bolitho tenta d'apercevoir la *Phalarope,* mais la frégate était bien cachée elle aussi, sans le moindre reflet de lumière pour trahir sa présence. Il tenta de se concentrer sur l'image que son esprit gardait de la carte et de l'île gisant à présent quelque part devant l'étrave camuse du petit lougre.

Le capitaine Rennie surgit de l'obscurité et dit à voix basse, quoique ce fût inutile : « J'ai entassé les gardes-marine en bas,

capitaine. Le sergent Garwood les fera tenir tranquilles jusqu'à ce que nous en ayons besoin. »

Bolitho acquiesça et tenta de vérifier une fois de plus s'il n'avait rien oublié. « Vous êtes-vous assuré que mousquets et pistolets sont déchargés ? »

« Oui, Monsieur ! » répondit Rennie, comme il eût dit « bien sûr ». L'explosion inopinée d'un mousquet amorcé, le coup de feu d'un soldat surpris, et leurs vies vaudraient encore moins qu'elles ne valaient à présent.

« Bien ! » Bolitho se dirigea vers l'arrière où Stockdale se tenait les jambes bien écartées près de la barre franche. La tête penchée, il observait les voiles battantes. L'aspirant Farquhar était accroupi à côté d'un paquet informe dans lequel Bolitho réussit à reconnaître l'infortuné patron espagnol. On l'avait emmené comme guide et comme otage.

Rennie demanda calmement : « Pensez-vous que nous parviendrons à terre sans ennui ? »

Bolitho regarda tout là-haut les étoiles resplendissantes. Un infime quartier de lune flottait dans le ciel au-dessus de son reflet d'argent. La nuit était assez sombre pour dissimuler n'importe quoi, presque trop sombre même.

Il répondit : « Nous verrons. À présent, faites servir et assurez-vous que le feu du compas soit dissimulé. » Il s'écarta de Rennie et de ses questions et longea le groupe de matelots tapis sur le pont, dont les yeux luisaient comme des billes tandis qu'ils le regardaient passer. Le raclement d'un sabre ou un cliquetis assourdi venait parfois de l'étrave où Mclntosh, l'un des seconds maîtres canonniers, passait une ultime inspection du pierrier gréé là en toute hâte. Il était chargé à mitraille et serait une arme redoutable à faible portée. Tout devait être parfaitement au point, pensa Bolitho sombrement. Peut-être n'aurait-on pas le temps de tirer un second coup.

Il se demanda ce que pensait Vibart, commis à la garde de la frégate avec plusieurs heures à attendre avant de pouvoir jouer un rôle dans l'expédition. Il revit aussi le visage de Herrick lorsqu'il avait annoncé qu'il emmenait le lieutenant Okes avec lui à bord du lougre. Herrick savait bien qu'il n'y avait pas d'autre choix. Okes était plus ancien que lui et il n'était que

justice de lui laisser une chance de se faire un nom ou de mourir avant Herrick. Le grade et l'ancienneté de Vibart en faisaient l'homme tout désigné pour prendre le commandement de la *Phalarope*. Et si Bolitho et Vibart étaient tués tous deux, Herrick pourrait encore s'élever dans la hiérarchie du commandement.

Bolitho fronça les sourcils dans l'ombre et maudit ces pensées morbides. Peut-être était-il déjà trop fatigué, trop épuisé par les préparatifs pour réfléchir encore. Toute la journée, tandis que la frégate louvoyait vers l'île Mola, il avait fallu agir, et rapidement. Les hommes et les armes avaient été transportés à bord du lougre et la cargaison de celui-ci jetée par-dessus bord, ou remorquée jusqu'à la *Phalarope* lorsqu'elle pouvait en faire usage. La cale minuscule du lougre était à présent bourrée de gardes-marine et les hommes avaient assez à faire à lutter contre la nausée que provoquaient en eux les puanteurs d'huile de poisson et de légumes aigres pour se soucier beaucoup de ce qui les attendait.

Mathias, le comptable de Bolitho, était mort, et on l'avait immergé avec une brève prière. C'est à peine si cet événement avait interrompu les préparatifs fébriles, et même son visage était presque effacé dans les mémoires.

Le lieutenant Okes trébucha sur le passavant, la tête enfoncée dans les épaules, comme s'il s'attendait à recevoir un coup porté par quelque objet invisible. Il scruta la silhouette attentive de Bolitho et murmura : « Tous les hommes sont prêts, Monsieur. » Sa voix était tendue, nerveuse.

Bolitho répondit d'un grognement. Le comportement de Okes l'inquiétait depuis quelque temps. Le jeune homme avait même offert de rester à bord de la frégate à la place de Herrick, chose étrange, malgré le danger : Bolitho savait que Okes n'était pas riche et une promotion inattendue, un récit favorable publié dans la *Gazette* pouvaient transformer sa carrière. Peut-être avait-il peur. Mais après tout, il eût fallu être fou furieux pour ne pas ressentir de crainte, pensa Bolitho.

Il répondit : « Nous apercevrons bientôt la pointe. Il devrait y avoir assez de brisants pour montrer sa position. » Il plissa les

yeux pour se forcer à revoir en esprit l'image qu'il s'était faite de l'île.

Elle avait à peu près la forme d'un fer à cheval, avec une baie profonde, bien abritée entre les deux pointes incurvées. Mais le village, situé du côté du large, sur le cap le plus proche, avait l'unique plage de toute l'île. D'après la carte et ce qu'il avait pu tirer du patron du lougre, le village était relié à la baie par un mauvais chemin qui franchissait sur un pont de bois un profond ravin. L'extrémité de la pointe était donc isolée par ce ravin et tout au sommet il y avait, semblait-il, une puissante batterie de canons. Probablement des pièces de vingt-quatre livres, capables de défendre sans peine la baie tout entière. Un banc de sable et quelques récifs isolés complétaient les défenses naturelles. En fait, l'approche était tout à fait impossible autrement qu'en plein jour et avec l'accord de la batterie. Il ne fallait pas s'étonner que les Français aient choisi cet endroit comme base.

« La pointe, capitaine ! » Un matelot tendait le doigt par le travers. « Là, Monsieur ! »

Bolitho acquiesça et retourna vers l'arrière. « Gouverne dessus, Stockdale, il doit y avoir une plage à un quart de mile devant nous, et une jetée de bois, si la parole de cet Espagnol vaut quelque chose. »

À l'étrave, un homme d'équipage balança la sonde à l'eau, puis dit d'une voix rauque : « Deux brasses de fond, capitaine. »

Deux brasses d'eau sous la quille et il restait encore du chemin à faire pour atteindre la terre. Cet endroit ne risquait vraiment pas d'être pris à l'improviste, sinon par une embarcation aussi petite que ce lougre. Leur plus gros atout était la surprise. Aucun homme de bon sens n'irait imaginer qu'un petit bateau pût oser s'approcher seul, dans l'obscurité totale, d'une île aussi bien gardée.

Belsey, le second maître, dit d'un ton bourru : « Je vois la jetée, capitaine. Regardez, là-bas ! »

Bolitho, conscient d'un picotement à l'épine dorsale, avala sa salive. Il remit son épée en place et s'assura que le pistolet à sa taille était à portée de main.

« Amenez-moi l'Espagnol ! » La tension lui faisait une voix rude et il entendit le prisonnier claquer des dents avec un bruit de castagnettes.

Il agrippa le bras de l'homme dont la terreur était sensible à l'odorat. L'heure était venue. Il fallait que l'Espagnol eût plus peur de Bolitho que de tout ce que l'ennemi pourrait faire. « Écoute-moi ! » Il secouait doucement l'homme à chaque mot. « Quand on va nous interpeller, tu sais ce que tu dois faire ? »

L'Espagnol acquiesça avec violence. « Montrer lanterne, donner le signal, Excellence ! »

« Et si on te demande pourquoi tu arrives de nuit, dis leur que tu as des dépêches pour le commandant de la garnison. »

« Mais, Excellence, on ne me donne jamais de dépêches ! »

« Tiens ta langue et réponds comme je te le dis. Comme je connais les sentinelles, ils s'en contenteront bien assez longtemps. »

La jetée surgissait lentement de l'ombre comme un doigt noir et au moment où les voiles descendaient en vitesse et où le lougre glissait silencieusement vers les grands pieux, une lanterne s'alluma brusquement et une voix cria : « Qui va là ? »

L'Espagnol ouvrit le volet de sa lanterne. Deux éclats longs, deux éclats brefs. D'une voix chevrotante, il se mit à bégayer son message, les mots entrecoupés de grandes aspirations. Il tremblait si fort que Farquhar devait le maintenir debout contre le mât, comme un cadavre.

La sentinelle appela un autre homme caché pour l'instant par une petite cabane au milieu de la jetée et Bolitho l'entendit rire. Il y eut un cliquetis de métal puis un autre, lorsque les sentinelles désarmèrent leurs mousquets.

L'étrave vint s'appuyer sur la jetée et Bolitho vit la sentinelle qui se penchait pour regarder le lougre accoster. L'homme avait remis son arme à l'épaule et la haute coiffe de son shako apparut un instant dans la lueur d'une longue pipe d'argile. Bolitho retint son souffle. Dans un instant, il saurait s'il avait bien choisi ses hommes.

Il vit un matelot, évoluant avec un calme calculé, gravir souplement la plus proche échelle de bois, l'amarre en main. La sentinelle lui dit quelque chose d'une voix assourdie en se

tournant pour le regarder passer le cordage sur une bitte d'amarrage.

Un second matelot, jusque-là accroupi à l'étrave, bondit droit en l'air, comme un chat. Les deux silhouettes oscillèrent un instant dans une sorte de danse macabre, mais sans faire le moindre bruit. Ce n'est que lorsque le marin relâcha son étreinte et coucha avec soin sur la jetée la sentinelle morte que Bolitho sut qu'il était temps d'agir.

Il jeta un ordre. « A grimper, au suivant ! »

Belsey se glissa par-dessus l'étrave et disparut derrière la cabane, suivi de l'autre matelot qui essuyait sur son pantalon la lame de son couteau.

Il y eut un peu plus de bruit cette fois : le ferraillement du mousquet qui tombait et une sorte de gargouillis, mais ce fut tout.

Bolitho se hissa sur la jetée, tremblant d'excitation contenue. « Bien ! monsieur Okes, faites débarquer votre bordée et emmenez-moi tout le monde au bout de la jetée, au galop. » Il arrêta du dos de la main un matelot qui se précipitait et gronda : « Silence. Il y a un poste de garde à l'autre bout ! »

Déjà les soldats de Rennie surgissaient non sans plaisir de la cale ; leurs baudriers blancs brillaient, fantomatiques, sur leurs uniformes. Rennie n'avait pas oublié son rôle. En quelques minutes, il avait divisé ses hommes en deux groupes et, sur un seul ordre bref, les deux files s'ébranlèrent au trot le long de la jetée vers le village silencieux.

Stockdale fut le dernier à quitter le lougre, son sabre pendant à son poignet comme un joujou.

Bolitho jeta un ultime coup d'œil circulaire et vérifia ses alignements. « Parfait, Stockdale, allons voir un peu ! »

CHAPITRE VIII

LE COUP DE MAIN

Bolitho leva le bras et derrière lui la file des matelots s'immobilisa dans un frottement de pieds. « Dix minutes de pause ! passez le mot ! »

Il attendit que le silence soit retombé sur la route escarpée puis ajouta tranquillement, à l'intention du lieutenant Okes : « Nous allons avancer encore un peu pour regarder ce pont. Ce n'est pas en restant ici à nous tracasser que nous aiderons les soldats de Rennie et il est déjà presque deux heures. Nous avons beaucoup à faire avant l'aube. » Il partit sans attendre de commentaire. Les pierres se détachaient sous ses pieds et il éprouvait une sensation nouvelle de légèreté. Tout avait si bien marché que la fatigue se faisait d'autant plus sentir. Une telle chance ne saurait durer.

Il y avait moins d'une heure que le lougre s'était amarré à la jetée. Après la mort des deux malheureuses sentinelles, les soldats du capitaine Rennie s'étaient emparés sans un bruit du petit poste de garde à l'extrémité de la route. Les soldats endormis – ils étaient dix – avaient été joyeusement assommés et plongés dans un sommeil plus profond, ou pire encore. Quant au sous-officier de garde, on s'en était saisi ; il était à présent ligoté, troussé comme un poulet terrorisé.

Bolitho avait laissé Rennie disperser ses hommes tout au long de la route et occuper la colline au-dessus du village. Ils pourraient tenir dans cette position, excepté devant un assaut vraiment massif, jusqu'au moment où les assaillants auraient achevé leur tâche.

Bolitho mit un genou à terre et plissa les yeux pour percer l'obscurité. Il apercevait à peine la silhouette d'un grand pont de bois à croisillons et, au-delà, la pointe isolée où la batterie

dormait toujours, inconsciente des événements. Solide, ce pont, pensa Bolitho. Large et assez fort pour laisser passer les canons et les approvisionnements, les boulets et tous les matériaux de construction des parapets et des embrasures. Une fois détruit, il faudrait du temps pour le rebâtir.

Tout près, une botte crissa et le sergent Garwood vint se pencher vers lui. « Le capitaine Rennie vous présente ses respects, capitaine. Les gardes-marine sont tous en place. Nous avons fait amarrer le lougre au bout de la jetée pour pouvoir couvrir notre retraite avec le pierrier. » Il eut un regard vers le pont. « J'aimerais bien avoir affaire à ces gens-là, Monsieur ! » Sa voix était chargée d'envie.

« Retournez près du capitaine Rennie et dites-lui de tenir la route jusqu'à notre retraite. » Bolitho sourit dans le noir. « Ne vous inquiétez pas, sergent, vous aurez votre compte de bataille d'ici à la fin de la nuit. »

Il vit le baudrier blanc s'évanouir dans l'ombre puis ajouta d'un ton net : « Parfait, monsieur Okes, faites approcher les hommes et qu'ils se tiennent tranquilles. Le premier qui fait un bruit sera fouetté. » Il se retourna vers le pont. Il y avait probablement une sentinelle à un bout, sinon aux deux. Il faudrait faire très vite.

Okes revint, essoufflé : « Tous là, Monsieur ! »

Farquhar était juste derrière lui, son visage pâle dans le clair de lune. Il dit : « J'ai choisi Glover pour ce travail, Monsieur. »

Bolitho approuva. C'était le matelot qui avait tué si proprement la première sentinelle.

« Parfait, qu'il y aille ! » Il regarda l'homme se glisser par-dessus les pierres et les buissons et disparaître instantanément dans l'ombre profonde du pont. Puis il ajouta lentement : « Souvenez-vous bien, garçons : si Glover manque la sentinelle et que l'alarme soit donnée, il faudra faire retraite à toute vitesse. » Il tira son épée et vit l'éclat mortel des sabres le long du chemin.

Il murmura à Okes : « M. Farquhar prendra cinq hommes et s'occupera des canons et du magasin à poudres. Mclntosh, le second maître canonnier, posera une bonne charge pour faire

sauter le pont après notre retraite. C'est compris ? » Okes hocha la tête. « Je… je crois, Monsieur ! »

« Il faut être sûr, monsieur Okes ! » Bolitho l'observa attentivement. Soudain, il souhaita avoir Herrick à ses côtés ; s'il venait à être tué avant la fin de l'expédition, comment Okes s'en tirerait-il ? Il poursuivit d'un ton égal : « D'après notre prisonnier espagnol, un sentier relie la batterie à l'intérieur de la baie. À peine la batterie prise, je descendrai jusqu'au bord pour voir ce que l'on peut faire des navires qui sont mouillés là. J'essaierai de mettre le feu à l'un d'eux ou à plusieurs et la *Phalarope* pourra se charger de quiconque tenterait de sortir de la baie. » Il se retourna comme Stockdale, tirant après lui l'Espagnol gémissant, surgissait des buissons, les dents luisant d'un blanc éclatant dans l'obscurité.

« Capitaine, Glover a sifflé. Il a fait son affaire à la sentinelle. »

Bolitho se redressa. Si seulement il avait mille hommes au lieu de soixante, pensa-t-il vaguement. Ils auraient pu prendre l'île et la garder intacte en attendant de l'aide. Il enfonça son chapeau sur ses yeux et jeta un coup d'œil à ses hommes. Heureusement qu'ils étaient triés sur le volet. Il n'y avait pas eu jusqu'ici le moindre incident justifiant des punitions ou même sa colère.

« Allons-y, garçons ! Vite et sans bruit, et pas d'histoire. » Il agita son épée et se rendit soudain compte que son visage était crispé en un sourire dément. « Suivez-moi ! »

Sur deux rangs, les matelots s'avancèrent à pas feutrés vers le pont. Bolitho se tenait juste devant les premiers, les yeux fixés sur le pont désert qui paraissait soudain très éloigné et très vulnérable.

Les pas clapotaient derrière lui et Bolitho n'eut pas besoin de tourner la tête pour savoir que l'approche bien ordonnée se transformait déjà en charge. Puis ses chaussures résonnèrent sur les planches de bois du pont. Il aperçut du coin de l'œil les remous furieux des vagues et entendit rugir le courant entre les murailles abruptes du ravin. Il faillit buter sur le corps étalé d'une sentinelle en uniforme et vit Glover qui l'attendait, le mousquet de l'homme en main.

Bolitho ne s'arrêta pas mais jeta : « Très bien, Glover, maintenant suivez-moi ! »

Un mur semi-circulaire percé de sabords carrés courait tout autour de l'extrémité du cap et Bolitho, les pieds glissant sur le chaume de buissons épineux et d'herbes sèches, compta sept ou huit gros canons tournés vers le large. Un monticule élevé avait été construit en arrière des pièces et il devina que ces travaux devaient protéger la poudrière.

Il y eut un cri étonné dans l'ombre au pied du mur et un soldat sembla surgir du sol devant Bolitho. Il vit ses dents briller et entendit l'inspiration rapide de l'homme qui se précipitait en avant, baïonnette dressée.

Glover, sur les talons de Bolitho, poussa un hurlement terrible et retomba embroché sur la lame, comme un porc égorgé. Bolitho sabra au hasard et sentit le choc ébranler la lame de son épée et son bras. Le soldat parut s'affaisser, le bras presque détaché du corps par la force du coup.

Il était déjà oublié lorsque les matelots surgirent sur le sol aplani, les yeux fous, à la recherche d'autres victimes.

Il ne restait que six soldats français, endormis dans une petite cabane de pierre à côté d'un grand feu de forge qui luisait encore avec malveillance et jetait une lumière mystérieuse sur les guirlandes de boulets ronds bien brillants et sur les sabres des matelots surexcités.

L'un des soldats s'assit, bouche bée, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Un sabre le coupa en deux avant qu'il eût pu crier et deux autres périrent dans un hurlement, alors qu'ils attrapaient leurs armes.

Bolitho ignora les bruits sinistres qui sortaient de la cabane et se pencha par-dessus le parapet pour regarder tout en bas le grand miroir calme de la baie. Deux gros navires étaient mouillés au milieu et deux autres plus petits au pied des falaises. Il voyait leurs feux de mouillage pareils à des feux follets sur l'eau calme. L'alarme n'avait pas été donnée. Rien ne rompait la tranquillité de la nuit. Bolitho sentit sur son front une sueur froide et se rendit compte que tout son corps tremblait irrépressiblement.

Farquhar se hissa près de lui. Son poignard brillait faiblement sur son vêtement sombre. « La batterie est à nous, Monsieur ! » Il dominait moins bien sa voix qu'à l'habitude et Bolitho sut que celui-là aussi, comme les autres, était la proie d'une fureur insensée.

L'aspirant ajouta d'un ton plus calme : « Huit pièces, Monsieur, dont deux de trente-deux livres ! » Il semblait impressionné. « En chauffant les boulets à la forge, les Français pourraient couler n'importe quel attaquant sans aucune peine ! En quelques secondes, un navire ainsi frappé serait en feu. »

Bolitho acquiesça puis montra du doigt les navires au mouillage. « J'aurais aimé faire l'essai là-dessus, mais le vacarme nous mettrait à dos l'île entière. » Il fit un geste vers les deux plus gros navires. « Ce sont des transports de troupes, mais les soldats doivent dormir sous la tente quelque part à terre. Les Français n'auraient rien à faire d'hommes trop engourdis et trop malades pour passer à l'attaque le moment venu. »

Okes arrivait en courant, tenant son épée devant lui comme un bouclier. « Et maintenant, Monsieur ? »

Bolitho regarda les étoiles. « Il fera jour dans deux heures. D'ici là, je veux que tous les canons soient encloués ou poussés par-dessus la falaise. Je préférerais même cette seconde solution, s'il était possible. Il ne resterait plus ensuite qu'à faire sauter la poudrière. »

Farquhar approuva. « J'ai déjà mis mes hommes au travail avec des anspects. Je crois que nous pourrons passer tous les canons par-dessus bord, Monsieur. »

« Parfait ! » Bolitho observait la respiration précipitée de Okes. « Occupez-vous du pont, monsieur Okes. Vous aurez à vous emparer de quiconque passerait sur la route, mais je crois qu'il faudrait un espion bien habile pour franchir les piquets de garde de Rennie. »

Le second maître Belsey intervint. « J'ai trouvé le sentier de la falaise, capitaine. Il conduit tout droit à la mer. Il y a deux chaloupes au mouillage en bas. » Il attendit un instant. « Faut-il y aller, Monsieur ? Mes hommes sont prêts. »

Bolitho fit un signe et regarda le maître s'éclipser. Belsey avait déjà montré qu'il était tout à fait capable de tenir son rôle dans l'affaire.

Longeant la cabane, le capitaine dit d'un ton brusque : « Sortez-moi ces hommes de là. Il y a beaucoup à faire encore ! » La dureté de sa voix était destinée à dissimuler plutôt son dégoût que sa colère. Il venait de voir trois matelots qui dépouillaient avec avidité les cadavres égorgés, tout en gloussant comme des vampires sur leurs victimes.

Il poursuivit, plus calme : « Préparez tout, monsieur Okes, mais ne vous retirez pas avant mon signal. Si je tombe, vous aurez à prendre le commandement et à agir au mieux. » Il frappa le sol de la pointe de son épée. « Mais quoi qu'il arrive, je veux que les canons soient détruits et que le magasin saute. Faites poser une bonne mèche sur le pont et assurez-vous que vos hommes savent ce qu'ils ont à faire. » Il frappa l'épaule de Okes et l'homme faillit tomber à genoux. « Cette visite valait la peine, monsieur Okes. À eux seuls, ces deux navires auraient pu transporter assez d'hommes pour envahir Antigua elle-même, au besoin. » Bolitho s'en alla rapidement vers le bord de la falaise où l'attendait Stockdale appuyé sur son sabre. Il s'arrêta et se retourna, envahi d'orgueil à l'idée de la façon dont tout s'était déroulé jusque-là. Les hommes s'activaient dans l'obscurité et l'un des énormes canons roulait déjà hors de son affût. Il aperçut Farquhar et Mclntosh penchés sur la boîte de fusées, entièrement absorbés dans leurs travaux de destruction, tandis que d'autres hommes chargeaient leurs mousquets et surveillaient le pont.

Bolitho tourna les talons et suivit Stockdale le long d'un escalier raide aux marches mal taillées. Comme il aimerait communiquer ce sentiment de fierté et de détermination à tout l'équipage de la *Phalarope !* pensa-t-il. Ce devait être possible. Il avait montré à ses hommes comment y parvenir.

Il faisait sombre et froid au pied des marches et il aperçut le petit groupe de matelots armés, déjà blottis dans l'une des chaloupes. « Voyez comme le navire le plus proche évite sur son ancre, Belsey » dit-il. Il montrait du doigt le petit sloop mouillé à moins de deux encablures de la jetée rudimentaire au pied des

falaises. Sa poupe était pointée vers le centre de la baie, son beaupré vers l'étroit passage qui séparait les deux pointes.

Belsey acquiesça et se frotta le menton. « Oui, capitaine. La marée monte. » Il se pencha et plongea le bras dans l'eau au bord des marches. « Je ne sens pas d'algues ici, capitaine. Le flot doit déjà être vieux. »

« Très juste. » Bolitho clignait des yeux, absorbé : « Nous allons aborder ce sloop. Il ne doit pas y avoir beaucoup de monde de quart. Ils se sentent certainement en sécurité au pied de cette batterie, comme je le serais à leur place. » Belsey acquiesça d'un air dubitatif. « Et après, capitaine ? » Il semblait prêt à accepter n'importe quoi, à présent.

« Nous allons y mettre le feu et le laisser dériver sur le plus proche transport. Tout cela va brûler comme une meule de foin. »

Le sourire du maître découvrit ses dents. « Ça va sérieusement donner l'alarme, capitaine ! »

Bolitho eut un rire bref. « On ne peut pas tout avoir sans payer. »

Il passa par-dessus les hommes pour atteindre la chambre. « Assourdissez les avirons, et soigneusement. Prenez vos chemises, n'importe quoi. » Il eut un regard rapide pour les étoiles. Était-ce son imagination ou semblaient-elles plus pâles que la dernière fois qu'il avait levé les yeux ? Il jeta : « Poussez, et souquez ferme ! »

Les pelles s'élevèrent puis retombèrent. Les hommes retenaient leur souffle, tandis que le canot s'écartait en crabe des falaises. Le courant gargouillait avec impatience sous le tableau arrière et la coque, pivotant d'un coup, fut prise par le gros du flot.

Bolitho posa la main sur le bras de Stockdale. « Laissez-le filer. La marée est notre alliée, ce soir. »

Il voyait à présent le sloop se détacher devant l'étrave de la chaloupe, son beaupré effilé pointant droit au-dessus de sa tête. Il murmura : « Doucement, garçons, doucement. » On voyait une lanterne à l'arrière, près de la dunette, et une autre faible lueur au pied du mât. C'était sans doute le panneau du poste d'équipage resté ouvert en raison de la tiédeur de la nuit.

« Rentrez les avirons. » Il grinçait des dents, tandis que les marins posaient avec soin les lourds avirons sur les bancs. Le moindre son résonnait comme un coup de tonnerre. « Barre au courant, Stockdale. » Il se pencha en avant. « Toi, là-bas, à l'étrave, prépare un grappin ! » Il ajouta pour lui-même : « Le bruit n'aura plus d'importance quand nous serons à bord. »

« Capitaine ! » Le chef de nage tendait le bras. « Regardez capitaine : un canot de garde ! »

Bolitho maudit son excès de confiance. En tournant la tête, il aperçut l'éclat blanc des pelles et entendit grincer les dames de nage à vingt mètres à peine.

Quelques matelots eurent des exclamations de surprise, mais Bolitho coupa court. « A toi brigadier, le grappin ! » La chaloupe vint s'appuyer gauchement en travers de l'étrave du sloop à l'instant même où le grappin s'élevait et mordait le pavois.

Tout parut se produire en même temps. On entendit des cris et des appels sur le canot de garde, suivis d'une volée désordonnée de coups de mousquets. À côté de Bolitho, le chef de nage poussa un cri et s'abattit en se tordant de douleur par-dessus la lisse. Tout en se débattant il s'enfonça dans l'eau noire. Les balles s'incrustaient avec un bruit mat dans la chaloupe et dans le bordé du sloop.

Les hommes hésitèrent lorsqu'un visage apparut au-dessus d'eux et que l'explosion rageuse d'un coup de pistolet éclaira brièvement le canot. Belsey baissa la tête tout en lançant des jurons féroces et un autre homme tomba, gémissant : un flot de sang jaillissait de son épaule.

Bolitho courut le long du canot qui pivotait sur lui-même et bondit jusqu'au pavois du sloop. Ses pieds battirent un instant au-dessus de l'eau puis il fit un rétablissement et franchit la lisse, pour être écrasé sous le poids d'un autre matelot qui l'avait suivi.

Il se remit sur pieds comme le reste de son petit groupe se hissait à ses côtés. Le malencontreux défenseur du sloop gisait bouche ouverte, l'œil fixe, dans une mare de sang. Un second homme apparut soudain, nu, par le panneau ouvert, lança un cri de terreur et s'enfuit en claquant le capot derrière lui.

Bolitho remit son épée au fourreau et dit calmement : « Cela nous épargnera d'avoir à les poursuivre. » Puis, comme le canot de garde lançait une nouvelle mousquetade, il cria : « Vous savez ce que vous avez à faire, Belsey : coupez le câble et mettez quelqu'un à la barre. »

Ses hommes couraient dans le noir sur le pont, en criant et hurlant comme des fous. On eût dit qu'ils n'avaient fait que cela toute leur vie. Loin derrière, Bolitho entendit la sonnerie rauque d'une trompette suivie d'un roulement de tambour strident. Il se représentait fort bien la panique et le désordre des équipages engourdis de sommeil, dégringolant de leurs hamacs pour répondre à l'appel aux armes.

« Le câble est coupé, capitaine », cria une voix à l'étrave.

« Très bien. Laissez le courant nous prendre ! » Bolitho courut à la lisse et tenta de percer l'obscurité du côté du plus proche transport de troupes. Les feux étaient plus nombreux à présent et il lui sembla apercevoir les sabords qui s'ouvraient sur le pont supérieur. La colère fera bientôt place à la prudence, se dit-il.

« Le feu au bateau, Belsey. » Il montrait le mât : « Commencez là-bas. »

Il observa, fasciné, les hommes affairés de Belsey qui renversaient le feu de mouillage sur un redoutable mélange d'huile, de cordages et de morceaux de toile. Le résultat fut aussi rapide que terrifiant. Les flammes, dans un rugissement sauvage, s'élancèrent dans les haubans et envahirent tout l'avant du pont. De grandes langues de feu illuminaient toute la baie, faisant ressortir en noir les autres navires sur ce paysage infernal. Gréement et cordages s'enflammèrent en craquant tandis que le feu courait au long des câbles goudronnés jusqu'aux voilures soigneusement ferlées. Les espars et le bordé desséchés par le soleil et soigneusement peints prenaient feu comme de l'amadou. La chaleur monta encore, consumant avidement tout le bateau, tandis que les hommes reculaient, stupéfaits de la violence de leurs destructions.

Bolitho regagna l'arrière à tâtons dans la fumée suffocante pour s'écarter de la fournaise. Il fut heureux que Belsey n'eût pas oublié d'ouvrir le panneau. D'ailleurs, la plus grande part de

l'équipage du sloop avait déjà sauté par-dessus bord et nageait ou se noyait aux alentours de son univers en feu.

Bolitho se pencha en toussant sur la dunette pour observer le gros navire de transport. Toute trace de sa colère belliqueuse avait disparu : les ponts semblaient envahis de silhouettes lancées au pas de course. Les officiers et les hommes couraient à leurs postes et se cognaient les uns aux autres, tout en surveillant avec horreur l'approche du brûlot.

Le second transport filait déjà son câble par le bout, mais le plus proche n'avait pas la moindre chance. Quelques hommes avaient dû comprendre que la collision était inévitable et Bolitho aperçut les nombreuses petites gerbes blanches qu'ils faisaient le long du bord en sautant à l'eau. Il y eut des coups de pistolet, aussi, et il devina que les officiers français s'affairaient à rétablir le calme et l'ordre jusqu'à la dernière minute.

Belsey amena à l'arrière ses hommes, suffoquant et toussant, puis cria : « Temps de partir, Monsieur ! » Il souriait malgré la fumée qui le faisait pleurer.

Bolitho tendit le bras : « Le canot est amarré sous la poupe. Descendez, garçons, et vite. La Sainte-Barbe ne va pas tarder à sauter ! »

Un par un, les matelots se laissèrent glisser le long du cordage dans le petit canot qui oscillait à l'arrière. Bolitho descendit le dernier, les poumons brûlés par la chaleur des flammes, presque aveuglé.

Stockdale beugla : « A souquer, tous ensemble ! » Le canot s'écarta. Les yeux des hommes brillaient blancs dans la lueur cruelle du sloop en feu, à la dérive. Plusieurs matelots français nageaient autour d'eux et l'un tenta même de se hisser à bord du canot surchargé, mais Stockdale le repoussa et Bolitho entendit les cris de l'homme se perdre dans le lointain.

L'un des matelots cria : « Grand Dieu, il est pris ! » Effectivement, le sloop avait atteint l'autre navire et les flammes couraient déjà tout au long de ses mâts, réduisant en cendres les voiles à demi déferlées sous la brise.

« Souquez ferme, les gars ! » Bolitho se retourna pour regarder, à la fois satisfait et effrayé du succès terrifiant de son attaque.

La poudrière du sloop explosa et l'onde de choc fit bondir le petit canot sous les pieds des marins de Bolitho. Le joli bateau, si tranquille au mouillage une demi-heure auparavant, se plia en deux et disparut sous l'eau, crépitant et sifflant ; mais il avait rempli sa tâche : le transport était en feu de l'étrave à la poupe. Son mât de misaine et son grand mât s'abattaient déjà dans un jaillissement de flammes et de fumée épaisse.

Du second transport, on ne voyait rien à travers le voile de fumée, mais Bolitho savait qu'il ne lui restait que deux possibilités : soit tenter de s'écarter en remorque et risquer le sort de l'autre navire, soit dériver jusqu'à terre pour n'être plus qu'un débris inutile lorsque la marée descendrait.

« Je vois des feux au fond de la baie, Monsieur » dit Belsey. « Ce doit être là que les troupes sont campées. »

Bolitho essuya son visage noirci par la fumée et approuva. « Nous aurons bientôt toute la ruche à nos trousses. » Leur navire détruit, sans batterie pour les protéger, les soldats français n'auraient que plus d'ardeur à mourir pour venger leur déshonneur, se dit-il sombrement.

Mais c'était fait, et bien mieux qu'il ne l'avait espéré. Peut-être à l'avenir se souviendrait-on de ce jour en parlant de la *Phalarope*.

Le lieutenant Matthew Okes regardait du haut de la batterie, effrayé, hébété par le furieux holocauste et le tonnerre des explosions. Il sentait sur son visage le souffle chaud du navire en feu et ses narines se rebellaient contre la puanteur du bois brûlé et de tant d'autres horreurs qu'il ne pouvait que deviner.

Farquhar dit d'un ton tranchant : « Il est temps d'envoyer les canons par-dessus le bord. »

Okes acquiesça, muet, les yeux toujours fixés sur le transport de troupes en feu qui roulait lentement d'un côté. Des hommes nageaient et flottaient au milieu des innombrables fragments et des débris consumés et l'eau scintillante était sans cesse trouée par les épaves que projetaient les explosions assourdies à l'intérieur de la coque en ruine. À travers le nuage

de fumée, il apercevait vaguement le second navire, échoué déjà et ses mâts dangereusement inclinés.

Il entendit derrière lui le bruit des cales que l'on tirait, puis un hourra entrecoupé, quand les matelots poussèrent le premier canon par-dessus le bord de la falaise et qu'il descendit jusqu'aux rochers. Une seconde, puis une troisième pièce suivirent le même chemin, et il entendit Mclntosh crier à ses hommes de pousser de tout leur poids sur les derniers.

Okes sentait la force se retirer de ses membres. Il avait envie de courir pour échapper à la scène d'enfer et de destruction qui éclairait toute la baie en un paysage de flammes rouges et de fumée parsemée d'étincelles. Tout ceci était folie pure, une chose que nul d'entre eux ne pouvait maîtriser.

Il n'y avait pas trace de Bolitho et même si le capitaine avait réussi à s'échapper de son brûlot en dérive, il lui faudrait longtemps encore pour revenir jusqu'à la pointe.

« Regardez, Monsieur, dit Farquhar, on voit des troupes arriver sur la colline ! »

À l'instant où Okes détournait les yeux, le vaisseau eut un dernier mouvement de roulis et disparut sous l'eau. La lueur farouche s'éteignit aussitôt comme une chandelle soufflée et la baie fut à nouveau plongée dans l'eau profonde. Okes cligna des yeux dans la fumée et s'aperçut pour la première fois que le ciel était plus clair et qu'une teinte grise ourlait les collines au-delà du mouillage. La lueur des navires en flammes avait caché l'approche précautionneuse de l'aube et à présent, suivant la direction du bras de Farquhar, il vit avec une terreur croissante un faible reflet de baïonnettes et les couleurs vives d'un étendard qui s'avançait inexorablement par-dessus la colline la plus proche, comme une chenille mécanique.

Ses yeux passèrent des troupes en marche au pont, de sa position sur la batterie jusqu'au bout de la route côtière. D'une voix qu'il ne reconnut pas lui-même, il cria : « Préparez-vous à faire sauter la poudrière, monsieur Farquhar ! » Il regardait autour de lui comme un animal pris au piège. « Je dois voir Rennie immédiatement. Faites le nécessaire ici ! »

Il se mit à marcher très vite pour s'éloigner, ignorant les regards curieux des matelots et l'interrogation chargée de

mépris sur le visage de Farquhar. Ses pensées affolées semblaient commander directement à ses pieds et soudain, il prit sa course, le souffle court et douloureux. Ses chaussures glissaient sur les pierres et l'herbe sèche, tandis qu'il courait aveuglément à travers le pont, le long des matelots armés qui en gardaient l'extrémité, puis sur la route, à découvert. Il apercevait çà et là les taches écarlates que faisaient les gardes-marine accroupis au milieu des fougères de la colline et il se rendit compte avec horreur qu'il apercevait déjà la plage, là en bas, et le petit groupe de maisons au-delà de la jetée. La lumière croissante ajoutait à son impression de nudité et il crut même entendre le bruit cadencé des pas des soldats français avançant régulièrement pour lui couper la route de la mer.

Au tournant du chemin, il faillit tomber sur le capitaine Rennie, confortablement assis sur une touffe d'herbe, son bicorne et son épée bien rangés à côté de lui. Un pâté à demi dévoré était posé bien d'aplomb sur ses genoux et quand Okes s'arrêta en trébuchant, Rennie lui jeta un coup d'œil, tout en s'essuyant les lèvres de son mouchoir.

« Délicieux ! » Il regardait avec curiosité derrière Okes. « On a l'air de s'occuper là-bas ! »

Okes se retourna comme un fou. C'en était trop. Il avait envie de crier, de secouer Rennie, de lui faire comprendre l'énormité du danger.

Rennie plissa les yeux mais dit calmement : « Un pâté de poulet. J'en avais presque oublié le goût. » Il esquissa un geste par-dessus son épaule, sans quitter des yeux le visage terrifié d'Okes. « C'est un Hollandais du village qui m'a apporté ça pendant la nuit, savez-vous ? De bien braves gens, en fait. Comme il est dommage de faire la guerre, n'est-ce pas ? » Il se releva et enveloppa soigneusement le reste du pâté dans son mouchoir, puis dit d'une voix tranquille : « Vous feriez mieux de me dire ce qui se passe. »

Okes fit un effort terrible pour retrouver son souffle. « Les Français arrivent, là derrière, derrière la colline ! »

« Je sais. Mes hommes les ont déjà vus. » Rennie le regardait avec calme. « Que pensiez-vous qu'ils feraient ? »

L'indifférence manifeste du soldat rendit à Okes le peu de force qui lui manquait. « Vous pouvez commencer à faire retraite. J'ai donné ordre de faire sauter la poudrière. »

Il baissa les yeux. « Le pont sautera dès que Mclntosh sera prêt. » Rennie l'observa fixement. « Mais, le capitaine… Comment, par l'enfer, pourra-t-il revenir sans pont ? » Il attrapa son chapeau et tendit la main vers son épée. « Il vaut mieux que j'aille voir ce qui se passe là-haut. » Okes lui barra le chemin, les yeux étincelants. « Vous connaissez les ordres. Je dois prendre le commandement si quoi que ce soit survient au capitaine. Votre devoir est de couvrir la retraite. »

Le sergent Garwood apparut sur le chemin, sa demi-pique scintillant dans le jour naissant. « Mon capitaine. » Il ignora Okes. « Les Français arrivent. Il y a presque une compagnie qui descend sur notre flanc. Je crois que le reste va essayer de faire le tour du village pour nous prendre par-derrière. »

Rennie hocha la tête, soudain grave. « Très bien, je viens ; je viens tout de suite. »

Il se retourna vers Okes et lui dit lentement. « Vous allez certainement attendre encore un peu. Il faut du temps pour revenir en canot jusqu'à la pointe ? »

Okes pivota sur ses talons comme une vague mousquetade résonnait derrière la colline. « Retournez près de vos hommes, capitaine Rennie. Je crois connaître *mon* devoir ! » Rennie haussa les épaules et escalada rapidement la pente de la colline en direction des coups de feu. Lorsqu'il se retourna, il vit la fumée venue de la baie qui dérivait à travers la pointe en un mur compact et il tenta d'imaginer le tableau de ces dévastations.

La silhouette d'Okes lancé au pas de course se détachait, fragile et perdue, sur la colline et l'eau scintillante au pied de la falaise. « Je l'espère, monsieur Okes ! » lança tout haut Rennie à la colline déserte, puis il se retourna et se mit à courir vers ses positions et ses hommes.

Okes trouva Mclntosh déjà accroupi à l'extrémité du pont, tendant la tête pour observer l'un des massifs chevalets de bois.

« Paré ? » Okes avait peine à se retenir de crier. « Alors, êtes-vous prêt ? »

Mclntosh acquiesça. « Oui, Monsieur. Une fusée de deux minutes et une de quatre minutes pour la poudrière. » Il frottait ses mains rugueuses. « M. Farquhar attend en haut de la batterie pour allumer aussitôt que le capitaine sera revenu. »

Okes vacilla puis reprit son contrôle. « Attendez ici ! » Il repartit en courant et à peine avait-il atteint les abords de la batterie qu'il donna un coup de sifflet et cria : « A dégager la pointe ! Repliez-vous par ici ! »

Surpris, les matelots rassemblèrent leurs armes et se hâtèrent vers le pont. La plupart avaient vu approcher les soldats et ils n'avaient pas besoin d'un ordre réitéré.

Un quartier-maître, le visage sale et taché par la fumée, s'approcha du lieutenant haletant. « Demande pardon, Monsieur, le capitaine n'est pas revenu. »

« Oui, oui, je sais. » Okes le regardait d'un œil vitreux. « Allez avec les autres et faites traverser le pont. Attendez-moi là et soyez prêts à marcher ! » Il scrutait la fumée. « Où est M. Farquhar ? »

L'homme haussa les épaules. « Il a descendu les marches, Monsieur, il disait qu'il aurait plus de chances de voir à travers la fumée de là-bas. »

Okes s'approcha des murs de la batterie et chercha leur appui. Tous les matelots partis, les sabords vides, l'endroit paraissait étrangement mort. Il se força à aller jusqu'en haut du sentier. Il n'y avait aucune trace de Farquhar, ni de quiconque d'ailleurs.

On entendit une nouvelle mousquetade mêlée de hourras sauvages et ses jambes se mirent à marcher comme s'il en avait perdu le contrôle. Il alla jusqu'à la porte ouverte de la poudrière et resta plusieurs secondes à fixer la mèche toute prête et la corde à feu qui se consumait à côté. Ce n'était pas de sa faute, se dit-il. Il ne pouvait rien faire d'autre. Il s'affaissa, à genoux, les yeux pleins de la fumée et de l'image de Bolitho s'approchant du sloop au mouillage.

Au diable ! au diable tous ! Il dut affermir son poignet en le tenant de l'autre main pour attraper la corde à feu et la mettre au contact de la mèche.

Envahi par la nausée, il se releva en titubant et se mit à courir vers le pont.

Mclntosh le regardait sans comprendre.

« Allume donc, idiot ! » Okes avait déjà parcouru la moitié du pont. « Ou bien reste là et saute avec la poudrière. »

Mclntosh mit le feu à la mèche et se hâta vers le pont. Il rattrapa Okes au détour du chemin et lui dit d'une voix entrecoupée. « Où est M. Farquhar, Monsieur, et qu'est-il arrivé au capitaine ? »

Okes gronda : « A la plage tout le monde. » Pour Mclntosh il ajouta : « Tous morts, comme vous si les Français vous rattrapent ! »

Il y eut un grondement de tonnerre suivi presque immédiatement d'une seconde explosion, plus sèche. La force des détonations sembla étouffer le feu des mousquets et les cris lointains de sorte que l'île tout entière parut assourdie par les bruits.

Le grondement sourd ne cessait pas et Okes entendit un fracas terrible quand le pont s'effondra dans le ravin comme un fagot de petit bois.

Chose étrange, il pouvait marcher à présent et ses pieds se déplaçaient presque d'un pas régulier, tandis qu'il suivait ses hommes sur la route vers la jetée et la sécurité.

Il avait agi de la seule manière possible. Il gardait les yeux fixés sur la jetée. La *seule* manière. Les autres s'en rendraient bientôt compte eux aussi. Il imagina le visage de sa femme lorsqu'elle lirait le compte rendu dans la *Gazette*.

« Le lieutenant Matthew Okes, qui assuma toute la responsabilité de ce hardi coup de main après la mort du chef de l'expédition, mérite des félicitations pour sa valeur et l'ardeur avec laquelle il poussa l'attaque à fond malgré la supériorité de l'ennemi. »

Il ralentit, s'arrêta. Un groupe de gardes-marine surgissait des broussailles et prenait position sur la route même.

L'un d'eux cria : « Les voilà, ils arrivent, les gars ! » La voix du sergent Garwood tonna derrière le sommet de la colline. « Retenez votre feu, mes enfants, prêts maintenant, attention, feu ! »

Le dernier ordre tomba à l'instant où une ligne de soldats en uniforme bleu surgissait au pas de charge au-dessus d'eux et commençait à courir vers la plage. Quand la fumée des coups de feu se fut dispersée, Okes vit les soldats reculer, laissant quelques-uns de leurs camarades crier et se tordre dans l'herbe.

« Rechargez ! Prenez votre temps ! » Garwood était très calme. « Visez bas, les gars ! »

Une autre volée de balles, mais cette fois, les soldats étaient plus nombreux et plus déterminés, malgré leurs pertes. Çà et là un garde-marine gisait mort. Et plusieurs autres redescendaient lentement la colline derrière leurs camarades.

Okes vit Rennie impassible sur un tertre ; ignorant des meilleurs tireurs ennemis, il commandait la retraite de son petit groupe. Le lieutenant sentit l'envie laisser en lui place à la haine. Jamais Rennie n'aurait agi comme il venait de le faire. Il aurait attendu Bolitho et laissé tout le monde mourir pour rien.

Okes cria : « Tous au lougre ! Faites vite ! »

Les marins coururent à toutes jambes vers la jetée, portant leurs compagnons blessés et lançant des encouragements aux soldats. Un siècle plus tard, sembla-t-il à Okes, tous ses hommes étaient à bord et les derniers gardes-marine se repliaient le long de la jetée. Une fraîche brise matinale était prête à remplir les voiles du lougre. Et à peine le dernier soldat eut-il embarqué, haletant, que le bateau s'écarta.

Lançant un rugissement furieux, les soldats français surgirent du couvert et chargèrent vers la jetée. Toutes les petites taches bleues des uniformes convergeaient en une force compacte et lorsqu'ils atteignirent la jetée elle-même, ils ne formaient plus qu'une masse ennemie.

Mclntosh, tapi à l'étrave, visait le long de son pierrier. Il méprisait les mousquetades sporadiques et attendit que les soldats soient groupés en une foule confuse et hurlante pour tirer sur son cordon. « Voilà, mes jolis ! » Il se redressa d'un coup dans le bateau qui tanguait. La charge de mitraille avait tracé un sillon parmi les soldats, comme une faux. « Ça c'est pour le capitaine et pour les autres ! »

Avant que la seconde vague de soldats n'atteigne la scène de carnage sur la jetée, le lougre avait viré de bord et faisait cap sur

le large. Le silence régnait à bord à présent et même lorsque les mâts inclinés de la *Phalarope* apparurent derrière le cap et que la frégate s'approcha de la petite embarcation comme un aîné tutélaire, les hommes épuisés ne purent lancer le moindre hourra.

Okes regardait derrière lui l'île, la fumée et le contour vague de la batterie sur la pointe. C'était fini.

Le lougre devait être abandonné après l'expédition ; aussi Okes fit-il accoster la *Phalarope* d'où des mains surgirent nombreuses pour embarquer les blessés et les vainqueurs silencieux.

Le capitaine Rennie fit un pas de côté pour laisser Okes escalader la muraille de la frégate. Il dit : « Après *vous,* monsieur Okes, je m'en voudrais de gâcher votre entrée ce matin ! »

Okes le regarda fixement, la bouche ouverte, prêt à répondre, puis il lut l'hostilité froide dans les yeux de Rennie et se ravisa. Il faudrait supporter la jalousie, se dit-il fermement. Il allait avoir à s'en accommoder.

Il attrapa les chaînes et se hissa par-dessus le pavois de la frégate. Un instant encore, il regarda autour de lui le pont familier. Il était vivant.

CHAPITRE IX
LA DÉFAITE

Bolitho ne se souvenait pas d'avoir entendu exploser la poudrière. C'était plus une sensation, ou la fin de l'un de ces cauchemars d'où l'on s'éveille encore plus inquiet de la réalité qui vous attend. Il se rappelait avoir été assis à l'arrière du canot surchargé et à demi coulé et avoir regardé l'eau siffler, bouillonner à l'endroit où le transport de troupes avait fait son dernier plongeon. Après la brûlure aveuglante des flammes, ses yeux étaient brouillés par la disparition soudaine du navire et par l'ombre qui s'étendait à présent sur la baie enfermée dans ses collines, pour cacher la peine et la terreur.

Ses hommes riaient et bavardaient sous l'effet du soulagement et de l'excitation, mais à l'instant où Bolitho se retournait pour tenter d'apercevoir les rochers perfidement entassés au pied de la falaise, le monde entier sembla exploser en une secousse gigantesque. Des roches s'abattirent en pluie sur l'eau et comme les hommes tiraient désespérément sur leurs avirons, un énorme morceau de roc arraché à la falaise vint frapper comme un marteau l'étrave du canot et Bolitho trébucha, se redressant, tandis que la mer s'engouffrait joyeusement dans le canot dangereusement gîté.

On eût dit que ce bombardement n'aurait pas de cesse. Le capitaine vit un homme entraîné sous l'eau par tout un pan de falaise pendant qu'il tentait d'escalader les rochers. Belsey tomba en jurant dans l'eau profonde, et lorsque Stockdale le tira à grand-peine sur la rive, il poussa un cri de douleur. « Mon bras ! Dieu, mon bras est cassé ! »

Bolitho, abasourdi, reprenait peu à peu ses esprits, tout en lançant des encouragements à ses hommes à demi noyés ; il refusait de croire à ce qu'il savait être la vérité. Quelqu'un avait

mis le feu à la poudrière sans attendre son retour ni celui de ses hommes. La consolation était faible de savoir que si le canot avait accosté quelques minutes plus tôt, ils auraient tous sauté avec la batterie et son magasin.

Il lança un appel : « Suivez-moi, garçons, nous allons longer le bord de l'eau par les rochers. La marée descend et on devrait pouvoir atteindre facilement les marches. » Il avançait à tâtons, sachant qu'ils le suivraient. Il n'y avait rien d'autre à faire. Tout au bout de la baie, il entendait des cris frénétiques et la sonnerie pressante d'une trompette. Les Français avaient assez à faire de sauver leurs hommes pour se soucier des auteurs du coup de main, mais cela ne durerait pas et leur vengeance serait rapide et définitive.

Il s'arrêta en titubant et cligna des yeux dans la fumée âcre. La pâle lueur matinale qui filtrait dans le ravin abrupt détaillait clairement les restes du pont. Il était inutile désormais d'escalader le sentier. Il n'y avait plus aucun moyen de regagner la plage.

Un matelot ahuri le dépassa en courant puis resta là, bouche bée devant ces débris. « Les salauds ! » Sa voix tremblait de désespoir. « Les sales maudits lâches de salauds ! »

« Silence ! » Bolitho repoussa l'homme vers les autres. « Il y avait certainement une bonne raison pour faire sauter le pont si tôt. » Mais il vit l'expression de Stockdale, et sut que le chef de canot avait lu le mensonge dans ses yeux.

Belsey gémit et s'appuya contre Stockdale. « Ils nous ont laissés crever là. Ils ont couru pour sauver leur précieuse peau ! »

Bolitho leva la main. « Taisez-vous ! » Il avait la tête penchée. « Ecoutez…»

Un matelot parla brusquement. « Là-bas, capitaine, j'ai entendu quelque chose, moi aussi ! »

Ils escaladèrent les poutres fumantes et déchiquetées, puis le premier matelot recula avec un cri d'horreur. L'enseigne Farquhar était assis, le dos appuyé à la paroi rugueuse du ravin, immobilisé par une énorme poutre. À ses côtés, gisait une jambe coupée net.

Farquhar ouvrit les yeux et dit, avec peine : « C'est vous, capitaine, Dieu merci. J'ai cru que j'allais mourir là tout seul. » Voyant leur expression, il réussit à sourire péniblement : « Ce n'est pas ma jambe, Monsieur, c'est celle de notre prisonnier espagnol. »

Bolitho jeta un regard autour de lui, puis vers le ciel qui s'éclaircissait. « Bien. Soulevez cette poutre pour le dégager, avec grand soin. » Il s'agenouilla près du jeune enseigne et passa rapidement les mains sous l'énorme pièce de bois sans quitter des yeux les traits crispés de Farquhar, ses doigts explorant le corps prisonnier.

Farquhar dit, les dents serrées : « Rien de cassé, on dirait. » Il se laissa aller en arrière et ferma les yeux, tandis que la poutre tremblait et commençait à bouger. « J'étais allé voir si vous arriviez, Monsieur. Et puis, je suis revenu vers la poudrière et j'ai vu que la fusée était presque consumée. » Il semblait près de s'évanouir. « J'ai attrapé notre Espagnol et j'ai couru vers le pont. Mais comme nous l'atteignions, tout a sauté et a dégringolé dans le ravin » – il eut une grimace – « et nous avec ! »

La poutre était dégagée à présent et Bolitho serra les dents en voyant les restes de leur prisonnier écrabouillé. Il questionna d'une voix rauque : « Comment cela s'est-il produit ? »

Deux hommes avaient remis Farquhar sur ses pieds, mais ses jambes cédèrent sous lui et Stockdale dit d'un ton bourru : « Eh là, je vais porter le jeune monsieur, capitaine ! »

Farquhar s'accrocha à l'épaule de Stockdale : « Je suis vraiment désolé, Monsieur, tout ira bien dans un moment. » La question de Bolitho lui revint à l'esprit et il dit vaguement : « Je ne comprends pas, Monsieur, je ne peux encore croire que cela soit. »

Bolitho tira le poignard de la ceinture de Farquhar et le tendit à l'un des matelots. « Tenez, faites avec ça une bonne attelle pour le bras de monsieur Belsey. Cela suffira bien jusqu'à ce que nous ayons regagné la *Phalarope*. »

Belsey surveillait les doigts maladroits des hommes en grognant : « Attention à ce que vous faites, vous travaillez comme deux vieilles catins aveugles. »

Bolitho longea lentement la cale de pierre couverte d'algues. Quatorze hommes en le comptant, dont l'un avec le bras cassé et un autre délirant déjà à demi, une balle dans l'épaule. Farquhar aussi semblait sur le point de perdre conscience. Le capitaine tenta de repousser l'amertume et les soupçons. Il serait temps plus tard. Pour l'instant, il lui fallait mettre ses hommes en sécurité. Le reste de la petite troupe était sans aucun doute déjà à bord du lougre. Il se sentit soudain plus calme. Quoi qu'il advînt à présent, il avait réussi dans sa tâche. Les deux transports étaient détruits, sans oublier un sloop de valeur, et sans sa batterie, l'île Mola serait inutile aux Français et à leurs alliés pour un temps assez long.

Stockdale lança un appel guttural. « La seconde chaloupe, capitaine, elle doit encore être amarrée à la jetée, là où nous l'avons laissée ! »

Bolitho escalada les rochers humides pour aller regarder le canot. Ce n'était pas une bien belle embarcation : rapiécée, usée, avec quatre avirons seulement et un bout de toile enroulée sur le mât, à tout hasard. La garnison ne devait guère s'en servir que pour rendre visite aux navires dans le port.

Il dit sombrement : « Faites-les embarquer, Stockdale, il faudra nous en contenter. »

Un rayon de soleil perça soudain par-dessus la pointe et vint scintiller en eau profonde. Sans aucun effort, Bolitho aperçut au fond de l'eau la culasse brillante de l'un des canons de la batterie, tombé au ras de la chaloupe. Il s'en était vraiment fallu de peu que toute retraite leur fût coupée.

« Quatre hommes aux avirons, les autres prendront le quart à tour de rôle pour écoper et pour faire vigie. »

Belsey s'assit non sans peine et regarda son bras. Le membre cassé, soigneusement enveloppé avec son éclisse dans un assortiment de chiffons et de débris de vêtements, était tendu devant lui comme une massue. Il secoua la tête. « Ça m'étonnerait bien, que diable, de pouvoir jamais me servir encore de cette patte ! »

« A déborder, nage partout ! » Bolitho s'accroupit sur la lisse et poussa franchement la barre. Comme le canot partait à toute vitesse dans le courant, il regarda la crête noircie de la

pointe et se demanda ce qui avait bien pu se produire au cours de ces dernières minutes avant que Farquhar ne fût jeté vers une mort presque certaine.

Farquhar bougea faiblement au fond du bateau et jeta : « Souque ferme, Robinson. Je t'écorche vif si tu ne fais pas ton devoir ! »

Malgré sa détresse, Bolitho ne put s'empêcher de sourire. Les expériences de Farquhar n'avaient pas adouci son sentiment du devoir.

Les avirons s'élevaient et s'abaissaient avec régularité et la chaloupe s'éloignait de la pointe enveloppée dans son nuage de fumée.

À l'étrave, un homme exprima ce que pensait Bolitho, mais cette fois il ne put trouver de mots pour le réprimander. Le matelot s'était retourné vers les hommes qui peinaient aux avirons en disant aigrement : « Parti ! Regardez, garçons, ce foutu navire est parti sans nous ! »

Farquhar commenta, amer : « Il a dû passer derrière l'île, nous ne le rattraperons plus. »

« Je sais ! » Bolitho s'abrita les yeux pour observer, pensif, le tronçon de mât. « Hissez-moi ce bout de toile, garçons, nous allons nous écarter de l'île Mola et faire cap sur la plus proche terre amie. » Son ton sec dissimulait ses doutes et sa colère.

Stockdale passa un chiffon humide sur le front du matelot blessé et murmura : « Un miracle serait le bienvenu, capitaine. »

Bolitho ôta son habit en lambeaux et le regarda avec calme. « Je crains que ce ne soit pas de mon ressort, Stockdale, mais je tâcherai d'y penser. »

Il s'installa à la barre et mit le cap sur le soleil levant.

Le lieutenant Thomas Herrick écouta la cloche qui annonçait la fin du premier petit quart. Puis il reprit son va-et-vient à travers la dunette.

Avec une brise tiède établie par la hanche, la *Phalarope* avait vite regagné sa zone de patrouille. Pourtant, Herrick ne trouvait, dans cette rapidité, que de l'appréhension et un sentiment de perte. Il n'avait pas encore réussi à admettre ce qui

s'était produit et ressentait cette même angoisse intérieure qui l'avait étreint lorsque le petit groupe fatigué avait escaladé la muraille de la frégate après le coup de main.

À cet instant, il avait refusé d'accepter l'absence de Bolitho. Puis il avait vu le visage sombre de Rennie et senti la nervosité et l'incertitude des autres matelots et des gardes-marine. Seul Okes semblait insensible au désastre. Non, se reprit Herrick tout en cherchant à revivre exactement l'instant où Okes avait embarqué. Ce n'était pas exactement de l'insensibilité. Il y avait en lui une sorte de suffisance circonspecte, parfaitement déplacée. Herrick avait voulu l'interroger, mais Vibart avait appelé Okes sur la dunette où il se morfondait en silence depuis le départ du groupe de débarquement.

Rennie faisait preuve de réticences insolites. Mais comme Herrick persistait, le garde-marine avait répondu brièvement : « C'était une mission dangereuse, Thomas. Il faut toujours s'attendre que de telles choses arrivent. » Il observait Okes qui parlait d'un ton saccadé au premier lieutenant et il avait ajouté, amer : « On m'a envoyé sur ce navire avec mon détachement pour renforcer la discipline, pour protéger les officiers de toute menace de mutinerie. » Ses yeux flamboyaient d'une colère soudaine. « Il semblerait à présent que les officiers de la *Phalarope* dussent être protégés les uns des autres ! » Rennie avait achevé : « Je dois m'occuper de mes blessés. Pour eux du moins, il n'est aucune raison de honte ! »

Herrick avait alors interrogé Mclntosh, le second maître canonnier. Celui-ci avait jeté un coup d'œil inquiet vers la dunette avant de répondre : « Que puis-je vous dire, Monsieur, j'ai fait mon devoir. M. Farquhar est le seul qui ait pu voir ce qui se passait ! » Il avait fait un geste las vers l'arrière. « Et il est là-bas, mort comme les autres ! »

« Mais vous pensez que quelque chose a mal tourné, n'est-ce pas ? » La voix de Herrick était rauque.

« Vous savez bien que je ne peux pas me permettre de vous répondre, monsieur Herrick ! » L'homme regardait débarquer du lougre les matelots blessés et épuisés. « Ça m'a donné bien de la peine et bien du mal pour en venir là où je suis. Vous savez bien ce qui m'arriverait si je faisais des accusations ! »

Herrick l'avait laissé partir, l'œil méprisant ; mais au fond de son cœur, il savait pertinemment que Mclntosh avait raison.

Il se raidit en entendant près de lui le pas lourd de Vibart.

« Veuillez siffler tout le monde à l'arrière, monsieur Herrick, je veux leur dire ce que nous allons faire. » Vibart semblait très calme. Dans ses yeux, seul un certain éclat trahissait soit l'excitation, soit le triomphe.

« Etes-vous sûr que nous ne puissions plus rien tenter ? » dit Herrick.

Vibart regardait les vagues derrière lui. « Je vous l'ai dit ce matin, M. Herrick, tout comme j'ai exprimé mes craintes au capitaine. L'aventure était dangereuse, téméraire. Son succès est heureux pour nous tous, mais Bolitho savait quels risques il prenait. Il n'y a rien de plus à dire. » Herrick insista. « Mais le lieutenant Okes est-il *certain ?* »

« Son rapport m'a donné toute satisfaction. » La voix se faisait plus tranchante. « Cela suffit ! » Il marcha pesamment vers la lisse au vent et renifla avec bruit. « Enfin, nous avons regagné notre secteur. À présent, nous pouvons prendre contact avec le navire amiral. »

Herrick dit quelques mots rapides à l'enseigne Neale et le regarda courir vers l'avant, puis il entendit les seconds maîtres qui criaient : « Tout le monde à l'arrière ! Tout le monde à l'arrière ! »

Comme les hommes surgissaient de l'entrepont, il s'approcha de Vibart et lui dit lentement : « C'était un bon officier. Je crois tout de même qu'il aurait pu s'échapper. »

« Je vous prierai de garder vos opinions pour vous-même, monsieur Herrick ! » Les yeux profondément enfoncés étincelaient de rage. « Peut-être vous considériez-vous comme l'un de ses favoris, mais je n'aurai pas de telles faiblesses. » Il tourna le dos au visage fermé de Herrick, quand Quintal, le maître bosco, touchant son bonnet, grogna : « Tout le monde est là, Monsieur ! »

Vibart s'approcha de la lisse de dunette et scruta tous les visages levés vers lui. Herrick, près des hommes de barre, observait Vibart.

« Nous reprenons notre patrouille », dit le second. « Nous prendrons langue sous peu avec l'amiral et je lui parlerai en temps voulu de notre grand succès ! »

Herrick sentit son corps trembler de colère. C'était donc un grand succès à présent ! Bolitho vivant, tout cela n'était que témérité et danger. Mais maintenant que Vibart pouvait en tirer avantage, l'histoire avait déjà changé.

« Je ne suis pas satisfait du récent relâchement de la discipline du bord et j'entends que ce navire retrouve désormais un comportement normal. »

Vibart, le visage en feu, regardait l'équipage assemblé.

Herrick se sentit écœuré. Il aime ça, pensa-t-il. Il est vraiment heureux que Bolitho soit mort.

Herrick se retourna comme Okes franchissait la descente de la cabine et marchait vers lui d'un pas incertain. Herrick lui prit la manche et murmura âprement : « Qu'avez-vous dit à Vibart, Matthew ? Pour l'amour de Dieu, que vous arrive-t-il ? »

Okes recula. « Je ne lui ai rien dit que la vérité. Dois-je être blâmé pour les malheurs de Bolitho ? »

« Et le jeune Farquhar, l'avez-vous vu mourir ? » Okes détourna les yeux : « Bien entendu. Que diable voulez-vous dire ? » Mais il y avait un tremblement dans sa voix et Herrick se souvint soudain du comportement de Okes pendant le combat avec le corsaire, sa peur, sa terreur complète. Un homme ne change pas du jour au lendemain.

« Je veux savoir, Matthew, vous feriez mieux de me le dire tout de suite ! »

Okes semblait s'être repris et lorsqu'il regarda Herrick, ses yeux étaient opaques, sans expression. « J'ai dit la vérité, sacrebleu ! » Il tenta un sourire. « Mais ne vous tracassez pas trop, vous allez passer second lieutenant. »

Herrick fit un pas en arrière et le regarda avec dégoût. « Et vous premier lieutenant, sans aucun doute. Vibart et vous serez les héros de l'affaire ! »

Le visage de Okes se vida de ses couleurs. « Comment osez-vous ? Vous n'y étiez pas et il est facile d'être jaloux et insultant. Bolitho n'était qu'un homme, après tout. »

« Et vous n'êtes pas digne de cirer ses bottes ! » Herrick pivota sur lui-même tandis que Vibart s'interposait entre eux.

« Je ne veux pas de querelles à bord de mon navire, monsieur Herrick. Encore la moindre chose et je vous signale au livre de bord ! » Il eut pour Okes un regard dur. « Descendez dans ma cabine, j'ai certaines choses à vous dire. »

Herrick les regarda partir, nauséeux, impuissant.

Le petit Neale lui demanda tout bas : « Qu'est-ce que tout cela veut dire, Monsieur ? »

Herrick baissa les yeux vers lui, le visage grave : « Cela veut dire que nous devrons prendre bien garde au cours des semaines à venir, mon garçon. À présent que le capitaine a disparu, il n'y a plus de sécurité ici. »

Il se raidit en voyant Evans, le commis, qui se pressait vers l'arrière, une expression chagrine sur son visage de furet. Derrière lui, Thain, le capitaine d'arme, poussait deux matelots à l'air effrayé. Son visage ne laissa aucun doute à Herrick sur ce qui allait se produire : le fouet, encore le fouet. Toutes les vieilles rancunes dissimulées tant que Bolitho commandait allaient réapparaître au grand jour comme des plaies puantes.

Il regarda Evans en face et lui dit sèchement : « Eh bien, qu'y a-t-il à présent ? »

Evans eut un sourire nerveux : « J'ai pris ces deux hommes sur le fait, en train de voler du rhum ! »

Herrick sentit le cœur lui manquer et il appela les deux hommes : « Est-ce vrai ? » Il s'aperçut que tous deux avaient pris part au coup de main.

L'un des matelots lui dit d'un ton maussade : « Oui, Monsieur, le rhum était pour un de nos compagnons, il a été blessé, nous pensions que ça l'aiderait. » Son camarade hocha la tête en signe d'accord.

Herrick prit Evans à part. « C'est peut-être vrai ! »

« Mais oui, c'est vrai ! » Evans le fixait, stupéfait. « Mais cela n'a rien à voir. Un vol est un vol, il n'y a pas d'excuses et vous le savez bien ! » Il regardait Herrick avec une joie mal dissimulée. « Vous feriez mieux d'informer M. Vibart ! » Il se redressa d'un air important : « Ou je le ferai moi-même, monsieur Herrick ! »

« Ne prenez pas vos grands airs avec moi, Evans. » Le visage de Herrick n'était qu'un masque de fureur. « Ou je vous briserai, croyez-moi. » Mais sa colère était inutile. Il ne pouvait rien faire qu'avertir Vibart.

Il confia le quart à Neale et descendit avec lassitude. La sentinelle lui ouvrit la porte de la cabine avant qu'il l'ait atteinte. Herrick devina que le soldat avait prévu sa surprise. Vibart avait emménagé dans les appartements de Bolitho. Cela ne fit qu'ajouter au sentiment de cauchemar et d'irréalité dans lequel Herrick se sentait flotter. Vibart leva les yeux du bureau et l'observa fixement. « Deux hommes à punir. » Herrick aperçut Okes penché contre les fenêtres de poupe, le visage pensif.

Vibart se renversa sur sa chaise. « Dites « Monsieur « quand vous vous adressez à moi, monsieur Herrick ! » Il fronça les sourcils. « Je ne comprends pas pourquoi vous vous acharnez ainsi à aggraver votre position ! » Il poursuivit froidement : « Faites une note au livre de bord, monsieur Herrick ; punition demain matin dès qu'on aura piqué huit coups. Deux douzaines de coups de fouet chacun. »

Herrick avala sa salive. « Mais je ne vous ai pas encore dit ce qu'ils ont fait, Monsieur ! »

« Inutile ! » Vibart montrait la clairevoie ouverte. « Il se trouve que j'ai entendu votre conversation insensée avec M. Evans, et je dois vous signaler que je n'approuve pas votre apparente indulgence pour des hommes qui mentent et volent. »

Herrick sentit les parois de la cabine se resserrer sur lui. « Est-ce tout ? » Il avala à nouveau *« Monsieur »*.

« Pour l'instant. » Vibart semblait presque détendu. « Nous mettrons cap au sud dans une heure. Tâchez que vos hommes ne se relâchent pas pendant votre quart. »

« Bien, Monsieur ! » Herrick sentit son estomac se contracter en un nœud de muscles durs comme pierre.

Sorti de la cabine, il se retourna un instant. La porte était refermée et la sentinelle regardait droit devant elle sous la lanterne oscillante. On eût dit que Pomfret était revenu s'asseoir là-bas dans la grande cabine. Herrick secoua la tête et remonta l'échelle vers la dunette. Tout avait repris la même apparence, à

tel point qu'il se demanda si Pomfret était vraiment la source de ce climat qui avait fait de la *Phalarope* un enfer flottant.

Lorsqu'il revint sur le pont, il vit que le soleil s'était rapproché de l'horizon. La mer était vide. Un immense désert argent et pourpre avec un horizon aigu comme une lame de couteau.

Dans ces solitudes, le capitaine d'un navire était Dieu lui-même, pensa-t-il amèrement. Sous les ordres de Bolitho, il avait enfin entrevu ce que détermination et compréhension voulaient dire, et après Pomfret, cela lui avait paru une nouvelle chance de vie.

Il regarda vers l'arrière, vers le couronnement, comme s'il s'attendait à y trouver la haute silhouette de Bolitho surveillant le réglage des voiles ou attendant simplement que le soleil atteigne l'horizon. Herrick n'avait jamais dérangé le capitaine dans ces instants, mais il avait profité de toute occasion pour améliorer sa propre compréhension de l'homme. Il revoyait encore en esprit le profil net, la bouche ferme qui pouvaient accuser au même instant l'amusement et la tristesse. Il semblait impossible qu'un tel homme ait été balayé, effacé du monde.

Il reprit son lent va-et-vient, le menton enfoui dans sa poitrine. Ici-bas, pensait-il, on ne peut jamais se fier à rien.

La nuit parut froide et morose aux hommes fatigués de la chaloupe et même ceux qui avaient maudit le soleil brûlant et qui s'étaient plaints de leur soif ardente ne trouvaient aucun réconfort dans l'obscurité.

Bolitho se dirigea en tâtonnant vers l'arrière où Farquhar était assis à côté de la barre. Il venait, avec l'aide de Stockdale, de faire glisser à la mer un marin mort, sous le regard silencieux des autres. Les pires souffrances de sa blessure et de la soif avaient été épargnées à cet homme demeuré presque inconscient depuis qu'il avait été blessé par le matelot de garde sur le pont du sloop. La chaloupe avançait si lentement, sous sa voilure minuscule, que le corps sembla mettre un siècle à disparaître sur l'arrière. Il n'y avait même pas une ancre à bord pour lester le cadavre. En fait, il n'y avait pas grand-chose dans

le canot, tout juste un baril d'eau corrompue, la ration d'une journée : une tasse par homme, à peine.

Bolitho s'allongea dans la chambre et regarda le ciel scintillant d'étoiles. « Faites du plein sud, si vous pouvez ! » Il se sentait desséché, endolori de fatigue. « J'aimerais un peu plus de vent dans cette satanée voile ! »

« Je crois que dans ce cas le bateau coulerait, Monsieur, répondit Farquhar, il paraît pourri et mangé aux vers » !

Bolitho allongea ses jambes, tout en pensant au lent écoulement du temps. Ce n'était que la première journée. Que serait la suivante, et la suivante encore ?

Les hommes étaient assez tranquilles, mais cela aussi pouvait être un danger. Leur premier soulagement d'avoir échappé aux Français pourrait vite laisser place à la défiance et aux récriminations. L'infortune d'être prisonniers de guerre leur semblerait peut-être un bienfait vis-à-vis de cette mort vivante, sans eau ni nourriture.

Farquhar parla d'un ton absent : « Les collines du Hampshire doivent porter de la neige à présent. Tous les moutons sont rentrés à l'étable et les fermiers assis auprès du feu boivent de bonnes bières. » Il se lécha les lèvres. « Peut-être quelques-uns d'entre eux pensent-ils à nous. » Bolitho acquiesça. Il sentait ses paupières se fermer. « Quelques-uns. » Il pensa à son père dans la grande maison, sous la rangée des portraits attentifs. Il ne resterait plus d'héritier pour porter le nom de la famille, se dit-il tristement. Peut-être quelque riche marchand achèterait-il la maison à la mort de son père et trouverait-il le temps de s'étonner des portraits et des reliques, souvenirs de tant d'actions, de tant d'hommes bien vite oubliés. Il dit : « Je vais essayer de dormir une heure. Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose. » Il ferma les yeux et n'entendit même pas la réponse de Farquhar.

Puis il sentit qu'on lui secouait le bras, que le canot roulait et oscillait et que les matelots apathiques revenaient à la vie et se rassemblaient tout excités à l'étrave. Un instant encore, il imagina qu'il rêvait. Puis il entendit Farquhar crier : « Regardez, Monsieur, il est revenu nous chercher tout de même. »

Bolitho se mit sur ses pieds, ses yeux douloureux cherchant à percer l'obscurité par-dessus la tête de ses hommes, et il l'aperçut. C'était plus une absence d'étoiles familières qu'une forme réelle. Mais peu à peu, il distingua les contours d'un objet plus sombre : un navire.

« Fais un feu, Stockdale, jeta-t-il. Enflamme un chiffon. » Le croissant de lune jetait un reflet d'argent dans les voiles lointaines et Bolitho distingua sur le manteau noir de la nuit le trait plus sombre encore des mâts inclinés et du gréement. C'était bien une frégate.

La torche improvisée grésilla puis s'enflamma d'un coup, de sorte qu'ils furent à nouveau aveuglés, incapables de voir au-delà des bords du bateau. Certains des hommes criaient de joie. D'autres s'étreignaient, souriant comme des enfants.

« Nous allons donc connaître la solution du mystère, monsieur Farquhar ! » Bolitho poussait la barre dessous quand le navire changea de forme et s'approcha silencieusement. Il entendit grincer les vergues, battre les voiles prises à contre comme la frégate mettait en panne. Il lui parut entendre un cri lointain et un bruit de course.

« Amène la voile, Stockdale », dit-il. « Vous autres, à l'avant, préparez-vous à attraper une amarre. » Mais personne n'avait besoin de ces encouragements.

Le beaupré oscillait à quelques pieds d'eux et quand Stockdale alluma une nouvelle torche, Bolitho sentit une étreinte glacée lui enserrer le cœur. La figure de proue de la frégate dansait et voltigeait dans la lumière comme un être vivant. C'était un démon doré, brandissant deux fourches comme deux armes de guerre.

Stockdale jeta la torche à l'eau et se retourna vers Bolitho : « Avez-vous vu, capitaine ? Avez-vous vu ? »

Bolitho laissa retomber le bras. « Oui, Stockdale, c'est *l'Andiron.* »

La joie et les hourras s'éteignirent dans la chaloupe aussi vite que la torche. Les hommes restèrent debout ou assis, comme frappés par la foudre, tandis que des lanternes s'allumaient sur le pont de la frégate et qu'un grappin accrochait la lisse du canot.

Les matelots s'écartèrent pour laisser passer Bolitho qui s'avançait vers l'avant et attrapait l'échelle de corde tout juste apparue. Il était trop fatigué encore, trop abasourdi par le renversement de la situation pour garder une idée précise des événements. Son esprit n'enregistrait que de brèves images irréelles, agrandies et déformées par les taches de lumière du cercle de lanterne. Des baïonnettes scintillantes et une rangée de visages curieux.

Quand il pénétra dans la lumière, il entendit un mélange d'exclamations et de commentaires. Une voix irlandaise lança : « C'est un officier anglais. » Une autre, chargée d'un accent colonial et nasillard, intervint : « Diable oui ! c'est un capitaine. »

Un par un, les hommes de la *Phalarope* escaladaient la muraille pour être poussés en ligne contre le passavant. Un officier en habit sombre et bicorne se fraya un chemin à travers la foule et regarda Bolitho avec amusement.

« Bienvenue à bord, capitaine. C'est un vrai plaisir ! » Il se retourna et cria. « Enfermez-moi les hommes et flanquez donc un boulet rond dans ce cercueil flottant. » Il ajouta à l'intention d'un nègre gigantesque : « Sépare les officiers du reste et amène-les à l'arrière. » Puis il eut une courbette ironique pour Bolitho. « A présent, si vous voulez bien venir avec moi, je suis sûr que le capitaine sera ravi de faire votre connaissance. »

Malgré la lumière incertaine des lanternes, Bolitho distinguait les détails familiers du pont du navire corsaire. Il se souvint avec une netteté frappante de la dernière fois où il était venu à bord faire visite à son ami le capitaine Masterman, officier grave mais amical qui, au contraire de beaucoup de ses contemporains, était toujours prêt à partager son savoir et son expérience. Il répondait avec plaisir aux innombrables questions de Bolitho.

Ce souvenir l'aida à lutter contre son désespoir intense, de sorte qu'il redressa automatiquement les épaules et ressentit une certaine satisfaction en voyant les marques et les réparations rudimentaires des dommages faits par les bordées de la *Phalarope*. Le capitaine de *l'Andiron* devait faire cap sur l'île Mola pour terminer ses réparations, pensa-t-il. Peut-être la

cargaison d'espars et de toile saisie à bord du lougre était-elle destinée au seul *Andiron*.

Il dut baisser la tête pour suivre l'officier sous la large dunette. À chaque pas, il voyait des groupes de matelots curieux rassemblés pour le regarder passer. C'était visiblement un équipage mélangé. Certains, ouvertement hostiles, lançaient des insultes au passage, d'autres baissaient les yeux ou se cachaient le visage et Bolitho devina qu'il s'agissait sans doute de déserteurs anglais ou même de membres de l'ancien équipage de *l'Andiron*. Il y avait là des nègres et des Mexicains au teint olivâtre, de bruyants Irlandais et des matelots à la peau basanée qui avaient dû voir le jour en Méditerranée. Mais c'était sans aucun doute un assemblage très uni, ne fut-ce qu'en raison du danger et des risques de la voie qu'ils s'étaient choisie.

L'officier ouvrit une lourde porte et s'écarta pour laisser Bolitho entrer dans une petite cabine à l'ameublement rudimentaire.

« Vous pouvez attendre ici. Nous allons être obligés de faire servir à présent, mais je pense que le capitaine voudra vous voir bientôt. » Il tendit la main. « Donnez-moi votre épée. » Il vit monter le ressentiment sur le visage de Bolitho et ajouta : « Et au cas où il vous viendrait des idées de gloire, je vous avertis qu'il y a une sentinelle derrière la porte. » Il prit l'épée et la retourna. « Une bien vieille lame pour un capitaine anglais. » Il eut un sourire moqueur. « Mais après tout, je pense que les choses sont assez difficiles pour vous, à présent. »

Bolitho l'ignora. L'officier cherchait à l'exaspérer. Rien n'eût servi de plaider sa cause ou de demander la moindre faveur. Il regarda la lueur de la lanterne briller doucement sur l'épée de son père et se retourna délibérément.

Il était prisonnier, il lui fallait garder son énergie. La porte claqua et il entendit s'éloigner les pas de l'officier.

Bolitho s'affaissa avec lassitude sur un coffre et regarda le pont. Farquhar et Belsey devaient être isolés comme lui. Sans aucun doute, le commandant de *l'Andiron* voudrait les interroger séparément, comme il l'aurait fait lui-même. Il était étrange de penser que deux jours auparavant, c'était lui qui posait des questions à l'Espagnol terrifié, à bord de son propre

navire ; il s'était produit tant de choses au cours de la période suivante qu'il ne pouvait retrouver le déroulement du temps et des événements.

Il n'y avait qu'une chose certaine : il avait perdu son navire et pour lui l'avenir n'était que ruines et désespoir.

L'atmosphère renfermée de la cabine, conjuguée avec la fatigue intense de son corps, finit par avoir raison de lui. Comme le pont s'inclinait légèrement et que le navire prenait de la vitesse, Richard Bolitho s'appuya à la cloison et tomba endormi.

Il fut réveillé par quelqu'un qui lui secouait le bras. Quelques instants, il espéra encore que ce n'était qu'un rêve. Peut-être pourrait-il revenir en arrière, à la réalité, même dans l'étroite incertitude de la chaloupe. Mais c'était ce même officier qui l'avait escorté jusqu'à la cabine. Et quand Bolitho se redressa sur son coffre, il lui dit : « J'ai cru que vous étiez mort. »

Bolitho se rendit compte avec un nouveau sursaut d'étonnement que le jour éclairait la coursive derrière la porte. Et pendant que son esprit acceptait peu à peu la réalité de sa situation, il entendit gratter les pierres à briquer et ruisseler l'eau sur la dunette.

« Quelle heure est-il ? »

L'officier haussa les épaules. « On a piqué sept coups. Vous avez dormi près de sept heures. » Il fit signe à un matelot dans la coursive. « Voici de l'eau, et un rasoir. »

Il regardait froidement Bolitho. « Mon homme va rester avec vous pour s'assurer que vous ne vous coupez pas la gorge. »

« C'est fort aimable à vous ! » Bolitho saisit le bol d'eau chaude en ignorant l'intérêt fasciné du matelot. « Je m'en voudrais de mourir sans vous avoir vu pendre, lieutenant. »

L'officier ricana calmement : « Vous êtes vraiment plein d'ardeur, je dois l'avouer ! » Il s'adressa d'un ton sec au matelot : « Surveille-le, Jorgens ; et au moindre faux mouvement, occupe-toi de lui, n'est-ce pas ? »

La porte se referma bruyamment et le matelot dit : « Le capitaine veut vous voir quand vous serez prêt. » Il se léchait les

lèvres. « Il vous fait préparer à déjeuner. » Il semblait stupéfait d'un tel traitement.

Bolitho continua de faire toilette, mais son esprit était aussi actif que son rasoir. Peut-être vaudrait-il mieux faire ce qu'avait suggéré l'officier, pensa-t-il avec amertume. Un bon coup de rasoir et ses ennemis n'auraient plus ni victime ni source d'informations.

Il se souvint du visage de Herrick lorsqu'il lui avait dit : « Dans ces parages, le manque de renseignements peut faire perdre la guerre. » Ses propres paroles se retournaient contre lui.

Puis il pensa à Farquhar et aux autres et revit le visage meurtri de Stockdale lorsque les hommes du corsaire les avaient séparés. C'était une expression de confiance et de foi tranquille. En cet instant terrible, elle avait fait plus pour éloigner de Bolitho le désespoir final que n'importe quel mot, n'importe quel acte.

Il essuya le rasoir et le posa sur le coffre. Non, la vie valait plus que les espoirs particuliers d'un homme, décida-t-il.

Il tirailla son uniforme déchiré et repoussa les cheveux noirs de son front.

« Je suis prêt », dit-il avec calme. « Voulez-vous me montrer le chemin ? »

Il suivit le matelot tout au long de la coursive et dans le demi-jour vit d'autres traces de la brève bataille : bordés fracassés, soutenus par des barrots de fortune, taches rouges, suspectes, qui avaient résisté à plusieurs semaines de nettoyage.

Un matelot armé s'écarta pour ouvrir la porte de la grande cabine. Quand Bolitho pénétra dans cet endroit autrefois familier, il fut aveuglé un instant par le reflet de la mer et du ciel sous le soleil du matin qui brillait par les fenêtres de poupe.

Le capitaine de *l'Andiron* se penchait par-dessus la banquette d'arrière, silhouette noire sur l'eau scintillante, mais les yeux de Bolitho se fixèrent sur son épée gisant au centre de la table soigneusement polie.

Il attendit, immobile. Ses pieds réagissaient automatiquement aux mouvements de roulis et de tangage du navire. Cette cabine n'avait pas échappé non plus à la colère de

la *Phalarope* blessée. On y lisait d'autres cicatrices et de profondes traces laissées par les débris de bois arraché. L'*Andiron* n'avait pas dû passer longtemps au port, se dit-il.

L'officier à la fenêtre se retourna très lentement et la lumière joua un moment sur ses traits avant qu'il ne soit à nouveau une silhouette sombre. Pour la seconde fois en vingt-quatre heures, la réserve de Bolitho faillit céder. Il lui fallut toute sa force pour ne pas crier son incrédulité. Mais lorsque l'homme parla, il sut que ce n'était pas un caprice de son imagination.

« Bienvenue à bord de *l'Andiron,* Richard. Lorsque mon second lieutenant m'a apporté cette épée, j'ai su que ce ne pouvait être que vous. »

Bolitho fixait son frère et les années s'effaçaient. Son esprit était envahi par mille souvenirs. Hugh Bolitho, l'homme dont son père avait parlé avec tant d'amertume et pourtant d'inquiétude, commandait à présent un corsaire ennemi. C'était pire encore que tout ce qu'il avait pu imaginer de plus affreux.

Son frère parla lentement. « Cela devait arriver, bien sûr, mais j'espérais que ce serait autrement, ailleurs, peut-être. »

Bolitho s'entendit répondre : « Savez-vous ce que vous avez fait, ce que ce sera pour… » Il hésita, incapable d'admettre qu'ils étaient tous deux fils du même homme, puis ajouta tout bas : « Vous commandiez donc ce navire lorsque nous l'avons combattu le mois dernier ! »

Hugh Bolitho sembla se détendre légèrement, comme s'il estimait que le pire était passé. « Oui, et ce fut une vraie surprise, je puis vous l'assurer. Nous étions sur le point de venir au contact pour achever l'affaire lorsque je vous aperçus dans ma lorgnette. » Son visage se plissa tandis qu'il revivait ce moment. « Aussi, je tirai au large. Vous eûtes de la chance, ce jour-là, mon garçon ! »

Bolitho tenta de cacher la douleur qui envahissait son regard et répondit brièvement : « Voulez-vous dire que ma présence fit quelque différence ? »

« Pensiez-vous donc avoir remporté la bataille, Richard ? » Hugh Bolitho étudia encore un instant son frère avec une sorte d'amusement. « Croyez-moi, en dépit de vos boulets enchaînés,

j'aurais encore pu m'emparer de la *Phalarope !* » Il haussa les épaules, s'approcha de la table pour regarder l'épée. « Je fus pris par surprise. J'ignorais que vous fussiez de retour aux Antilles. »

Bolitho scrutait son frère du regard, notant les mèches grises dans sa chevelure sombre, les rides de fatigue autour de sa bouche. Il n'était son aîné que de quatre ans mais semblait de dix ans plus âgé.

« Eh bien, me voilà votre prisonnier à présent, dit-il. Qu'entendez-vous faire de moi ? »

L'autre ne lui répondit pas directement, mais saisit l'épée et la fit tourner dans le soleil. « Et c'est à *vous* qu'il l'a donnée ! » Il remua la tête d'un geste à la fois familier et douloureux. « Pauvre père. J'imagine qu'il pense les pires choses de moi. »

« Cela vous surprend-il ? »

Hugh Bolitho remit l'épée sur la table et enfonça ses mains dans son habit bleu tout simple. « Je n'ai pas cherché cette rencontre, Richard, et je ne l'attendais pas. Vous pouvez penser ce qu'il vous plaira, mais vous savez aussi bien que moi qu'ici les événements vont trop vite pour que l'on puisse faire état de ses sentiments. » Il observait attentivement son frère. « Lorsque je vous ai vu debout sur votre pont avec votre misérable équipage en débandade autour de vous, je n'ai pas pu me résoudre à venir au corps à corps. » Il eut un geste vague. « Tout comme autrefois, Richard. Je n'ai jamais eu grand plaisir à prendre ce que vous jugiez vous appartenir. »

Bolitho répondit, d'un ton égal : « Mais vous l'avez toujours fait, n'est-ce pas ? »

« Ces jours sont finis. » Il montra du doigt une carte étalée sur une autre table. « Nous faisons cap sur Saint-Christophe, nous serons en vue de terre avant la nuit. » Il vit le doute dans les yeux de Bolitho. « Je vous connais si bien, Richard. Toujours ce même regard de défiance ! » Il rit. « Saint-Christophe est déjà tombée aux mains de nos alliés. Sir Samuel Hood s'est retiré pour panser ses plaies. » Il effleura la carte d'un revers de main. « Tout sera bientôt fini. Que votre gouvernement le croie ou non, l'Amérique sera une nation indépendante, et plus tôt peut-être qu'on ne pourrait le penser. »

Bolitho sentit ses doigts se nouer derrière son dos. Tandis qu'il était là, confronté à son passé, son univers tombait en pièces. Saint-Christophe était pris. Peut-être les Français se massaient-ils déjà pour une autre attaque. Mais où ? Ils n'avaient que le choix. Toute la mer des Caraïbes.

Très calme, son frère poursuivait : « Si vous étiez tenté de bâtir quelque plan pour déjouer mes projets, je vous conseillerais de l'oublier, Richard. La guerre est terminée pour vous. » Il tapota du doigt sur la table. « A moins que…»

« Que voulez-vous dire ? »

Hugh Bolitho fit le tour de la table et vint le regarder en face. « A moins que vous ne veniez avec nous, Richard.

Je suis bien considéré des Français. Je suis sûr qu'ils vous donneraient un navire quelconque. Après ce que vous avez réussi à l'île Mola, je suis certain qu'ils auraient confiance en votre ténacité. » Et il sourit à quelques pensées secrètes. « Ce pourrait même être la *Phalarope ! »*

Il scruta le visage impassible de Bolitho, puis retourna à la fenêtre. « Ces eaux sont toutes à nous à présent. Nous avons des renseignements de tous côtés : pêcheurs, caboteurs et même négriers, lorsque c'est possible. Saint-Christophe étant tombée, vos navires vont se retirer plus au sud, jusqu'à Antigua et au-delà. Il ne reste plus beaucoup de patrouilleurs par ici. Ce serait trop de gaspillage pour votre amiral, n'est-ce pas ? » Et il sourit tristement. « Un seul navire peut-être. Un seul. »

Bolitho pensa à la *Phalarope* et tenta d'imaginer ce que ferait Vibart.

« Votre navire, Richard, la *Phalarope !* Nous avons besoin de toutes les frégates qui peuvent se rencontrer. Il en est de même dans toutes les marines et je me suis assuré que votre amiral, ce niais suffisant, sir Robert Napier, sera informé de nos mouvements. Je suis certain qu'il sera tellement enivré de votre succès à l'île Mola qu'il enverra bientôt la *Phalarope* à notre recherche. L'amiral sera certainement impatient de venger la perte de *l'Andiron*. Ne croyez-vous pas ? »

« Vous devez être fou ! » Bolitho observait son frère d'un œil glacé.

« Fou ? Je ne crois pas, Richard. J'ai interrogé vos hommes. Ils m'ont dit que leur navire avait été puni par l'amiral Napier pour avoir laissé *l'Andiron* s'échapper. Ils m'ont parlé aussi des difficultés qu'il y avait eu à bord avant que vous ne preniez le commandement. » Il ouvrit les mains. « Je crains que la plupart de vos hommes n'aient choisi de se ranger à mes côtés. Mais ne vous désespérez pas. Ce fut sagesse de leur part. Tout un monde nouveau s'ouvre ici et ils en feront partie. Quand la guerre sera finie, je me rendrai en Angleterre pour réclamer mon héritage, Richard, après quoi je retournerai en Amérique. J'ai prouvé ma valeur ici. Le passé n'est plus rien pour moi. »

Bolitho répondit, avec calme : « Dans ce cas, je plains votre nouvelle patrie. S'il lui faut se fier à des traîtres pour survivre, la voie ne lui sera pas facile. »

Son frère resta indifférent. « Traître, ou patriote ? Tout dépend du point de vue où l'on se place. De toute manière, *l'Andiron* mouillera ce soir devant Saint-Christophe. Pas dans le port principal, mais dans une petite baie tranquille qui pourrait être à mon avis considérée comme idéale pour sa capture. » Rejetant la tête en arrière, il rit bruyamment. « Si ce n'est que c'est la *Phalarope* qui tombera dans le piège, mon frère. »

Bolitho le regardait sans la moindre expression. « Pour ce qui est de vous, je ne suis qu'un prisonnier. Je ne souhaite pas voir ternir le nom de ma famille ni de ma patrie par cette appellation de frère. »

L'espace d'un instant, il vit que la flèche avait porté puis son frère se reprit et dit, tranquillement : « Vous allez donc descendre. » Il reprit l'épée en main. « A l'avenir, je porterai ceci qui m'appartient de droit. »

Il frappa sur la table et une sentinelle apparut à la porte. Il ajouta alors : « Je suis heureux que vous soyez à bord de mon navire, Richard. Cette fois, lorsque la *Phalarope* viendra se glisser sous mes canons, je n'aurai plus rien pour me retenir. »

« Nous verrons ! »

« Sans aucun doute ! » Hugh Bolitho retourna à sa carte. « Si j'ai bien estimé l'humeur de votre équipage, Richard, je crois qu'il sera enchanté d'obéir aux ordres de *l'Andiron.* »

Bolitho tourna sur ses talons et passa devant la sentinelle.

Derrière lui, le capitaine de *l'Andiron* restait les yeux fixés sur la porte, la main crispée sur l'épée ternie, comme sur un talisman.

CHAPITRE X

LE SAC DE SERGE ROUGE

Pour Richard Bolitho, chaque jour de captivité semblait plus long que le précédent et la routine quotidienne à bord de *l'Andiron* se transformait en une lente torture. Il avait droit à la liberté relative de la poupe d'où il pouvait observer les allées et venues régulières des canots, tout le service simplifié d'un navire à l'ancre. La nuit, il retrouvait la solitude d'une petite cabine et ne rejoignait Farquhar et Belsey que pour les repas. Même à ce moment, il était difficile de parler librement, car l'un des premiers maîtres du corsaire se trouvait toujours à proximité.

Il y avait une semaine que *l'Andiron* avait mouillé, mais pour Bolitho cela semblait une éternité. Chaque jour, il paraissait se retirer de plus en plus loin en lui-même et se rongeait à considérer encore cette pénible situation, jusqu'à l'instant où son esprit lui semblait sur le point d'éclater.

De son petit bout de pont, il pouvait apercevoir Belsey assis, lugubre, sur un panneau, près de Farquhar, tous deux apparemment plongés dans la contemplation de la mer déserte. Ils attendaient, comme tout le monde à bord, pensa-t-il amèrement, et se demandaient quand la *Phalarope* approcherait de l'île et tomberait dans le piège. Il remarqua que le bras de Belsey portait un bandage propre et pensa à ce premier et maigre triomphe du jour où on l'avait laissé rejoindre ses compagnons après sa conversation avec son frère.

Manifestement, Farquhar et Belsey savaient déjà qui était en réalité le capitaine de *l'Andiron,* et leur pitoyable soulagement lorsqu'il était revenu ne se dissimulait pas. Avaient-ils vraiment cru qu'il pourrait les abandonner et donner

sa foi à l'ennemi ? Encore aujourd'hui, il était surpris et assez content de sentir que cette idée éveillait sa colère.

Belsey, ce jour-là, remuait son bras blessé en se plaignant. Il avait dit : « Le chirurgien du navire va y jeter un coup d'œil, Monsieur. »

Et c'était alors, alors seulement que Bolitho s'était souvenu du poignard de Farquhar, toujours caché en guise d'éclisse sous les bandages salis. Osant à peine parler, il avait, sous les yeux de ses deux compagnons, arraché un morceau de bois à la chaise de la cabine et avec l'aide de Farquhar, il avait remplacé le poignard par un bout d'acajou poli. Belsey avait poussé un glapissement et Bolitho avait jeté : « Silence, idiot ! Nous pourrons avoir besoin de ceci par la suite ! »

À présent, le poignard gisait caché en bas dans sa couchette. Mais après ces jours d'une lenteur mortelle, il n'envisageait plus avec autant d'espoir la possession d'une arme aussi chétive.

Il avait peu vu son frère et en ressentait beaucoup de soulagement. Il l'avait aperçu un jour tandis que sa baleinière le conduisait à terre et d'autres fois, il l'avait vu observer la haute colline qui surplombait le navire à l'ancre.

Bolitho avait réfléchi longuement à cette conversation dans la cabine arrière, jusqu'à trouver des sens cachés là où il n'y en avait point. Mais d'une chose il était sûr : Hugh Bolitho n'avait pas tenté de l'abuser. Il n'en avait pas besoin.

L'Andiron était mouillé devant la pointe sud de l'île de Nièves, petit îlot voisin de Saint-Christophe. Bolitho savait d'expérience que cette petit île de forme ovale était séparée de la grande île Saint-Christophe par un goulet de deux miles de large environ et qu'elle se trouvait à quinze miles de la ville la plus importante de l'île : Basseterre, où l'amiral Hood avait soutenu le siège jusqu'au moment où il avait dû couper ses câbles et se retirer à Antigua.

Nièves était bien choisi, Bolitho devait en convenir. Ses interminables promenades sur la poupe lui avaient permis d'observer les préparatifs rapides et les ruses habiles qui avaient présidé à l'établissement d'un piège sans défaut pour tout navire qui tenterait de s'emparer de *l'Andiron*.

L'anse abritée était dominée par le promontoire de la pointe Dogwood, tandis qu'à l'intérieur des terres le profil dénudé de la colline Saddle s'élevait comme un volcan en miniature.

De l'une ou l'autre de ces hauteurs, une vigie même fort peu habile pouvait déceler rapidement toute approche anormale est suspecte et en donner avis aux navires et aux gens de la côte.

C'était si simple que Bolitho devait admettre qu'il aurait lui-même choisi cette méthode. Peut-être était-ce que le plan était issu de sa propre chair et qu'un esprit semblable au sien avait tendu le piège.

Que sir Robert Napier fût informé de la présence de *l'Andiron* en cet endroit, et il n'était pas invraisemblable d'imaginer qu'il lancerait quelque offensive. L'attaque rapide d'une frégate ne saurait racheter la perte cruelle de Saint-Christophe, mais ce serait excellent pour le moral de la flotte britannique en guerre. Il n'était pas indispensable que ce fût la *Phalarope,* évidemment.

Bolitho avait à peine formulé cette idée qu'il l'avait écartée. Son frère avait également raison sur ce point. L'amiral Napier n'aurait que peu de navires à sa disposition, maintenant que Hood avait repris son poste. De plus, il considérerait le succès de la *Phalarope* comme un acte de justice qui laverait de toute souillure le nom du navire et vengerait la mémoire de son propre fils.

Richard Bolitho tenta une fois de plus de se mettre à la place d'un capitaine assaillant. Il approcherait lentement, pour s'assurer que les renseignements concernant *l'Andiron* n'étaient pas suspects, et aussi afin que les vigies à terre ne puissent pas apercevoir le moindre mât avant le coucher du soleil. Après quoi, sous le couvert de la nuit, il s'approcherait de terre et débarquerait tout un équipage de prise, trois ou quatre canots peut-être. Ce ne serait pas facile, mais on pouvait prévoir qu'un navire assez stupide pour aller prendre un mouillage loin de la base bien défendue tombe après un bref combat. Il serra fort ses paupières et tenta d'effacer l'image du navire assaillant à l'instant où celui-ci comprendrait la vérité.

Une batterie d'artillerie complète était déjà braquée et réglée sur toute la surface de la baie, au pied du cap. Et bien

qu'en apparence *l'Andiron* fût paisiblement au mouillage sous une île amie, Bolitho avait pu voir les préparatifs et les soins que son frère avait consacrés à s'assurer la victoire.

Les canons chargés à mitraille étaient abaissés derrière leurs sabords fermés. Les filets d'abordage étaient déjà en place, suffisamment mous pour empêcher l'irruption rapide de ceux qui survivraient au premier feu. Les hommes de *l'Andiron* dormaient à leur poste, tous armés jusqu'aux dents et avides de parfaire la stratégie de leur capitaine.

Des fusées étaient préparées sur la dunette. Dès que les abordeurs seraient engagés dans la bataille, on lancerait ces engins. Le signal serait transmis par l'intérieur des terres à une frégate française postée non loin de là, et ce serait presque la fin du combat. Le navire assaillant n'aurait pas la moindre chance si, surpris en l'absence de la plus grande partie de son équipage, il choisissait de venir au secours de la bordée d'attaque ; l'artillerie du fort le réduirait en miettes avant qu'il ait compris son erreur.

Et si c'était la *Phalarope,* une autre pensée désespérante s'imposait. Vibart commanderait le navire. Son esprit n'était guère capable de travailler assez vite pour se tirer d'une telle situation.

Bolitho grinça des dents et s'approcha lentement de la lisse. L'île semblait paisible. Les défenseurs s'étaient installés à présent et attendaient tout comme lui, si ce n'est que le moment venu, lui serait enfermé là, en bas. Impuissant et misérable, il lui faudrait entendre la mort de son propre navire. Ou pis, sa capture, se dit-il pour la centième fois.

Il ressentit un nouveau serrement de cœur en voyant l'un des canots de service de *l'Andiron* décharger des fruits le long du bord. Impossible de s'y méprendre. C'était bien la silhouette massive de Stockdale, à cheval sur le plat-bord, qui envoyait les filets de fruits, comme s'ils n'avaient rien pesé.

Chose étrange, cela avait presque été le plus dur à supporter : la trahison de Stockdale, entre tous. Bolitho ne savait pas s'il l'avait commise avec ardeur ou répugnance, mais il s'était enrôlé dans l'équipage du corsaire et les autres hommes de son petit groupe l'avaient suivi comme des moutons. Et

comment les en blâmer ? Après tout, si Stockdale, le fidèle, le chef de canot du capitaine, changeait de pavillon, pourquoi ne l'eussent-ils pas fait ?

Stockdale leva la tête, clignant des yeux dans le soleil, puis il fit un petit salut ironique et quelques hommes rirent, enchantés.

L'officier de quart américain dit sèchement : « J'ai parfois l'impression que la loyauté n'existe pas, capitaine, que ce n'est qu'une question de prix. »

Bolitho haussa les épaules. « Peut-être ! »

L'officier semblait heureux de cette occasion de rompre le morne silence de Bolitho. « Je n'arrive pas à me faire à l'idée que vous êtes de même famille que notre capitaine. C'est assez effrayant, mais je pense que cela vous fait le même effet ? »

Bolitho jeta un coup d'œil rapide au visage bronzé de l'officier. C'était une figure amicale, celle d'un homme solitaire et fatigué de la guerre, pensa-t-il. Il dit d'un ton égal : « Y a-t-il longtemps que vous êtes avec lui ? »

« Un an à peu près. » L'homme fronça les sourcils. « Cela paraît plus long à présent. Il est venu à bord comme premier lieutenant, mais a vite pris le commandement après que le chef eut été tué dans un combat contre l'un de vos navires au large du cap Cod. » Il grimaça. « Mais j'espère pouvoir rentrer bientôt à la maison, j'ai une femme et deux garçons qui m'attendent. Je devrais bien m'occuper de ma ferme au lieu de faire la guerre au roi George. »

Bolitho se rappela la promesse qu'avait faite son frère de retourner en Cornouailles pour réclamer son héritage et il ressentit à nouveau cette amertume féroce qui l'avait envahi en entendant ces mots pour la première fois.

Il maîtrisa la vague d'émotion qui le submergeait pour demander calmement : « Pensez-vous vraiment que ce sera aussi simple que cela ? »

L'homme l'observa, étonné. « Que pourrait-il advenir à présent ? Je ne voudrais pas ajouter l'insulte à l'infortune, capitaine, mais je ne crois pas que les Britanniques aient grande chance de reprendre l'Amérique. »

Bolitho sourit. « Je pensais plutôt aux Français. Si, comme vous le dites, l'indépendance américaine se trouve ratifiée par

tous ceux que cela concerne, croyez-vous que les Français seront prêts à se retirer et à vous laisser seuls ? N'oubliez pas qu'ils se sont chargés du plus gros des combats. Sans leur flotte et leur aide, croyez-vous que vous auriez obtenu un tel succès ? »

L'Américain se gratta la tête. « La guerre fait d'étranges alliances, capitaine. »

« Je sais, j'en ai vu quelques-unes ! » Bolitho se détourna. « Je pense que les Français voudront rester ici comme ils ont tenté de le faire au Canada. » Il secoua la tête. « Il se pourrait fort bien que vous échangiez un maître pour un autre. »

L'officier bâilla et dit d'un ton lassé : « Eh bien, ce n'est pas à moi d'en décider, Dieu merci ! » S'abritant les yeux de la main, il observa la zone d'ombre, au pied de la colline Saddle. Un point blanc et bleu descendait rapidement la piste dans un nuage de poussière.

L'officier se retourna d'un air entendu vers Bolitho et dit brièvement : « Un homme à cheval ! Ceci ne peut vouloir dire qu'une chose, capitaine : l'appât vient d'être gobé. Ce sera ce soir ou jamais. »

On entendit un cri sur le gaillard d'avant comme une aiguille de lumière aveuglante surgissait du cap apparemment désert. Quelqu'un se servait d'un héliographe. Dans l'intérieur de l'île, Bolitho entendit battre des tambours.

Il demanda : « Comment ont-ils reçu le signal ? »

L'officier serra les lèvres, puis dit sur un ton assez bienveillant : « Il y a toute une chaîne de bateaux de pêche là dehors, capitaine, et ils se passent de l'un à l'autre les nouvelles. Le plus proche est facilement visible du haut de la colline. » Il semblait embarrassé. « Pourquoi ne tentez-vous pas d'oublier ? Vous ne pouvez rien y faire maintenant, pas plus que je ne pourrais agir si la situation était inversée. »

Bolitho le regarda, pensif : « Merci. Je tenterai de m'en souvenir. » Puis il reprit son va-et-vient et l'officier, haussant les épaules, regagna l'autre côté de la poupe.

La trêve était terminée. Ils n'étaient plus des compagnons de mer. L'héliographe venait de les transformer de nouveau en ennemis.

« Coucher de soleil dans une heure. » Daniel Proby, le premier maître de la *Phalarope,* traça lentement quelques signes sur son ardoise puis se dirigea d'un pas tranquille vers Herrick, appuyé à la rambarde au vent. « Mais, de toute ma carrière, je n'en ai pas vu un comme celui-ci ! »

Herrick revint au moment présent et suivit le regard mélancolique de Proby sur l'étendue scintillante de la mer.

Tout au long de l'après-midi et au début de la soirée, la frégate avait fait route constamment au nord-est. À présent, tandis qu'elle poussait bâbord amures, serrant le vent, tous les mâts, les espars, le moindre pouce de toile tendue brillaient d'une teinte cuivrée. Le ciel, demeuré bleu et vide depuis de nombreux jours, était strié de longs nuages courant comme des panaches de fumée luisante vers l'horizon lointain. C'était un ciel de colère et la mer réagissait à sa manière. Les brèves lames couronnées de blanc avaient été remplacées par des lignes de rouleaux bossus, l'un derrière l'autre, en rangs serrés, qui soulevaient le navire et le faisaient grincer, tandis que la figure de proue s'élevait vers le ciel, puis plongeait à nouveau en longues oscillations nauséeuses.

« Peut-être est-ce une tempête venue de l'Atlantique ? » dit Herrick.

Le maître hocha la tête, mal convaincu. « Il n'y a guère de tempête à cette époque de l'année, par ici. » Il leva la tête vers les voiles qui tonnaient comme pour tourner ses paroles en dérision. « De toute manière, il va falloir prendre un second ris si cela ne s'améliore pas ! »

Malgré sa tristesse, Herrick trouva la force de sourire. Il voyait mal Vibart satisfait de ces conditions. Depuis deux jours, depuis qu'il avait reçu ses ordres, le nouveau capitaine menait le navire comme un forcené. Le lieutenant revit l'instant où la vigie avait aperçu une voile lointaine. Ils avaient tous imaginé immédiatement qu'il s'agissait d'une frégate en patrouille ou du *Cassius* lui-même, mais c'était un brick rapide, sa coque basse noyée d'embruns, tandis qu'il virait et filait vent arrière vers la *Phalarope.*

Son arrivée fut pour Herrick une diversion inattendue, mais bienvenue. À bord de la frégate, la tension était telle qu'elle

devenait sensible, comme un être animé. En quelques jours, il y avait eu sept punitions, mais au lieu de jeter l'équipage dans une servilité morose, cela n'avait fait que séparer plus fermement l'arrière du gaillard d'avant. On n'entendait plus guère ni bavardages, ni rires dans l'entrepont. Et lorsqu'un officier passait près d'un groupe de matelots, ceux-ci tombaient dans un silence lourd et se détournaient. L'enseigne Maynard avait signalé : « Le brick s'appelle *Witch of Looe,* Monsieur ! Il porte des dépêches pour nous ! »

Vibart attendait sur la dunette, l'air important, seul, lointain, sans rien dire et surveillant tout.

Un canot s'était élancé sur l'eau agitée et bientôt un jeune lieutenant grimpait à bord, porteur de l'inévitable enveloppe de toile.

Herrick se tenait tout près, l'oreille tendue, tentant d'imaginer ce qui se passait. Il avait entendu Vibart demander des nouvelles du navire amiral et le lieutenant lui répondre d'un ton bref :

« Ces ordres vous sont donnés par l'amiral, Monsieur, je n'ai rien à ajouter. »

La réponse était trop sèche, presque insolente. Herrick avait deviné que le jeune lieutenant devait être assez haut placé sur la liste des favoris de l'amiral pour se permettre cette impolitesse.

Vibart avait commencé à parler au messager du coup de main sur l'île Mola, puis il avait serré les mâchoires et tourné les talons, ajoutant simplement à l'intention de Herrick : « Faites servir, monsieur Herrick, j'ai à faire. »

Il était toujours ainsi, à présent, se dit Herrick, passant d'une importance pompeuse à des accès de rage aveugle. D'une heure à l'autre, on ne pouvait être assuré de ses réactions. C'était d'autant plus pénible qu'il était toujours en vue de tous. Il restait là à surveiller, à critiquer et à beugler des ordres contraires à ceux de ses subordonnés.

Herrick avait arrêté le lieutenant à la coupée pour tenter d'obtenir quelques renseignements supplémentaires.

Le jeune officier l'avait regardé d'un air méditatif. « Saint-Christophe est tombée. La flotte a fait retraite et se regroupe à présent. Pour moi, je suis en route vers Antigua. » Il regardait

son propre navire. « Mais on dit que Rodney revient d'Angleterre avec douze vaisseaux de ligne. J'espère que grâce à Dieu il arrivera à temps. » Il avait ajouté rapidement : « Où est votre capitaine ? »

« Mort ! » La voix de Herrick s'était attardée sur ce mot. « Nous l'avons perdu à l'île Mola. »

« Eh bien, ami, je n'aime guère votre nouveau commandant. » Le lieutenant avait fait une pause au-dessus de la chaloupe ballottée par les vagues. « Voilà deux jours que nous cherchons la *Phalarope*. L'amiral ne sera pas satisfait que vous ayez quitté votre poste, île Mola ou pas. » Il roulait des yeux. « Sir Robert est très à cheval sur le règlement ! » Herrick se mit à revoir en esprit la suite des événements qui avaient lancé la *Phalarope* sur cette nouvelle route en direction des îles. Vibart avait convoqué une réunion dans la cabine arrière. Tous les officiers et les premiers maîtres étaient présents et, chose assez caractéristique, Vibart était confortablement assis, mais tous les autres avaient dû rester debout.

« Sir Robert Napier a reçu avis que *l'Andiron* se trouve devant Nièves. » Il s'était lancé dans un discours soigneusement préparé. « Il semble que la frégate effectue des réparations et attende des ordres. Mais l'on ne sait combien de temps elle va rester à cet endroit. » Il avait parcouru lentement tous les visages du regard. « Sir Robert désire que nous fassions route sans retard vers l'île de Nièves pour couler ou prendre *l'Andiron.* » Ses mots tombaient dans la cabine comme des pierres dans une mare. « Nous ferons une traversée aussi rapide que possible. » Il avait eu un coup d'œil significatif. « Veillez à ce qu'il n'y ait pas d'erreur, monsieur Proby. »

Herrick étudiait le visage de Vibart pendant cette annonce et il avait été surpris de cette apparente ardeur à commencer le combat. Les renseignements étaient peut-être faux, mais dans le cas contraire il ne serait pas facile de s'emparer d'un navire mouillé tout près d'une île ennemie.

Puis, comme Vibart s'attardait sur des questions de détails et de temps, il avait compris que son comportement était dû en grande partie à l'incertitude. Jusqu'ici, et bien que le premier lieutenant eût pris le commandement depuis la disparition de

Bolitho, Okes était en meilleure position pour se voir attribuer tout le crédit des succès remportés sur l'ennemi. Vibart devait encore assurer son contrôle sur l'équipage et cette nouvelle opération lui en offrait la possibilité.

Herrick avait trouvé étrange que Vibart n'eût pas envoyé de dépêche par le *Witch of Looe*. On eût dit qu'il voulait garder son récit pour l'amiral seul. Sir Robert aurait peut-être été furieux que la *Phalarope* ait quitté son poste, mais la destruction de la batterie et des transports de troupes à l'île Mola, suivie d'une victoire sur la frégate corsaire *Andiron,* aurait suffi à apaiser quiconque, sauf le diable lui-même.

Mais dès lors que Vibart avait eu le loisir d'envisager toutes les implications de ses nouveaux ordres, il avait changé une fois de plus. À mesure que le navire approchait du rendez-vous, Vibart était devenu nerveux, irritable, et son impatience avait plusieurs fois pris le dessus. Le matin même, il avait condamné un homme au fouet pour avoir laissé tomber un épissoir de la vergue de misaine. L'outil s'était planté en vibrant dans le pont à quelques pieds de Packwood, l'un des seconds maîtres. Vibart, morose sur la dunette, surveillait les hommes qui vérifiaient les canots et les préparaient pour la mise à l'eau. Le cri de surprise de Packwood lui avait offert l'occasion de laisser éclater sa mauvaise humeur imprévisible.

« Faites descendre cet homme ! » Sa voix avait arrêté tout travail sur le pont. « Je l'ai vu faire. Il a tenté de lancer l'outil sur Packwood ! »

Le bosco lui-même avait exprimé une protestation : « Ça remue pas mal là-haut aujourd'hui, c'était un accident. » Le visage de Vibart était devenu écarlate. « Silence ! ou vous y passerez vous aussi ! »

Et ç'avait été à nouveau l'épouvantable trille du sifflet maudit. « Tout le monde à l'arrière pour assister à la punition ! »

À nouveau, l'atroce écoulement du temps pendant que l'on gréait le caillebotis et que les gardes-marine formaient un rectangle d'écarlate sur la dunette.

Le matelot en question était un homme du nom de Kirk, un marin maigre aux orbites creuses, devenu presque sourd après

le combat avec *l'Andiron,* ses oreilles ayant été apparemment endommagées de façon définitive par le fracas des canons.

M. Quintal, le maître bosco, s'était dirigé lentement vers l'arrière, le sac de serge rouge bien connu se balançant à son poignet, cependant que l'équipage silencieux s'ouvrait pour lui laisser passage.

Jusqu'au dernier instant, même lorsque Vibart avait refermé le Règlement de Discipline en temps de guerre et annoncé d'une voix rude : « Quatre douzaines, monsieur Quintal ! » Herrick doutait fort que Kirk eût entendu le moindre mot.

Ce n'est que lorsque les seconds maîtres s'étaient emparés de lui, avaient dénudé son corps maigre et l'avaient écartelé sur le caillebotis comme un crucifié, malgré ses contorsions, qu'il s'était mis à crier et à protester.

Les hommes recevaient généralement leur châtiment en silence. La force terrible d'un seul coup de chat à neuf queues suffisait à vider les poumons et ne laissait guère de souffle pour crier.

Les hurlements de Kirk se poursuivirent tandis qu'on l'attachait par les poignets au caillebotis de telle sorte que ses pieds ne pussent qu'à peine toucher le pont et les seconds maîtres échangèrent quelques coups d'œil rapides, momentanément démontés par la terreur de l'homme.

Quintal avait sorti le fouet du sac rouge et l'avait tendu à Packwood. Il avait dit, bourru : « Deux douzaines ; Josling pourra faire les deux autres. » Puis il avait ajouté à mi-voix : « S'il vit assez longtemps pour ça ! »

Vibart avait remis son chapeau et fait un bref signe de tête. « Allez-y ! » Herrick avait assisté déjà à bien des punitions et il s'était assez endurci pour admettre que le fouet faisait partie de la vie maritime. Mais cette fois, cela semblait différent et injuste, à cause de l'ardeur visible de Vibart.

Le tambour avait entamé un roulement rapide et Packwood avait levé son bras épais.

« Un ! » Le fouet s'était abattu en sifflant.

Comme à l'accoutumée, Herrick était saisi d'une fascination malsaine en voyant le temps que mettaient les marques à

apparaître. Pendant un moment, il n'y eut rien sur le dos nu de l'homme, pas la moindre contusion, mais tandis que le fouet s'élevait pour le second coup, toute la surface de peau tendue des épaules à la taille s'ouvrit et brilla d'un réseau serré de fines coupures.

« Deux ! » Kirk hurlait et se tordait sans espoir sur le caillebotis. Herrick vit du sang sur son menton et sut qu'il s'était mordu la langue.

« Trois ! » Packwood hésita et frappa à nouveau, le regard vitreux ; le dos de Kirk n'était plus qu'une masse de chair sanglante.

La voix de Vibart avait couvert le roulement du tambour. « Plus fort, Packwood ! Ne ménage pas cette canaille, à moins que tu ne veuilles prendre sa place ! »

Et le châtiment s'était poursuivi, coup après coup, sous le roulement inhumain du tambour. Kirk était resté silencieux, immobile, après la première douzaine, mais lorsque Ellice, le chirurgien, avait dit sévèrement : « Il vit encore, Monsieur, mais supporte mal », Vibart avait jeté : « Poursuivez la punition ! »

Herrick avait vu l'enseigne Neale cramponné à la manche de Maynard comme pour se soutenir, tandis que se poursuivait l'effroyable travail du fouet.

Kirk n'avait guère de chair à l'origine et après le dix-huitième coup, Herrick crut voir luire les os et les muscles à travers la peau massacrée de l'homme.

Josling avait repris le fouet des mains de son camarade, et, faisant glisser les lanières entre ses doigts, il les avait débarrassées des lambeaux de chair qui y adhéraient. Après un rapide coup d'œil au visage impassible de Vibart, il avait entrepris de donner les deux dernières douzaines de coups.

Au vingtième coup, M. Quintal avait relevé le bras de Josling et dit fermement : « Cela suffit, capitaine, il est mourant ! »

On avait coupé les liens et transporté en bas le corps ensanglanté de Kirk, mais seulement après qu'Ellice eut appuyé l'intervention du bosco. Il avait murmuré d'un ton vague : « Vivra peut-être, peux pas dire. Je crois que les reins ont éclaté. »

Herrick avait cherché sur les traits lourds de Vibart quelques signes de pitié, ou même de triomphe, mais il n'y avait rien qu'une indifférence mortelle. Le capitaine Pomfret assistait aux punitions comme à un spectacle sportif. Il semblait presque exalté à chaque conclusion sanglante, comme s'il venait d'accomplir quelque acte sexuel dénaturé. Mais il n'en était pas de même pour Vibart. Rien en lui ne laissait apparaître le moindre sentiment. Herrick se retourna vivement comme Vibart apparaissait dans la descente de sa cabine, reniflant le vent. Vibart étudia l'étrange ciel de cuivre et remarqua lentement : « Le vent a fraîchi. Nous réduirons la toile dans dix minutes. » Il regarda Proby : « Etes-vous certain de notre position ? Notre position précise ? »

Proby acquiesça sombrement : « Oui, capitaine, Nièves est au nord-est, à près de quinze miles. »

Vibart l'examinait minutieusement. « J'espère pour vous que c'est vrai, monsieur Proby. » Il se contenta de brefs aboiements à l'adresse de l'homme de barre : « Attention devant, idiot ; à serrer le vent ! »

Herrick leva les yeux et vit que le navire était parfaitement réglé. Vibart était manifestement de plus en plus nerveux à mesure qu'ils approchaient de l'île. Ce n'était pas de la crainte. Il n'avait jamais montré le moindre signe de peur. Non, c'était plus profond que cela : une secrète arrière-pensée d'échec.

Vibart vit que Herrick l'observait et il lança : « Avez-vous désigné les bordées de prise ? »

« Oui, Monsieur, tous les canots sont prêts, sauf la yole.

La yole, trop légère, ne peut pas convenir pour cette affaire. »

« Je le sais, monsieur Herrick ! » Les yeux de Vibart étaient injectés de sang. « Vous prendrez le commandement général de la troupe avec Maynard, Packwood et Parker pour mener les trois autres embarcations. » Il eut un regard sombre pour les hommes qui travaillaient sur le pont. « En tant que second maître d'équipage, Parker sera parfait pour faire établir les voiles de *l'Andiron* si vous réussissez dans votre attaque. »

« Oui, Monsieur. » Herrick savait déjà tout cela. Il avait choisi personnellement tous ses hommes et avait décidé de son

plan. Il demanda : « Pensez-vous que nous rencontrerons une forte opposition, Monsieur ? »

« Nous sommes engagés à présent. Peu importe ce que je pense ! »

Proby consulta sa grosse montre puis dit : « Tout le monde sur le pont ! Paré à réduire la toile ! »

Herrick se demanda pourquoi Vibart avait tant tardé à cette manœuvre. On avait vu plusieurs fois des bateaux de pêche dans le lointain. Il était inutile de montrer la hâte de la *Phalarope* en la laissant surchargée de voilure.

Déjà, les matelots grimpaient dans les haubans et rampaient le long des vergues agitées. Avec les mouvements inconfortables du navire, la réduction de voilure était encore plus dangereuse qu'à l'habitude pour les imprudents.

Vibart grogna : « Nous serons moins visibles de la sorte et avec ce vent qui continue de forcer, cela nous épargnera d'avoir à réduire la toile un peu plus tard. » Il semblait penser tout haut.

Proby mit ses mains en porte-voix et cria d'une voix enrouée : « Huniers et focs ! c'est tout ce qu'il nous faut. Faites leste, là-haut ! »

Suivis par le regard de Vibart et par les cris pressants de leurs quartiers-maîtres, les gabiers luttaient avec les voiles battantes, maudissant le vent et la toile traîtresse qui s'efforçait de précipiter les hommes des vergues sur le pont tout en bas.

Herrick sentit l'allure s'améliorer un peu tandis que les perroquets et les voiles basses se resserraient pour enfin se soumettre aux matelots acharnés. Il observa les lames longues et tenta d'évaluer l'intervalle entre chaque ligne de rouleaux. On serait mieux abrité sous le vent de Nièves, pensa-t-il, mais il ne serait toutefois pas facile de maintenir ensemble les canots d'attaque. Il aperçut Okes debout près de la lisse sous le vent et se demanda pourquoi Vibart ne l'avait pas choisi pour commander l'expédition de prise. Si vraiment il avait changé et était parfaitement digne de confiance à présent, c'était lui qui aurait dû prendre cette charge.

Le capitaine Rennie s'approcha en flânant à travers la dunette et remarqua d'un ton tranquille : « Félicitations,

Herrick. J'espère que tout ira bien ce soir. J'aurais aimé venir avec vous, mais les gardes-marine ne sont guère entraînés à sauter dans les canots. »

Herrick sourit. « Merci ! »

Rennie eut un geste en direction de Okes. « Il semblerait que notre commandant en chef en sache plus que nous ne pensions, n'est-ce pas ? Il n'a pas confié l'attaque à un homme mou comme une chique. »

Herrick jeta un coup d'œil à la claire-voie ouverte. « Baissez la voix, vos remarques pourraient être prises au sérieux ! »

Rennie haussa les épaules mais changea de ton. « Je ne me soucie plus de rien. La mesure est comble. »

Il s'écarta et Herrick resta à regarder les matelots qui dégringolaient du gréement, leur travail fini. Si seulement Bolitho avait été là pour les entraîner et les inspirer tous, pensa-t-il, le cœur lourd. Il imaginait déjà la *Phalarope* arrivant à Antigua et Vibart gonflé de joie sous les hourras et les félicitations qui ponctueraient leur rentrée dans la flotte et dans la gloire. La victoire n'en serait que plus amère, se dit-il. Sans Bolitho, la *Phalarope* n'en serait jamais arrivée là et si Vibart conservait son commandement, l'avenir ne promettait rien de bon.

Tobie Ellice sembla rouler jusqu'à l'arrière. Il grimpa l'échelle de dunette, touchant son bonnet crasseux en éructant bruyamment. « Kirk est mort », dit-il sans préambule. « Je l'ai fait coudre dans son hamac bien proprement. »

Herrick répondit : « Très bien, je vais le marquer au livre. » L'haleine du chirurgien était chargée de rhum. Le lieutenant se demanda comment cet homme pouvait accomplir ses fonctions.

« Vous pourrez aussi écrire sur le livre, poursuivit Ellice, que j'en ai plus qu'assez de ce navire et de son maudit équipage. » Il chancela et serait tombé si Herrick ne l'avait retenu. Il murmura : « Les traiter comme des chiens ! » puis secoua vaguement la tête. « Non ! pas des chiens, des chiens vivent comme des rois par comparaison. »

Herrick le regardait avec lassitude. « Avez-vous terminé ? »

Ellice sortit un immense mouchoir rouge de la queue de son habit et se moucha avec bruit. « Moquez-vous, monsieur

Herrick. Vous allez chercher la gloire ce soir et mesurer votre lame à celle de l'ennemi. » Il découvrit ses dents dans un ricanement et tenta de fixer sur Herrick son regard d'homme ivre. « Mais vous changerez de ton quand vous serez là en bas à attendre que la scie vous ôte ce joli bras ou bien une jambe ou deux. »

« Deux seulement ? » Herrick le regardait, amusé et triste à la fois.

Ellice reprit soudain son sérieux, tandis que son esprit imbibé de rhum se raccrochait à la question de Herrick. « On peut vivre sans ses jambes, mon gars, je l'ai vu bien souvent. » Il baissa la voix : « Mais veillez bien sur vos apparaux de noces. Une femme peut pardonner bien des choses, mais si vous perdez ces engins-là, vous n'aurez plus qu'à vous en aller engraisser les poissons. »

Herrick le regarda s'en aller puis revint s'appuyer au couronnement. Encore un homme mort. De qui serait-ce le tour ensuite ?

Bryan Ferguson tira un autre sabre d'abordage du coffre profond et le tendit au vieux Ben Strachan. Celui-ci jeta un rapide coup d'œil sur la lourde lame, puis se pencha sur la meule et se mit à faire glisser le sabre d'avant en arrière sur la pierre tournoyante. Ses yeux brillaient au milieu du flot d'étincelles.

Ferguson regardait le poste de couchage et les ombres mouvantes jetées par les lanternes qui oscillaient, comme folles, tandis que le navire roulait et trébuchait sous ses pieds. Il s'étonna de pouvoir à présent garder son équilibre. Même son estomac semblait résister à l'agonie du mal de mer.

L'entrepont avec ses poutres basses était presque désert par comparaison avec l'accumulation humaine qui y grouillait d'habitude, se dit-il. En dehors des hommes désignés pour l'abordage, tous les matelots se trouvaient sur le pont à préparer le navire pour le combat. Tout en regardant Strachan qui s'appliquait à aiguiser ses lames, il entendait le roulement menaçant des affûts des canons que l'on chargeait avec soin et que l'on amarrait à nouveau derrière leurs sabords fermés. Déjà

les ponts étaient sablés et il entendait M. Brock, le maître canonnier, lancer d'ultimes instructions aux hommes de la Sainte-Barbe.

Une forte odeur de rhum pur flottait dans le poste. Ferguson se retourna pour observer les groupes de matelots restés en bas, qui profitaient d'un bref moment de repos avant d'embarquer dans les chaloupes.

Il dit tout bas à Strachan : « Que va-t-il se passer, à votre avis ? »

Strachan essaya le fil de la lame puis la posa avec soin par-dessus les autres, à côté de lui. « Difficile à dire, matelot. Moi aussi, il m'est arrivé de faire partie d'un groupe d'abordage. Quelquefois, tout allait très vite, le temps de quelques prières et de quelques « Oh ! mon Dieu ! » et on était revenu à bord, pas plus mal qu'avant, sans même savoir ce qui s'était passé. Et d'autres fois, on était encore étonné d'être vivant. »

Ferguson hocha la tête, incapable de s'imaginer l'horreur affreuse d'un coup de main en pleine obscurité. Ses nouvelles fonctions de comptable l'écartaient de tout danger de cet ordre et l'avaient, en quelque sorte, éloigné encore de ses compagnons.

Il arrivait tout juste à éviter les ennuis avec le premier lieutenant. Vibart lisait tous les ordres et tous les rapports au moins deux fois et ne manquait jamais de faire suivre ses récriminations d'une menace de punition.

Ferguson revit les distributions de coups de fouets et la dernière plus particulièrement. Il avait eu envie de se cacher le visage, mais était resté aimanté par le châtiment implacable auquel il avait assisté jusqu'au bout. Kirk était mort à l'infirmerie, mais ses cris et ses sanglots semblaient encore planer dans le poste où il avait vécu.

Strachan remarqua : « Ça m'a l'air d'aller mal là-haut. Je ne voudrais pas participer à l'affaire. » Il secoua sa tête grisonnante. « La dernière fois que j'ai regardé, il faisait aussi noir que dans un four. »

Onslow, le grand matelot venu du *Cassius,* s'approcha en flânant et observa Ferguson un bon moment. Sa chemise à carreaux et son étroit pantalon de toile lui donnaient l'air plus

grand et plus effrayant qu'à l'habitude. Sa chevelure épaisse était nouée sur la nuque d'un bout de ruban rouge.

« Tu restes à bord, alors », dit-il en souriant. « Tu as bien raison d'ailleurs. » Il posa la main sur l'épaule maigre de Ferguson. « Garde tes forces, mon gars. Il faudra me dire tout ce qui se passe dans la cabine, à l'arrière. »

Ferguson le regardait fixement. « Je… je ne comprends pas. »

Onslow bâilla tout en s'étirant. « Il vaut toujours mieux savoir ce que méditent les officiers, tu vois. C'est ainsi que des hommes comme nous peuvent se sortir de la foule. Avec du savoir », il se tapait le front d'un air entendu, « nous sommes aussi forts qu'eux, et prêts ! »

Lugg, l'un des seconds maîtres canonniers, dégringola l'échelle et cligna des yeux dans la pénombre. « A vous les hommes, sur le pont, et leste ! Que chacun prenne un sabre et réunissez-vous à l'arrière. »

Onslow le regarda calmement. « Comment, pas de pistolets ? »

Lugg répondit d'un ton froid : « Le coup de pistolet sera pour toi si tu ne te tiens pas tranquille ! »

L'acier crissait chaque fois que l'une des silhouettes pressées saisissait un sabre. Une fois ou deux, Ferguson dit un mot à un visage familier, mais il ne reçut aucune réponse.

Strachan s'essuya les mains et murmura : « Garde ton souffle, matelot. Ils pensent à ce qui les attend. Il sera bien temps de parler après, t'en fais pas ! »

John Allday attendit que le dernier fût passé ; il ramassa un sabre et le fit tourner lentement sous la lanterne, puis il dit doucement : « Fais attention à Onslow, Bryan, il ne nous attirera que des ennuis. Je n'ai pas la moindre confiance en lui ! »

Ferguson observa son ami avec surprise et un brin de culpabilité. Depuis sa promotion inattendue aux fonctions de comptable du capitaine, il avait semblé s'écarter de la protection calme de Allday et chaque fois qu'il était revenu dans l'entrepont, c'était toujours Onslow ou son ami Pook qui l'avait attiré dans un petit groupe bavard et agité.

Allday vit flotter l'incertitude dans les yeux de Ferguson et il ajouta : « Tu as vu donner le fouet, Bryan, fais attention ! »

« Mais Onslow est avec nous, non ? » Ferguson voulait comprendre. « Tu l'as entendu parler ce matin. Il était aussi révolté que les autres ! »

« Je l'ai entendu ! » Les lèvres d'Allday se tordirent en un sombre sourire. « Mais il ne fait que parler. Ce n'est jamais lui qui s'en va sur le caillebotis. »

Le vieux Strachan grommela : « J'ai vu un gars comme lui sur la vieille *Gorgon*. Il remuait les hommes jusqu'à ce qu'ils ne sachent plus sur quel pied danser. Ils ont fini par le pendre. »

« Et nous serons tous pendus s'il continue à fomenter la mutinerie. » Les yeux de Allday lançaient des éclairs. « Nous sommes tous sur la même galère et il faut nous en tirer du mieux possible. »

Lugg se pencha sur l'échelle en beuglant : « Vas-tu grimper sur le pont, bougre de fainéant ! T'es le dernier, comme d'habitude ! » Mais il n'y avait pas de véritable colère dans sa voix. Il était aussi tendu et nerveux que le reste de l'équipage.

« Bonne chance ! » lança Ferguson. Mais déjà Allday courait sur le pont, aveuglé un instant par l'obscurité qui recouvrait comme un manteau la coque ballottée par la mer.

Les rares étoiles n'étaient visibles que par instants entre les nuages courant bas dans le ciel.

Les quartiers-maîtres criaient des noms et les matelots glissant et jurant se groupaient auprès des différents canots, déjà dégagés de leurs chantiers et prêts à mettre à l'eau.

Allday aperçut les parements blancs de l'habit du lieutenant Herrick qui brillaient faiblement sur le fond noir du ciel et il fut étrangement heureux d'embarquer avec lui. L'enseigne Maynard paraissait un jeune homme assez sympathique mais il manquait à la fois d'expérience et de confiance en lui. Allday l'apercevait, chuchotant furtivement dans l'oreille du jeune Neale, au pied de la dunette.

« Écoutez-moi, matelots ! » dit Herrick d'un ton brusque : « Je mènerai le train avec la chaloupe. Le canot de service nous suivra de près et ensuite le grand canot. Monsieur Parker sur le petit canot passera en dernier. » Il lui fallait crier pour couvrir le

bruit du vent et Allday regarda anxieusement l'eau qui bouillonnait le long du bord et les formes spectrales des nuages d'embruns. Il faudra souquer ferme, pensa-t-il, et automatiquement il cracha dans ses mains.

Il dressa l'oreille quand Parker, le second maître, vint annoncer : « Tous présents, monsieur Herrick. Soixante-six hommes en tout ! »

« Très bien. Je vais informer le…» Il hésita et ajouta la voix rauque. « Je vais le dire à monsieur Vibart. »

Allday se mordit la lèvre. Il n'y avait guère de sympathie entre Herrick et le nouveau capitaine, se dit-il.

Il vit Onslow négligemment appuyé sur un râtelier et le malaise de Ferguson lui revint à l'esprit. Il était curieux, se dit-il, qu'Onslow ait eu tellement envie de voir Ferguson devenir comptable du bord ; et quelle bonne idée avait eue Mathias, le comptable de Bolitho, de mourir dans la cale.

« A brasser à l'extérieur le canot de service ! » M. Quintal gagna le palan à tâtons. « Amenez partout ! »

Allday hésita soudain, intérieurement aveuglé par une image d'une netteté éblouissante. Il était vigie en tête de mât le matin où Mathias avait fait sa chute mortelle. Chose curieuse, il n'avait pas fait le rapprochement plus tôt. Il avait vu le comptable descendre par le petit panneau d'inspection très peu de temps avant qu'on l'eût trouvé inconscient et mourant, mais il y avait déjà quelqu'un dans la cale à ce moment. Il jeta un regard rapide vers Onslow. Il se souvenait à présent de l'instant exact et du fait que c'était Onslow qui avait signalé la chute du comptable.

Il sentit la main puissante de Quintal sur son épaule et pesa de tout son poids sur le palan avec les autres. D'un seul coup, la mer parut se faire plus mauvaise et la *Phalarope* sembla rétrécir.

Il entendit à travers ses pensées affairées Onslow qui disait d'un ton tranquille : « Nous ferons tâter notre lame à ces bougres ! »

Mais à qui pensait-il ? se demanda Allday.

CHAPITRE XI

LES HASARDS DE LA GUERRE

La lourde chaloupe de la *Phalarope,* surchargée d'hommes en vue du coup de main, se mit à embarquer quelques minutes après avoir quitté l'abri du flanc de la frégate.

Herrick, calé dans un angle à l'arrière, regardait par-dessus la tête des hommes qui peinaient aux avirons. Il voyait mal, tant à cause de l'obscurité que d'un flot continu d'embruns arrachés par le vent. Il cherchait à se concentrer sur son plan d'attaque. Mais comme le temps passait et que les embardées du canot s'accentuaient encore, une moitié de son esprit en vint à considérer que déjà les éléments se dressaient contre lui. La force du vent avait augmenté et il n'était pas nécessaire de consulter le petit compas pour sentir qu'il avait aussi viré vers l'est, de sorte que l'abri qu'aurait pu offrir l'île se perdait à présent dans une confusion de vagues rageuses et de ressac puissant renvoyé par des écueils en partie submergés.

Herrick regardait derrière lui de temps à autre et voyait avec reconnaissance que le canot de service le suivait de tout près. Tantôt ses avirons fouettaient le haut des vagues, tantôt ils s'enfonçaient dans l'eau jusqu'aux dames de nage, lorsque le canot redescendait dans un de ces creux effrayants.

Ryan, un quartier-maître dur à cuire, poussa la barre en criant : « Il prend mal la mer, Monsieur ! Les hommes sont déjà épuisés ! »

Herrick hocha la tête sans répondre. La nage lente et pénible montrait la fatigue des matelots, déjà incapables de mener à bien la moindre attaque. Herrick était de plus en plus tracassé par l'idée que Vibart avait mis les embarcations à l'eau beaucoup trop tôt. L'île de Nièves n'était encore qu'une ombre

plus noire sous le manteau sombre de la nuit et l'on ne voyait apparaître aucun des amers choisis.

Il sentit la colère l'envahir en se rappelant la brusquerie de Vibart quand il l'avait vu pour la dernière fois. Tout ce que voulait le lieutenant, c'était se débarrasser des canots. Il n'avait prévu aucun plan de rechange, pas le moindre projet pour récupérer ses hommes.

L'*Andiron* était censé se trouver au mouillage sous la pointe Dogwood. Mais même en imaginant que l'abri dût être meilleur près de terre, il était probable que son capitaine aurait appelé du monde sur le pont pour parer à tout danger possible avec ce vent qui forçait. Herrick imagina soudain les équipages épuisés de ses canots arrivant le long du navire pour y trouver le feu meurtrier de canonniers bien éveillés et prêts à la vengeance.

Ryan criait à nouveau : « Nous dérivons beaucoup, vous voyez ? Nous allons être emportés derrière la pointe, Monsieur. » Et il semblait amer. « Il faudra longtemps pour parer le cap à cette vitesse-là ! »

Comme pour appuyer ses mots, on entendit un murmure anonyme dans la chaloupe sombre. Quelqu'un grommela : « On devrait rentrer. Nous n'avons plus aucune chance maintenant ! »

Herrick lança à ses hommes un regard furibond. « Silence donc ! Voulez-vous que toute l'île nous entende ? »

« Ne pourrions-nous pas nous arrêter derrière la pointe, Monsieur ? » murmura Ryan. Il semblait un peu honteux. « Nous pourrions laisser les hommes se reposer un moment et puis essayer à nouveau. »

Herrick acquiesça. Un autre plan prenait forme dans son esprit. « Bonne idée. Prévenez le canot, Ryan. » Il saisit la barre tandis que le quartier-maître ouvrait le volet de sa lanterne et lançait deux éclats vers l'arrière. Il jeta sèchement aux matelots : « Gardez le rythme. *Ensemble,* à présent ! » Personne ne disait mot, mais il sentait que tous l'observaient dans l'obscurité. Il ajouta : « Le reste à écoper, et attention aux avirons ! Je ne veux pas le moindre bruit ! »

Ryan lui dit : « Le canot de service a viré, Monsieur et je vois aussi le grand canot là-bas. »

« Dieu merci ! » Herrick oublia ses matelots ronchonnants quand la ligne d'horizon se transforma, montrant le profil déchiqueté d'une falaise surplombante. C'était bien la pointe Dogwood, mais ils avaient dérivé plus loin qu'il ne le pensait. Les embarcations n'étaient pas au pied du cap, mais du mauvais côté. Comme il observait tristement la silhouette hostile de la pointe de terre, il sentit que le mouvement du canot devenait plus doux et les avirons reprirent un rythme régulier en pénétrant dans des eaux plus abritées.

Il dit tout bas : « Avirons ! Doucement maintenant ! Vous faites autant de bruit qu'un troupeau de vaches ! »

La chaloupe se mit à ballotter dans la houle tandis que les matelots s'effondraient sur leurs avirons en aspirant avec gratitude l'air humide de la nuit. Le grand canot sortit de l'ombre et vint se ranger à ses côtés. Puis ce fut le tour du canot de service qui s'approcha de l'autre bord, de manière que l'enseigne Maynard pût se faire entendre. « Que faisons-nous, monsieur Herrick ? »

« Repos ici un moment. » Herrick parlait lentement pour se laisser le temps de remettre un peu d'ordre dans ses idées. Il souhaita que Maynard ne parût pas aussi perdu et désorienté devant ses hommes. Les choses étaient déjà assez difficiles comme cela, pensa-t-il. Il ajouta : « Où sont M. Parker et le petit canot ? »

Maynard haussa les épaules, mais dans le grand canot.

Packwood, le second maître, répondit rapidement : « Nous l'avons perdu de vue il y a longtemps, monsieur Herrick. » Herrick parvint sans effort à maîtriser sa voix pour répondre : « Peut-être a-t-il fait demi-tour ? »

Un matelot murmura : « Coulé, plus probablement ! » Herrick se décida : « Venez à couple, mais sortez les défenses. »

Il attendit, retenant son souffle, tandis que les deux canots venaient se ranger aux côtés de la chaloupe. À chaque grincement, à chaque choc, il pensait entendre des cris à terre ou bien le bruit sinistre d'un feu de mousqueterie. Mais seul le vent et le sifflement des embruns se mêlèrent pour lui couper la parole quand Maynard et Packwood se penchèrent pour l'écouter.

« Si nous faisons le tour de la pointe, il sera trop tard pour attaquer ! »

Maynard murmura d'un ton irrité. « A mon avis, on nous a fait ramer trop longtemps. C'était une tâche impossible ! »

« Personne ne vous demande votre avis », gronda Herrick. « Aussi, taisez-vous et écoutez-moi, voulez-vous ? » Herrick lui-même fut surpris de la rudesse de sa voix, mais il poursuivit hâtivement : « Il devrait y avoir un bout de plage sous la pointe. C'est là que nous allons nous rendre. M. Packwood nous attendra avec la moitié des équipages dans les canots et il se tiendra le plus près possible des rochers. » Herrick laissa passer un instant, sentant que la tension rongeait sa patience. « Compris ? »

Ils acquiescèrent, incertains, et il poursuivit : « M. Maynard m'accompagnera à terre avec trente hommes. En escaladant la pointe, nous devrions voir de l'autre côté ; si *l'Andiron* est toujours là, nous tenterons peut-être l'attaque, surtout s'il paraît assez paisible et s'il est proche de la pointe, sans quoi nous retournerons dans le secteur de ramassage. » Il imagina brièvement la rage et le dépit de Vibart s'il rentrait pour annoncer l'échec de son attaque. À nouveau, il éprouva cette même colère déraisonnable à propos de leur mission. L'amiral aurait dû envoyer une force supérieure. Le *Cassius* même aurait pu être utile pour les appuyer de sa puissance et faciliter la retraite.

Peut-être, après tout, était-ce aussi de sa faute. S'il ne s'était pas fié à la suffisance de Vibart et s'il avait vérifié avec plus de soin l'éloignement de la côte ; si seulement il avait tenu compte du changement de vent et du courant violent qui les faisaient dériver vers le large… Il se secoua avec colère. Il était trop tard maintenant. Seul le présent comptait.

Pourtant, il trouva encore le temps d'imaginer Bolitho placé dans la même situation. L'image de ce visage impassible lui rendit tout son calme et il dit d'une voix égale : « Débordez et mettez le cap sur les rochers. Mais pas un bruit, quiconque ! »

Un par un les canots se rapprochèrent de terre et lorsqu'ils furent presque entourés d'un cercle de roches sombres, les

premiers matelots, glissant et jurant, sautèrent dans l'eau peu profonde.

Il était inutile, décida Herrick, de tenter à présent de répartir les hommes en plusieurs groupes. Cela prendrait trop de temps et ils avaient déjà suffisamment tenté le diable. Herrick regarda s'écarter les trois canots puis jeta : « Monsieur Maynard, venez avec moi. Mclntosh prendra le commandement ici. » Il fit un effort de mémoire pour se souvenir des noms choisis avec tant de soin. « Allday et Martin, suivez-moi ! »

Allday semblait capable et Martin, qui autrefois gagnait fort bien sa vie comme braconnier dans le Dorset, était agile et silencieux comme un renard.

Tandis qu'ils escaladaient sans bruit la falaise abrupte, Herrick pensa à nouveau à Bolitho et à son audacieuse attaque de l'île Mola. Il lui avait fallu faire face à toutes sortes de dangers et pourtant il avait réussi, au prix de sa vie. Cette escapade n'était rien en comparaison de l'île Mola, se dit-il, sévère.

Et pourquoi avait-il pris le soin de suggérer une autre solution ? Avait-il donc l'intention de retourner à la *Phalarope* sans même tenter d'accomplir sa mission ?

Il trébucha et faillit tomber sur les rochers au-dessous de lui, mais une main saisit son poignet et il entendit Allday lui dire : « Il faut faire attention sur ce genre de falaises, Monsieur, on croit que c'est solide, mais les pierres sont seulement enfoncées dans la terre. Elles ne tiennent pas. »

Herrick le regarda fixement. C'était vrai, Allday avait été berger tout autant que marin. Après les falaises rocheuses et les collines de Cornouailles, ceci n'était sans doute qu'un jeu d'enfant pour lui.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Allday murmura : « J'ai bien souvent dû descendre ce genre de truc derrière un agneau vagabond. »

Ils s'immobilisèrent, silencieux soudain, comme Martin sifflait. « Monsieur, il y a une sentinelle là-haut. » Herrick se retourna. « Vous êtes sûr ? Où ça ? » Martin hocha la tête avec véhémence. « Une trentaine de mètres plus haut ; j'ai entendu

ses bottes, là ! » Ses yeux brillaient d'excitation. « Vous avez entendu ? »

« Oui. » Herrick s'affaissa sur une banquette d'herbe humide. Une sentinelle là-haut. Mais pourquoi donc ? De nuit, personne ne pouvait rien voir au-delà du bord de la falaise. « Nous allons nous approcher pour voir un peu de quoi il s'agit. »

Tenant leurs armes en l'air pour qu'elles ne cognent pas sur les pierres traîtresses, ils franchirent avec précaution le flanc du cap, et leurs yeux les piquaient à force de chercher à percer l'obscurité.

Enfin, Herrick dit : « Martin, passez par la gauche, Allday du côté du large. » Il les vit s'éloigner en rampant. « Nous allons continuer d'escalader cette pente, monsieur Maynard. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de louche là-haut. »

Allday revint le premier ; plié en deux, il courait d'un buisson à l'autre. « *l'Andiron* est bien là, Monsieur, juste de l'autre côté de la pointe. C'est le noir complet. Pas un bruit, pas un son. »

« Il faut qu'ils soient bougrement confiants », murmura Maynard.

« L'équipage est peut-être à terre, Monsieur », dit Allday. « Peu probable. » Herrick cherchait à découvrir la cause de son malaise. « Le mouillage doit être excellent. » Il se raidit soudain, pour se détendre en voyant Martin descendre la pente sur son maigre derrière.

Martin fit une pause pour reprendre souffle. « Il y a des soldats là-haut, Monsieur. »

« Que font-ils ? » Herrick se forçait à garder son calme. « On dirait bien qu'ils dorment. » Martin tira une épine de son pied nu. « Ils ont planté une sentinelle à chaque bout, mais tout le reste a l'air couché. » Il haussa les épaules. « Y dorment, quoi ! » La voix était méprisante.

Herrick demanda soudain : « Que vouliez-vous dire, Martin, « à chaque bout » ? »

« Ah, j'oubliais, Monsieur ! » Martin ricana : « Ils ont six pièces d'artillerie sur le côté de la falaise. »

Herrick se sentit étrangement soulagé. Il était toujours plus désagréable de ne pas connaître les difficultés que d'y faire face. Presque pour lui-même il reprit : « Deux sentinelles seulement, dites-vous ? »

Martin acquiesça. « Oui, Monsieur, et une trentaine d'hommes couchés près des canons. » Il gloussa. « J'aurais pu leur couper la gorge sans peine. »

« Vous aurez peut-être à le faire », dit Herrick. Tout était clair soudain : *l'Andiron* dormait au mouillage parce qu'il était protégé par des pièces de campagne bien armées. Sans aucun doute, les canons étaient déjà chargés et pointés pour couvrir toute la baie. C'était un arrangement assez courant, lorsqu'on ne disposait pas d'un véritable port.

Il eut soudain froid dans le dos à l'idée de ce qui serait arrivé si ses canots avaient attaqué comme prévu. Les pertes et le vacarme auraient anéanti toutes leurs chances de succès.

« Descendez à la plage, monsieur Maynard », dit-il calmement. « Envoyez-moi ici le plus vite possible tous les hommes disponibles. Mettez les canots à l'ancre et que les derniers regagnent le bord à la nage. Dites à Mclntosh et aux autres que j'ai l'intention de m'emparer des canons et de les mettre hors d'état de nuire. Ensuite, nous redescendrons aux canots et nous attaquerons *l'Andiron* comme prévu. »

Ils le regardaient tous en silence, puis Maynard dit : « Et vous, Monsieur ? »

Herrick frappa sur l'épaule de Martin. « Notre braconnier va payer son dû ce soir, monsieur Maynard. »

Martin tira un couteau de sa ceinture et tendit le lourd sabre d'abordage à Allday. Il dit joyeusement : « Facile, Monsieur. Ça ne paraît même pas juste, n'est-ce pas ? »

Lorsque Martin et Maynard eurent disparu dans l'obscurité, Herrick dit avec calme : « Il faut réduire ces soldats au silence pendant qu'ils dorment. Morts ou assommés, je m'en moque, mais je ne veux pas qu'ils donnent l'alarme. » Allday grimaça en entendant le poignard de Maynard sonner sur une pierre au-dessous d'eux, puis il ajouta : « C'est eux ou nous, n'est-ce pas, Monsieur ? »

« Comment va votre bras, monsieur Belsey ? » Bolitho entendit le second maître bouger quelque part dans l'obscurité profonde et se rendit compte qu'il n'avait posé la question que pour briser ce silence insupportable. En compagnie de Belsey et de Farquhar, il avait été vivement conduit en bas et enfermé sans cérémonie dans une minuscule cambuse inutilisée, quelque part sous le gaillard d'avant de *l'Andiron*. Après quelques brèves tentatives de conversation, tous trois s'étaient abîmés dans le silence et l'inquiétude de leurs pensées.

« Assez bien, Monsieur », répondit Belsey. « Mais cette agitation me fait transpirer. »

Les mouvements malaisés du navire avaient certainement augmenté depuis une heure. La cambuse se trouvait au-dessous de la flottaison de *l'Andiron* et le rappel brutal de la coque sur son ancre n'en était que plus sensible. L'équipage avait déjà laissé filer un peu de câble pour compenser le changement de vent qui balayait à présent avec une férocité croissante le mouillage auparavant bien abrité.

Belsey ajouta : « Peut-être la *Phalarope* va-t-elle reprendre le large, Monsieur. Ils ne voudront pas mettre les canots dehors par un temps pareil ! »

Bolitho fut heureux que ses compagnons ne pussent voir son visage. Un changement de temps n'influerait guère sur la détermination de Vibart à obtenir la victoire, pensa-t-il. Depuis l'instant où le signal envoyé de la colline était parvenu aux défenseurs soigneusement dissimulés, il avait senti grandir en lui le désespoir, la certitude atroce du désastre qui guettait la *Phalarope* et son équipage, et il ne pouvait pas aider le moindre d'entre eux.

Il sentit une pression soudaine derrière ses épaules, comme le navire gîtait dans une profonde lame. La frégate à présent tirait sur son câble à intervalles réguliers et il sentait le pont se soulever puis glisser de côté à chacun de ses sursauts.

Il repensa à son frère et se demanda ce que celui-ci faisait en cet instant. L'ardeur, qu'avait suscitée en lui l'idée du massacre de l'équipage de prise envoyé par la *Phalarope,* devait maintenant avoir fait place à une inquiétude concernant la sécurité de son propre navire. À tout autre moment, il aurait fait

voile pour gagner l'autre côté de l'île, mieux abrité. C'était étrange comme ce changement de temps inattendu jouait son rôle dans la partie engagée. Malheureusement, cela n'aurait aucun effet définitif et ne pourrait que prolonger l'angoisse de l'attente.

Farquhar dit d'un ton absent. « Je voudrais qu'il se passe quelque chose. Cette attente m'exaspère. »

Bolitho se déplaça pour surveiller la fente brillamment éclairée de la porte de la cambuse. Une ombre venait parfois obscurcir ce fil d'argent lorsque la sentinelle bougeait dans l'étroite coursive. Tout en déplaçant ses membres engourdis, Bolitho sentit le contact chaud de l'acier sur sa jambe et se souvint du poignard. Pour tout l'usage qu'il pourrait en faire à présent, il aurait aussi bien pu le laisser dans la cabine, pensa-t-il avec lassitude.

Il était étrange que les gardes n'eussent pas pris le soin de le fouiller. Mais ils manifestaient une confiance si totale et si justifiée que cela n'avait rien qui dût l'étonner. Même son frère avait trouvé le temps de le voir tandis qu'on le conduisait dans cette cambuse.

Hugh Bolitho portait l'épée de leur père en plus d'une paire de pistolets et la bataille imminente semblait lui avoir communiqué un renouveau de vie et de passion.

« Eh bien, Richard, c'est votre dernière chance ! » Il se tenait très à l'aise sur le pont mouvant, la tête de côté et regardait son frère avec une sorte d'amusement. « Ce n'est qu'une question de décision et il vous appartient de la prendre. »

« Je n'ai rien à vous dire, ni maintenant, ni jamais ! » Bolitho s'était efforcé de ne pas regarder l'épée. Cela avait été l'ultime insulte.

« Parfait ! Dorénavant, il se peut que je ne vous voie guère. J'aurai beaucoup à faire ! » Il avait levé les yeux vers le ciel, furieux. « Le vent se lève, mais j'espère cependant recevoir mes visiteurs. » Il avait ajouté d'un ton plus dur : « Il vous faudra courir votre chance auprès des autorités françaises. Pour moi, je dois conduire *l'Andiron* au sein des flottes alliées. »

Il avait vu que son frère était déjà sur ses gardes et il avait poursuivi, très calme : « Je peux vous le dire à présent, Richard, car vous serez empêché d'y prendre part : l'amiral français de Grasse doit faire sa liaison avec une escadre espagnole. Ensemble et avec notre aide, ils attaqueront la Jamaïque. » Il avait eu un geste brusque, comme pour souligner le caractère irrévocable de la campagne. « Je crains que le roi George ne soit forcé d'aller ailleurs pour découvrir d'autres terres neuves à conquérir ! »

Bolitho avait dit à son garde : « J'aimerais descendre ! » Son frère avait lancé derrière lui : « Vous êtes idiot, Richard, et, ce qui est pire, vous avez tort ! »

Assis dans la petite cambuse ballottée, Bolitho avait tout le temps de revivre l'amertume et le sentiment de défaite qu'il avait éprouvés.

Il y eut un raclement métallique quand on tourna les verrous de la porte et Belsey gronda : « Les v'là encore qui viennent se vanter. Que Dieu les envoie rôtir en enfer ! » Mais lorsque la lueur de la lampe envahit la petite pièce en leur brûlant les yeux, Bolitho demeura figé de surprise. Stockdale était debout dans l'embrasure, clignant des yeux, une lourde hache d'abordage à la main.

Bolitho réussit à se relever et aperçut alors la sentinelle étendue sous la lanterne, le crâne broyé comme une coquille d'œuf.

Stockdale dit humblement : « Je suis désolé d'avoir mis si longtemps, cap'taine, mais j'ai dû gagner leur confiance. » Il eut un sourire embarrassé. « Même maintenant, je ne suis pas sûr d'avoir fait comme vous vouliez. »

Bolitho pouvait à peine parler. Il agrippa le bras massif de l'homme et murmura : « Tu as bien fait, Stockdale, ne crains rien. » Puis il dit aux autres : « Etes-vous avec moi ? » Farquhar répondit, tout étourdi : « Dites-moi simplement ce qu'il faut faire, Monsieur. »

« Vite, Stockdale ! » Bolitho sortit dans la coursive et jeta un coup d'œil au-delà du cercle de lumière jeté par la lanterne. « Dis-moi ce qui se passe ! »

L'ancien lutteur parlait d'une voix rauque : « Ils commencent à être inquiets là-haut, Monsieur. Pas trace d'attaque et le navire prend assez mal le vent. » Il réfléchit un instant. « Nous pourrions peut-être gagner la plage à la nage. » Il était plein d'ardeur, soudain. « Oui, avec un peu de chance, nous pourrions y arriver ! »

Bolitho secoua la tête : « Pas encore. On doit faire bonne garde. Ce n'est pas à nous qu'il faut penser. Il nous faut tenter de sauver la *Phalarope* avant qu'il soit trop tard. » Stockdale eut un coup d'œil pour le cadavre à ses pieds. « La sentinelle sera relevée dans une demi-heure, Monsieur, nous n'avons pas beaucoup de temps. »

« Je vois. » Bolitho tenta de calmer l'excitation et le tourbillon de ses pensées pour réfléchir plus clairement. « Nous ne sommes pas de taille à combattre l'équipage tout entier, mais avec quelque chance, nous pourrions encore les surprendre. »

Belsey intervint : « J'aimerais bien emmener quelques-uns de ces bougres avec moi ! »

Bolitho tira le poignard caché le long de sa jambe et le fit briller dans la lumière. « Montre-nous le chemin, Stockdale. Si nous arrivons jusqu'au gaillard d'avant, j'ai l'idée d'une chose qui pourra faire diversion. »

Farquhar saisit le sabre de la sentinelle et murmura froidement : « Est-ce au câble que vous pensez, Monsieur ? » Bolitho lui jeta un rapide coup d'œil approbateur : « Le navire rappelle dur sur son ancre. Si nous pouvions couper son câble, il se trouverait dans un grave danger. Nos hommes sont par là quelque part et ils ne tarderont pas à se dégager s'ils voient *l'Andiron* dériver vers la pointe. » Belsey l'interrompit tout excité : « *l'Andiron* devra faire voile, Monsieur, et peut-être sera-t-il trop tard avec le vent de ce côté, il ira s'échouer sans rémission. »

« Je vous demande pardon, Monsieur. » Stockdale regardait Bolitho avec tristesse. « Ils ont déjà mis une fameuse bordée de surveillance à l'étrave au-dessus de l'ancre ! »

Bolitho sourit froidement. « Cela ne m'étonne pas ! » Il appela les autres du geste. « Venez, nous avons peu de temps. » Comme ils se glissaient le long de la coursive, il ajouta : « Vous

souvenez-vous, monsieur Farquhar, de cette pièce de neuf livres sur le gaillard d'avant ? »

Farquhar, les yeux brillants, approuva. « Oui, Monsieur, l'une des pièces de chasse. »

Bolitho s'arrêta au pied d'une étroite échelle, les yeux fixés sur le panneau tout là-haut. Peut-être serait-ce possible ? Aucun d'eux ne survivrait à cette tentative, mais il savait qu'à présent ses compagnons avaient compris cela.

Il parla d'un ton très calme. « Le canon a été amarré là-haut pendant qu'on réparait le pavois défoncé par la *Phalarope*. Si nous réussissons à trancher les amarrages, avec le temps qu'il fait, l'engin va s'emballer comme un taureau furieux. »

Belsey aspira l'air entre ses dents. « Grands Dieux, une pièce de neuf livres, ça pèse plus d'une tonne. Il en faudra pour l'arrêter ! »

« Si je coupe les amarrages, dit Bolitho, crois-tu, Stockdale… »

L'homme se retourna avec un grand sourire. « Ne dites plus rien, cap'taine. » Il balançait sa lourde hache. « Quelques minutes seulement, c'est tout ce qu'il me faut. »

« Et tu n'en auras pas plus, mon gars. » Bolitho se hissa jusqu'en haut de l'échelle et jeta un coup d'œil par le panneau. L'entrepont tout entier était désert à nouveau. Il scruta la dernière échelle, celle qui menait au pont, puis dit : « Restez derrière, Belsey, vous ne pouvez pas vous battre avec un seul bras. »

« Je ne peux pas non plus m'asseoir là et rester à ne rien faire, Monsieur. » Belsey le regardait, obstiné. « Ne vous occupez pas de moi, Monsieur, je peux encore me débrouiller. »

Les bruits qui auraient pu dénoncer leur avance prudente se perdaient dans le craquement des espars et le bourdonnement des haubans et du gréement. Bolitho observa rapidement la plus proche ligne de canons enchaînés et les silhouettes confuses de leurs servants. La plupart des hommes étaient couchés sur le pont ou appuyés au pavois. Il n'en restait que quelques-uns debout et ils regardaient vers l'extérieur, les yeux dépassant à peine des filets de bastingage.

Bolitho aperçut la pièce de neuf livres, solitaire, débordant vers l'arrière au-dessus du pont principal. Il l'entendait grincer doucement comme si elle avait protesté contre les amarrages qui la maintenaient immobile et impotente à côté du cabestan.

Bolitho essuya ses yeux brouillés par la sueur et maudit le battement douloureux de son cœur sous ses côtes. C'était tout de suite ou jamais ; on pouvait d'un instant à l'autre les reconnaître pour ce qu'ils étaient et leur effort alors serait vain. Sous les yeux fascinés de ses compagnons, il se redressa et se dirigea vers le canon d'un pas tranquille, puis bruyamment il s'assit sur le pont et croisa les bras sur sa poitrine comme s'il cherchait le sommeil.

Farquhar dit entre ses dents : « Dieu, regardez-le ! Il n'est pas possible qu'un de ces hommes ne voie pas de qui il s'agit ! »

Mais Bolitho avait agi si ouvertement que cela n'avait pas éveillé d'intérêt immédiat parmi les matelots. Et tandis que *l'Andiron* roulait bord sur bord, le gaillard d'avant demeura tranquille.

Belsey, étendu près du panneau de descente, roula de côté et chuchota : « Regardez, voilà un officier ! »

Ils virent, dans un silence complet, la silhouette bleue et blanche de l'un des lieutenants du navire qui se dirigeait lentement vers l'avant sur le pont principal, pour grimper l'échelle du gaillard ; l'officier dut faire une pause à mi-hauteur de cette échelle, alors qu'un grain plus fort que les précédents s'abattait sur le flanc du navire dans une débâcle d'embruns qui firent vibrer le mât de misaine comme un jeune arbre.

Puis Stockdale, qui avait reporté ses yeux sur Bolitho, murmura : « Il a réussi. »

Lorsque l'étrave de la frégate se souleva en tirant sur l'ancre, le canon se mit à bouger, d'un mouvement à peine décelable au début. Puis, broyant ses minuscules cales, il dévala toute la longueur du gaillard pour venir s'écraser avec violence sur le pied du mât de misaine.

Soudain, tout le monde se mit à beugler et vociférer en même temps. Certains des cris se changèrent en hurlements de frayeur quand le canon, pivotant avec malveillance comme sous

la poussée de mains invisibles, repartit dans une charge folle à travers le pont incliné.

Le lieutenant lança un appel : « Ici les hommes ! Prenez des anspects et d'autres palans ! Faites leste, ou il va passer à travers le bordé ! »

Les hommes de quart à l'ancre sortirent de leur cachette et accoururent à l'étrave pour se joindre à la foule qui s'affairait au bord du gaillard d'avant. Au centre du désordre, le canon joyeux et meurtrier tournait sur lui-même comme pour chercher la piste d'un nouveau méfait, puis se lançait en grinçant et grondant vers le bord opposé. Il vint heurter une autre pièce et dispersa comme de simples graviers tout un râtelier de projectiles. Les boulets ne firent qu'ajouter à la panique et certains s'en allèrent rouler jusque sur le pont principal.

Un matelot, plus courageux que les autres, se jeta à cheval sur la culasse et déjà ses mains fixaient l'œil d'un cordage autour de la gueule. Mais quand le canon repartit en arrière, l'homme hurla et s'abattit contre le pavois où il reçut en pleine poitrine les deux mille six cents livres de bois et de métal.

Bolitho saisit le bras de Farquhar et jeta : « Regardez ! ils ont glissé une cale sous l'affût. Nous n'en avons plus pour très longtemps. »

À l'instant où il parlait, certains des matelots qui entouraient le canon se retournaient déjà et les regardaient fixement. Sur leurs visages, l'expression de saisissement et d'incrédulité laissait place à une fureur glacée. Bolitho et ses deux compagnons reculèrent lentement vers l'étrave, le dos au vent et à la mer, tandis que convergeait vers eux une masse d'hommes agglutinés, d'autant plus terribles qu'ils avançaient dans un silence absolu.

Puis, pour rompre le charme, un homme beugla : « Tuez-les ! Abattez-moi ces salauds infects ! »

Pressée par les hommes derrière elle, la cohue avança d'un pas, mais ce fut pour s'arrêter, incertaine, lorsqu'une sorte de coup de feu résonna sur le pont, suivi instantanément d'un grand cri triomphant de Stockdale.

« Il a cédé ! Le câble est coupé ! »

Un instant encore, les matelots de *l'Andiron* restèrent figés à se regarder. Puis le sentiment de ce péril inattendu s'imposa à tous et ils n'hésitèrent plus. Un officier sur le pont hurlait des ordres et le cri fut transmis à l'avant par quelques-uns qui avaient gardé la tête froide.

« En haut le monde ! En haut le monde ! À larguer les huniers ! »

Tout à l'arrière, Bolitho entendit la voix de son frère durcie et amplifiée par son porte-voix. « Armez la barre ici ! » Puis comme le navire tremblait de la proue à la poupe ainsi qu'un animal libéré, il hurla : « Monsieur Faulkner, mettez les hommes aux bras ! »

Bolitho s'appuya au pavois, tenant toujours le poignard devant lui. La frégate prit de la bande et commença d'abattre. Les hommes grimpaient follement dans les haubans et déjà un petit bout de toile se gonflait et claquait sur le ciel noir.

Le porte-voix se fit entendre à nouveau. « Couvrez ces hommes sur le gaillard d'avant. Abattez-les s'ils tentent de s'échapper ! »

Belsey s'essuya le front et murmura : « Si nos gars sont bien là dehors, ils n'essaieront pas d'aborder ! » Il regardait le visage tendu de Bolitho. « Maintenant, Monsieur, je peux mourir en paix. Je crois que nous avons bien fait notre boulot ce soir ! »

Bolitho vit son visage éclairé d'un reflet orange et comme il se retournait avec surprise, l'air autour de lui sembla s'animer du sifflement aigre des coups de feu. Les étais, les drisses se rompirent et sous ses pieds, les planches du pont volèrent en éclats. Un millier de balles balayaient tout l'avant du navire.

Farquhar tendait le bras. « Regardez, la batterie nous a tiré dessus ! » Il agitait son chapeau. « Ces idiots stupides ont tiré sur leurs propres hommes ! »

Bolitho le força à se baisser. « Et sur nous ! Baissez donc la tête, monsieur Farquhar, vous pourriez en avoir besoin par la suite. »

Le feu avait cessé, mais cette salve unique, soigneusement préparée, avait suffi. La promptitude des officiers de *l'Andiron* et la rapidité de réactions de ses matelots les mieux entraînés auraient pu lui permettre d'échapper au danger. Mais quand le

barrage de mitraille balaya les hommes de ses haubans et de ses vergues et vint faucher une partie des matelots qui encombraient encore le pont, la dernière possibilité de salut fut perdue. La silhouette noire de la pointe Dogwood sembla grandir, écrasant le navire à ses pieds. Il parut encore que le vent et le courant allaient peut-être lui permettre de se dégager. Mais à l'instant où Bolitho tirait sur le pont ses compagnons abasourdis, *l'Andiron* eut un long frisson, aussitôt suivi d'un choc terrifiant qui jeta à bas les derniers matelots.

Belsey leva les yeux vers le ciel et se signa. « Le grand mât descend, mon Dieu ! et l'artimon aussi ! »

Fasciné, Bolitho vit les deux espars immenses frémir et s'incliner très lentement à tribord. Puis les étais cassèrent et comme l'angle se faisait plus aigu, les mâts s'abattirent dans un désordre indescriptible de vergues et de voiles déchirées pour s'effondrer enfin dans l'eau blanche le long du bord.

Un autre choc, un autre encore secouèrent la coque. Le pont s'inclina plus bas vers la mer. Bolitho se redressa en criant : « Il est échoué sur le banc de sable ! Il va se briser le dos et chavirer dans quelques minutes ! »

Il entendait les canons s'arracher à leurs palans et dévaler le pont, écrasant les restes hurlants de leurs maîtres. Il n'y avait aucun espoir de mettre un canot à l'eau et personne ne l'avait tenté. Quelques-uns sautaient déjà par-dessus bord pour être aussitôt entraînés par un violent courant. D'autres fuyaient vers les entrailles du navire comme pour chercher la sécurité dans le noir, et tout autour d'eux des voix criaient, imploraient, menaçaient et juraient tandis que le navire se rompait sous les pieds de son équipage.

Le mât d'artimon se brisa à quelque quatre pieds au-dessus du pont et suivit les autres à la mer. La belle frégate qu'avait été *l'Andiron* n'était plus qu'un lourd ponton démâté, objet d'effroi et d'horreur.

La voix de Belsey se fit entendre par-dessus le vacarme. « Voilà un panneau de descente, Monsieur, regardez, il flotte près du beaupré ! » Il se tourna vers Bolitho, les yeux hagards. « Nous pourrions sauter pour l'attraper ! »

Bolitho se détourna pour regarder le pont qui tremblait une fois de plus. Un autre canon s'était largué et fauchait un groupe de matelots. Puis il aperçut son frère debout, seul, près de la rambarde de dunette. Son corps semblait à quarante-cinq degrés avec le pont fortement gîté. Il ne donnait plus d'ordres, mais restait là immobile, comme pour partager jusqu'au bout l'agonie de son navire.

Bolitho resta encore un moment à le fixer. La distance qui les séparait était bien plus grande que la longueur du pont. Il ressentit un élan de compréhension, presque de pitié, car il savait fort bien ce que lui-même eût éprouvé dans un tel moment.

Puis, il dit d'un ton bref : « Allez-y, les gars, sautez loin ! »

Belsey et Farquhar bondirent par-dessus bord ensemble et il les vit lutter vers le carré de bois flottant. Stockdale dit alors d'une voix rauque : « Venez, capitaine je vais sauter avec vous ! »

Comme il saisissait le pavois, Bolitho entendit un cri derrière lui et aperçut vaguement un officier qui rampait dans sa direction sur le pont fortement incliné. Il vit du sang sur le visage de l'homme et reconnut le lieutenant qui avait partagé sa captivité solitaire dans la poupe, l'homme qui lui avait parlé de sa femme et de la liberté impossible de la paix.

Puis il aperçut le pistolet dans la main du lieutenant et comme il tentait de se hisser par-dessus la lisse, le pont fut éclairé d'une lueur aveuglante et il lui sembla qu'un fer chauffé à blanc lui explosait entre les côtes.

Stockdale détourna ses regards de Bolitho avec un cri bref, animal, issu du fond de lui-même. De toute sa force, il lança sa hache dans un moulinet dont la violence décapita presque l'officier américain, de sorte que l'homme sembla s'incliner en un macabre salut.

Bolitho sentit vaguement que Stockdale le prenait à pleins bras, puis qu'il tombait dans le vide. Ses poumons gonflèrent à se rompre, sa gorge se remplit d'eau salée et lorsqu'il tenta d'ouvrir les yeux, il ne vit que l'obscurité cuisante.

Puis il sentit qu'on le hissait sur le petit radeau et il entendit Belsey haleter : « Oh ! les maudits salauds ! ils ont eu le capitaine ! »

Puis la voix de Farquhar, tremblante mais déterminée : « Pour l'amour de Dieu, faites attention, voici un canot, baissez-vous et silence ! »

Bolitho voulut parler, mais il ne put que scruter le visage assombri de Stockdale qui se détachait sur les nuages très bas. Il entendit des avirons, le bruissement d'un canot fendant l'eau. Mais la captivité ou la mort ne seraient pas vaines, pas cette fois. Il écouta les vagues gronder là-bas sur la frégate naufragée et les faibles cris de ceux qui se cramponnaient encore à la coque en ruine.

Puis, juste au-dessus de sa tête, lui sembla-t-il, il y eut un cri bref, suivi du cliquetis d'un fusil à pierres. C'était comme un cauchemar dont rien ne l'affectait vraiment. Ce n'est que lorsqu'une voix cria tout haut, en anglais : « Voilà quelques-uns de ces démons, là dans l'eau, Monsieur ! » que la compréhension se fit jour lentement à travers la brume de souffrance.

Farquhar se redressa en criant : « Ne tirez pas, ne tirez pas, nous sommes anglais ! »

Puis tout le monde sembla s'égosiller en même temps et quand un autre canot s'approcha à son tour, Bolitho entendit très loin une voix familière :

« Qui avez-vous donc là, monsieur Farquhar ? » La voix de Herrick tremblait d'émotion, comme s'il ne pouvait encore en croire ses yeux.

Farquhar répondit : « C'est le capitaine ! » Bolitho sentit que des mains le soulevaient, lui faisaient franchir le plat-bord, et il vit des figures déformées osciller au-dessus de lui, en mouvements vagues et irréels. Des mains palpèrent ses côtes et ce fut le coup de poignard d'une douleur nouvelle, puis le réconfort d'un pansement, et sans cesse, autour de lui, le bavardage fiévreux de ces hommes… Ses hommes !

Le visage de Herrick était tout proche et Bolitho put voir l'éclat de ses yeux. Il aurait voulu lui dire quelque chose, le rassurer, lui faire comprendre.

Mais il ne put trouver assez de force. Il serra simplement la main de Herrick puis laissa l'obscurité l'envelopper comme un manteau.

CHAPITRE XII

À LA PERTE DE NOS ENNEMIS !

Le grand soleil de l'après-midi dardait sur la baie abritée et renvoyait des reflets dansants au plafond de la cabine, au-dessus du petit bureau de Bolitho. Il lui suffisait de tourner la tête pour voir le vert somptueux des collines d'Antigua et quelques maisons éparpillées autour de l'étendue tranquille de Port Saint-Jean. Il dut se forcer à revenir à sa tâche, le rapport qu'il devait achever pour le présenter à l'œil inquisiteur de l'amiral.

Il appuya son front au creux de sa main et sentit la faiblesse qui se glissait dans ses veines, lui soufflant de se reposer, de faire toute autre chose que de répondre aux ordres et aux devoirs qui l'attendaient. Sous sa chemise, il sentait l'étreinte rigide du bandage et il laissa son esprit vagabonder en arrière ainsi qu'il l'avait fait si souvent depuis son retour inattendu à bord de la *Phalarope*.

Comme pour tout ce qui s'était passé, il avait du mal à distinguer les faits des images vagues nées du délire qui l'avaient habité, puis s'étaient éloignées avec la douleur brûlante de sa blessure. La chance avait voulu que la balle de pistolet passât bien nettement entre deux côtes, laissant une plaie profonde et déchiquetée qui le faisait grimacer au moindre mouvement brusque.

Depuis l'instant où on l'avait porté à bord de la frégate et où les canots avaient été hâtivement hissés sur le pont, ses souvenirs étaient confus, incohérents. La tempête féroce que rien n'avait annoncée ne faisait qu'ajouter à l'impression de cauchemar de ses souvenirs. Pendant deux semaines, le navire avait couru sud-ouest sous les hurlements du vent, incapable de faire mieux que fuir à sec de toile. Puis, tandis que Bolitho

luttait pour éviter les soins maladroits du chirurgien et les allées et venues incertaines de ses officiers, le vent avait faibli et la *Phalarope* avait enfin pu virer pour remonter en louvoyant jusqu'à Antigua et faire son rapport.

Bolitho regardait fixement les descriptions soigneusement énumérées et tous les noms qu'il avait cités. Il ne devait rien oublier. On n'avait jamais le temps de se reprendre.

Chacun de ces noms rappelait un souvenir différent et lui donnait la sensation étrange de n'être que spectateur : l'enseigne Charles Farquhar, qui s'était conduit d'une manière bien supérieure à ce que pouvaient laisser prévoir son expérience et son autorité réelle, tout cela au mieux de l'intérêt du service ; un officier de mer qui mériterait un jour un commandement supérieur. Arthur Belsey, second maître d'équipage qui, malgré son bras blessé, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour aider à la destruction finale de *l'Andiron*.

Bolitho tapota de la plume, pensif, près du nom de Belsey. Cet ultime bond vers la sécurité qui l'avait arraché à la coque en ruine de *l'Andiron* avait détruit les espoirs qui pouvaient lui rester de reprendre du service. Son bras brisé n'était plus réparable à présent et il resterait toute sa vie infirme. Avec un peu de chance, une mention favorable au rapport, appuyée par la recommandation de Bolitho, pourrait lui assurer un débarquement rapide et quelque récompense correspondant à ses longs services. Sans doute regagnerait-il Plymouth pour ouvrir là-bas un petit cabaret, se dit Bolitho tristement. Tous les ports de mer étaient pleins d'hommes de ce genre, brisés, oubliés, mais se cramponnant encore au bord de cette mer qui les avait rejetés.

Quant à l'assaut du lieutenant Herrick sur la batterie d'artillerie, il n'y avait guère à ajouter aux faits. S'il avait tenté d'embellir la vérité pour donner à Herrick plus largement des éloges qu'il méritait si bien, l'amiral ne tarderait pas à voir l'autre face de la question : que la chance avait joué le premier rôle, aidée par une bonne part d'imprudence.

Il y avait tant de « si », pensa Bolitho maussade.

Si le détachement avait été déposé plus près de terre, tous ses hommes seraient morts ou emprisonnés. Si le courant n'avait pas été trop violent pour les avirons des canots de Herrick, il aurait poursuivi sa mission impossible au lieu de choisir la seconde solution issue de son esprit.

Et que dire de Stockdale ? Sans son aide et sa loyauté inébranlable, rien de tout cela n'aurait pu se produire. Son esprit ralenti par les coups reçus au long de toute une vie de lutteur avait su prévoir chacun de ses pas, sans aucune aide, sans directive de personne et son dernier geste avait été encore une fois pour sauver la vie de Bolitho.

Mais que pouvait-on faire pour lui ? Aucune possibilité d'avancement, aucune récompense qui puisse représenter quelque chose. Un jour où l'homme se glissait dans la cabine pour soigner la blessure de Bolitho, celui-ci avait demandé au géant ce qu'il souhaiterait recevoir en paiement de sa bravoure et de son dévouement.

Stockdale n'avait pas hésité un instant : « J'aimerais continuer à vous servir, capitaine. Je n'ai pas d'autre souhait ! »

Bolitho avait envisagé de faire donner son congé à Stockdale dès que le navire aurait regagné un port anglais. Là, avec un peu d'aide, peut-être pourrait-il s'installer pour vivre en paix, en sécurité. Mais de quel métier ? La réponse immédiate et simple de Stockdale avait chassé cette suggestion de son esprit. Cela n'eût servi qu'à blesser cet homme.

Il écrivit : « Et quant à mon chef de canot, Mark Stockdale, je ne peux qu'ajouter que, sans sa prompte intervention, la mission tout entière se serait terminée par un échec. En coupant le câble de *l'Andiron* et en laissant ainsi le navire dériver sous le feu du lieutenant Herrick, il assura la destruction complète et la perte totale du navire avec pour nous des dommages aussi réduits que possible. »

Il signa avec lassitude en bas de la feuille et se dressa. Des pages d'écriture. Il fallait espérer qu'elles seraient lues par ceux qui n'avaient pas de parti pris contre le nom de la *Phalarope*.

Du moins, l'oncle de Farquhar, le vice-amiral, sir Henry Langford, serait satisfait. Sa confiance serait justifiée et avec un

peu de temps, les espoirs qu'il avait mis en son neveu aboutiraient certainement.

Bolitho se pencha à la fenêtre de poupe et laissa l'air tiède lui caresser le visage. Il entendait le grincement des palans et le clapotis régulier des avirons des canots qui faisaient le va-et-vient avec la terre. La frégate avait mouillé au petit matin et tout le jour, les chaloupes s'étaient affairées à embarquer des vivres frais et à conduire les blessés en des lieux plus confortables, en ville.

Il regarda l'impressionnante ligne de navires à l'ancre, témoins de la puissance croissante de la flotte des Antilles. Peut-être leur présence avait-elle amoindri ce qui eût pu être pour la *Phalarope* un retour triomphant. Il fronça les sourcils comme une pensée lui revenait, obstinée : la *Phalarope* inspirait peut-être encore honte et défiance.

Bolitho laissa ses yeux glisser lentement sur les immenses navires, leurs mâts démesurés, leurs sabords ouverts. Il y avait là le *Formidable,* quatre-vingt-dix-huit canons, tout juste arrivé d'Angleterre et portant la marque de sir George Rodney. Il y en avait d'autres aussi, des guerriers aux noms bien connus déjà : *l'Ajax* et la *Resolution, l'Agamemnon,* le *Royal Oak* et aussi le *Barfleur,* portant la marque de sir Samuel Hood. Puis il y en avait quelques-uns qu'il ne reconnaissait absolument pas. Sans aucun doute des renforts tirés de la flotte de la Manche et amenés par Rodney. Et tous se réunissaient dans un seul but : rechercher et détruire la grande flotte des Français et des Espagnols, avant qu'à son tour elle ne chasse pour de bon les Britanniques de la mer des Caraïbes.

Il tourna la tête vers un autre côté de la baie, vers la petite escadre à laquelle il appartenait. Le vieux *Cassius* écrasait la minuscule *Witch of Looe.* Il y avait aussi une autre frégate, le *Volcano,* qui ressemblait beaucoup à la *Phalarope.*

Il n'avait toujours pas reçu la convocation de l'amiral, seul un bref message apporté par un enseigne aux joues roses précisait que le rapport de Bolitho devait être remis avant le coucher du soleil. La frégate devait achever ses approvisionnements et attendre les ordres. Bien d'autre. Bien d'autre, sauf pourtant une chose plus étrange encore. Vers le

milieu de la matinée, un canot avait débordé le *Cassius* et quelques minutes plus tard, un lieutenant tiré à quatre épingles se présentait devant Bolitho. Il avait dit : « Le contre-amiral sir Robert Napier vous envoie ses compliments, Monsieur. Il souhaite vous faire savoir qu'il serait disposé à accepter une invitation pour dîner ce soir à bord de votre navire. Il sera accompagné d'un hôte supplémentaire, notre capitaine. » L'officier ayant perçu la consternation sur le visage de Bolitho avait ajouté d'un air engageant : « Que puis-je faire pour vous aider, Monsieur ? »

Bolitho avait été abasourdi de l'énoncé de ce message. Il était peu habituel que les amiraux dînent à bord de leurs navires les moins reluisants ; on ne les avait jamais vus rédiger eux-mêmes leurs propres invitations !

Bolitho avait pensé à ses provisions durement éprouvées et aux nourritures sommaires que produisait la cuisine.

Le lieutenant du *Cassius* avait manifestement reçu d'excellentes instructions. « Puis-je me permettre une suggestion, Monsieur ? »

Bolitho l'observa fixement. « Quoi que vous puissiez dire sera d'un grand secours en cet instant ! »

« Mon capitaine vous envoie quelques vivres de ses propres réserves, Monsieur. De plus, des vins tout à fait buvables arriveront d'ici à une heure. » Il énumérait les différents détails sur ses doigts, le visage profondément pensif. Bolitho avait deviné que le jeune homme devait être habitué au comportement étrange de son amiral. « Si je peux vous suggérer du porc maigre, Monsieur, les approvisionnements en sont abondants à Saint-Jean. Et le fromage est arrivé depuis peu avec les navires de l'amiral Rodney en provenance d'Angleterre. »

Bolitho avait envoyé chercher Vibart et le commis Evans et leur avait expliqué ce qui allait se produire. Pour une fois, Vibart semblait trop surpris pour faire le moindre commentaire et Bolitho avait dit d'un ton péremptoire : « Faites le nécessaire, monsieur Vibart, et dites à mon valet de nettoyer la cabine et de dresser une table ! » Il se sentait insouciant tout à coup. « Sir

Robert Napier ne doit pas s'attendre à trouver le menu d'un navire amiral à bord d'une simple frégate. »

À présent, avec un peu de recul, il savait que cette insouciance momentanée était probablement due à un excès de soleil sur la dunette découverte et à la douleur moins forte de sa blessure.

Eh bien, il n'y avait rien à faire. Ce que l'amiral avait en tête était plus que visible ; à présent que Rodney avait repris les rênes du commandement, il ne souhaitait sans doute pas fustiger la *Phalarope* en public. Il ne risquerait même pas une discussion ouverte à bord de son propre navire. Non, il viendrait en personne à bord de la *Phalarope,* comme Dieu descendant sur terre pour frapper un pécheur, pensa Bolitho amer. Aucun succès ne suffirait à effacer son déplaisir initial ou à venger la mort de son fils. Si *l'Andiron* était venu sous bonne garde se placer sous le feu des canons de son propre navire, l'amiral aurait peut-être eu des sentiments différents. Mais aujourd'hui le corsaire était moins que rien, une simple marque au crayon sur une carte.

Bolitho s'assit lourdement sur la banquette de poupe, fatigué soudain et irritable. Il fixa les yeux sur le rapport qui attendait là, puis jeta : « Sentinelle, passez le mot à M. Herrick ! »

Le rapport pouvait à présent être porté au *Cassius,* se dit-il avec colère. Quoi qu'il advînt par la suite, il voulait être sûr que ses hommes se voient reconnus et que leurs efforts soient dûment enregistrés.

Herrick pénétra dans la cabine et se tint, sur le qui-vive, près du bureau. « Portez cette enveloppe au navire amiral. » Bolitho vit l'inquiétude apparaître sur le visage ouvert de Herrick et son irritation n'en fit que croître. Malgré tous ses efforts, il ne put effacer le ton sourd de sa voix. Il savait que la fatigue l'alourdissait. Les mots semblaient sortir avec peine de ses lèvres.

Herrick dit prudemment : « Puis-je vous suggérer de prendre quelque repos, Monsieur ? je crois que vous en avez trop fait. »

« Occupez-vous donc de vos affaires, sacrebleu ! » Bolitho détourna les yeux, furieux contre Herrick, mais encore plus contre lui-même pour cette réponse injuste.

« Bien, Monsieur ! » Herrick, apparemment insensible, poursuivit : « Oserai-je vous demander si c'est là le rapport tout entier sur *l'Andiron,* Monsieur ? »

Bolitho se retourna, le regard froid. « Bien entendu. Craignez-vous que je n'aie pas mentionné la part que vous avez prise à cette escapade ? »

Herrick soutint son regard. « Excusez-moi, Monsieur, c'est simplement que…» il avala sa salive, « eh bien nous pensions, ceux d'entre nous qui ont pris part…» puis se mit à bégayer, « c'est à vous que tout le crédit en revient, Monsieur ! »

Bolitho scrutait le plancher et le sang bourdonnait à ses oreilles. « Vous avez un talent particulier pour me remplir de honte, monsieur Herrick. Je vous serais obligé de vous en abstenir à l'avenir. » Il le regarda attentivement et se souvint avec une clarté soudaine du son de la voix de Herrick dans le noir, du contact des doigts sur sa blessure. « Mais je vous remercie. » Il se dirigea lentement vers le bureau. « L'attaque de *l'Andiron* ne fut qu'une suite d'événements heureux, monsieur Herrick. Le résultat pourra, aux yeux de certains, sembler le justifier, mais je dois admettre que je ne suis pas satisfait. Je crois à la chance, certes, mais je sais qu'on ne doit jamais se fier à elle. »

« Oui, Monsieur. » Herrick l'observait de près. « Je voulais simplement que vous sachiez ce que nous ressentons tous. » Il pointait un menton obstiné. « Quel que soit le sort qui nous attend, nous serons tous plus heureux de vous avoir pour capitaine, Monsieur ! »

Bolitho froissa des papiers sur sa table. « Merci, et à présent, pour l'amour de Dieu, allez au *Cassius,* monsieur Herrick ! » Il regarda le lieutenant plonger tête baissée dans l'ouverture de la porte et entendit sa voix qui appelait le canot.

Comme il était facile de parler de ses craintes à Herrick ! C'était étrange. Plus étrange encore que le lieutenant puisse l'écouter sans jamais tirer avantage de cette confiance.

Bolitho aperçut le livre des punitions et il ressentit à nouveau cette bouffée de colère lasse. Tandis qu'il était prisonnier de son propre frère, le mal avait repris à bord, punition après punition. Un homme même était mort de ses souffrances sous le fouet. Peut-être les blessures auraient-elles le temps de se refermer, pensa-t-il sombrement. Il lui fallait accepter les explications réticentes de Vibart, tout comme il avait dû accepter le rapport fait par Okes sur l'attaque de l'île Mola. Il se devait d'appuyer ses officiers et s'ils étaient faibles et stupides, c'était aussi à *lui* d'en prendre le blâme.

Il pensa encore à l'attitude de Vibart depuis qu'il avait repris le commandement. Sa blessure l'avait plongé dans un tourbillon de souffrances obscures et de malaises, de sorte qu'il n'avait pas vu le visage du second en revenant à bord. Mais au cours des jours qui avaient suivi, de ces jours et de ces nuits où les membrures craquaient et où les lames s'écrasaient sur la coque, il l'avait aperçu plusieurs fois. Un jour où il délirait en sueur dans sa couchette ballottée par la mer, il avait vu Vibart debout près de lui et l'avait entendu demander : « Vivra-t-il ? Monsieur Ellice, dites-moi, est-ce qu'il va *survivre ?* »

Peut-être l'avait-il imaginé. C'était difficile à dire à présent, mais il était certain d'avoir entendu un bref instant vibrer le ressentiment dans la voix du second. Vibart souhaitait sa mort, et ce retour parmi les vivants le laissait encore amer et plein de rancune.

La porte s'ouvrit et Stockdale dit de sa voix gutturale : « J'ai dit à Atwell de sortir votre meilleur uniforme, Monsieur, et il va bientôt venir préparer la table. » Scrutant les traits épuisés de Bolitho, il ajouta tout bonnement : « Vous allez vous reposer maintenant, je suppose ! »

Bolitho lui jeta un regard furibond : « J'ai à travailler, sacrebleu ! »

Stockdale poursuivit : « Je vais préparer votre couchette. Deux heures de sommeil jusqu'au petit quart vous feront grand bien. » Ignorant l'expression de Bolitho, il ajouta avec bonne humeur : « J'ai vu que le *Formidable* est arrivé, Monsieur. C'est un bien beau grand navire, pas de doute. Mais il faut bien un grand navire pour porter un amiral comme Rodney. » Il

s'attarda encore un instant, la main posée au bord du cadre. « Y êtes-vous, Monsieur ? »

Bolitho abandonna la lutte. « Bon, mais deux heures, pas plus. »

Il laissa Stockdale l'aider à gagner sa couchette et sentit la fatigue le submerger instantanément. Stockdale, ramassant ses chaussures, se dit à lui-même : « Reposez-vous. Il nous faudra un bon capitaine ce soir pour tenir tête à ce sacré amiral. »

En s'en allant, les yeux de Stockdale tombèrent sur le râtelier vide au-dessus de la couchette et il perdit courage un moment. L'épée était là-bas, quelque part dans l'épave de *l'Andiron*. Si seulement il avait pu la récupérer. Si seulement…

Il jeta un coup d'œil au visage de Bolitho détendu par le sommeil. Et il voulait faire quelque chose pour moi ! Il tira le rideau pour abriter ce visage des reflets du soleil et il sortit d'un pas digne.

La haute digue de pierre jetait un rectangle d'ombre fort bien venu sur le canot de service de la *Phalarope* accosté aux marches. Packwood, le second maître, s'arrêta en haut de l'escalier et jeta un coup d'œil aux matelots qui fainéantaient dans le canot. « Vous pouvez faire une pause, mais que personne ne quitte le canot, compris ? »

Onslow s'accota confortablement au plat-bord et tira de sa chemise une courte pipe d'argile. À mi-voix, il murmura : « D'accord, maudit monsieur Packwood ! C'est nous qui faisons tout le travail et vous allez vous remplir l'estomac de rhum. »

La plupart de ses compagnons étaient trop fatigués pour faire des commentaires. Toute la journée, ils avaient tiré le canot de service de la terre à la frégate et de la frégate à la terre, et bien vite le plaisir de retrouver un port ami avait fait place aux grognements et aux plaintes.

Packwood commandait la bordée. Or cet homme, quoique capable et considéré comme juste dans sa façon de répartir les travaux, était affligé d'un manque total d'imagination. S'il avait dit à ses hommes que leur action était indispensable, non seulement pour que la *Phalarope* ait une efficacité maximale, mais, plus important encore, pour le bien-être de l'équipage

quand le navire aurait regagné la haute mer, une partie de l'amertume aurait sans doute disparu. En fait, Packwood était depuis trop longtemps dans la marine pour rechercher des explications inutiles à quoi que ce fût. Le travail était le travail. Les ordres devaient être exécutés sans discussion, quelles que fussent les circonstances.

Pook, le fidèle compagnon d'Onslow, se redressa sur ses jambes rabougries et regarda du côté des maisons lointaines. Il souffla lentement : « Mère de Dieu, je vois des femmes ! »

Onslow eut une grimace. « Qu'est-ce que tu pensais trouver là ? quelque maudit pasteur ? » Il surveillait les hommes à travers ses paupières à demi closes. « Les officiers doivent se donner du bon temps. Voyez donc si je n'ai pas raison, les gars ! »

Il cracha par-dessus bord. « Mais que l'un de vous essaie seulement de poser le bout du pied sur la côte et on verra ce qui va se passer. » Il fit un geste vers un garde-marine en habit rouge qui s'appuyait avec satisfaction sur son mousquet posé à terre. « Cette maudite brute aura vite fait de vous flanquer une balle entre les deux yeux. »

John Allday s'appuya sur ses avirons pour observer Onslow pensivement. Chaque mot prononcé par l'homme semblait soigneusement pesé. Il se retourna lorsque intervint à l'étrave un autre marin nommé Ritchie.

Ritchie était un homme du Devon aux idées lentes, autant que les paroles. « Quand on était à Nièves, je ne t'ai pas vu te sauver, Onslow ! » Il clignait des yeux pour échapper au reflet de l'eau. « T'as pourtant eu tout le temps de t'en aller rejoindre tes amis rebelles. »

Allday observa Onslow, s'attendant à un éclat de colère, mais le matelot se contenta de jeter à Ritchie un regard empreint d'une sorte de pitié. « Et quel bien est-ce que ça m'aurait fait ? Passer aux rebelles ou bien aux Français, crois-tu que je m'en sentirais mieux ? » Ils l'écoutaient tous avec attention à présent. « Non, les gars, ça ne serait qu'échanger un maître pour un autre. Le pavillon ne serait pas le même, mais attention : le fouet a le même goût dans toutes les marines. »

Ritchie se gratta la tête. « Je vois toujours pas ce que t'as dans la tête. »

« C'est parce que t'es qu'un idiot, grand bœuf », ricana Pook.

« Doucement, les gars ! » Onslow avait baissé la voix. « Tout ce que je dis, je le pense. Par ici ou en Amérique, un homme peut vivre bien une nouvelle vie avec une chance de faire quelque chose à lui tout seul. » Il eut un petit sourire. « Mais pour démarrer bien, il a besoin de plus que de l'espoir. Il lui faut aussi de l'argent ! »

Nick Pochin bougea et parla d'une voix incertaine : « Si la guerre se termine et qu'on nous débarque, on pourra retourner chez nous. »

« Et qui voudra se souvenir de toi là-bas ? » Onslow le regardait froidement. « Ça fait bien trop longtemps que tu es parti, comme tous les autres d'entre nous. Tu ne pourras plus rien faire là-bas que mendier dans les rues. »

Pochin insista : « J'étais un bon laboureur autrefois, je pourrai toujours le faire ! »

« Ouais, peut-être bien. » Onslow l'observait de près, les yeux pleins de mépris. « Tu pourras toujours pousser ta charrue tout au long de ce qui te restera de vie, jusqu'à ce que le sillon soit assez profond pour qu'un seigneur bien gras vienne t'y enterrer. »

Une autre voix interrogea, prudente : « A quoi bon discuter là-dessus ? »

« Je vais vous dire à quoi bon. » Onslow se laissa glisser du plat-bord comme un chat. « Nous serons bientôt en mer de nouveau. Vous avez vu toute la flotte qui se rassemble là ? Y aura jamais de repos pour des gars comme nous. Les bougres ont toujours besoin d'une frégate de plus. » Il montrait du doigt la *Phalarope* qui se balançait gentiment sur son ancre. « Voilà notre seule chance, les gars, le prix de notre avenir. » Il baissa la voix à nouveau : « Nous pourrions prendre le navire. » Il parlait très lentement pour laisser à chaque mot le temps de pénétrer dans les esprits. « Et puis, on pourrait s'en servir pour négocier notre prix. » Il regarda les visages maussades autour de lui : « Pensez donc à ça. On pourrait parlementer avec les autres et

dire juste ce qu'on voudrait. Et puis, avec l'argent et le passage assuré, on n'aurait plus qu'à se disperser et à aller chacun son chemin, et on serait tous plus riches qu'on n'aurait jamais osé l'espérer. »

Pochin se redressa dans un sursaut. « C'est de la mutinerie. Bougre de fou, on serait tous pris et pendus ! »

Onslow ricanait. « Jamais ! quand la guerre sera finie, qui aura le temps de s'occuper de nous ? »

Pook ajouta joyeusement : « Il a raison, on serait riches. » Allday intervint. « Et on ne reverrait plus jamais l'Angleterre. »

« Et qui s'en soucie donc ? » Onslow rejeta la tête en arrière. « Croyez-vous que nous ayons la moindre chance aujourd'hui ? Vous avez vu ce qu'ils ont fait à Kirk. Vous avez vu des hommes mourir semaine après semaine de la maladie ou du fouet, au combat ou en tombant du mât, et quand on échappe à tout cela, il est plus que probable qu'on est bon pour être embarqué sur un autre navire comme je l'ai été. »

Allday sentit un frisson glacé courir dans son dos, tandis que l'incertitude et la rancune planaient menaçantes dans le canot. Il ajouta, rapidement : « Crois-tu que le capitaine Bolitho aimerait tes idées ? » Il regarda les autres : « J'en ai vu de dures, mais j'ai confiance dans le capitaine. C'est un homme brave et juste et on peut compter sur lui. »

Onslow haussa les épaules : « A ta guise ! » Puis il ajouta, tendu : « Aussi longtemps que tu gardes tes pensées pour toi tout seul, matelot. Si ce que j'ai dit vient à être connu, on saura où aller chercher ! »

Il y eut dans le canot quelques murmures d'assentiment et Allday se rendit compte avec une surprise brutale que le petit discours d'Onslow avait déjà fait son chemin. Il était curieux que personne n'ait remarqué plus tôt à quel point Onslow s'obstinait à pousser les hommes à la mutinerie. Peut-être était-ce le soin avec lequel il choisissait ses mots, sans rien de la rancune aveugle d'un matelot victime d'une injustice, comportement trop familier pour éveiller beaucoup plus que des moqueries.

Il pensa aussi à la mort de Mathias dans la cale et aux manœuvres habiles d'Onslow pour que Ferguson soit choisi

comme comptable du capitaine. Ses desseins ressemblaient à une maladie lente mais mortelle : lorsque les symptômes devenaient apparents, la victime était déjà trop atteinte pour garder un espoir de guérison.

« Tu me trouveras si tu me cherches, Onslow. Contente-toi de rester hors de mon chemin ! » dit-il. Pochin chuchota : « Attention, il revient ! » Packwood se tenait en haut des marches, le visage couvert de sueur d'avoir ingurgité hâtivement une pinte de rhum. « C'est bien, les enfants, paré à embarquer quelques barils. » Il fit tournoyer sa canne avec désinvolture. « Et ensuite, vous pourrez aller dans votre porcherie et faire un peu de toilette, l'amiral vient tous vous voir ce soir. » Pook donna un coup de coude à son ami. « Cet Allday, est-ce qu'il est sûr ? »

Onslow fit courir ses doigts sur le manche de son aviron. « Les autres l'aiment bien. Il faudra y aller avec prudence. Il faut que je réfléchisse. » Il eut un regard vers le dos nu de Allday qui bougeait au soleil. « Mais pour ce qui est d'y aller, faudra y aller ! »

Le contre-amiral sir Robert Napier, ponctuel à la minute près, franchit la coupée de la *Phalarope* et ôta son chapeau pour recevoir les honneurs qui lui étaient dus. Quand le trille aigu des sifflets s'effaça et que les gardes-marine présentèrent les armes, le petit tambour de la frégate, accompagné de deux fifres aux sons aigus, se lança dans une marche grêle mais enjouée et Bolitho, après un dernier coup d'œil à la dunette, s'avança pour accueillir son amiral.

Sir Robert eut une sèche inclinaison de tête à l'adresse des officiers rassemblés, puis, quand les soldats firent résonner leurs mousquets sur le pont, il effectua une inspection de la garde, brève mais minutieuse, suivi à quelque distance de Rennie et du capitaine Cope, du *Cassius*.

Bolitho cherchait à lire sur le profil de l'amiral son humeur du moment ou la raison véritable de sa visite. Mais le visage pincé de sir Robert demeura aussi impassible que celui d'un sphinx, même lorsqu'il lança à Rennie la question ou le commentaire habituel sur la tenue de ses soldats.

Arrivé au bout de la double haie d'hommes, il s'attarda à scruter le pont. « Votre navire est bien tenu, Bolitho ! » Rien dans le ton sec ne pouvait suggérer éloge ou soupçon.

« Merci, Monsieur ! » Bolitho eût préféré se trouver seul à bord du navire amiral dans la grande chambre de poupe. Là, il eût pu faire face et répondre à tout ce que sir Robert eût choisi de lui dire. Les circonstances présentes ajoutaient au moindre commentaire une nuance officielle de contrainte qui lui mettait les nerfs à vif.

Quelle que pût être l'opinion réelle de l'amiral sur son navire, Bolitho était satisfait de l'aspect de la *Phalarope*. Bien avant qu'un messager affolé eût signalé un regain d'activité à bord du navire amiral et que le canot amiral et son bel équipage se fussent approchés rapidement de la muraille de la *Phalarope*, Bolitho avait fait la tournée de son navire pour s'assurer que sir Robert ne trouverait rien à redire.

L'équipage s'était assemblé au bord de la frégate, tous les yeux fixés sur la petite silhouette aux galons dorés qui se tenait dans la chambre du canot. Et à présent, tandis que l'amiral restait plongé dans une contemplation silencieuse, l'atmosphère était chargée d'une attente inquiète qui submergeait même les fifres et le tambour sur la dunette.

« Vous pouvez renvoyer l'équipage, Bolitho », dit l'amiral.

Au signal prévu, les hommes disparurent du pont principal et, dans un claquement d'armes, les gardes-marine pivotèrent et s'éclipsèrent à leur tour.

« J'ai lu votre rapport, Bolitho. Vous aviez bien des choses à dire. » Le regard froid parcourait les traits tendus de Bolitho. « J'ai été particulièrement intéressé par tout ce qui concerne le capitaine de *l'Andiron*. » Il vit Bolitho se raidir et poursuivit, très calme : « En fait, j'avais reçu avis de son identité, mais j'avais jugé préférable de vous laisser poursuivre votre tâche. » Il haussa les épaules d'un mouvement douloureux sous son lourd uniforme. « Évidemment, je ne savais pas à ce moment que vous étiez déjà en fait son prisonnier. »

« Et l'eussiez-vous su, Monsieur ? » Bolitho tenta de garder un ton léger.

« Je ne suis pas sûr de ce que j'aurais fait. Votre premier lieutenant est apparemment capable sur bien des points, mais je crains qu'il ne lui faille toujours recevoir des ordres. Un subalterne-né. »

Bolitho vit du coin de l'œil que ses officiers entraînaient le capitaine Cope vers la cabine et il attendit que l'amiral poursuive. Il n'eut pas longtemps à attendre.

« De *l'Andiron,* il n'est plus question. Son existence même était un défi, une insulte à tous les hommes de notre flotte. J'ai déjà donné mon avis à ce sujet au commandant en chef et je suis persuadé que vous recevrez la considération qui vous est due. » Il fit face à Bolitho. « Cependant, le fait que votre propre frère en ait eu le commandement et qu'il soit encore vivant pourra dans certains lieux être considéré comme une sorte de connivence de votre part. » Marchant vers le pavois, il regarda le *Cassius*. « Il se trouve que je ne suis pas de cet avis moi-même, Bolitho. Je vous ai confié cette tâche non pas malgré le capitaine de *l'Andiron,* mais à cause de lui. Vous et votre navire vous êtes fort bien conduits. Je l'ai dit à sir George Rodney. » Il ajouta lentement : « Mais il eût peut-être été préférable que votre frère fût tué. »

« Je crois vous comprendre, Monsieur ! »

« Sans aucun doute. » L'irascibilité de l'amiral réapparaissait. « Être tué, c'est être oublié. Mais s'il est pris à l'avenir, il n'aura aucune défense. Il y aura procès public et pendaison et vous comprenez, je crois, qu'une telle infamie peut déshonorer toute une famille. »

« Oui, Monsieur. »

Sir Robert se frotta les mains. « Bien. Il suffit. Vous avez exécuté vos ordres au mieux de vos possibilités. Il faudra nous contenter de cela pour l'instant. En fait, vous avez découvert les intentions de l'ennemi. Si elles se confirment, cela pèsera sérieusement en votre faveur. »

Il leva la tête vers le pavillon qui s'agitait doucement et murmura : « Nous aurions bien besoin d'un peu de chance en cet instant. »

Sir Robert demeura silencieux jusqu'à ce que Bolitho l'eût conduit à sa cabine où les autres officiers étaient déjà assis. Avec

sa table allongée au maximum, autour de laquelle se serraient dix officiers, la cabine semblait pleine à craquer et Bolitho se demanda un instant pourquoi l'amiral avait pris la peine de quitter ainsi le luxe relatif de ses propres appartements.

Les officiers se levèrent d'un seul élan, puis retombèrent sur leur siège lorsque Bolitho et l'amiral se furent glissés au haut bout de la table.

Et Bolitho se rendit compte pour la première fois qu'il n'avait jamais encore dîné avec tous ses officiers. Atwell et deux maîtres d'hôtel hâtivement recrutés commencèrent à servir le repas. Bolitho, regardant tout autour de la table, remarqua l'air anonyme que semblaient soudain arborer ces visages familiers. L'idée l'effleura qu'ils étaient tous là en étrangers, bien empruntés.

En dehors de ses lieutenants et du capitaine Rennie, il avait fait venir également les trois enseignes ; les représentants des maîtres de profession du navire étaient Proby, le premier maître d'équipage et Tobie Ellice, le chirurgien. Tous deux, raides et mal à l'aise, ne quittaient pas des yeux leurs assiettes.

L'amiral n'avait toujours pas donné le signal de la détente. Le dîner se poursuivit dans un silence presque absolu, mais avec les mets vinrent les vins, servis cette fois par le maître d'hôtel personnel de l'amiral, un grand homme dédaigneux en habit écarlate. C'est alors que Bolitho comprit enfin ce que faisait sir Robert. Le vin, ajouté à la tension et à la richesse inaccoutumée de l'excellent dîner, se mit à faire son effet. Lorsque Bolitho remarqua que l'amiral avait à peine touché à la nourriture et que le même verre de vin restait plein près de son coude, il comprit tout.

Les voix se firent plus bruyantes et tandis que sir Robert restait immobile à côté de Bolitho, les officiers se mirent à bavarder plus librement. Bolitho ne savait quel était le sentiment le plus fort en lui : l'ennui ou l'admiration. Sir Robert, non content d'un simple rapport, quelle que fût sa concision, était venu entendre de ses propres oreilles les hommes qui n'étaient jusque-là pour lui que des noms sortis de la plume de Bolitho.

La nervosité du jeune capitaine sembla s'effacer en partie. Bonnes ou mauvaises, les méthodes sournoises de l'amiral échappaient à son action.

Et l'histoire prit forme lentement, chacune de ses phases reprise et précisée par un officier différent. L'attaque de l'île Mola et la prise de la batterie. Le plus éloquent donnait les grandes lignes du plan, tandis que les moins capables se contentaient de dépeindre les détails de l'ensemble.

Certains souvenirs étaient même assez plaisants, comme l'histoire de Parker, le second maître, qui commandait le petit canot lors de l'attaque de *l'Andiron*. Séparé des autres embarcations par les lames croissantes, il était revenu à la *Phalarope* où une volée de mousqueterie lancée par des gardes-marine vigilants n'avait fait qu'ajouter à ses ennuis. Et l'histoire du capitaine Rennie conduisant la retraite à l'île Mola, l'épée d'une main et la moitié d'un pâté au poulet dans l'autre. Mais ce genre de réminiscences ne durait guère.

Sir Robert lança soudain : « Et vous, monsieur Farquhar, fûtes laissé en arrière avec le prisonnier espagnol ? »

Farquhar l'observa avec soin et Bolitho sentit un instant la tension renaître autour de la table, mais Farquhar ne perdit pas la tête. Il ne se laissa même pas émouvoir par le fait que Sir Robert avait la réputation bien établie de ne jamais adresser la parole à un homme n'ayant pas au moins le rang de lieutenant.

« Oui, Monsieur. Je me suis joint au capitaine et nous avons été capturés ensemble. »

L'amiral pivota sur son siège pour observer Okes demeuré presque silencieux jusqu'alors. « Votre rôle dans cette affaire semble vous avoir beaucoup occupé, monsieur Okes ! »

Le lieutenant leva les yeux, surpris. « Euh, oui, Monsieur. J'ai fait ce que j'avais à faire. Il n'y avait pas d'autre moyen. »

Sir Robert avala une gorgée de vin et le regarda froidement. « Pour un officier qui n'a gagné que de la gloire, vous semblez remarquablement sur vos gardes, monsieur Okes. Quelque modestie ne saurait nuire à notre époque, à condition qu'elle ne ressemble pas trop à de la culpabilité. » Ses yeux glacés demeurèrent fixés un instant sur le visage pâle de Okes, puis il

éclata de rire. C'était un son dépourvu de gaieté, mais qui aida à briser le soudain silence.

« Et vous, monsieur Herrick ? » Sir Robert tendit le cou devant le capitaine Cope pour regarder au bout de la table. « Vos exploits à l'île de Nièves paraissent quelque peu fortuits, mais par contre, vous avez obtenu le résultat que vous cherchiez, sans aucun doute. »

Herrick eut un large sourire : « Le capitaine Bolitho m'a déjà signalé les traquenards qu'entraîne un excès de chance, Monsieur. »

« Ah oui, vraiment ! » L'amiral leva légèrement les sourcils. « Je suis ravi de l'apprendre. »

La conversation se poursuivit sur le même ton. L'amiral questionnait puis écoutait, ou lorsque cette tactique ne réussissait pas, provoquait ouvertement l'infortuné officier à une réponse impatiente et irréfléchie.

Ce fut le plus jeune des officiers présents qui porta le toast traditionnel au souverain. L'enseigne Neale, encadré par les énormes silhouettes de Proby et d'Ellice, lança d'une voix aiguë : « Messieurs, le Roi ! » Puis s'abîma dans un silence rougissant.

Bolitho remarqua la main droite de l'amiral crispée comme une griffe sur son gobelet et lorsque le vieil homme surprit son regard, il jeta avec vivacité : « Maudits rhumatismes ! Des années que j'ai cela ! »

Et Bolitho prit le temps d'apprécier la valeur de l'homme assis près de lui. Non pas l'amiral, avec ses faiblesses et son usage injuste des privilèges et du rang, mais l'homme lui-même.

Il était âgé, la soixantaine sans doute. Et pour autant que le sût Bolitho, il n'avait pas mis pied à terre plus de quelques jours à la fois depuis dix ans. Il avait transféré sa marque d'un navire à l'autre pour résoudre des problèmes et des questions de stratégie que Bolitho n'imaginait qu'à demi.

L'amiral le regardait, les yeux fixes. « Cherchez-vous encore pourquoi je suis venu, Bolitho ? » Il n'attendit pas la réponse. « J'ai commandé moi-même une frégate il y a bien des années. Ce fut le plus beau moment de ma vie dans la marine. L'existence était plus facile en ce temps, mais l'enjeu n'était pas

aussi grave. » Déjà la porte un instant ouverte se refermait. « Je suis venu parce que je voulais voir ce que vous aviez fait de ce navire. » Il se grattait le menton comme pour chercher la manière de ne pas faire un compliment. « Ce que j'ai vu ne me déplaît pas entièrement. » Il baissa la voix qui se perdit presque totalement dans la conversation éveillée à présent autour de la table. « La plupart de vos officiers semblent avoir un grand respect pour vous. Je sais par expérience que ce n'est pas facile à obtenir. »

Bolitho eut un bref sourire. « Je vous remercie, Monsieur. »

« Et vous pouvez faire disparaître de votre visage ce sourire stupide ! » L'amiral s'agita sous son habit. « J'aime à connaître les hommes auxquels je commande. Lorsque je vois une voile à l'horizon, peu m'importe de savoir la dimension de ses canons ou l'état de sa peinture. Je veux connaître l'esprit de l'homme qui la mène, voyez-vous. » Il regardait par-dessus les têtes des officiers qui maintenant se laissaient aller. « L'Angleterre lutte pour sa vie. Elle mène aujourd'hui une guerre défensive. L'attaque viendra plus tard : d'ici plusieurs années peut-être, alors que je serai mort et enterré. Mais jusque-là l'Angleterre ne survivra que grâce à ses navires. Deux cents d'entre eux peut-être, placés de telle manière qu'ils puissent agir pour son plus grand avantage. » Il tapa sur la table et tous les autres, soudain silencieux, se retournèrent pour l'écouter. « Et ces navires dépendent de leurs capitaines, et de personne d'autre. »

Bolitho ouvrait la bouche pour intervenir, mais l'amiral jeta avec humeur : « Je n'ai pas terminé ! Je connais à présent votre réputation. Vous êtes, par bien des côtés, un idéaliste. Vous espérez améliorer la condition de vos hommes afin qu'ils puissent à nouveau faire de la mer une carrière honorable. » Il agita un index rageur. « Lorsque j'étais plus jeune, moi aussi je voulais toutes ces choses et bien d'autres encore. Mais le bon capitaine est celui qui accepte toutes les difficultés telles qu'elles se rencontrent et qui réussit cependant à faire de son navire une machine efficace, digne d'honneurs et d'éloges. »

Il promena autour de la table un œil courroucé. « Eh bien, messieurs, me suis-je fait comprendre ? »

Bolitho suivit son regard : Vibart, sérieux et empourpré ; Herrick toujours souriant, nullement ému par les sarcasmes de l'amiral ; Rennie, le dos bien droit, mais les yeux perdus dans le vague ; le vieux Daniel Proby, tout effaré de se trouver en si illustre compagnie, mais dont le visage s'enorgueillit soudain, comme s'il avait décelé une signification plus profonde dans les paroles de l'amiral ; et puis Ellice, le chirurgien autrefois bucolique, qui n'avait pas cessé de boire depuis qu'ils étaient à table. Bolitho se découvrit plein de pitié pour Ellice : mal payé, comme tous les chirurgiens de marine, il n'était guère étonnant que ce fût plus un boucher qu'un médecin. C'était à qui l'emporterait : la boisson ou une erreur fatale. Mais ce n'était qu'une question de temps. Okes, encore sous le coup de l'appréciation pénétrante que l'amiral avait faite de l'attaque à demi oubliée de l'île Mola. Bolitho le vit lancer des coups d'œil rapides et désespérés vers Farquhar, calme et impassible en comparaison, et dont les pensées devaient être bien loin de cette cabine, encore là-bas, peut-être, au pied du pont détruit où l'homme qui le regardait à présent l'avait abandonné à la mort. Le fait que Farquhar n'ait fait ni commentaire ni récrimination devait être d'autant plus inquiétant pour Okes, se dit sombrement Bolitho. Et les deux autres enseignes, Maynard et Neale, surexcités, parfaitement insensibles au courant profond des pensées qui les entouraient. Bolitho eut soudain une conscience aiguë de ses responsabilités envers tous ces hommes.

Se dressant, l'amiral leva son verre. « Un toast, messieurs ! » Ses yeux pâles étincelaient sous le plafond bas. « Mort aux Français ! »

Tous les gobelets s'élevèrent d'un seul geste et les voix grondèrent la réponse : « A la perte de nos ennemis ! »

L'amiral appela le capitaine de son navire. « Il est temps que nous partions, Cope ! »

Bolitho le suivit sur le pont, entendant confusément les bruits de pas pressés et le grincement des avirons le long du bord. C'était fini. Jamais l'amiral ne reconnaîtrait son erreur, mais Bolitho savait que le pire était passé. Enfin, la *Phalarope* était délivrée de son infamie.

Il leva son chapeau comme l'amiral franchissait la coupée, puis attendit qu'il ait embarqué dans son canot. Après quoi, il renfonça son chapeau sur sa tête et se mit à arpenter la dunette désertée, les mains crispées derrière le dos.

L'amiral avait aussi fait bien comprendre à sa manière que si le navire était rentré en grâce, il appartenait à son capitaine de l'y maintenir.

Il vit danser sur l'eau tous les feux de mouillage et entendit les grincements plaintifs d'un violon accompagnant la tristesse d'une vieille chanson de marin. Si les hommes pouvaient encore chanter, il restait de l'espoir pour tous, se dit-il.

CHAPITRE XIII

LE VER DANS LE FRUIT

Les sifflets trillèrent un salut quand Richard Bolitho franchit la coupée surchargée d'ornements et pénétra sur le pont immense du *Formidable*. D'un geste automatique, il ôta son chapeau, tourné vers la dunette, et tout en répondant à l'accueil de l'officier de quart du navire amiral, il embrassa d'un coup d'œil rapide l'activité intense, l'étendue presque illimitée du pont et les longues files de canons luisants.

Un enseigne impeccable, en gants blancs, traversa le pont au trot, et sous l'œil rond de l'officier de service, conduisit Bolitho vers l'arrière, vers la grande chambre de poupe où tous les capitaines disponibles sur rade avaient été convoqués une heure auparavant.

Bolitho grignotait en solitaire son premier déjeuner tout en méditant sur l'étrange dîner de la veille et sur les questions insistantes de sir Robert Napier lorsque Maynard s'était jeté dans sa cabine pour lui transmettre le signal. Tandis qu'il enfilait hâtivement son meilleur uniforme, Bolitho s'était étonné que sir Robert ne lui eût pas parlé, la veille, de cette réunion chez le commandant en chef. Il devait être au courant. Fixant sans le voir son reflet dans le miroir, Bolitho s'était demandé si sir Robert n'était pas encore en train de le mettre à l'épreuve. Sans doute tenait-il sa lorgnette braquée sur le pont de la *Phalarope* depuis l'instant où le *Formidable* avait envoyé le signal général.

Il faillit se heurter à l'enseigne et vit qu'ils avaient atteint la grande cabine. Le tout jeune homme annonça : « Capitaine Richard Bolitho, de la *Phalarope*. »

Mais seuls les officiers les plus proches de la porte entendirent son nom, et ils revinrent bientôt à leur conversation

animée. Bolitho leur en fut reconnaissant. Il se glissa dans un angle de la pièce et pendant qu'un des valets prenait son chapeau, un autre lui mettait dans la main un grand verre de sherry. Ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche et Bolitho pensa qu'il ne devait pas être facile de demeurer calme et impassible lorsqu'on était au service du commandant en chef.

Il but une gorgée, puis s'attacha à étudier les autres officiers. Il devait y en avoir là une trentaine, de capitaines de toute taille et de toute stature, d'âge et d'ancienneté variables. Au premier examen, Bolitho décida qu'il était probablement le plus jeune. Mais à peine en était-il là de son raisonnement qu'il sentit quelqu'un bouger à côté de lui ; se retournant, il rencontra le regard d'un lieutenant de haute taille dont il se souvenait vaguement pour l'avoir vu commander le petit brick *Witch of Looe*.

Le lieutenant leva son verre et dit tranquillement : « A votre santé, Monsieur. Je m'approchais pour vous dire combien j'étais heureux de votre retour. »

Bolitho sourit. « Merci ! » Puis, haussant les épaules : « Je crains que votre nom ne m'ait échappé. »

« Philip Dancer, Monsieur ! »

« Je ne l'oublierai plus. » Bolitho vit le lieutenant desserrer sa cravate de l'index. Il se rendit soudain compte qu'il était très nerveux. Être le plus jeune dans une assemblée aussi illustre ne devait pas être facile. Il lui dit très vite : « Ceci doit vous paraître assez luxueux à côté de votre brick. »

Dancer fit la grimace. « Oui, assez ! » Tous deux se tournèrent vers les grandes fenêtres du château arrière et au-delà, vers la galerie où l'amiral pouvait se promener, sans être dérangé, au-dessus du sillage de son navire. Il y avait aussi de longues caisses de plantes en pots et, sur le magnifique buffet, Bolitho aperçut des pièces d'argenterie et des cristaux, sous un tableau représentant le palais royal de Hampton Court.

Puis le murmure des conversations s'éteignit et chacun se retourna vers une porte latérale, tandis qu'un bref cortège pénétrait dans la cabine.

Bolitho fut bouleversé de la transformation subie par sir George Rodney depuis qu'il l'avait vu pour la dernière fois,

quelque deux ans auparavant. Sous l'uniforme resplendissant de rubans et de décorations, la silhouette autrefois bien droite de l'amiral était aujourd'hui courbée, affaissée, et ses lèvres serrées en une ligne mince trahissaient la maladie qui le tourmentait depuis tant de mois. Il était difficile de penser que c'était bien là le même homme qui avait écrasé deux ans plus tôt les forces ennemies pour dégager la forteresse assiégée de Gibraltar ou qui avait attaqué et mis à sac l'île néerlandaise de Saint-Eustache, l'une des petites Antilles et rapporté comme prise en Angleterre plus de trois millions de livres sterling.

Mais les yeux étaient bien les mêmes : durs et fermes comme s'ils concentraient et renfermaient toute l'énergie de l'homme.

À ses côtés, son officier en second, sir Samuel Hood, faisait un violent contraste. Il semblait calme, tranquille, tandis qu'il étudiait le groupe des officiers rassemblés. Son visage était dominé par un nez large et arrogant et un front très haut.

Derrière ses deux supérieurs, sir Robert Napier paraissait presque insignifiant, se dit Bolitho.

Sir George Rodney s'assit lourdement sur une chaise haute. Il posa les mains sur ses genoux, puis dit d'un ton cassant : « J'ai voulu vous réunir tous ici pour vous prévenir que les Français et leurs alliés vont probablement tenter maintenant d'écraser de manière définitive les forces britanniques dans cette région. » Il eut une toux brève et s'essuya les lèvres de son mouchoir avant de continuer. « Le comte de Grasse a rassemblé une puissante flotte de vaisseaux de lignes, les plus forts navires qui aient jamais navigué sous le même pavillon. Si j'avais la bonne fortune d'être dans sa position, je n'hésiterais pas à me préparer au combat. »

Il toussa à nouveau et Bolitho sentit un frémissement d'inquiétude courir parmi les officiers. La fatigue des années de travail et de combat rongeait Rodney comme une lame. Lorsqu'il avait fait voile vers l'Angleterre, il n'y avait pas dans sa flotte un seul officier pour ne pas croire qu'il accomplissait son dernier voyage et qu'un autre reviendrait prendre sa place. Mais quelque part au fond de ce corps épuisé logeait une âme d'acier. Rodney n'avait pas l'intention de se laisser remplacer aux

Antilles, soit qu'il s'agît de recueillir les fruits de ses travaux incessants, soit qu'il fallût subir la honte et la détresse d'une éventuelle défaite.

Sir Samuel Hood parla d'un ton égal : « Nous avons reçu des renseignements sur les intentions de De Grasse qui veut aller bien au-delà d'une simple victoire navale. Il a rassemblé des troupes françaises fort aguerries, tout en fournissant armes et assistance aux colons américains. C'est un stratège habile et rusé et je crois qu'il entend exploiter tous les succès qu'il a déjà su obtenir. » Il regarda soudain par-dessus les têtes les plus proches et fixa sur Bolitho le regard de ses yeux aux paupières lourdes.

« Le capitaine de la frégate *Phalarope* a grandement contribué à fournir ces renseignements, messieurs. »

Pendant quelques secondes, toutes les têtes dans la cabine se retournèrent pour observer Bolitho qui, un peu désarçonné par le tour que prenaient les événements, éprouva un début de gêne.

Et durant ces quelques secondes, il put vaguement lire sur les visages les réactions de chacun. Certains des officiers hochaient la tête avec approbation, tandis que d'autres le regardaient en masquant à peine leurs sentiments d'envie. D'autres encore scrutaient son visage comme pour découvrir un sens plus profond aux commentaires de l'amiral. Le moindre éloge prononcé par Hood, et par conséquent approuvé par le grand Rodney lui-même, pouvait suffire à faire de Bolitho un rival sérieux dans l'échelle des promotions et des récompenses.

Hood poursuivit d'un ton sec : « A présent que vous vous connaissez tous, nous allons poursuivre. À partir d'aujourd'hui, notre vigilance doit être encore accrue. Nos patrouilles devront faire tous leurs efforts pour surveiller chacun des ports ennemis et je veux qu'on ne ménage rien pour me transmettre toute information. Lorsque de Grasse fera son apparition, ce sera rapide et définitif. Si nous ne pouvons pas ce jour-là répondre à son défi en lui livrant bataille, nous sommes perdus, ne vous y trompez pas. »

Sa voix profonde tonnait dans la cabine encombrée et Bolitho ressentait l'impact de chaque mot comme autant de chocs quasi physiques.

Infatigable, l'amiral signala ensuite méthodiquement la position connue des navires ravitailleurs et des forces ennemies. Il ne montrait ni tension ni impatience et rien dans son comportement ne pouvait laisser soupçonner qu'il venait à peine de regagner Antigua après avoir tenu Saint-Christophe contre toutes les forces militaires françaises et leur flotte.

Sir George Rodney l'interrompit : « Je veux que chacun d'entre vous s'applique à acquérir une parfaite familiarité avec mes signaux. » Il eut un regard circulaire : « Je ne tolérerai pas qu'un de mes officiers comprenne mal le message que j'enverrai, de même que je n'accepterai pas la moindre excuse de celui qui aura failli à exécuter mes ordres. »

Plusieurs des capitaines échangèrent un coup d'œil. Chacun savait que lorsque Rodney avait tenté d'en venir au corps à corps avec l'amiral français De Guichen devant la Martinique, les navires n'avaient pas compris ses signaux ou n'y avaient pas obéi. L'amiral avait été impitoyable. De nombreux capitaines vivaient aujourd'hui d'une misérable demi-solde en Angleterre, sans rien pour se consoler, que la disgrâce et le mauvais souvenir.

Rodney poursuivit d'un ton plus calme : « Suivez mes signaux ! En tout lieu et quel que soit le navire qui porte ma marque, suivez mes signaux. » Il s'adossa et regarda le plafond. « Cette fois, notre chance ne se répétera pas. Il nous faudra remporter une grande victoire ou tout perdre. » Il fit un signe de tête à Hood qui ajouta brièvement : « Des ordres seront donnés sans tarder aux officiers commandant les escadres. Dès l'instant où vous aurez quitté ce bord, la flotte devra à tous égards être prête à prendre la mer. Il appartiendra aux frégates et aux sloops patrouilleurs de surveiller comme des limiers les repaires de l'ennemi. » Il cogna du poing sur la table. « Indiquez la voie au commandant en chef et la mise à mort ne saurait manquer ! »

Il y eut un murmure d'approbation et Bolitho comprit que la réunion était terminée.

Le lieutenant Dancer dit tout bas : « Je me demande où on enverra notre escadre. Je regretterai fort de ne point assister au dernier acte. »

Bolitho hocha la tête et sourit intérieurement en pensant à la minuscule *Witch of Looe* attaquant les trois ponts de De Grasse, puis il dit tout haut : « Il n'y a jamais assez de frégates. Dans toute guerre, l'histoire se répète : trop peu et trop tard. » Mais il le disait sans amertume. La *Phalarope* serait plus indispensable que jamais, à présent. Les distances étaient si considérables, les cachettes si bien dissimulées parmi les îles éparpillées que toutes les frégates auraient plus d'ouvrage qu'il n'en fallait.

Il sursauta soudain en s'apercevant que l'aide de camp de l'amiral avait traversé la cabine en vue de l'empêcher de partir en même temps que les autres.

« Sir George Rodney souhaite vous dire un mot ! » Bolitho ajusta son épée et s'avança sur le tapis épais. Ayant atteint la table, il s'arrêta, écoutant vaguement le raclement des pas qui s'éloignaient. Il entendit la porte se fermer et le trille lointain des sifflets qui, là-haut, accélérait le départ des capitaines de la flotte. Pendant un terrible moment, il crut avoir mal compris les paroles de l'aide de camp.

Rodney était toujours assis au même endroit, les yeux mi-clos et tournés vers le plafond. Hood et sir Robert Napier étaient plongés dans l'étude d'une carte sur un bureau voisin et les valets eux-mêmes s'affairaient sans remarquer la présence du jeune capitaine près de la table.

Puis Rodney baissa les yeux et dit d'un ton las : « Je connais votre père, Bolitho. Nous avons navigué ensemble, bien entendu. Un officier valeureux et un excellent ami. » Il laissa son regard errer sur le visage tanné de Bolitho et sur sa longue silhouette. « Vous lui ressemblez beaucoup. » Il hocha la tête. « Je suis heureux de vous avoir sous mes ordres ! »

Bolitho pensa à son père, seul là-bas dans la grande maison, les yeux fixés sur les navires mouillés dans la baie. « Merci, Monsieur. Mon père m'a prié de le rappeler à votre bon souvenir. »

Rodney ne semblait pas entendre. « Il y a tant de choses à faire et si peu de navires pour cette tâche. » Il poussa un profond soupir. « Je regrette que vous ayez eu à rencontrer de cette manière votre frère unique. » Les yeux étaient fixes soudain et résolus.

Bolitho vit sir Robert Napier se raidir et s'entendit répondre : « Il croit à la justesse de sa cause, Monsieur ! » Les yeux restaient résolument attachés à son visage. « Et vous, que croyez-vous ? »

« Il est mon frère, Monsieur. Mais si nous nous rencontrons à nouveau, je ne trahirai pas ma cause. » Il hésita : « Ni votre confiance, Monsieur. »

Rodney acquiesça. « Je n'en ai jamais douté, mon garçon. »

Sir Samuel Hood toussota poliment et Rodney dit avec une soudaine animation : « Regagnez votre bord, Bolitho. J'espère que vous et votre père vous verrez épargner toute autre souffrance ! » Ses yeux étaient froids quand il ajouta : « Il est aisé de faire son devoir lorsqu'il n'y a pas d'alternative. Le choix qu'il vous a fallu faire n'était pas facile, et ne le serait pas si votre frère était pris. »

Il retomba dans le silence et l'aide de camp intervint d'un ton impatient : « Votre chapeau, Monsieur. Et je viens d'appeler votre canot. »

Bolitho suivit vers la lumière du jour l'officier harcelé de fatigue. Les paroles de l'amiral continuaient de hanter ses pensées. Toute la flotte savait donc à présent ce qu'était son frère ; ses exploits passés et les événements à venir devaient être un sujet de discussion dans l'univers confiné et monastique des navires en service à la mer.

Il descendit en courant la coupée jusqu'au canot qui l'attendait et vit là-bas la *Phalarope* à l'ancre. Le navire avait été mis à l'épreuve. À présent, c'était le tour de son capitaine.

Le soir de ce jour où Bolitho avait assisté à la conférence à bord du *Formidable,* et sans aucune cérémonie, la *Phalarope* levait l'ancre et mettait le cap sur la haute mer.

Le matin suivant la trouva à une cinquantaine de miles à peine vers le sud-ouest, toutes voiles dehors, dans une brise légère qui n'adoucissait guère la violence croissante du soleil.

Mais cette fois, la frégate n'était pas absolument seule. Du pont même, on apercevait le *Cassius* qui, sous ses hautes pyramides de toiles dorées par le soleil levant, suivait dignement une route parallèle. Quelque part, derrière le navire amiral, cachée sous l'horizon, se trouvait la frégate *Volcano*. Seule la petite *Witch of Looe* du lieutenant Dancer, invisible en avant de la formation qui se déplaçait avec lenteur, bénéficiait d'une certaine liberté de mouvement, hors de la surveillance de son amiral.

Le lieutenant Herrick venait de prendre le quart du matin. Il se tenait détendu près du garde-corps de dunette et regardait, immobile, les hommes qui travaillaient sur le pont principal. Un peu plus tôt, fauberts et pierres à briquer avaient lavé et assoupli le pontage. Mais à présent, la chaleur montait lentement sur la coque doucement bercée par les vagues et les ponts brillaient d'un blanc éblouissant, tandis que les matelots poursuivaient leurs travaux habituels d'épissures et de réparations courantes.

La scène était paisible et la chaleur combinée à un excellent déjeuner laissait Herrick doucement somnolent. Il jetait parfois les yeux vers l'enseigne Neale pour s'assurer que celui-ci ne quittait pas de sa lorgnette le navire amiral et que la *Phalarope* restait bien à son poste, pour autant que le vent le lui permettait.

Il apercevait le lieutenant Okes plongé dans l'inspection de la batterie tribord de pièces de douze livres, avec Brock le maître canonnier, et il se demanda une fois de plus ce qui se passait derrière les traits tendus du second lieutenant. Depuis le jour du coup de main à l'île Mola, Okes n'était plus le même et les commentaires désinvoltes de l'amiral pendant le dîner l'avaient incité à se retirer encore plus profondément en lui-même.

Quant à Farquhar, il était absolument impossible de dire ce qu'il pensait. Herrick ne savait pas exactement s'il enviait la réserve hautaine du jeune enseigne ou s'il l'en admirait. Les manières de Farquhar l'avaient toujours mis sur la défensive et

c'était assez étrange. Peut-être, se dit-il, était-ce à cause de ses propres origines trop humbles. Même ici, cloîtré sur cette frégate, Farquhar gardait ses distances et sa personnalité.

Herrick tenta d'imaginer ce qu'il aurait ressenti si, comme Rennie le lui avait suggéré, Okes en se retirant sans souci ni intérêt pour son prochain, après le coup de main, l'avait laissé, lui, destiné à la mort. Il voulut se voir réagissant comme Farquhar l'avait fait, mais au fond de son cœur, il sut immédiatement que c'était se faire illusion. Il était plus que probable que tout se serait terminé par un conflit ouvert, avec une cour martiale pour toute conclusion.

L'homme de barre toussa en guise d'avertissement et Herrick se retourna rapidement comme Bolitho apparaissait dans la descente de cabine. Le lieutenant salua et attendit que Bolitho eût jeté un coup d'œil au compas puis à la flamme en tête de mât. Après quoi, il se détendit légèrement quand le capitaine s'approcha de lui pour regarder les matelots affairés sur le pont.

« Encore une cinquantaine de milles pour atteindre notre zone de patrouille, monsieur Herrick. À cette allure, il nous faudra encore une journée. » Le ton était chargé d'impatience et d'un soupçon d'irritation que Herrick à présent reconnaissait immédiatement.

« Il est pourtant réconfortant de voir le *Cassius* près de nous, Monsieur », répondit Herrick. « Si De Grasse s'aventure par ici, nous ne serons pas seuls. »

Bolitho scruta l'éclat lointain des voiles, mais sans répondre à la gaieté forcée de Herrick. « Ah oui, le navire amiral. » Il eut un sourire amer. « Quarante ans d'âge et tant d'herbe sur ses fonds qu'il ne peut que ramper, même dans une tempête. »

Herrick se retourna vivement vers le *Cassius*. Jusqu'à cet instant, la taille et l'ancienneté avaient représenté pour lui la sécurité, un rempart tout trouvé ; il répondit : « J'ignorais cela, Monsieur. »

« Ce navire fut pris aux Hollandais, monsieur Herrick. Regardez donc la forme de son éperon. » Puis, comme s'il avait senti qu'il parlait du souvenir de choses sans importance, il ajouta âprement : « Mon Dieu, cette allure me rend malade. »

Herrick changea de tactique. « Nos ordres, Monsieur, puis-je vous demander ce qu'on attend de nous ? »

Il regretta immédiatement cette impulsion et se reprit, tandis que Bolitho tournait la tête pour regarder les cercles lents d'une mouette. Mais à la raideur des épaules du capitaine et à la façon dont ses mains s'agrippaient au garde-corps, il sut qu'il avait touché un point sensible des pensées de Bolitho.

La voix était calme cependant quand le capitaine lui répondit : « Nous prendrons position à cinquante miles dans l'ouest de la Guadeloupe et nous garderons le contact avec notre…» – il eut un geste de la main vers le large – »… avec notre escadre ».

Herrick assimila lentement l'information. L'excitation et les préparatifs fébriles d'Antigua ne lui avaient guère laissé de doute sur l'imminence d'une bataille, et il savait qu'en ce moment même la plupart des fiers navires qu'il observait avec tant de fascination devaient avoir levé l'ancre et mis à la voile pour accomplir le plan de Rodney, c'est-à-dire rechercher et affronter le comte de Grasse.

Bolitho poursuivit d'un ton absent : « Il y a tout un chapelet de navires, du haut en bas de la mer des Caraïbes. Il suffira d'une bonne vigie et la chasse sera ouverte. » Mais sa voix était vide de passion. « Malheureusement, la Martinique se trouve à une centaine de milles au sud de notre zone de patrouille, monsieur Herrick. De Grasse doit s'y trouver avec le gros de sa flotte. Il attendra son heure, puis se jettera vers la Jamaïque. » Il pivota d'un mouvement vif et fixa le visage sombre de Herrick : « Et lorsque les frégates de Rodney annonceront que les Français ont mis à la voile, toute la flotte se lancera à l'attaque. » Il haussa les épaules d'un geste à la fois rageur et désespéré. « Et nous serons toujours à notre poste, aussi inutiles qu'une enseigne en plein désert. »

« Mais il se peut que les Français viennent par ici, Monsieur. » Herrick sentait que l'amertume de Bolitho allait avoir raison de sa propre ardeur. Tout en parlant, il comprit pourquoi Bolitho avait raillé le vieux *Cassius* quelques minutes plus tôt. Manifestement, Rodney utilisait la petite escadre de l'amiral Napier pour la partie la moins importante de son plan.

« Lorsque les poules auront des dents, monsieur Herrick », dit Bolitho d'un ton égal. « Et ce n'est pas pour demain. »

« Je comprends, Monsieur. » Herrick ne trouvait rien à répondre.

Bolitho l'observa avec gravité puis lui toucha le bras. « Courage, monsieur Herrick. Je suis de mauvaise compagnie ce matin. » Avec une grimace, il porta la main à son côté. « Je me réjouis que cette balle n'ait rien touché de vital, mais je me passerais bien d'un tel souvenir. »

Herrick le regardait pensif. « Vous devriez prendre plus de repos, Monsieur. »

« J'ai du mal, monsieur Herrick, même à rester assis. » Bolitho s'abrita les yeux pour surveiller le réglage des voiles. « Il se passe tant de choses. L'histoire avance autour de nous. » Il se mit soudain à marcher, de sorte que Herrick dut imiter son va-et-vient pour rester à sa hauteur. « De Grasse agira, j'en suis certain. » Il parlait vite, au rythme de ses pas. « Vous avez vu cette tempête extravagante qui vous a permis de détruire *l'Andiron ?* C'est un événement exceptionnel à cette époque de l'année. Mais un peu plus tard, et il sourit sans gaieté à quelque souvenir caché, plus tard dans l'année, les ouragans s'abattent à profusion sur les Antilles. En août et septembre, ils se suivent comme des messagers de l'enfer. » Il secoua la tête avec fermeté. « Non, monsieur Herrick, De Grasse ne saurait tarder à sortir de sa cachette. Il lui reste bien des choses à accomplir avant cette période. »

« Mais où passera-t-il ? »

« Par le canal de la Martinique, peut-être, mais quel que soit son chemin, il mettra le cap droit sur le centre des Caraïbes. Un millier de milles le séparent de la Jamaïque. Une flotte entière peut s'égarer sur une telle distance. Si nous ne réussissons pas à établir le contact au moment de son départ, nous ne pourrons jamais le rattraper avant qu'il soit trop tard. »

Herrick acquiesça, comprenant enfin la raison des appréhensions de Bolitho. « Il a des troupes et des canons. Il peut occuper n'importe quel territoire s'il lui en prend l'envie. »

« Exactement. Les hommes et les réserves dont nous nous sommes occupés à l'île Mola n'étaient qu'une partie de ses

forces. Il avait espéré immobiliser notre flotte pour se diriger sans entrave vers la Jamaïque. À présent, il sait que nous sommes alertés et n'en sera que plus pressé. »

Bolitho se pétrifia soudain, fixant intensément l'horizon désert. « Si seulement nous savions ! Si nous pouvions aller nous-mêmes à la découverte ! » Puis il parut se rendre compte qu'il montrait son désespoir et ajouta d'un ton bref : « Vous pouvez reprendre votre quart, monsieur Herrick, j'ai à réfléchir ! »

Herrick retourna près de la balustrade, mais, sous le soleil qui cuisait les ponts aussi secs que de l'amadou, il ne put oublier la présence de Bolitho dont l'ombre allait et venait derrière lui sur la dunette.

Lorsque Herrick était encore enseigne, il rêvait du temps où il parviendrait au grade inaccessible de lieutenant. Depuis cette époque, il considérait sans cesse le lent chemin de l'avancement en grade et tentait d'évaluer sa progression d'après l'expérience ou l'incompétence de ses supérieurs, et tout ce temps il avait abrité au fond de son âme, comme un joyau précieux, la pensée qu'un jour lui aussi, peut-être, il aurait un commandement.

Mais aujourd'hui, regardant l'ombre fiévreuse de Bolitho, imaginant les réflexions qui le tourmentaient, il n'en était plus si sûr.

Vers le milieu de la matinée, les sifflets lancèrent un appel au repos. Manifestant plus ou moins leur soulagement, les matelots se jetèrent dans les coins d'ombre pour profiter au mieux de cette brève pause au sein de la routine quotidienne.

John Allday resta où il travaillait, les jambes pendantes par-dessus le bossoir de capon bâbord, son corps bronzé protégé du soleil par le foc. Il était occupé à nettoyer et gratter l'une des grosses ancres tout à l'avant du navire ; confortablement accroupi au-dessus de la petite vague d'étrave, il posa le pied sur l'énorme jas de l'ancre et sentit la chaleur pénétrer sa peau. Derrière lui, les autres membres de la bordée s'abandonnaient dans des poses variées. Et au-dessus de leurs têtes, l'air était teinté par le nuage de fumée qui s'élevait lentement de leurs pipes.

Le vieux Ben Strachan ramassa un cordage neuf et considéra l'œil épissé que l'un des mousses venait tout juste de terminer. « Pas mal, gamin, pas mal du tout. » Il suça bruyamment le tuyau de sa pipe et jeta un coup d'œil vers l'arrière jusqu'au bout du pont de la *Phalarope*. « C'est-y le capitaine qui va et vient comme ça ? »

Pochin, étendu la tête sur ses bras musclés, murmura : « Bien sûr que c'est lui. Faut-y être fou pour rester dans cette chaleur quand il pourrait être si bien dans sa cabine ! »

Allday balança sa jambe en regardant pensivement l'eau transparente au-dessous de lui. Pochin était encore tracassé par ce que Onslow avait dit l'autre jour dans le canot. Cela le rendait irritable comme s'il se sentait coupable. Le fait même d'écouter de telles paroles pouvait vous faire accuser de conspiration.

Il se tourna légèrement pour regarder vers l'arrière et il vit au bout du navire Herrick qui l'observait de la dunette. Le lieutenant lui fit un bref signe de tête avant de retomber dans sa contemplation et Allday se souvint tout d'un coup de cet instant sur la falaise croulante où il avait empêché Herrick de dégringoler sur les rochers. Malgré son intention première de rester à l'écart de tous les problèmes internes de la *Phalarope,* et de se garder d'une quelconque loyauté pour l'une ou l'autre faction, Allday commençait à voir que cette neutralité était impossible, dangereuse même.

Allday aimait bien Herrick et il comprenait ce que le lieutenant tentait de faire. Il était toujours prêt à écouter les griefs de sa bordée et ne se hâtait pas de distribuer les punitions. Ce n'était pas un signe de sottise, et bien peu pouvaient abuser deux fois de son humanité.

Allday aperçut le capitaine qui poursuivait ses allées et venues le long de la lisse au vent, sur la dunette, sans habit, la chemise ouverte sur la poitrine et ses cheveux noirs rassemblés sur la nuque. Cet homme était plus difficile à comprendre, pensa Allday, mais il était étrangement rassurant de le voir revenu à sa place familière sur la poupe. Allday, mieux encore peut-être que bon nombre de matelots, connaissait de réputation la famille de Bolitho. Lors de ses visites à Falmouth, il en avait souvent entendu parler dans les cabarets et il avait

même vu la maison qui était le foyer de son capitaine. Comme il était étrange de penser que son frère combattait de l'autre côté ! Allday se demanda ce que lui-même aurait ressenti en pareil cas. De plus, on disait que le frère de Bolitho avait déserté la marine britannique et l'on sait bien que ce genre de crime ne pouvait être expié qu'au bout d'une corde.

Il fut tiré de ses réflexions quand Ferguson grimpa du pont sur le gaillard d'avant et s'approcha du pavois. Il paraissait tendu et intimidé dans ses habits propres, contraste parfait avec les matelots fatigués et suants qui étaient auparavant ses compagnons.

Ferguson s'agita quelques instants avec nervosité, puis dit : « Crois-tu qu'il y aura encore des batailles ? »

Pochin, tournant la tête, gronda : « Vous devriez le savoir. N'êtes-vous pas dans les petits papiers du capitaine ? »

Allday sourit. « Ne fais donc pas attention à Nick. » Il baissa la voix. « Est-ce que Onslow t'a encore tracassé ? » Il vit papilloter les yeux pâles de Ferguson.

« Pas beaucoup. Il vient juste passer le temps avec moi quelquefois. »

« Bon, eh bien ! souviens-toi de ce que je t'ai dit, Bryan. » Allday l'observait de très près. « Je n'en ai pas parlé à quiconque à bord, mais je suis sûr qu'il en sait long sur la mort de Mathias. » Il vit l'incertitude sur le visage de Ferguson et ajouta brutalement : « En fait, j'en suis même sûr ! »

« Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? » Ferguson tentait un sourire, mais sa bouche lui obéit mal.

« C'est un mauvais. Il ne connaît pas d'autre vie que celle-ci. Il est entré tout gosse dans la flotte. Son monde se limite aux parois d'une coque de bois. » Il fit courir ses mains sur le bossoir sculpté. « J'en ai déjà rencontré quelques-uns de ce genre, Bryan. Ces hommes sont aussi dangereux que des loups. »

« Il ne fera rien de mal, dit Ferguson, il n'oserait pas. »

« Ah non ? Et pourquoi crois-tu qu'il demande toujours ce qui se passe à l'arrière ? Il attend son heure. Les gens de cette espèce ont beaucoup de patience. »

« Le capitaine ne supportera pas qu'il y ait d'autres ennuis à bord. » Ferguson trahissait son agitation par les mouvements rapides de ses mains. « Je l'ai entendu parler de l'équipage avec M. Vibart et de la manière dont il veut que les hommes soient traités. »

Allday soupira : « Tu vois, te voilà maintenant qui me racontes ce que tu as entendu. Si tu veux t'en tirer sans mal, tu ferais mieux de garder pour toi tout ce que tu sais. »

Ferguson ouvrit de grands yeux. « Pas la peine de me le dire ! » Il serra les lèvres, soudain furieux. « Tu es bien comme tous les autres : tu es jaloux de mon travail ! » Allday lui tourna le dos. « Comme tu voudras. » Il attendit d'avoir entendu Ferguson repartir vers l'arrière. Puis, en se retournant, il vit Onslow sortir de l'ombre du grand mât pour l'arrêter au passage. Le matelot sourit et tapota l'épaule de Ferguson.

La voix rude de Pochin interrompit les pensées d'Allday. « Qu'est-ce que tu en penses ? Crois-tu que Onslow ait raison ? » Il semblait inquiet. « S'il y a encore des ennuis à bord de ce navire, nous serons tous dans le coup. Il faudra bien qu'on prenne parti. »

Allday répondit avec calme : « Tu serais bien bête de faire attention à ce gars-là. » Il tenta de donner du poids à ses paroles. « Et d'ailleurs, le capitaine n'en fera qu'une bouchée s'il essaie quoi que ce soit. »

Pochin hocha la tête avec doute. « Peut-être bien. Mourir d'une bordée française, c'est une chose, mais je refuse de payer pour Onslow ou d'autres bougres de son genre. »

Les sifflets résonnèrent à nouveau et les hommes revinrent à leurs travaux.

Allday gardait les yeux baissés sur sa tâche quand Quintal, le bosco, et Josling, l'un de ses aides, vinrent à l'avant inspecter le gaillard. Il entendit Josling dire : « J'ai vu que le vieux *Cassius* venait de hisser un signal, monsieur Quintal. »

Quintal répondit de sa voix profonde : « Oui, mon gars. Nous allons bientôt nous en aller vers notre petite zone de patrouille. Nous en avons probablement pour un certain temps et vous ferez bien de veiller que tout le monde ait du travail. Il n'y a rien de pire pour la discipline que l'oisiveté. » La suite de

ces commentaires fut perdue pour Allday, car les deux hommes poursuivaient vers le beaupré. Mais il en avait entendu assez.

La *Phalarope* allait se retrouver seule, hors de vue du navire amiral. Le bosco avait raison. Avec la chaleur et la monotonie d'une patrouille inutile, Onslow trouverait un bon terrain pour y semer ses idées séditieuses.

Allday jeta un coup d'œil furtif vers ses compagnons silencieux. Chacun semblait plongé dans sa tâche et pourtant chacun pensait sûrement à cette terre verdoyante qu'il venait d'abandonner.

Les simples matelots n'avaient pas eu le droit de mettre pied à terre. Une partie de l'équipage n'avait pas débarqué depuis plusieurs années. Comment s'étonner qu'un homme tel que Onslow trouve un public tout prêt !...

S'abritant les yeux de la main, il regarda l'horizon. Le deux-ponts semblait déjà plus petit. Sa coque se perdait dans la brume de chaleur sous le ciel clair. Ses voiles n'étaient plus qu'une pyramide scintillante et tandis qu'il le regardait, le navire sembla s'enfoncer encore dans la mer étincelante. Dans une heure, il aurait totalement disparu.

Et ensuite, se dit-il froidement, nul ne pourrait plus se fier à personne.

Tout au fond de la *Phalarope,* sous le gaillard d'avant où Allday restait perdu dans ses pensées, se trouvait la cale à filins. Au port, c'était un local vide et spacieux. Mais à présent, tandis que la frégate glissait nonchalamment sur l'eau calme, la soute était remplie jusqu'au plafond des énormes câbles d'ancre. Glène sur glène, les gros cordages durcis par le sel ajoutaient à l'odeur aigre des fonds et au parfum plus riche du brai et du chanvre. De chaque côté de la coque aux flancs inclinés, de robustes colonnes verticales maintenaient les câbles à l'écart des membrures pour que l'on puisse à tout moment accéder sans peine aux murailles du navire. Ces « allées de charpentier », tel était leur nom, couraient sur toute la longueur de la coque au-dessous de la flottaison pour permettre l'inspection et au besoin les réparations pendant la bataille. À peine plus larges que le corps d'un homme, elles étaient généralement plongées dans une obscurité totale.

Mais aujourd'hui, tandis que la vague d'étrave bruissait sourdement contre le bois et que des rats furtifs erraient inlassablement en quête de nourriture, une petite lanterne sourde jetait sur les câbles entassés une lueur irréelle qui se reflétait, déformée, sur les visages des hommes pressés dans l'étroit passage.

Onslow leva plus haut sa lanterne pour observer ceux qui l'attendaient. Il lui suffit de les compter pour être rassuré. Il connaissait le visage et le nom de chacun sans avoir besoin d'un examen approfondi.

« Il faut faire vite, les gars. Si nous restons ici trop longtemps, on va nous chercher. »

Comme un écho, il entendit la voix de Pook : « Faites bien attention à ce qu'il dit ! »

Les dents de Onslow brillèrent dans l'obscurité. Il sentait ses jambes trembler d'excitation comme sous l'effet de rhum ingurgité à jeun. « Nous nous écartons des autres navires. Je crois que le moment est presque venu d'exécuter notre plan. »

Il entendit un sourd murmure de consentement et sourit encore plus largement. Il avait suffi de dire « notre » au lieu de « mon » plan et ces hommes avaient réagi comme au claquement d'un fouet.

« D'après ce que m'a dit Ferguson, Bolitho a l'intention de courir sud. La *Phalarope* sera tout au bout de la ligne de patrouille. Aucun risque d'en rencontrer un autre, vous voyez ! »

Une voix dans le noir demanda : « Mais comment on pourra prendre le navire ? » puis s'interrompit dans un glapissement, comme Pook plantait son coude dans les côtes de l'homme.

Onslow répondit calmement : « Cela me regarde. Je vous dirai comment et quand. » Il regardait la file des silhouettes sombres accroupies dans la pénombre. Tous ceux qui étaient venus avec lui du *Cassius* et quelques autres recrutés à bord de la *Phalarope*. C'était beaucoup plus qu'il n'eût osé l'espérer.

« Il faut nous débarrasser de ces maudits habits rouges. Tout sera facile quand ils ne seront plus là plantés en travers de la dunette. »

« Et qu'est-ce qu'on fait pour Allday et ses pareils ? » demanda Pook.

« Ah oui ! » Onslow eut un sourire pervers. « Messire John Allday. »

« Les gars écoutent ce qu'il dit », ajouta sombrement Pook.

« Et s'il arrivait quelque chose à Allday, on en aurait beaucoup plus avec nous, n'est-ce pas ? » L'esprit de Onslow marchait plus vite que ses paroles. « Mais il faut que ce soit habilement fait. Si ça paraît venir de nous, ça sera comme si on se pendait nous-mêmes ! »

Ils s'immobilisèrent soudain en entendant un pas lourd résonner au-dessus de leurs têtes, puis le bruit s'éloigna et Onslow poursuivit, très à l'aise : « Je crois que Allday a dû deviner ce qui est arrivé à Mathias. Il est trop malin pour vivre, celui-là. » Il tendit la main et saisit le bras de Pook. « Alors, on va en faire un beau martyr, n'est-ce pas ? » Il éclata d'un rire bruyant : « On ne peut vraiment pas faire moins. »

La même voix incertaine fit une nouvelle tentative : « On sera mis en pièces avant d'avoir réussi à lever le petit doigt. »

« C'est moi, bougre, qui te couperai en pièces ! » La bonne humeur de Onslow s'effaça un instant, puis il ajouta, plus calme : « A présent, écoutez-moi bien, vous tous. Il nous faut attendre encore un peu pour que les gars soient bien inquiets. Et puis, quand le moment sera venu, je vous dirai ce que je veux. Ce crétin de Ferguson continuera à surveiller le livre de bord pour moi, pour que je sache exactement où nous sommes. Quand on s'approchera un peu de la terre, je serai prêt. »

Il claqua des doigts. « Les armes qu'on a ramenées de l'île Mola, vous les avez bien cachées ? »

Pook acquiesça. « Ça oui, personne pourra les trouver ! »

« Très bien. Retournez à votre travail maintenant, les gars, et ne vous attirez pas d'ennuis. Vous êtes tous marqués, de toute manière. Il faut donc pas donner à ces salauds une chance de vous accrocher. »

Il les regarda se glisser dans le noir hors du cercle de lumière de la lanterne et se sentit fort satisfait. Maintenant, comme il venait de le dire à ces pauvres imbéciles, ce n'était plus qu'une question de temps.

CHAPITRE XIV

DE SANG ET D'EAU DOUCE

Tobie Ellice, le chirurgien de la *Phalarope,* jusque-là penché dans une position inconfortable, se redressa en soufflant et jeta par la fenêtre ouverte le pansement taché de sueur. « Parfait, Monsieur, vous pouvez vous mettre debout maintenant si vous voulez. » Il s'écarta de la banquette de poupe comme Bolitho en faisait glisser ses jambes pour se remettre sur pied.

Ellice épongea son visage ruisselant et vint étudier de près la cicatrice encore rugueuse. « C'est pas du vilain travail, si j'ose dire ça moi-même. » Rayonnant, il s'humecta les lèvres. « C'est du travail qui donne soif, pas d'erreur ! »

Bolitho toucha du bout du doigt la cicatrice, puis se tourna face à la fenêtre ouverte pour laisser la brise légère jouer sur sa peau nue. Quel bonheur d'être débarrassé de ce pansement, se dit-il. L'étreinte du bandage lui rappelait constamment *l'Andiron* et tout ce qui s'était passé auparavant. Il valait mieux oublier tout cela. Il restait bien assez de problèmes à résoudre aujourd'hui et les jours suivants.

Il y avait quatorze jours exactement qu'ils avaient quitté Antigua avec l'escadre et chacune de ces journées avait été semblable à celle-ci. À peine un souffle d'air assez sérieux pour s'appeler brise venait-il parfois frôler les voiles avides ou aérer le navire et sans cesse le soleil brûlant semblait effacer la couleur du ciel lui-même. Les nuits n'apportaient guère de répit. Dans l'entrepont, l'atmosphère restait lourde d'humidité et les matelots devaient encore subir les appels constants à régler les voiles, pour être renvoyés jurant et désespérés, lorsque le vent mourait avant même que l'on eût touché la moindre écoute.

C'était assez pour briser la plus ferme constitution, se dit Bolitho pesamment. Cela, ajouté au fait qu'ils n'avaient pas

aperçu la moindre voile et qu'ils ne savaient rien des événements survenus au-delà de l'horizon fuyant, suffisait pour qu'il eût grand-peine à maîtriser sa propre impatience.

« Comment est l'équipage ? » Il chercha une chemise propre, puis se reprit. La vieille suffirait bien. À quoi bon tracasser son valet en lui faisant laver plus de linge qu'il n'était strictement nécessaire !

Ellice haussa les épaules : « Pas très heureux, Monsieur. Ce serait déjà assez pénible comme ça sans avoir à mourir de soif toute la journée. »

« L'eau est précieuse, monsieur Ellice. » Les rations avaient été réduites à une pinte par jour et par homme, ce qui n'était guère suffisant, mais comment savoir s'il faudrait attendre longtemps la fin de cette surveillance insensée ? Il avait augmenté la ration quotidienne de Miss Taylor, comme on appelait le vin blanc râpeux fourni par le bureau des subsistances, mais cette satisfaction n'était que temporaire. Au bout de quelques heures, le buveur était aussi sec qu'avant. Le capitaine ajouta après coup : « Il faut leur distribuer autant de fruits frais qu'il est possible. C'est le seul moyen d'éviter la maladie dans ces régions. »

Chose étrange, il y avait eu bien des discussions et des clameurs à Antigua lorsqu'il avait insisté pour obtenir une pleine cargaison de fruits pour son équipage. C'était peut-être ce qu'entendait l'amiral quand il lui avait dit : « Vous êtes par bien des côtés un idéaliste. » Mais l'esprit pratique de Bolitho n'y voyait que raison. Bien qu'il eût payé les fruits de sa propre poche, il savait que c'était plutôt un investissement de valeur qu'une méthode pour obtenir les suffrages de ses hommes. Un matelot sain et en bonne santé valait largement plus qu'un panier de fruits. En fait, habituellement, la maladie n'était pas le seul ennui, d'autres hommes devaient prendre soin de leurs camarades malades et, pour qu'ils pussent être remplacés, il fallait un équipage encore plus nombreux. C'était un cercle vicieux, et pourtant de nombreux capitaines ne voyaient pas encore plus loin que leurs parts de prise comme mesure de leur succès.

Bolitho rentra les pans de sa chemise et dit : « Prenez un verre, si vous voulez, monsieur Ellice. » Il se détourna honteux, tandis que le gros homme malpropre s'approchait du buffet d'un pas traînant et versait dans son gobelet une généreuse rasade de brandy. La main d'Ellice tremblait pendant qu'il versait et avalait un second verre avant de murmurer : « Merci bien, Monsieur, c'est le premier de la journée. »

Bolitho jeta un coup d'œil à l'ombre de la poupe toute proche du faible sillage. Le soleil était haut dans le ciel. Il était plus que probable qu'Ellice avait déjà consommé une sérieuse part de ses réserves personnelles.

« Je ne vous ai pas vu descendre à terre à Antigua, monsieur Ellice, vous n'aviez qu'à le demander. »

Ellice se lécha les lèvres et eut un regard furtif vers le flacon. « Je ne débarque plus jamais, Monsieur, à présent. Merci tout de même. Autrefois, je m'en allais errer dans l'herbe comme une fillette amoureuse et je pleurais quand la côte disparaissait à l'horizon. » Il vit le mouvement de tête de Bolitho en direction du flacon et se versa rapidement un autre verre plein. « A présent, quand le navire appareille, je regarde à peine. » Il secoua la tête comme pour retrouver un souvenir brisé. « Et puis d'ailleurs, j'ai déjà vu tout ça. »

On frappa un coup à la porte, mais avant que Bolitho eût pu répondre, elle s'ouvrit brusquement et le lieutenant Vibart pénétra à grand bruit dans la cabine. Il semblait harassé, furieux et ne perdit pas un instant pour annoncer la nouvelle.

« Je dois vous signaler que nous n'avons presque plus d'eau douce, Monsieur. » Bolitho l'observa quelques secondes. « Que voulez-vous dire ? »

Vibart jeta un coup d'œil circulaire. « J'ai là le tonnelier, Monsieur. Peut-être gagnerions-nous du temps s'il vous le disait lui-même. »

Bolitho ignora l'insolence de Vibart. « Envoyez-le-moi. » Il était heureux que le reflet de la mer laissât son visage dans une ombre profonde. À chaque instant, les événements semblaient se jouer de ses efforts. Et voici que cette inquiétude prédominante éclatait au grand jour alors même qu'il en discutait ouvertement avec Ellice.

M. Trevenen, le tonnelier de la *Phalarope,* était un premier maître de petite taille connu pour sa vue déplorable. Un trop long séjour dans les cales obscures l'avait laissé à demi aveugle. À présent, clignant des yeux et s'agitant d'un air gêné sous le regard de Bolitho, il paraissait tout petit et sans défense.

Bolitho réprima le sentiment de pitié qui l'envahissait en général dans les rares occasions où il rencontrait le tonnelier. « Eh bien, allez-y, dites-le donc, que diable avez-vous découvert ? »

Trevenen déglutit d'un air misérable. « Je faisais ma ronde, Monsieur. Vous voyez, je la fais toujours le jeudi. En faisant un bon système d'inspection on peut… »

« Mais dis-lui donc, vieux crétin ! » beugla Vibart. Le tonnelier reprit d'une petite voix : « Les deux tiers de mes barils sont gâtés d'eau salée, Monsieur. » Il regardait ses pieds. « Je n'y comprends rien, Monsieur, depuis tant d'années que je navigue, je n'ai jamais vu une chose pareille ! »

« Tais-toi donc ! » Vibart semblait sur le point de frapper le malheureux. « Avoue donc que tu t'es trompé à Antigua. Un aveugle comme toi ne peut pas savoir la différence. Si je faisais ce que je veux, je… »

Bolitho se força à parler lentement pour se donner le temps de reprendre ses esprits. « Je vous en prie, monsieur Vibart. Je pense être capable de juger de la valeur de ce renseignement. » Il se retourna vers Trevenen : « En êtes-vous bien sûr ? »

Le visage ridé acquiesça violemment : « Pas d'erreur, Monsieur ! » Il leva une figure où les yeux pâlis prenaient toute la place. « De toute ma carrière, Monsieur, je n'ai jamais… »

« Je sais, monsieur Trevenen, vous venez de nous le dire ! » Bolitho ajouta sèchement, à l'intention de Vibart : « Vérifiez vous-même les barils, monsieur Vibart ; séparez l'eau douce du reste, faites vider l'eau gâtée et nettoyer le bois. »

Il se dirigea vers la carte et s'y pencha, fronçant les sourcils. « Nous sommes ici. » Il tapotait la carte de son compas. « A cinquante miles au sud-ouest de la Guadeloupe, à un mile près. » Saisissant la règle, il la fit courir sur le parchemin épais. « Il y a quelques petites îles au sud qui nous appartiennent, inhabitées et inutiles, si ce n'est pour causer le naufrage du

marin imprudent. » Il traça une petite croix sur la carte et se redressa. « Appelez tout le monde, monsieur Vibart, et préparez-vous à virer. Cette brise, si légère qu'elle soit, nous conviendra fort bien. »

Il se tourna vers Trevenen. « Quelle que soit la raison de ceci, qu'il s'agisse d'infiltrations ou de simple négligence, il nous faut de l'eau douce et sans retard. Préparez donc votre bordée pour pouvoir nous en procurer. »

Trevenen le regardait en clignotant des yeux. Il avait tout à fait la figure d'un homme qui vient d'assister à un miracle.

Bolitho poursuivit : « Nous devrions voir la terre dans deux jours, plus tôt si le vent nous est favorable. J'ai déjà visité ces îles. » Il effleura la cicatrice de son front sous la boucle noire. « Il y a des ruisseaux et quelques mares sans danger sur certaines d'entre elles. »

Vibart intervint lourdement. « L'amiral n'a donné aucun ordre pour quitter notre poste, Monsieur. »

« Laisseriez-vous les hommes mourir de soif, monsieur Vibart ? » Bolitho regardait à nouveau la carte. « Si cela vous tracasse, je ferai porter une note au rapport de patrouille aujourd'hui même par mon comptable. » Il eut un sourire forcé. « Si je disparais à nouveau, vous aurez ainsi tout ce qu'il vous faudra pour vous protéger de la colère de sir Robert. »

On entendit la voix songeuse d'Ellice. « J'étais un jour sur un navire où la même chose s'est produite. Deux matelots sont devenus fous de soif. »

« Eh bien, vous du moins », gronda Vibart, « vous ne serez pas gêné par cela, j'imagine ! »

Bolitho sourit malgré ses préoccupations. « A vous, monsieur Vibart. Faites appeler les hommes à leur poste. Je monte dans un instant. » Il regarda la porte trembler dans son cadre puis dit au chirurgien : « Vous l'avez cherché, monsieur Ellice ! »

L'homme était demeuré impassible. « Malgré tout le respect que je dois au premier lieutenant, Monsieur, il a navigué trop longtemps à bord d'un négrier, si vous voulez mon avis. Pour lui, les hommes ne sont jamais qu'une maudite cargaison supplémentaire. »

« Cela suffit, monsieur Ellice. » Bolitho eut un coup d'œil pour le flacon. Comme par magie, il s'était vidé pendant sa conversation avec Trevenen. « Je vous suggère d'aller faire une promenade sur le pont. »

Ellice le dévisagea, mal assuré. Puis il sourit : « Oui, Monsieur, je vais le faire, cela me donnera de l'appétit. » Et il partit d'un pas tranquille, son habit râpé pendant comme un sac autour de lui. Sous la pluie, le vent, le soleil ou la tempête, jamais Ellice n'était vêtu différemment. Certains disaient même qu'il dormait tout habillé.

Bolitho l'écarta de son esprit tandis que les sifflets résonnaient et que le pont vibrait sous les pieds nus des hommes courant à leurs postes pour virer de bord.

Moins d'une heure plus tard, la *Phalarope* faisait cap au sud, ses voiles plates et molles sous le soleil implacable. Mais malgré cette immobilité apparente, la brise avait assez de force pour faire une petite ride au pied de la figure de proue dorée ; et à la pomme du grand mât, le guidon battait et fouettait, animé d'une agitation solitaire, comme s'il commandait au reste de force que pouvait offrir le vent.

Le lieutenant Herrick longeait lentement le pont vers l'arrière, les yeux courant d'un bord à l'autre afin d'observer les hommes qui tournaient les cordages et fignolaient la tension des écoutes et des bras. Il savait que tous les matelots discutaient les dernières nouvelles : celle de l'eau polluée et d'autres encore. Mais à son passage, même ceux qui étaient les plus amicaux d'habitude devenaient silencieux. Les deux semaines de chaleur et de morne inconfort commençaient à faire leur effet, se dit-il. Plus personne ne se plaignait ou ne grognait et c'était bien l'indice le plus dangereux.

Il s'arrêta en voyant l'enseigne Maynard sortir de sous la dunette et s'appuyer lourdement sur une pièce de douze livres. Sous le hâle, son visage mince était pâle comme la mort et ses jambes semblaient près de lui refuser tout service.

Herrick traversa le pont vers lui. « Qu'y a-t-il, mon garçon, êtes-vous malade ? »

Maynard se retourna et le regarda fixement, les yeux opaques de terreur. Pendant un instant, il ne put parler, puis les mots surgirent de ses lèvres en flots pressés.

« Je viens de remonter, Monsieur. » Son visage se crispa. « J'avais été envoyé dans le faux pont pour chercher M. Evans. » Il avala avec peine et tenta de rester cohérent. « Je l'ai trouvé dans sa cabine, Monsieur. » Dans un haut-le-cœur, il vacilla et s'appuya au canon.

Herrick lui saisit le bras et murmura avec violence : « Continuez, mon vieux, que diable s'est-il passé ? »

« Mort ! » Le mot parut lui être arraché. « Mon Dieu, Monsieur, il a été mis en pièces. » Il fixait les traits sévères de Herrick et revivait le cauchemar de cette découverte. Plus bas, il répéta : « Mis en pièces. »

« Parlez plus bas ! » Herrick luttait pour reprendre le contrôle de ses pensées tourbillonnantes. D'un ton plus calme il appela : « Monsieur Quintal, conduisez M. Maynard à l'arrière et veillez à ce qu'il reste seul. »

Le bosco, interrompu alors qu'il réprimandait un matelot, regarda alternativement les deux hommes puis toucha son front du doigt et dit d'un ton bourru : « Bien, Monsieur. » Puis plus bas il demanda : « Il se passe quelque chose, Monsieur ? »

Herrick scruta le large visage de cet homme compétent et répondit nettement : « Il semble que le commis soit mort, monsieur Quintal. » Il vit apparaître une lueur d'inquiétude dans les yeux de l'homme et ajouta : « Ne laissez rien paraître. Ce navire est déjà une vraie poudrière. »

Herrick vit le bosco conduire le jeune enseigne dans l'ombre de la dunette ; il jeta autour de lui un coup d'œil rapide : rien n'avait changé depuis deux minutes.

Le lieutenant Okes était de quart et se tenait sur la dunette près de la rambarde, les yeux rivés sur le hunier. Un peu plus loin à l'arrière, Herrick aperçut le capitaine en conversation avec Vibart et Rennie. Au gouvernail, les deux hommes de barre semblaient être à leur poste depuis l'origine des temps.

Herrick se dirigea lentement vers le panneau de la cabine basse. Il s'obligeait à se déplacer calmement, mais son cœur lui semblait battre dans sa gorge.

Tout l'équipage étant occupé à régler les voiles, le pont inférieur était désert et étrangement hostile. Quelques lanternes se balançaient sur leurs crochets et quand il entama la descente de la seconde et dernière échelle, Herrick sentit dans l'air comme une dangereuse menace. Malgré tout, il n'était nullement préparé à la vision qui l'attendait dans la minuscule cabine du commis aux vivres.

Tout au fond de la coque, l'immobilité du navire n'était que plus apparente et l'unique lanterne accrochée sous le plafond bas jetait un cercle de lumière immuable sur une scène qui fit monter un flot de bile à la gorge de Herrick. Evans, le commis, devait être occupé à dissimuler un sac de farine pour son usage personnel lorsque son assaillant l'avait frappé. Il gisait les bras en croix sur le sac renversé, les yeux brillants dans la lumière, et le flot de sang noir qui s'échappait de sa gorge tranchée se figeait dans la farine répandue sur le sol. Il y avait du sang partout, et comme Herrick restait fasciné d'horreur devant le cadavre étendu à ses pieds, il vit que Evans avait été poignardé et lacéré comme par un fauve pris de folie.

Le lieutenant s'appuya à la porte et se passa la main sur le visage. Sa paume était froide et moite et il imagina le jeune Maynard seul devant ce spectacle effroyable. Personne n'aurait pu lui faire le moindre reproche s'il s'était précipité en hurlant sur le pont.

« Mon Dieu ! » La voix de Herrick résonna dans la pénombre comme un écho moqueur. Il faillit crier en entendant un pied racler l'échelle derrière lui, mais au moment où il saisissait son pistolet à l'aveuglette, il vit apparaître le capitaine Rennie dont l'habit écarlate semblait un reflet du sang répandu.

Rennie le frôla en passant rapidement, observa fixement le corps, puis dit d'un ton froid : « Je vais mettre deux de mes meilleurs hommes en sentinelles. Il faut sceller la cabine jusqu'à ce que l'on fasse une enquête. » Il jeta à Herrick un regard significatif. « Vous savez ce que cela veut dire, n'est-ce pas ? » Herrick se sentit acquiescer de la tête. « Oui, je sais. » Il se reprit enfin. « Je vais aller prévenir le capitaine. »

Comme il remontait l'échelle, Rennie lui lança à voix basse : « Du calme, Thomas. Il y aura au moins un coupable pour observer votre visage là-haut sur le pont. »

Herrick eut un dernier regard pour la porte ouverte de la cabine. Il se força à garder en mémoire cette image d'homme assassiné. « J'attendais quelque chose de ce genre. » Il se mordit la lèvre. « Mais quand cela arrive, le choc est le même. »

Rennie le regarda partir, puis enjamba avec soin le cadavre aux yeux fixes. Ignorant cette chose couchée près de ses bottes bien cirées, il entreprit une recherche méthodique parmi les souvenirs éparpillés de la vie du commis.

Herrick, traversant la dunette vers la lisse au vent où Bolitho parlait encore avec Vibart, avait l'impression que son visage était transformé en pierre. Il salua et attendit que Bolitho se retournât vers lui.

« Eh bien, monsieur Herrick ? » Le sourire accueillant de Bolitho s'effaça. « Y a-t-il d'autres ennuis ? »

Herrick jeta autour de lui un regard rapide : « M. Evans a été assassiné, Monsieur ! » Il parlait d'une voix tendue, étranglée, qu'il ne reconnaissait pas. « Maynard l'a découvert il y a quelques minutes. » Il se passa la main sur la figure et sentit encore le froid de la mort.

Bolitho parla avec lenteur. « Qu'avez-vous fait jusqu'ici, monsieur Herrick ? » Rien dans sa question ne trahissait ce qu'il devait ressentir et ses traits s'étaient assemblés en un masque d'impassibilité. « Prenez votre temps, dites-moi simplement ce que vous avez vu. »

Herrick s'approcha de la lisse, les yeux fixés sur l'eau scintillante. D'une voix lente et morne, il décrivit les événements, depuis l'instant où Maynard était apparu sur le pont jusqu'au moment où lui-même était descendu dans la cabine.

Bolitho écoutait dans un silence absolu et aux côtés de Herrick, Vibart oscillait avec le navire, ouvrant et fermant les mains de colère ou de saisissement au récit de la découverte de Maynard.

Herrick conclut péniblement : « Il n'était pas mort depuis longtemps, Monsieur. » Puis il répéta les paroles de l'enseigne : « Il a été mis en pièces. »

Le capitaine Rennie traversa le pont et dit d'un ton bref : « J'ai placé des sentinelles, Monsieur. » Il vit que Bolitho regardait ses bottes et il se pencha très vite pour effacer une tache brillante sur le cuir poli. Puis il ajouta avec calme : « J'ai regardé partout, Monsieur. Les pistolets de Evans ne sont plus là. Volés, probablement. »

Bolitho l'observait, pensif. « Merci, Messieurs. Vous avez tous deux fort bien agi. »

Vibart intervint avec véhémence. « Que vous avais-je dit, Monsieur : la douceur ne sert à rien avec cette racaille ! Ils ne comprennent que la brutalité. »

« Ses pistolets, disiez-vous ? » dit Bolitho. Rennie acquiesça. « Il en avait deux petits dont il était très fier, garnis d'or ; ils avaient assez de valeur, je suppose. Il disait les avoir achetés en Espagne. » Silencieux à présent, il devait comme les autres revoir le mort tel qu'il avait été. L'un des hommes les plus détestés du navire. Plus chargé de rancune et de haine que la plupart. On comprenait sans mal qu'il se soit fait un grand nombre d'ennemis.

Proby grimpa l'échelle et toucha son bonnet. « Puis-je renvoyer le quart en bas, Monsieur ? » Il sembla saisir qu'il était importun et murmura : « Je vous demande pardon, Monsieur. »

« Que tout le monde reste à son poste, monsieur Proby », répondit Bolitho. Tous le regardèrent. Il y avait dans sa voix une froideur nouvelle et ses yeux étaient chargés d'une dureté inconnue. Il poursuivit à l'adresse de Rennie : « Postez des sentinelles à tous les panneaux. Que personne ne descende. »

Vibart murmura : « Vous allez donc vous ranger à mon idée, Monsieur ? »

Bolitho pivota d'un bloc. « Un homme est coupable, monsieur Vibart, mais non le navire tout entier. Je ne veux pas que cet homme échappe ou que ses actes contaminent le reste de notre équipage. » D'un ton plus calme, il ajouta : « Monsieur Herrick, vous allez fouiller le poste de couchage avec M. Farquhar et le bosco. Le capitaine Rennie s'occupera du reste du

navire avec ses hommes. » Il baissa les yeux vers les matelots qui attendaient sur le pont et les passavants. « Monsieur Vibart, visitez le pont supérieur avec M. Brock. Regardez dans tous les coffres et derrière tous les canons, mais faites le plus vite que vous pourrez. »

Il les vit descendre l'échelle et reporta son attention sur le pont encombré d'hommes. À présent, tous les matelots avaient compris que quelque chose n'allait pas. Il en vit un pousser son compagnon du coude et un autre se reculer avec crainte lorsque Vibart et le canonnier traversèrent le groupe attentif.

Peut-être après tout Vibart avait-il raison ? Bolitho crispa ses mains derrière son dos avec tant de force que la douleur l'aida à maîtriser le tourbillon de son esprit. Non, il ne devait pas penser ainsi ; sans confiance, il ne restait rien, rien du tout.

Comme les minutes se prolongeaient, une vague d'appréhension croissante parcourut les ponts comme la fumée d'un incendie irrépressible. Au pied du grand mât, les matelots s'écartèrent pour laisser passer Vibart et le canonnier, puis le groupe se resserra comme pour chercher un soutien mutuel.

Pochin frotta sur son pantalon ses mains tachées de goudron et regarda avec colère la silhouette massive de Vibart. « Que diable se passe-t-il ? » Il tendit le bras quand un des seconds maîtres passa près de lui. « Le savez-vous, monsieur Josling ? »

Josling jeta un coup d'œil rapide à la dunette. « Le commis, il est mort. »

Un nouveau malaise s'abattit sur les matelots et Pochin se tourna vers Allday appuyé au mât, vigilant. « As-tu entendu cela, matelot ? »

Allday acquiesça puis tourna lentement la tête pour observer Onslow. Celui-ci se tenait un peu à l'écart des autres, bien campé, ses bras bronzés pour lors inoccupés. Mais l'homme avait un air de méfiance animale que trahissaient la dureté de son regard et la dilatation de ses narines. Allday laissa ses poumons se vider lentement. Il n'avait pas le moindre doute sur l'homme qui devrait répondre aux accusations.

Le vieux Strachan murmura : « Ça sent mauvais, pas vrai ? J'ai l'impression qu'on est bon pour un nouveau grain. »

Il y eut sur la dunette un regain d'activité et comme chacun se tournait de ce côté, les gardes-marine du capitaine Rennie montèrent en troupe les échelles et formèrent une barrière compacte d'écarlate en travers du pont. Le sergent Garwood rectifia l'alignement puis prit place à côté du petit tambour. Le capitaine Rennie resta froidement en avant de ses hommes, une main sur la garde de son épée, le visage sans expression.

Du coin des lèvres, le sergent lança un ordre bref. « Baïonnette au canon. » Toutes les mains se déplacèrent d'un seul mouvement. Les lames scintillèrent devant le premier rang avant de se mettre en place en cliquetant sur les longs mousquets.

Sur le pont, la tension était devenue presque insupportable. Tous les hommes regardaient, pétrifiés, sans oser parler ni tourner la tête de crainte de perdre un détail de ce nouveau drame. Çà et là, une main essuyait un front en sueur. Et quelque part dans la foule, un homme se mit à tousser nerveusement.

Allday vit Bolitho parler avec le lieutenant Herrick et le bosco et il observa que le capitaine secouait la tête à ce que l'un d'eux venait de dire. Ce pouvait être de colère ou d'incrédulité, impossible de le savoir…

Vibart s'était rendu compte que les recherches étaient terminées et il revenait lentement vers l'arrière, repoussant de la main, comme des roseaux, les matelots silencieux, ses yeux injectés de sang fixés sur le petit groupe derrière les soldats.

Pochin murmura : « Nous allons bientôt savoir. » Allday jeta un autre regard vers Onslow. Un instant, il ressentit comme une pitié pour lui. Il y avait si longtemps qu'il était parqué sur un navire et ne connaissait pas d'autre vie que la bataille incessante du pont inférieur !

La voix du capitaine interrompit ses réflexions et lorsqu'il se retourna vers l'arrière, il vit Bolitho qui, au bord de la dunette, les mains appuyées à la caronade tribord, regardait les matelots assemblés.

« Ainsi que la plupart d'entre vous le savent à présent, M. Evans, le commis, est mort. Il a été tué dans sa cabine il y a peu

de temps, sans pitié ni raison. » Il s'interrompit tandis que Herrick descendait l'une des échelles pour parler au premier lieutenant. Puis il poursuivit du même ton égal. « Que chacun reste immobile, jusqu'à ce que le coupable ait été pris. »

Le visage balafré de Pochin ruisselait de sueur. « Y a de l'espoir ! » dit-il d'une voix rauque. « Tous les fumiers qui sont à bord détestaient ce salaud de commis. »

Mais personne ne lui répondit, personne ne le regarda seulement. Tous les yeux étaient fixés sur Vibart qui avançait d'un air résolu le long du pont, suivi de Brock.

Même le bruit de la mer et du vent semblait assourdi. Et lorsque Vibart s'arrêta sous la grand-vergue, Allday put entendre sa respiration pesante et le bruit grinçant provenant de la ceinture de son épée.

Cette horrible attente dura encore quelques secondes. Puis, tandis que Vibart parcourait lentement des yeux les visages attentifs, Brock fit un pas en avant et leva sa canne. « C'est lui, Monsieur. Voici le chien meurtrier ! » La canne retomba en un bref arc de cercle et Allday tituba, à demi assommé par le coup.

Les semaines et les mois s'effacèrent. Il était à nouveau sur la route de la falaise et Brock lui fouettait le visage de cette même canne, tandis que les autres membres de la bordée de presse se rassemblaient autour d'eux pour regarder. Il sentit le sang brûler le coin de sa bouche et il lui sembla qu'un rugissement énorme le submergeait. Des voix appelaient et criaient tout autour de lui, mais il ne put ni bouger ni se défendre quand la canne de Brock s'abattit encore une fois sur son cou. Vibart l'observait, le regard à demi dissimulé sous ses sourcils ; il regarda Brock tirer l'homme à l'écart du mât et de ses compagnons.

Le vieux Strachan gronda : « Il était avec moi, il n'a pas pu le faire, monsieur Vibart. »

Enfin, Vibart sembla retrouver la voix. Ses paroles étaient étranglées, comme si son corps avait été envahi d'une rage insensée et qu'il pût à peine se résoudre à parler. « Silence, espèce de vieux crétin ! » il repoussa l'homme, « ou je t'embarque, toi aussi » !

Quelques matelots avaient repris leurs esprits après ce premier choc et ils s'avançaient à présent, poussés par ceux qui se trouvaient derrière eux. On entendit aussitôt un ordre bref sur la dunette et une ligne de mousquets s'éleva au-dessus du garde-corps. Il ne pouvait y avoir de doute sur leurs intentions ni sur l'éclat des yeux du sergent Garwood.

Bolitho se tenait toujours à une extrémité de la rambarde. Sa silhouette se découpait en noir sur le ciel pâle. « Amenez cet homme à l'arrière, monsieur Vibart. »

Le vieux Strachan murmurait toujours : « Il était avec moi, je le jure. »

Brock poussant Allday vers la dunette jeta : « Avec toi, Strachan, tout le temps ? » Strachan en fut bouleversé. « Eh bien ! oui, sauf une minute, monsieur Brock. »

La voix de Brock sonnait rauque. « Il ne faut qu'une minute pour tuer un homme. »

Allday fit un effort pour mettre de l'ordre dans son esprit hébété pendant qu'on le poussait jusqu'en haut de l'échelle et le long des soldats menaçants. Il avait l'impression que tout cela arrivait à quelqu'un d'autre et qu'il n'était qu'un spectateur sans rapport avec la cruelle réalité des événements. Même ses membres engourdis ne lui répondaient plus et les entailles faites par la canne de Brock ne lui faisaient pas mal, n'avaient aucune signification. Il vit le lieutenant Herrick qui l'observait comme un étranger et derrière lui, Proby, le premier maître, détourna les yeux comme s'il n'avait pu supporter de rencontrer son regard.

Le capitaine Bolitho sembla surgir du néant et quand ils furent face à face, séparés par trois pieds de pont, Allday entendit : « John Allday, avez-vous quelque chose à dire ? » Il dut remuer plusieurs fois ses lèvres glacées avant que les mots n'en sortent. « Non, Monsieur ! » Une voix démente semblait crier au fond de son âme : Dis-lui, dis-lui ! il essaya à nouveau : « Ce n'est pas moi, monsieur. »

Il tenta de voir au-delà de l'ombre où se dissimulait le visage du capitaine. Il aperçut les rides au coin de la bouche, une perle de sueur surgissant des cheveux noirs. Mais cela n'avait rien de réel. C'était toujours le même cauchemar.

« Reconnaissez-vous ceci ? » dit Bolitho. Quelqu'un montra une paire de petits pistolets brillant, l'air méchant, au soleil.

Allday secoua la tête : « Non, Monsieur. »

« Et ceci ? » La voix de Bolitho était vide d'émotion. Cette fois, c'était un couteau à la pointe cassée par la violence des coups. La poignée usée était noircie de sang figé.

Allday l'observa fixement. « C'est le mien, Monsieur. » Sa main s'abattit sur sa ceinture et saisit un fourreau vide.

« Les pistolets, dit Bolitho, ont été trouvés en bas parmi vos affaires. Votre couteau a été découvert sous le coffre de M. Evans. » Il fit une pause pour laisser pénétrer les mots. « Là où il est tombé après la bataille. »

Allday chancela. « Ce n'est pas moi qui ai fait cela, Monsieur. » Les mots semblaient lui rester dans la gorge. « Pourquoi aurai-je fait une chose pareille ? »

Très loin, lui sembla-t-il, il entendit la voix rude de Vibart. « Laissez-moi l'envoyer au bout de la vergue tout de suite, Monsieur. Les autres de son espèce auront de quoi réfléchir quand ils le verront danser au bout de sa corde. » Bolitho jeta sèchement : « Je crois que vous en avez assez dit, monsieur Vibart. » Il se retourna vers Allday. « Étant donné votre comportement depuis que vous avez embarqué, j'avais pour vous de grands espoirs, Allday. M. Herrick m'avait parlé en votre faveur, mais cette fois, je ne peux trouver de raisons d'indulgence. » Il fit une pause. « D'après le Règlement de la discipline en temps de guerre, je pourrais vous faire pendre immédiatement, mais j'entends que vous soyez jugé en cour martiale, dès que ce sera possible. » Un sourd murmure de désespoir courut sur le pont principal. Allday sentit qu'aux yeux de tous ses compagnons, il était déjà un homme mort.

Bolitho se détourna : « Mettez-le aux fers, monsieur Vibart, mais vous me répondrez personnellement de toute brutalité inutile. »

Étourdi, trébuchant comme un homme ivre, Allday se laissa conduire dans les entrailles du navire.

Tout au fond de la coque se trouvaient deux cellules minuscules, à peine assez grandes pour renfermer chacune un homme. Allday resta muet tandis qu'on refermait les grossières

menottes sur ses poignets et ses chevilles. Et ce n'est que lorsque la porte se referma et que l'on tira les verrous derrière lui, le laissant dans une obscurité totale, que la réalité s'imposa à lui et l'étouffa comme un étau.

Avant que la *Phalarope* ne regagne le port et que le nombre d'officiers nécessaires se trouvent disponibles pour composer une cour martiale, personne ne se souviendrait, ne se soucierait même de savoir s'il était coupable ou non. On se servirait de lui comme exemple pour les autres, marionnette dansante et gigotante au bout de sa corde ; on le hisserait lentement au bout de la grand-vergue, accompagné par un funèbre roulement de tambour.

Il cogna des poings sur la porte et entendit le son résonner et vibrer dans le silence de la coque. Il cogna et cogna jusqu'à sentir le sang couler sur ses doigts et le goût amer des larmes sur ses lèvres.

Mais lorsqu'il tomba derrière la porte, épuisé, haletant, rien ne lui répondit que le silence.

Le silence profond et vide d'un tombeau.

Le lieutenant Herrick s'appuya de l'épaule contre le bastingage et regarda, morose, les ponts déserts de la frégate. La première heure du quart de minuit avait passé et sous la lune les voiles et le gréement luisaient d'un éclat irréel, comme ceux de quelque vaisseau fantôme.

Malgré tous ses efforts, il ne pouvait écarter de son esprit la pensée de Allday et du commis assassiné. Il aurait dû être capable de se dire que tout cela était terminé. Une simple ligne dans le livre de bord dont on parlerait quelque temps avant de l'oublier. Evans était mort et son meurtrier se trouvait aux fers dans la cale. Cela eût dû donner quelque satisfaction à tout le monde. Un assassin inconnu, libre de terroriser le bas-pont ou de frapper à nouveau eût été beaucoup plus inquiétant.

Il tenta de se représenter Allday près du cadavre hideux que, dans sa démence, il massacrait au point de lui ôter toute apparence humaine, puis volant calmement une paire de pistolets qu'il allait cacher dans ses propres affaires. Cela paraissait incompréhensible, mais Herrick savait que s'il s'était

agi d'un autre homme que Allday, il n'aurait jamais mis ces preuves en doute.

Avant de prendre son quart, le lieutenant était descendu jusqu'aux cellules sinistres et après avoir envoyé la sentinelle en haut de l'échelle, il avait ouvert la porte et jeté à l'intérieur la lueur d'une lanterne.

Allday était accroupi dans le coin opposé, se protégeant les yeux de la lumière et les pieds glissant dans ses propres immondices. Tout le dégoût ou la colère qu'Herrick pouvait ressentir s'étaient effacés à l'instant. Il s'attendait à un violent démenti de cette culpabilité ou à une insolence muette. Mais il n'avait trouvé qu'une pathétique tentative de fierté.

Il avait demandé à mi-voix : « Avez-vous autre chose à me dire, Allday ? Vous m'avez sauvé la vie sur la falaise. Je ne l'ai pas oublié. Peut-être que, si vous me racontiez tout, je pourrais faire quelque chose pour vous attirer un brin de clémence. »

Allday avait fait un geste pour écarter de ses yeux ses longs cheveux, puis il avait regardé les lourdes menottes. D'une voix à peine maîtrisée, il avait répondu : « Je ne l'ai pas fait, monsieur Herrick. Je ne peux trouver de défense pour une chose que je n'ai pas faite. »

« Je vois ! » Dans le silence, Herrick avait entendu une galopade de rats, les craquements étranges et inconnus d'un navire à la mer. « Si vous changez d'avis, je… »

Allday avait tenté de venir vers lui et il était tombé en avant sur le bras de Herrick. Pendant quelques secondes, celui-ci avait senti le contact de sa peau nue, humide de peur. Il avait senti l'odeur du désespoir, comme une odeur de mort.

Allday parlait d'une voix sourde. « Vous ne me croyez pas non plus. Alors à quoi bon ! » Sa voix avait repris quelque force. « Laissez-moi donc seul. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi seul ! »

Mais comme Herrick était sur le point de verrouiller à nouveau la porte, Allday avait demandé doucement : « Croyez-vous qu'ils me renverront au pays pour la cour martiale, Monsieur ? »

Herrick savait bien que l'avis de la marine serait différent. Ici, la justice était rapide et définitive, mais là, face à cette

lourde porte bardée de fer, il s'était entendu répondre : « Peut-être. Pourquoi me demandez-vous ça ? » La réponse était assourdie, comme si Allday avait détourné le visage. « J'aimerais bien revoir les collines vertes, juste une fois, même rien que quelques minutes. » La tristesse et le désespoir dont étaient chargés ces mots avaient poursuivi Herrick toute la journée et ils étaient encore présents autour de lui durant ce quart de nuit.

« Au diable ! » Il parla tout haut dans un soudain accès de colère et les deux hommes de barre se redressèrent dans un sursaut, comme s'il les avait frappés.

Le plus ancien, inquiet, regarda Herrick qui s'approchait de la roue et il dit très vite : « Près et plein, Monsieur. Cap sud quart est. »

Herrick regarda fixement d'abord l'homme puis la rose du compas qui se balançait doucement. Pauvres diables, se dit-il vaguement. Ils sont terrifiés parce que j'ai juré tout haut.

Une silhouette sombre s'écarta de la lisse sous le vent et s'approcha lentement de lui. C'était Proby, sa lourde mâchoire luisant faiblement de l'éclat d'une courte pipe d'argile.

« Vous ne dormez pas, monsieur Proby ? » lui dit Herrick. « La brise est légère mais bien établie à présent. Vous n'aurez plus rien à faire ! »

Le maître suça bruyamment le tuyau de sa pipe. « C'est le meilleur moment de la nuit, monsieur Herrick. On peut regarder le vent dans les yeux et penser à ce que l'on a fait de sa vie. »

Herrick regarda à la dérobée le visage ridé de Proby. Dans la lueur rougeoyante, on eût dit une sculpture usée par le temps, mais il y avait en lui quelque chose de rassurant. Il semblait éternel comme la mer elle-même.

« Pensez-vous que nous n'entendrons plus parler de la mort d'Evans ? » dit enfin le lieutenant.

« Qui peut dire ! » Proby remua ses pieds plats. « Il faut du temps pour effacer une chose pareille dans la mémoire d'un homme. Oui, il faut du temps. »

La lueur de la pipe disparut soudain dans la paume de l'énorme main du maître qui dit très vite : « Le capitaine est sur

le pont, monsieur Herrick. » Puis plus fort et d'un ton positif : « Nous devrions faire un bon atterrissage demain si le vent tient. Je vais vous souhaiter une bonne nuit, monsieur Herrick. »

Il disparut et Herrick s'avança sous le vent jusqu'au pavois. Du coin de l'œil, il apercevait Bolitho debout contre la lisse au vent. Sa chemise blanche luisait au clair de lune et il regardait, les yeux perdus au loin, les reflets brillants de l'eau.

Bolitho n'avait pas quitté la dunette plus d'une heure à la fois. Depuis l'arrestation de Allday, on pouvait le voir derrière le garde-corps, arpentant le pont ou les yeux fixés sur la mer, comme à présent.

Un peu plus tôt, Herrick avait entendu le maître parler à Quintal, le bosco, et tandis qu'il scrutait la silhouette immobile de Bolitho, les mots lui revinrent en mémoire. Quintal avait dit dans un murmure rauque : « Je ne savais pas qu'il avait tant de sympathie pour Evans. Il a l'air rudement préoccupé par tout ça. »

Le vieux Proby avait pesé ses mots avant de répondre. « C'est l'action qui tourmente le capitaine, monsieur Quintal. Il se sent trahi ; voilà ce qui lui arrive ! »

Herrick vit Bolitho frôler la cicatrice de son front puis se frotter les yeux pour écarter le sommeil. Proby avait raison, se dit-il. Il en souffre plus que nous ne pouvons le penser. Quoi que fasse l'un d'entre nous, il en prend toute la charge.

Avant de savoir ce qu'il faisait, Herrick avait traversé le pont et rejoint Bolitho. Il regretta aussitôt cette impulsion. Il s'attendait presque à voir le capitaine se tourner pour le réprimander, ce qui eût été préférable à ce silence absolu. « Le vent tient bien, Monsieur. Le maître nous a annoncé l'atterrissage pour demain. »

« Je crois l'avoir entendu. » Bolitho semblait perdu dans ses pensées.

Herrick vit que la chemise du capitaine, mouillée d'embruns, collait à son corps ainsi qu'une seconde peau. Il avait des cernes profonds sous les yeux et le lieutenant put presque sentir comme une présence palpable le tourment

intérieur qui retenait Bolitho sur le pont et l'empêchait de regagner la solitude de sa cabine.

« Voulez-vous que j'appelle votre valet, Monsieur ? Aimeriez-vous une boisson chaude avant de vous retirer pour la nuit ? »

Bolitho se détourna de la rambarde, les yeux brillants sous la lune. « Épargnez-moi ces banalités, monsieur Herrick. Qu'y a-t-il qui vous tracasse ? »

Herrick avala sa salive, puis se lança : « J'ai été parler à Allday, Monsieur. Je sais que j'ai eu tort, mais je me sens un peu responsable de lui. »

Bolitho scrutait son visage. « Allez-y ! »

« Il est de ma bordée, Monsieur, et je crois que ce qui s'est passé n'est pas aussi simple que nous le pensons. » Il acheva faiblement : « Je le connais mieux que beaucoup d'autres et ce n'est pas le genre d'homme à changer brusquement. »

Bolitho soupira. « Seules les étoiles sont immuables, monsieur Herrick. »

Herrick poursuivit avec obstination : « Et pourtant, il se pourrait qu'il soit innocent ! »

« Et vous attachez de l'importance à ceci ? » Bolitho parlait avec lassitude. « Vous pensez que la vie d'un seul homme, dont on prouvera presque certainement la culpabilité, mérite considération ? »

« Eh bien, en fait, oui Monsieur ! » Herrick sentit le regard froid de Bolitho qui le dévisageait fixement. « Les autorités n'écouteront pas la moitié de l'histoire… »

Bolitho s'agita, pris d'une impatience soudaine. « *Nous* sommes les autorités ici, monsieur Herrick ! Et c'est moi qui décide de ce qu'il faut faire ! »

Herrick se détourna. « Bien, Monsieur. »

« Il se trouve que je suis entièrement d'accord avec vous. » Bolitho, repoussant la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front, ignora l'étonnement visible du lieutenant. « Je voulais simplement l'entendre dire par quelqu'un d'autre. » Il s'anima soudain. « Je crois que je vais descendre à présent, monsieur Herrick, sans boisson chaude. Demain, il faudra nous procurer de l'eau douce et nous occuper de faire la guerre. » Il s'arrêta un

instant près de la lisse. « Je penserai aussi à ce que vous m'avez dit ce soir. Cela peut être important pour tout le monde. »

Sans ajouter un mot, il pivota sur ses talons et descendit l'escalier vers sa cabine. Herrick le regardait, la bouche ouverte.

« Eh bien, que je sois pendu ! » Il agita la tête et sourit. « Que je sois deux fois pendu ! »

CHAPITRE XV
ET LA TEMPÊTE ÉCLATA

Chose étonnante, la brise tint bon et, vingt-quatre heures après la prophétie de Proby, l'ancre de la *Phalarope* tombait dans une eau claire et profonde, au milieu d'un groupe d'îlots bas et désolés.

On put mettre les embarcations à la mer et les remplir de barils tous prêts pour la corvée d'eau douce du lendemain matin. Mais il n'eût servi à rien de tenter l'atterrissage avec la nuit si proche. Aux premières lueurs du jour, bien avant que le soleil ne pût tracer d'un trait doré la ligne d'horizon, la première bordée de matelots grimpait l'étroite plage en pente de l'îlot le plus proche.

Bolitho se glissa dans l'entrelacs des buissons, en haut de la plage, et observa les préparatifs derrière lui. Déjà les canots étaient repartis chercher d'autres hommes et ceux qui venaient de débarquer restaient là, serrés les uns contre les autres, comme conscients du caractère inhospitalier de l'île. Un ou deux matelots trébuchaient comme des hommes ivres. Leurs jambes, habituées au tangage et au roulis d'un pont de navire, perdaient à terre tous sens de l'équilibre.

Les quartiers-maîtres gueulaient des ordres et vérifiaient leurs listes de noms. Et quand la bordée suivante vint se joindre à la masse qui ne faisait que grossir à la limite des vagues, les premiers groupes ramassèrent leurs barils et se dirigèrent en titubant vers l'intérieur de l'île.

Le lieutenant Okes apparut sur la butte et toucha sa coiffure. « Toutes les bordées d'eau douce sont prêtes, Monsieur. » Il semblait harassé.

Bolitho acquiesça. « Vous connaissez mes ordres, monsieur Okes. Suivez le plan que je vous ai tracé et vous trouverez l'eau

douce sans difficulté, je pense. Faites marcher vos hommes rapidement avant le lever du soleil. Il vous faudra le plus de monde possible pour ramener les barils pleins jusqu'à la plage. Veillez donc à ce que personne ne s'écarte. »

Il vit Trevenen, le tonnelier, qui se hâtait en avant d'une autre bordée, accompagné du charpentier Ledward, venu dans l'espoir d'augmenter ses réserves de bois. Il n'en trouverait guère par ici, se dit Bolitho sans gaieté. Ces petites îles sans utilité étaient tout à fait abandonnées, sauf de quelques navires en quête d'eau douce. Le sol, sous leurs pas, était caché par des couches superposées de végétation pourrissante dont la puanteur lourde se mêlait à celle des fientes d'oiseaux de mer et de quelques champignons qu'on voyait briller en plaques éparses. Plus loin dans l'intérieur, on trouvait quelques collines bossues du haut desquelles il était possible de voir la mer dans toutes les directions.

Okes s'éloigna derrière ses hommes et Bolitho aperçut la mince silhouette de Farquhar qui se découpait sur les buissons verts avant que celui-ci ne disparût à son tour derrière la butte. C'était délibérément que Bolitho avait envoyé l'enseigne en compagnie de Okes pour commander la bordée principale. Cela leur ferait du bien à tous deux de travailler ensemble, même si cela ne servait qu'à briser cette étrange tension qui régnait entre les deux hommes. On eût dit que Farquhar jouait avec Okes à quelque jeu étrange. Depuis le jour où il s'était échappé de *l'Andiron,* Farquhar avait mis son point d'honneur à ne pas adresser la parole au lieutenant, mais sa seule présence semblait plus que suffisante pour réduire Okes à un état d'agitation permanente.

Okes avait agi trop précipitamment pendant la retraite à l'île Mola, mais à moins qu'il ne l'admît de lui-même, Bolitho estimait inutile de chercher plus loin. Il ressentait de la sympathie pour Farquhar et se demandait comment lui-même aurait pu réagir dans les mêmes circonstances. Manifestement, la prudence innée de Farquhar lui avait enseigné qu'on ne bâtit pas une carrière sur quelques triomphes mineurs. De plus, son éducation, la sécurité que lui donnaient une famille puissante et

sa propre confiance en lui, lui permettaient d'attendre son heure.

Herrick escalada la pente et dit : « Retournons-nous à bord, Monsieur ? »

Bolitho secoua la tête. « Nous allons marcher encore un peu, monsieur Herrick. »

Il franchit une ligne de broussailles brûlées par le soleil et partit en direction de la plage. Herrick marchait à ses côtés en silence, réfléchissant sans doute à l'étrangeté de cette terre, autour d'eux. Le bruit incessant de la mer avait disparu et l'air était chargé d'odeurs inconnues et d'une humidité collante, épaisse.

Bolitho parla enfin : « J'espère que Okes pourra mettre rapidement ses hommes au travail. Les minutes sont précieuses. »

« Vous pensez aux Français, Monsieur ? » Bolitho essuya son visage en sueur et acquiesça. « Il se peut que De Grasse ait fait voile à présent. S'il agit comme sir George Rodney pense qu'il le fera, sa flotte doit déjà avoir mis cap à l'ouest, vers la Jamaïque. » Il leva les yeux avec irritation vers les feuilles immobiles et le ciel sans un nuage. « Pas un souffle de vent. Bien. Nous avons eu de la chance que la brise tienne assez longtemps pour nous conduire ici. »

Herrick respirait lourdement. « Grand Dieu, Monsieur, comme c'est pénible ! » Il s'épongea la figure. « Je n'ai pas mis un pied sur la terre ferme depuis Falmouth. J'avais presque oublié l'impression que cela fait. »

Falmouth : ce nom fit surgir une marée de souvenirs chez Bolitho qui marchait, absent, à travers les buissons épais. Son père devait encore attendre et s'interroger, penser au chagrin que lui avait causé Hugh. Bolitho se demanda un instant ce qui serait arrivé s'il avait vu et reconnu son frère sur la dunette de *l'Andiron*, lors de cette première et sauvage rencontre. Aurait-il poussé le combat avec la même fureur ? S'il avait provoqué la mort de Hugh, cela eût peut-être simplifié les choses pour la marine britannique, mais Bolitho savait, tout au fond de son cœur, que cela n'eût pu qu'ajouter au chagrin et au sentiment d'échec de son père.

Peut-être Hugh avait-il déjà un autre navire ? Bolitho écarta aussitôt cette idée. Les Français ne confieraient pas une nouvelle prise à l'homme qui avait laissé *l'Andiron* tomber dans son propre piège. Et le gouvernement américain rebelle ne disposait pas d'unités bien nombreuses. Non, Hugh avait sans doute des difficultés en ce moment.

Il pensa aussi à Vibart, à qui il avait laissé la responsabilité de la frégate. Il était étrange de voir à quel point le meurtre de Evans l'avait affecté. Bolitho avait toujours pensé que le commis était plus un flatteur qu'un ami pour le premier lieutenant et pourtant sa mort semblait, en quelque sorte, avoir privé Vibart d'une chose familière et digne de confiance, le dernier dérivatif à son propre isolement. Bolitho savait fort bien que Vibart lui reprochait la mort de Evans autant qu'il haïssait Allday pour l'avoir tué. Vibart considérait avec le même mépris une attitude d'humanité et la sentimentalité : c'était pour lui d'inutiles entraves à l'exécution d'un devoir.

Le capitaine savait aussi qu'il ne pourrait jamais voir les choses comme le faisait Vibart. Traiter humainement ses hommes, comprendre leurs problèmes, gagner leur loyauté était aussi indispensable à Bolitho que la vie même. Mais il savait aussi qu'il devait soutenir cet homme difficile et amer, car le commandement d'un navire de guerre ne laisse guère de place à l'animosité personnelle entre les officiers.

Bolitho s'arrêta brusquement et tendit le doigt. « Est-ce un garde-marine que je vois ? »

Herrick, à ses côtés, respira profondément. Un habit rouge scintilla au milieu du feuillage sombre, puis un autre, et, comme Bolitho faisait un pas en avant, le sergent Garwood parut à la tête d'une file de soldats suants et soufflants.

Bolitho demanda sèchement : « Que faites-vous à terre, sergent ? »

Garwood regardait fixement derrière l'épaule de Bolitho. « M. Vibart a envoyé tous les gardes-marine à terre, Monsieur. » Il déglutit avec peine. « Le prisonnier Allday s'est échappé, Monsieur. On nous a envoyés le rattraper. »

Bolitho entendit Herrick retenir son souffle et se retourna vivement pour observer son visage ruisselant de sueur. Le choc

et la déception se lisaient en clair sur les traits du lieutenant, comme s'il eût été personnellement en cause.

« Bien. » Bolitho maîtrisa la soudaine poussée de colère et ajouta, avec calme : « Où est le capitaine Rennie ? »

« De l'autre côté de l'île, Monsieur. » Garwood semblait malheureux. « A l'heure de la relève, on a trouvé la sentinelle assommée et le prisonnier disparu, Monsieur. Ses menottes avaient été ouvertes, aussi. »

« Il y avait donc quelqu'un d'autre ? » Bolitho fixait sans faiblir les traits hâlés du sergent. « Qui d'autre manque ? » Le soldat avala sa salive. « Votre comptable, Ferguson, Monsieur. »

Bolitho se détourna. « Bon, eh bien ! puisque vous êtes ici, continuez. » Il regarda l'homme s'éloigner lourdement mais avec gratitude, puis dit, d'un ton inquiet : « M. Vibart s'est trop hâté d'envoyer tous les soldats à terre. Si le navire était surpris au mouillage par un adversaire, il n'aurait pas assez d'hommes pour se défendre. » Il se retourna brusquement. « Venez. Retournons à la plage. »

Herrick parla d'une voix hachée : « Je suis désolé, Monsieur. Je me sens plus à blâmer que jamais. J'ai fait confiance à Allday et c'est moi qui ai choisi Ferguson pour être votre comptable. »

« Cela prouve que nous nous sommes trompés tous deux, monsieur Herrick » lui répondit Bolitho d'un ton net. « Un innocent ne s'enfuit pas. » Puis il ajouta : « M. Vibart n'aurait pas dû laisser sa colère lui ôter le jugement à ce sujet. Allday mourra sans aucun doute si on le laisse ici. Il deviendra fou sur cette île lorsque le navire sera parti, et ne saura aucun gré à Ferguson de l'avoir fait échapper de sa cellule. »

Ils se hâtèrent de traverser la plage et l'équipage assoupi dans la yole revint brusquement à la vie lorsque les deux officiers embarquèrent.

Bolitho s'abrita les yeux pour observer la frégate à l'ancre tandis que la yole traversait lentement la baie tranquille. Le soleil apparaissait tout juste au-dessus de la première croupe de terre et les vergues et les mâts de hune brillaient, comme revêtus d'une couche d'or.

Herrick demanda à voix basse : « Si les soldats attrapent Allday, Monsieur, que ferez-vous ? »

« Je le pendrai, cette fois, monsieur Herrick. Pour maintenir la discipline, il ne me restera plus d'autre choix. » Il jeta un coup d'œil en arrière. « C'est pourquoi j'espère qu'ils ne le trouveront pas. »

Le brigadier amarra l'embarcation aux chaînes et Bolitho se hissa par la coupée.

À ses côtés, Herrick lança d'un ton sec : « Pourquoi n'avez-vous pas hélé la yole, matelot ? » Ses pensées tourmentées donnaient à sa voix une dureté inaccoutumée.

Le marin posté à la coupée cligna des yeux et bégaya : « Je suis désolé, Monsieur, je… je…» Sa voix mourut tandis qu'il levait les yeux vers la dunette.

Il y avait là-haut un groupe de matelots et, tandis que la réalité se frayait froidement un chemin dans l'esprit de Bolitho, ils s'avancèrent dans la lumière croissante du soleil qui brillait et se reflétait sur leurs mousquets.

Herrick poussa Bolitho de côté et tira son épée, mais un matelot très grand, armé d'un pistolet, jeta : « Restez où vous êtes, monsieur Herrick. » Il montrait du doigt le garde-corps de dunette. « Sans quoi, ce gamin-là va passer un mauvais quart d'heure. »

Deux hommes encore apparurent de derrière le panneau de la cabine, traînant la petite silhouette de l'enseigne Neale qui luttait de toutes ses forces. L'un d'eux tira un couteau de sa ceinture et le posa sur la gorge de Neale, tout en lançant une grimace à l'adresse des deux officiers. L'homme de grande taille, en qui Bolitho reconnaissait à présent Onslow, s'avança lentement sur le pont principal, le pistolet braqué sur Herrick. « Eh bien, monsieur Herrick, laisserez-vous tomber votre épée ? » Il souriait paresseusement : « Pour moi, cela n'a pas d'importance. »

« Faites ce qu'il dit, monsieur Herrick », intervint Bolitho. Il avait vu briller les yeux de Onslow et sentait l'homme désespérément avide de tuer. Il ne maîtrisait qu'à grand-peine sa folie meurtrière. Au moindre faux mouvement, il ne resterait plus le moindre délai pour agir.

L'épée cliqueta sur le pont. Onslow la repoussa d'un coup de pied et lança avec brusquerie : « Conduisez l'équipage de la yole à l'avant et enfermez-les avec les autres jolis mignons. » Il se tapota le nez du bout de son pistolet. « Ils se joindront à nous plus tard ou bien ils iront engraisser les poissons ! »

Quelques hommes rirent. C'était un son sauvage, explosif, chargé de tension.

Bolitho observait Onslow, et le premier choc avait à présent laissé place à la prudence. Tous les capitaines craignent un tel moment. Certains se l'attirent, d'autres subissent des circonstances incontrôlables ; et voilà que cela lui arrivait, à lui, à son navire, la *Phalarope*. C'était une mutinerie.

Onslow regarda ses hommes qui enfermaient l'équipage de la yole, puis il dit : « Nous lèverons l'ancre dès qu'il y aura une brise convenable. Nous avons le maître là, en bas, et lui ou vous conduirez le navire en eaux libres. »

Herrick parla d'une voix rauque : « Vous êtes fou ! vous irez vous balancer à la vergue pour avoir fait cela ! »

Le canon du pistolet s'abattit brusquement et Herrick tomba à genoux, les mains crispées sur son front.

Bolitho vit le sang briller entre ses doigts et il dit d'un ton froid : « Et si le vent ne vient pas, Onslow, que ferez-vous ? »

Onslow hocha la tête, les yeux fixés sur le visage du capitaine : « Bonne question. Eh bien ! nous avons là un brave petit navire. Nous pouvons couler n'importe quel bateau qui tenterait de nous aborder. Qu'en pensez-vous ? » Bolitho se força à demeurer impassible, tout en sachant que Onslow avait de bons motifs de confiance. Largement surpassé en nombre par le reste de l'équipage et les soldats de Rennie, Onslow tenait cependant la position maîtresse. Il suffirait d'une poignée d'hommes pour écarter toutes les embarcations, en chargeant à mitraille les canons de la frégate. Le capitaine regarda le soleil. Des heures se passeraient encore avant que Okes ne reprenne sa longue marche vers la plage.

Il parla avec lenteur. « C'était donc vous, tout au long. » Un autre homme, de petite taille et puant le rhum, vint gambader

autour des deux officiers… « C'est lui qui a tout fait ! Tout juste comme il avait dit qu'il le ferait ! »

« La ferme ! Pook », aboya Onslow puis, plus calmement : « Votre comptable m'a prévenu quand le navire s'est approché de terre. Je n'avais plus qu'à mettre du sel dans les barils d'eau douce. » Il rit, amusé par la simplicité de son plan. « Et puis, quand vous avez mis le cap par ici, j'ai tué ce sale rat de Evans. »

« Il fallait que vous ayez bien peur de Allday pour le charger de ce meurtre », dit Bolitho.

Onslow jeta un coup d'œil sur le pont, puis parla d'un ton calme : « Il le fallait ; je savais que si les habits rouges étaient encore à bord, quelques-uns de mes froussards de copains n'auraient peut-être pas autant envie de s'emparer du navire. » Il haussa les épaules. « J'ai donc fait délivrer Allday et les soldats se sont lancés à ses trousses, tête baissée, exactement comme je l'avais prévu. »

« Vous vous êtes damné vous-même, Onslow. » La voix de Bolitho restait égale. « Mais pensez à ces hommes qui vous accompagnent. Voulez-vous donc qu'ils soient pendus ? »

« Fermez-la ! cria Onslow, et estimez-vous heureux que je ne vous aie pas fait hisser au bout de la grand-vergue. Je m'en vais échanger le navire contre notre liberté, et après ça, cette foutue saloperie de marine pourra toujours courir pour nous attraper ! »

Bolitho durcit le ton pour cacher son désespoir croissant : « Si vous croyez une chose pareille, vous êtes un imbécile. »

Sa tête bascula en arrière quand Onslow lui frappa le visage d'un revers de main. « Silence ! » Le hurlement de Onslow rameuta une foule d'hommes autour d'eux. On remit Herrick sur ses pieds et on lui lia les bras derrière le dos. Il était encore étourdi et son visage ruisselait de sang.

« Vous pouvez envoyer les officiers à terre, Onslow », dit Bolitho. « Ils ne vous serviront de rien ! »

« Ah là, capitaine, c'est ce qui vous trompe ! » La bonne humeur de Onslow avait réapparu. « Des otages ! vous pourriez atteindre un bon prix, vous aussi ! » Il rit. « Mais vous devez en avoir l'habitude, à présent ! »

« Pourquoi ne pas les tuer maintenant ? » cria Pook. Il agita un sabre. « Laisse-les-moi ! »

Onslow se tourna vers Bolitho. « Vous voyez, je suis seul à pouvoir vous sauver. »

« Qu'avez-vous fait du premier lieutenant ? » Bolitho vit Pook donner un coup de coude à un autre matelot. « L'avez-vous tué, lui aussi ? »

Pook rit sous cape. « Pas question, nous le gardons pour nous amuser un petit peu par la suite. »

Onslow fléchit le bras. « Il a fouetté assez d'entre nous, capitaine. Je veux voir si sa grosse carcasse va aimer les caresses du chat à neuf queues. »

Herrick murmurait entre ses dents serrées : « Rendez-vous compte de ce que vous faites, vous allez vendre ce navire à l'ennemi ! »

« C'est vous, mon ennemi ! » Les narines de Onslow s'ouvrirent comme s'il avait senti le contact d'un fer rouge. « Je ferai ce qu'il me plaira de ce navire, et de vous aussi. » Bolitho intervint à voix basse. « Du calme, monsieur Herrick, vous ne pouvez rien faire. »

« Ça, c'est parler comme un monsieur. » Onslow sourit lentement. « Il vaut toujours mieux savoir quand on est battu. » Puis il lança avec brutalité : « Enfermez-les en bas, les gars, et tuez le premier de ces bougres qui tente la moindre chose. »

Certains des hommes grognèrent, ouvertement mécontents. Leur convoitise était déchaînée. Tous étaient compromis. Bolitho savait que le plan prudent de Onslow n'était qu'à demi clair pour leurs esprits embrumés par le rhum.

Onslow ajouta : « Dès que la brise se lèvera, nous partirons, les gars ! Vous pouvez laisser le reste aux bons soins de Harry Onslow ! »

On poussa Herrick et Bolitho au long du pont et on les fit descendre dans une minuscule cabine obscure. Un moment après, l'enseigne Neale et Proby, le premier maître, étaient poussés auprès d'eux et la porte se refermait en claquant.

Tout en haut de la paroi de la cambuse se trouvait un petit hublot rond servant à ventiler ce compartiment et les vivres qu'il contenait habituellement. Bolitho devina que les mutins

avaient déjà dû en retirer le contenu et le dissimuler ailleurs pour leur propre usage.

Dans l'obscurité, Neale sanglotait. « Je… je suis désolé, Monsieur. C'est moi qui ai manqué à mon devoir. J'étais de quart quand ça s'est produit ! »

Bolitho lui répondit avec calme : « Ce n'est pas de votre faute, petit. Tout était contre vous cette fois. La seule ironie, c'est que Onslow soit resté à bord parce qu'on ne pouvait pas lui faire suffisamment confiance pour le laisser descendre à terre. »

Neale poursuivit d'un ton haché : « M. Vibart était dans sa cabine… Ils l'ont pris et presque tué ! Onslow les a arrêtés juste à temps. »

« Pas pour longtemps », l'interrompit froidement Herrick. Puis, avec une brusque furie : « Les imbéciles ! Ni les Français ni les Espagnols ne voudront jamais marchander avec un Onslow ; ils n'en auront pas besoin ! Ils s'empareront de la *Phalarope* et feront prisonnier tout le monde. »

« Je le sais, Herrick, dit Bolitho, mais si les mutins pensaient comme vous, ils n'auraient plus la moindre raison d'épargner nos vies. »

« Je comprends, Monsieur. » Herrick s'était tourné vers lui dans l'obscurité. « Et je pensais… »

« Vous vous imaginiez que j'avais perdu tout espoir ? » Bolitho laissa ses poumons se vider lentement. « Pas encore, pas sans lutter ! »

Il grimpa sur une caisse vide pour regarder par le minuscule hublot. Le navire avait légèrement évité sur son câble, et l'on apercevait l'extrémité de la petite plage et une colline basse, juste derrière. Il n'y avait pas le moindre signe de vie. D'ailleurs, Bolitho n'avait pas espéré en voir.

« Il y a deux des mutins que je connais bien », murmura Proby. « Ce sont de braves garçons sans aucune raison de suivre des racailles comme Onslow et Pook. » Il ajouta d'un ton sombre : « Mais ils n'en tireront pas le moindre avantage. Ils seront pris et pendus, comme les autres ! »

Herrick glissa et jura dans le noir. « Nom de… » Il tâta du doigt. « Du vieux beurre, rance et puant ! »

Bolitho inclina la tête pour écouter une soudaine cavalcade et une vague de rires. « Ils n'ont pas pris que du beurre, monsieur Herrick. Ils seront bientôt trop ivres pour que leur chef puisse les maîtriser. » Il revit l'éclat de la lame sur la gorge de Neale. Le second acte viendrait vite. Les mutins se lasseraient de ne voir couler que du rhum. Il leur faudrait se prouver quelque chose à eux-mêmes et alors ils tueraient.

« Pouvez-vous monter là-dessus à côté de moi, Neale ? » dit Bolitho. Il sentit que l'enseigne escaladait la caisse. « Voyez-vous ce hublot ? Pensez-vous pouvoir vous glisser à travers ? »

Les yeux de Neale papillotèrent dans le rayon de lumière. Il répondit d'un air de doute : « Le trou est très petit, Monsieur. » Puis, plus ferme : « Je vais essayer. »

« Quelle est votre idée, Monsieur ? » demanda Proby. Bolitho fit courir sa main autour de l'orifice circulaire. Il n'avait guère que dix pouces de diamètre. Il lutta contre l'excitation croissante. Il fallait essayer.

« Si Neale parvient à passer…» Il s'interrompit : « Le beurre. Vite, Neale, déshabillez-vous ! » Il tendit la main vers Herrick. « Nous allons l'enduire de beurre, Herrick, et puis nous le pousserons à travers comme un écouvillon dans un canon. »

Neale se dévêtit et resta là, debout, incertain, au centre de la cabine. Dans la faible lueur jetée par l'ouverture de ventilation, son corps maigre luisait comme une petite statue abandonnée. Bolitho ramassa par terre une poignée de beurre ramolli et, ignorant le cri du petit enseigne, le lui étala sur le dos. Comme Herrick suivait son exemple, le capitaine dit très vite : « Les hommes fidèles, Neale, où sont-ils ? »

Les dents de Neale s'étaient mises à claquer sans qu'il pût les en empêcher, mais il répondit : « Dans la soute aux câbles, Monsieur. Il y a aussi le chirurgien et puis quelques-uns des plus vieux matelots. »

« C'est bien ce que je pensais. » Bolitho recula et s'essuya les mains sur sa culotte. « Écoutez-moi bien : si nous parvenons à vous faire passer par ce trou, pourrez-vous grimper le long des chaînes de haubans, à l'avant ? » Neale acquiesça. « J'essaierai, Monsieur. »

« Les autres doivent être enfermés et la porte clouée. Si je réussis à détourner l'attention des gardes, ouvrez la porte et faites-les sortir. » Il posa la main sur l'épaule du gamin. « Mais si quiconque vous aperçoit, oubliez ce que je viens de dire et sautez à l'eau. Vous pourrez gagner la plage à la nage avant qu'ils ne vous rattrapent. »

Il se retourna vers les autres. « Bon, donnez-moi un coup de main ! »

Neale était transformé en une sorte de poisson visqueux et, à la première tentative, ils faillirent le laisser tomber.

« Passez d'abord un bras, Neale, suggéra Herrick, et puis la tête. »

Ils firent une nouvelle tentative et la pièce fut plongée dans une obscurité totale tandis qu'ils poussaient à travers l'orifice l'enseigne qui se tortillait et luttait de son mieux.

Le garçon haletait de douleur et Proby dit : « Heureusement qu'il n'est pas plus gras ! »

Puis, dans un élan soudain, il fut de l'autre côté. Et après quelques secondes épouvantables où ils attendirent un cri d'alarme venu du pont, ils virent les yeux de Neale apparaître dans le hublot. Il avait le visage écarlate et son épaule, écorchée au passage, saignait.

Mais il était animé d'une puissante détermination et Bolitho lui dit tout bas : « Prenez votre temps, garçon, et pas de risques ! »

Neale disparut et Herrick dit d'une voix lourde : « Eh bien ! au moins, si le pire devait advenir, le voilà dehors ! » Bolitho se tourna brusquement vers lui. On eût dit que le lieutenant avait lu dans ses pensées, mais il lui répondit avec calme : « Je ferai sauter ce navire, plutôt que de le laisser tomber aux mains de l'ennemi, monsieur Herrick, ne vous y trompez pas ! »

Puis, en silence, il entreprit d'attendre.

John Allday s'appuya contre une haute dalle de roches, la poitrine haletante, luttant pour reprendre souffle. À quelques pas de là, couché comme un cadavre, la tête et les épaules dans une petite mare, Bryan Ferguson buvait à longues goulées interrompues de temps à autre par une profonde inspiration.

Allday se retourna pour regarder à travers les arbustes embroussaillés qu'ils venaient de traverser. Il n'y avait pas encore le moindre signe de poursuite, mais sans aucun doute, l'alarme avait été donnée à présent.

« Je n'ai même pas eu le temps de te dire merci, Bryan. C'était drôlement dangereux, ce que tu as fait ! »

Ferguson roula sur le côté et le regarda, l'œil vitreux. « Fallait que je le fasse, il fallait ! »

« C'est ta peau maintenant, Bryan, qui est en jeu, aussi bien que la mienne. » Allday l'observait avec tristesse. « Mais au moins on est libre. Il y a toujours de l'espoir tant qu'on a la liberté. »

Il gisait dans sa cellule sombre, écoutant les bruits familiers des chaloupes que l'on armait et qui s'écartaient du flanc de la frégate quand, le navire déserté redevenu silencieux, il avait entendu un cri et le choc d'un corps contre la porte.

Ferguson avait ouvert les serrures, la bouche grande ouverte de terreur, les doigts tremblants. Il avait défait les fers et marmonné quelques idées de fuite.

L'aube n'était encore qu'une teinte fumeuse au ciel lorsqu'ils s'étaient glissés sans bruit dans l'eau par-dessus bord. Comme bien des matelots, Allday savait à peine nager, mais Ferguson, poussé par une terreur désespérée, l'avait aidé et enfin, haletant, suffoquant, ils avaient pris pied tous deux sur la plage.

Sans presque parler, ils avaient couru ou rampé à travers les broussailles épaisses et grimpé par-dessus les amas de roches, sans jamais s'arrêter pour regarder en arrière ou pour écouter. Ils étaient à présent parvenus entre deux collines basses, et l'épuisement les avait forcés à faire halte.

« Allons, viens, dit Allday, il vaut mieux repartir, jusqu'en haut de cette colline, ce sera plus sûr. On doit voir à des milles, de là-haut. »

Ferguson l'observait toujours. « Tu avais raison, pour Onslow, c'est un mauvais. » Il frissonna. « Je pensais qu'il voulait simplement être gentil avec moi. Je lui ai dit des choses que j'avais vues sur le livre du capitaine, sur ce que le navire faisait. » Il se mit sur pied en trébuchant et suivit lentement

Allday sur la pente de la colline. « Personne ne voudra plus me croire maintenant. Je suis aussi coupable que lui. »

« Tout au moins, tu sais que ce n'est pas moi qui ai tué le commis. » Allday cligna des yeux vers le soleil. Il serait bientôt temps de s'arrêter pour se cacher.

« Onslow s'en est vanté. » Ferguson eut un nouveau frisson. « Après qu'on t'a mis aux fers, je l'ai entendu qui en parlait avec quelques-uns des autres : Pook et Pochin. Il se vantait de la manière dont il avait tué Evans. »

Allday le tira au creux d'un buisson. « Regarde. » Il montrait du doigt, sur une colline encore lointaine, une ligne de points rouges qui avançaient lentement. « Les soldats sont déjà à nos trousses. »

Ferguson eut un faible cri : « Je ne retournerai jamais à la maison, je ne reverrai jamais Grâce ! »

Allday l'observa avec gravité : « Tiens bon, Bryan. Nous ne sommes pas encore fichus. Il y aura peut-être un autre navire qui viendra mouiller ici un de ces jours, et on pourra toujours dire qu'on a fait naufrage. »

Il se retourna pour surveiller les gardes-marine qui s'éloignaient vers la droite. Les soldats avec leurs grosses bottes et tout leur équipement n'étaient pas à la hauteur de ce genre de jeu, se dit-il. Même sur une colline nue des Cornouailles, il aurait encore pu leur échapper et ici, c'était plus facile avec cette broussaille qui les entourait de tous côtés.

« Tout va bien, ils sont de l'autre côté maintenant. Allons, viens, Bryan. »

Ils poursuivirent le long de la pente jusqu'à ce que Allday découvrît des buissons abrités qui surgissaient d'une grande lame de rochers abattus. Il se jeta à terre, les yeux sur la mer déserte.

« Ici, mon vieux, nous serons en sécurité. Quand le navire reprendra la mer, on se construira un abri comme j'en avais un à Falmouth, ne t'inquiète pas. »

Ferguson était toujours debout, les yeux grands ouverts, il regardait son ami. « Onslow a l'intention de s'emparer du navire. » Sa bouche tremblait. « Il me l'a dit, il savait bien que je

ne pouvais rien y faire. Il m'a dit que j'étais aussi coupable que tous les autres. »

Allday tenta un sourire. « Tu es fatigué. » Il fit encore une tentative. « Enfin, mon vieux, comment Onslow pourrait-il prendre une frégate ? » Puis le sourire disparut dans une expression d'horreur à mesure que la réalité s'imposait à lui. Il sauta sur ses pieds et saisit le bras de Ferguson. « Veux-tu dire que Onslow avait prévu tout cela : l'eau, le meurtre, et puis ma fuite ? » Il n'attendit pas la réponse, il suffisait de regarder le visage de l'autre pour comprendre.

Allday eut un grondement sourd. « Mon Dieu, Bryan, qu'est-ce qu'on va faire ? »

Ferguson répondit d'une voix faible : « Je voulais te le dire, mais on n'a pas eu le temps et, de toute façon, ils t'auraient tué. »

Allday approuva lourdement. « Je sais, Bryan, je sais. » Il regardait le sol. « Je les avais pourtant prévenus. » Il se passa la main dans les cheveux. « Une mutinerie. Moi, je ne veux pas y participer. » Il eut pour Ferguson un regard soudain déterminé : « Il faut qu'on retourne les prévenir ! »

« Ce sera trop tard. » Ferguson serra les poings. « Et puis de toute manière, moi je ne peux pas y aller. Tu ne comprends pas : je suis l'un d'eux à présent. » Les larmes se mirent à ruisseler sur son visage. « Je ne peux pas recevoir le fouet, John, je t'en prie, je ne pourrais pas ! » Allday lui tourna le dos pour dissimuler son visage. Il regardait la mer, la ligne nette de l'horizon qui semblait figurer les barrières dressées par la distance. Pauvre petit bonhomme, se dit-il. Il a dû te falloir bien du courage pour assommer la sentinelle et ouvrir la cellule ! Il parla avec calme par-dessus son épaule : « Je sais, Bryan, je comprends, mais laisse-moi le temps de réfléchir. »

Tout avait donc été inutile : sa résolution de prendre la vie comme elle venait, d'accepter le danger et les difficultés pour pouvoir un jour rentrer à la maison. Tout était réduit à néant. Il était étrange que ce fût Ferguson, l'homme qui avait le plus à perdre à bord, qui eût été le ressort indispensable de la mutinerie.

Et cela finirait par un désastre, se dit-il sombrement. On n'abandonnait jamais la recherche d'un mutin, quelle qu'en fût la durée. Il se souvint d'en avoir vu, pendus à des chaînes à Plymouth, vestiges pourrissants et sans yeux abandonnés aux mouettes pour servir d'avertissement aux autres.

Tout là-bas, sur l'eau plate et brillante, un point bougea, rompant le calme désert de l'horizon. Allday se laissa tomber sur un genou et s'abrita les yeux de ses deux mains. Il cilla pour s'éclaircir la vue et reprit son observation. Plusieurs mois de mer comme vigie de tête de mât lui avaient donné l'instinct du marin pour interpréter ce qui n'était même pas clairement visible à l'œil nu. Il tourna très légèrement la tête. Il y avait un autre point, plus petit, un mille sans doute derrière le premier.

Ferguson sembla s'apercevoir qu'il se passait quelque chose. « Qu'est-ce que c'est ? »

Allday s'assit sur un rocher à côté de lui et le regarda, pensif. « Il y a deux frégates là-bas, Bryan. Des grosses. Françaises, probablement, d'après leur aspect. » Il laissa à ses paroles le temps de pénétrer, puis demanda d'une voix calme : « Parle-moi de ta femme qui t'attend à Falmouth. Grâce. C'est ça son nom, n'est-ce pas ? »

Ferguson acquiesça en silence, sans bien comprendre encore.

Allday tendit le bras et lui saisit fermement la main. « Elle ne voudra pas se souvenir de toi comme d'un mutin, n'est-ce pas, Bryan ? » Il vit le mouvement rapide de la tête, les larmes irrépressibles coulant sur les joues bronzées. Il poursuivit : « Elle n'aimerait pas non plus garder le souvenir de l'homme qui a laissé son navire tomber aux mains de l'ennemi sans lever le petit doigt pour l'en empêcher. » Il se mit debout, très lentement, et tira Ferguson sur ses pieds. « Regarde ces navires là-bas, Bryan, et puis dis-moi ce qu'il faut faire. Tu m'as sauvé la vie, je te dois bien cela. »

Ferguson regarda les reflets dansants, trop aveuglé par les larmes pour voir plus loin que les paroles tranquilles de Allday. « Tu veux que je revienne avec toi ? » Il parlait d'une petite voix, et pourtant ne pouvait s'empêcher de répondre. « Que je revienne ? »

Allday approuva, sans quitter des yeux le visage tourmenté de Ferguson. « Il le faut, Bryan. Tu le comprends bien, non ? »

Il toucha le bras de Ferguson et, après un instant d'hésitation, se mit à redescendre le flanc de la colline. Il n'eut pas besoin de regarder derrière lui pour savoir que Ferguson le suivait.

Bolitho sentit ses cheveux frémir sur sa nuque et se dressa pour regarder par le hublot. Au bout d'un instant, il dit : « Avez-vous senti ? La brise se lève. »

Herrick répondit avec inquiétude : « Okes ne reviendra jamais à temps, et même s'il…»

Bolitho mit le doigt sur ses lèvres. « Silence, voilà quelqu'un. » Il se pencha et d'un geste brusque jeta les habits de Neale par le hublot.

La porte s'ouvrit en grinçant et Pook passa la tête pour les regarder. Il fit un geste avec un gros pistolet. « Sur le pont, tout le monde. » Ses yeux étincelaient et sa chemise était tachée de rhum. Puis, il regarda derrière Bolitho et cria : « Où a filé le môme, bon Dieu ? »

« Passé par le hublot », répondit Bolitho avec calme. « Il a gagné la terre à la nage. »

« Ça l'avancera pas beaucoup. Il peut bien rester avec les autres et mourir de faim ! »

Tout en jurant et marmonnant, Pook conduisit les trois officiers sur le pont où Onslow et certains de ses fidèles étaient rassemblés près de la roue du gouvernail.

Bolitho eut un murmure à l'adresse de Herrick. « Ne le provoquez pas, il a l'air trop dangereux pour supporter la plaisanterie. »

Onslow montrait indubitablement des signes de fatigue et, quand Bolitho et les autres atteignirent la rambarde de dunette, il jeta : « C'est bon, vous pouvez faire appareiller. » Il braqua son pistolet sur la poitrine de Herrick et ajouta d'un air entendu : « Si vous essayez de me jouer un tour, je l'abats. »

Bolitho regarda le pont principal et sentit son courage faiblir. Il y avait là une vingtaine d'hommes qui l'observaient. Tous ceux qui avaient été envoyés du *Cassius* et quelques autres

qu'il reconnaissait pour de vieux marins fidèles appartenant à l'équipage d'origine de la *Phalarope*. Comme il l'avait dit au pauvre Neale, c'était vraiment de la malchance que tous ces hommes soient restés ensemble à bord de la frégate, tandis que d'autres éléments, plus sûrs, avaient été envoyés à terre avec les barils d'eau. En temps normal, cela n'eût pas eu d'importance. Il se mordit la lèvre et regarda, au-delà du beaupré, un petit îlot qui semblait se balancer de son propre mouvement, tandis que le vent faisait éviter le navire à l'ancre. Et à présent, c'était pour eux toute la différence entre la vie et la mort.

Il eut un signe de tête à l'adresse de Proby : « Les huniers et le foc, monsieur Proby. » Puis, à Onslow : « Il nous faudra plus de monde pour lever l'ancre. »

Onslow ricana, montrant les dents. « Belle tentative, mais c'est raté ! Je couperai le câble. » Il agita son pistolet. « J'ai bien assez d'hommes ici pour envoyer la toile. » Il serra les dents. « Encore un autre essai de ce genre et je tue le lieutenant. » Il arma le pistolet et le pointa à nouveau sur Herrick. « A vous, monsieur. »

Bolitho sentit le soleil lui frapper le visage et tenta d'étouffer une sensation de défaite cuisante. Il ne pouvait rien faire. Il avait même mis en danger la vie du jeune Neale, à présent.

Il dit avec calme : « Très bien, Onslow, mais j'espère que vous vivrez suffisamment longtemps pour regretter tout ceci. »

Un homme poussa un cri à l'avant : « Regardez, il y a des hommes sur la plage. » Onslow pivota, les yeux brillants : « Bon Dieu, voilà un canot qui déborde. »

Bolitho se retourna pour observer le petit canot de la *Phalarope* qui s'éloignait du sable et entamait la traversée de la baie. Il n'y avait que deux hommes à bord et il imagina que la bordée d'eau douce avait dû prendre peur à la vue de la frégate qui se préparait à faire voile sans eux. Plusieurs mutins étaient déjà dans le gréement et un foc claquait impatiemment dans la brise fraîchissante. Il aperçut d'autres hommes, assez nombreux, sur la crête verdoyante, et l'éclat métallique d'une lame de sabre.

Onslow parla d'une voix lente : « Laissez-le s'approcher jusqu'à portée d'une pièce de neuf livres. » Il ricanait. « Et allez

me chercher l'infect M. Vibart. Nous allons laisser à ces salauds un bon souvenir. » Il dit à Bolitho : « Après tout, ce sera une pendaison, et qui pourrait-on trouver de mieux ? »

Il fallut quatre hommes pour tirer le second à travers la descente de cabine. Ses habits étaient en lambeaux et son visage presque méconnaissable de coups et de blessures. Pendant plusieurs secondes, il resta à regarder le nœud coulant qui descendait de la grand-vergue, repris sur le pont par quelques hommes pleins d'entrain. Puis il se retourna vers la dunette et vit pour la première fois Bolitho et ses compagnons. L'un de ses yeux était fermé, mais l'autre regardait fixement Onslow, sans crainte ni espoir.

« Alors, monsieur Vibart, lança Onslow, montrez-nous donc comment vous dansez sur notre musique. » Quelques-uns des hommes rirent quand il ajouta : « De là-haut, vous aurez une belle vue. »

Bolitho intervint. « Laissez-le. Je suis en votre pouvoir, Onslow, cela ne vous suffit-il pas ? »

Mais Vibart cria : « Gardez donc vos prières pour vous-même, je ne veux pas de votre maudite pitié. »

Une voix lança soudain : « Regardez, dans le petit canot, c'est Allday et Ferguson ! »

Plusieurs hommes se précipitèrent vers le pavois et l'un d'eux lança même un joyeux appel.

Onslow gronda : « Paré au canon, on n'a pas besoin d'eux ici ! »

Bolitho vit alors un autre grand matelot, celui que l'on appelait Pochin, passer près de la roue et grommeler : « Attends donc, c'est Allday ; c'est un bon matelot, il l'a toujours été. » Il se tourna vers le pont. « Qu'est-ce que vous en dites, les gars ? »

Certains des hommes eurent un murmure d'agrément, et Pochin ajouta : « Laissez-les monter à bord. »

Bolitho sentit son cœur battre sous ses côtes. L'embarcation vint cogner contre la coque et, dans le silence soudain, Allday et Ferguson franchirent la coupée.

Pochin se pencha sur la lisse et jeta : « Bienvenue, John ! Après tout, on va quand même partir ensemble ! »

Mais Allday resta où il était, sous le passavant tribord, le soleil brillant sur son visage levé. Puis il dit : « Je ne partirai pas avec celui-là. » Il montrait Onslow du doigt. « Il a tué Evans et puis il m'a fait accuser. Sans Bryan qui est là avec moi, j'aurais fini au bout d'une corde. »

Onslow répondit avec calme. « Mais maintenant tu es libre ; je n'ai jamais voulu ta mort. » La sueur perlait à son front et les jointures de sa main crispée sur le pistolet devenaient blanches. « Tu peux rester avec nous, sois le bienvenu. »

Allday l'ignora et se retourna vers les hommes debout sur le pont. « Il y a deux frégates françaises là dehors, les gars. Laisserez-vous la *Phalarope* tomber entre leurs mains à cause de ce que vous a raconté cet ignoble assassin ? » Sa voix se fit plus forte : « Toi, Pochin, es-tu assez bête pour ne pas voir ta propre mort ? » Il saisit un autre matelot par le bras. « Et toi, Ted, pourras-tu vivre avec un tel remords tout le restant de ta vie ? »

Il y eut un murmure croissant et les hommes qui se trouvaient sur les vergues descendirent rejoindre les autres en une bruyante discussion.

Bolitho lança un coup d'œil à Herrick. C'était l'instant ou jamais. Il avait vu deux matelots armés revenir vers l'arrière pour voir ce qui se passait, sans doute les sentinelles qui gardaient les autres prisonniers.

Mais Vibart fut le premier à agir. Tout brisé et saignant, la tête enfoncée et rabattue entre les épaules, il était momentanément oublié des hommes qui l'entouraient.

Avec un rugissement brusque, il lança une ruade et jeta ses gardiens à terre.

Bolitho hurla : « Allez-y, Neale, pour l'amour de Dieu ! » Tout en criant, il se lança de côté sur Onslow et tous deux roulèrent sur le pont dans une furieuse bataille.

Pook eut un cri de fureur quand Herrick lui lança un maître coup de pied qui le fit trébucher. En même temps, le lieutenant s'emparait du pistolet, l'armait et tirait à toute vitesse. La force du coup arracha Pook du pont et le jeta contre une caronade, la mâchoire et la moitié du visage réduites en miettes sanguinolentes.

Onslow réussit à s'arracher à l'étreinte du capitaine et, d'un bond immense, franchit la rambarde et atterrit au milieu des matelots. Le coup de pistolet avait réduit les hommes à l'état de statues. Mais quand Onslow toucha le pont, il attrapa un sabre et hurla : « Avec moi les gars, tuez-les ! »

Bolitho ramassa le pistolet de Onslow et tira à bout portant sur un homme près de la roue, puis jeta : « A l'arrière, monsieur Proby, trouvez des armes ! »

On entendit vers l'avant une volée de coups de mousquet assez incertaine et les mutins stupéfaits refluèrent sur le pont principal, tandis qu'une autre poignée de matelots surgissaient des entrailles du navire, menés par Belsey. Le second maître avait son bras blessé fixé contre son corps, mais il brandissait de sa main valide une hache d'abordage.

Herrick lança : « Les embarcations reviennent, Monsieur. » Il jeta son pistolet déchargé sur une autre ombre et prit un sabre des mains de Proby. « Merci, mon Dieu ! les embarcations reviennent enfin ! »

« Suivez-moi », jeta Bolitho. Brandissant comme une faux le sabre peu familier à sa main, il se précipita au bas de l'échelle et frappa de toute sa force un homme lancé à travers le pont, avec une longue pique. Il sentit le sang chaud lui gicler à la figure quand la lame épaisse trancha comme un fil la carotide de l'homme.

Des visages se levèrent, déformés par la rage, mais s'effacèrent au milieu des hurlements, tandis qu'il se frayait un chemin jusqu'à l'endroit où Vibart luttait à main nue contre trois mutins. Plongeant son sabre dans l'épaule de l'homme le plus proche, Bolitho vit le soleil luire sur un couteau et entendit le cri d'agonie de Vibart qui tombait. Au moment où les hommes enfermés dans la soute aux câbles chargeaient au plus épais de la mêlée, quelques-uns des mutins restants laissèrent tomber leurs armes et levèrent les mains.

Bolitho glissa dans une mare de sang. Quelqu'un l'aida à se remettre sur pied. C'était Allday.

Le capitaine réussit à souffler : « Merci, Allday. » Mais Allday regardait bien au-delà de lui, là-bas, là où Onslow,

enfermé dans un cercle de sabres brandis, abandonné par ses compagnons, se tenait appuyé à un canon, sa lame en main.

« Il est à moi, Monsieur », dit Allday. Bolitho allait répondre lorsqu'il entendit Vibart crier son nom. En trois enjambées, il fut près de lui et s'agenouilla sur le pont sali où Ellice et Belsey soutenaient Vibart par les épaules. Un mince ruban de sang s'échappait du coin de sa bouche et, quand le second leva les yeux vers le visage grave de Bolitho, il parut soudain vieux et frêle.

Bolitho parla d'un ton calme : « Reposez-vous, monsieur Vibart. Nous vous donnerons bientôt un peu de confort. »

Vibart toussa et le sang coula sur son menton en un flot croissant. « Pas cette fois ! Cette fois, ils m'ont eu. » Il eut l'air de vouloir bouger la main, mais l'effort était trop grand. Le chirurgien derrière lui eut un rapide mouvement de tête.

« Vous avez agi bravement », dit Bolitho.

On entendit à travers le pont un cliquetis d'acier et Bolitho se retourna pour voir Allday et Onslow qui tournaient l'un autour de l'autre, sabre au clair. Le reste de l'équipage les observait en silence. Ce n'était pas la cour martiale, c'était la justice de l'entrepont.

Bolitho revint à Vibart. « Puis-je faire quelque chose pour vous ? »

Le mourant grimaça, car une douleur nouvelle parcourait son corps. « Rien, rien de vous ! Rien de quiconque ! » Il toussa encore, mais cette fois le torrent de sang ne s'arrêta pas.

Comme les canots venaient heurter le flanc du navire et que les passavants se chargeaient d'hommes haletants, Vibart expira.

Bolitho se redressa lentement et regarda cet homme mort devant lui. Il était normal et bien dans la manière du second d'être resté jusqu'au bout stoïque, inébranlable.

Il vit le capitaine Rennie et l'enseigne Farquhar enjamber quelques blessés. Leurs visages étaient tirés, grisâtres, marqués par cette vision. Il glissa ses mains derrière son dos pour leur dissimuler son émotion.

« Mettez ces hommes aux arrêts, monsieur Farquhar, puis procédez sans retard à l'embarquement de l'eau douce, nous

ferons servir pour appareiller aussitôt la manœuvre terminée. » Il traversa lentement le pont, et quand les hommes s'écartèrent pour lui laisser le passage, il vit Onslow qui le regardait, les yeux rendus vitreux par la mort.

Tout à coup Bolitho se sentit mal à l'aise, sali, comme si la mutinerie lui avait laissé une nouvelle cicatrice, plus profonde encore que l'autre.

Il dit d'une voix rauque : « J'espère que nous saurons nous opposer aux Français aussi bien que nous avons su nous battre les uns contre les autres. » Puis il se retourna et se dirigea vers l'arrière.

CHAPITRE XVI

UN FAMEUX BONHOMME

L'enseigne Maynard heurta à la porte de la cabine de Bolitho et dit, haletant : « Avec les respects de M. Herrick, Monsieur, nous venons tout juste d'apercevoir deux voiles par tribord avant. » Il eut un coup d'œil rapide pour les autres officiers debout à côté du bureau de Bolitho. « C'est le navire amiral et la frégate *Volcano*. »

Bolitho acquiesça, le visage pensif. « Merci. Mes compliments à M. Herrick. Dites-lui de virer de bord pour venir à l'interception. »

Il fit une pause. « Et que les prisonniers soient prêts à être envoyés à bord du *Cassius*. »

Il écouta les pas pressés de Maynard sur l'échelle de la cabine et se retourna vers ses officiers. « Eh bien, messieurs, nous avons enfin découvert le navire amiral. »

Cela faisait deux jours que la *Phalarope* s'était glissée hors du petit groupe d'îles. Deux longs jours pour penser encore à la mutinerie et au meurtre. Bolitho avait rompu avec son habitude d'apparaître régulièrement sur la dunette et avait passé dans sa cabine de longues heures à songer sombrement, revivant chaque instant, se torturant de regrets et de remords.

Il baissa les yeux sur la carte et parla lentement : « D'après ce que m'a dit Allday, il semble que les Français soient en force. Ces deux frégates étaient sans doute des éclaireurs de la flotte principale de De Grasse et, dans ce cas, cela pourrait indiquer un changement de plan. » Il tapota la carte du doigt. « De Grasse n'est pas homme à gaspiller ses frégates en un moment pareil. Il semblerait qu'il ait l'intention d'éviter les passages principaux et d'emprunter le canal de la Dominique. De la sorte, il pourrait fort bien échapper à nos patrouilles. » Il cessa de

penser tout haut et, avec une vivacité soudaine, roula la carte et la mit de côté.

« Je m'en vais aller à bord du *Cassius* pour parler à l'amiral. » Il se tourna vers la pile de rapports proprement rangés sur sa table. « Il y a tant de choses que sir Robert voudra savoir. » Quelle formule banale, se dit-il avec amertume. Comme les phrases du livre de bord, vides de tout sentiment ou de toute vie. Comment pourrait-il décrire l'atmosphère du pont principal lorsqu'il avait dit une prière avant que l'on n'immerge les corps cousus dans leurs toiles ?

Et le corps du lieutenant Vibart, avec ceux des mutins abattus. Le reste de l'équipage s'était rassemblé en silence. Ce n'était pas un silence fait simplement de respect ou de tristesse, mais quelque chose de beaucoup plus profond, comme un air de honte, un sentiment de culpabilité.

Il observa les officiers à ses côtés : Okes et Rennie, Farquhar et Proby.

Bolitho poursuivit du même ton brusque : « Vous avez tous montré beaucoup d'esprit d'initiative et de courage. J'ai fait un rapport complet et je compte qu'il recevra l'attention des autorités. » Il n'ajouta pas que, sans un tel rapport rédigé par le capitaine du navire, l'histoire de cette mutinerie brève et sauvage suffirait à faire oublier tout le reste à l'amiral et à ses supérieurs. Même ainsi, cela serait peut-être insuffisant pour sauver de la honte le nom de ce navire.

Il observa Okes fixement. « Vous assumerez désormais les fonctions de second, bien entendu, et M. Herrick prendra votre poste. » Son regard passa à Farquhar. « Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai mis dans mon rapport à votre sujet. Vous êtes dès aujourd'hui nommé lieutenant. Je ne doute pas que cette promotion soit confirmée avec la plus grande promptitude. »

« Merci, Monsieur », dit Farquhar. Il regarda autour de lui comme s'attendant à voir se transformer immédiatement tout ce qui l'entourait. « Je vous suis très reconnaissant. »

Okes intervint avec nervosité. « Je n'arrive pas à croire que M. Vibart soit mort. »

Bolitho le regarda, impassible. « La mort est la seule chose inévitable au monde, monsieur Okes, et pourtant c'est la seule que l'on ne puisse jamais admettre. »

Il y eut un heurt à la porte et Stockdale passa la tête. « Le navire amiral a envoyé un signal, capitaine. Il faut que vous alliez au rapport dès que possible. »

« Très bien, Stockdale, faites armer mon canot. » Il ajouta pour les autres : « Souvenez-vous de ceci, messieurs : la *Phalarope* a failli se perdre par mutinerie. » Il s'attarda un peu sur le mot. « Ce dont il nous faut décider à présent, c'est si le sursis qui nous est accordé vaut la moindre des choses. » Il surprit un rapide échange de regards et poursuivit : « Ce navire peut être soit libéré du mal, soit souillé à jamais par la honte. Le choix nous appartient, à vous et à moi. » Il scruta leurs visages graves. « Ce sera tout. Vous pouvez disposer. »

Stockdale réapparut tandis que les officiers sortaient et s'activa à préparer le chapeau et l'épée de Bolitho. Il dit : « Allday attend pour vous voir, capitaine. » La voix était désapprobatrice.

« Oui, je l'ai fait chercher. » Bolitho écouta grincer les poulies tandis qu'on mettait la baleinière à l'eau, et se souvint du visage saisi de Stockdale, revenu à bord avec la bordée d'eau douce. Il avait regardé tout autour de lui le pont taché et les cadavres, puis son capitaine, et il avait dit d'une voix brisée : « Je n'aurais jamais dû vous quitter, capitaine, même pas un instant. » Il avait le sentiment d'avoir failli à Bolitho. On eût dit qu'il pensait que la mutinerie ne se serait jamais déclenchée s'il était demeuré à bord.

Bolitho dit d'une voix calme : « Envoyez-le-moi. C'est un bon matelot, Stockdale. C'est moi qui lui ai manqué, et non l'inverse. »

Stockdale secoua la tête, mais se glissa dehors pour aller chercher l'homme qui avait brisé la mutinerie.

Et quels risques il avait pris ! se dit Bolitho. Il était revenu vers les gardes-marine lancés à sa recherche, tout en sachant parfaitement que ces hommes, ne connaissant pas son innocence, pouvaient l'abattre d'un coup de feu sans même écouter ses explications. Allday avait retrouvé Okes et Farquhar

et ils avaient décidé ensemble qu'il valait mieux que Allday tentât de regagner le bord avec l'aide de Ferguson seul. Cet acte de courage était la meilleure chose à faire. Si Onslow avait vu une chaloupe chargée d'hommes s'approcher du navire, la balance eût penché en sa faveur.

On frappa à la porte et Allday entra dans la cabine. Vêtu d'un pantalon blanc et d'une chemise à carreaux, ses longs cheveux attachés sur la nuque par un morceau de ligne à thon, il était l'image même du marin tel que se le représente le terrien. Sa joue et son cou portaient deux cicatrices en diagonale, là où Brock l'avait frappé de sa canne.

Bolitho le regarda en face quelques secondes, puis dit : « Je vous ai fait appeler pour vous remercier convenablement de ce que vous avez fait, Allday. J'aimerais pouvoir trouver les mots qui aideraient à laver le mal qui vous a été fait. » Il haussa les épaules. « Mais c'est là une récompense que je ne connais pas. »

Allday se détendit légèrement. « Je comprends, Monsieur. En fin de compte, tout a tourné au mieux. » Il sourit, intimidé. « J'avais un peu peur, je peux bien vous le dire, Monsieur. » Ses yeux se durcirent. « Mais quand j'ai vu Onslow, ça a tout effacé. Je suis bien heureux d'avoir pu le tuer. »

Bolitho étudia Allday avec un intérêt nouveau. Il avait un visage net, intelligent et, sans son manque total d'éducation, il aurait pu aller loin.

« Onslow doit rester présent à notre esprit comme une leçon pour tout le monde. » Bolitho s'approcha des fenêtres de poupe et son esprit revint à la pensée qui le tracassait le plus depuis la mutinerie. « Cet homme était condamné d'avance par sa vie et les circonstances. C'est à nous qu'il appartient de ne plus créer d'autres Onslow par la cruauté ou l'incompréhension. » Il pivota sur ses talons. « En vérité, Allday, j'ai failli à Onslow, il n'était qu'un homme comme nous tous. Du jour de sa naissance, il n'a jamais eu la moindre chance. »

Allday le fixait avec surprise. « Il n'est rien que vous auriez pu faire pour lui. Pardonnez-moi de vous le dire. » Il ouvrit les mains. « C'était un homme mauvais, j'en ai vu quelques-uns dans ma vie. »

Maynard montra son nez dans l'ouverture de la porte. « Nous approchons du navire amiral, Monsieur. La yole est prête à mettre à l'eau. »

« Parfait. » Bolitho se tourna vers Allday. « Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ? »

Allday s'agita, mal à l'aise. « Il y a bien une chose, Monsieur. » Puis il leva le menton, le regard clair soudain et déterminé : « C'est à propos de Ferguson, votre comptable, Monsieur. Allez-vous l'envoyer au *Cassius* avec les autres mutins ? »

Bolitho écarta les bras pour que Stockdale pût boucler la ceinture de son épée : « C'était mon intention, Allday. » Il fronça les sourcils. « Je sais qu'il est revenu avec vous et qu'il a beaucoup fait pour réparer les dommages créés par sa complicité avec Onslow, mais – il haussa les épaules – il y a plusieurs charges contre lui. Il a fourni aux mutins des renseignements confidentiels sans lesquels toute tentative eût été impossible. Il a attaqué une sentinelle et libéré un prisonnier dont la culpabilité ou l'innocence n'avait pas été établie. » Il saisit son chapeau et le regarda fixement. « Estimez-vous qu'il mérite un pardon complet ? »

« Vous souvenez-vous, Monsieur, de ce que vous avez dit à propos de Onslow ? » répondit Allday avec calme. « Ferguson n'est pas un vrai marin et ne le sera jamais. » Il sourit tristement. « Je me suis occupé de lui depuis le jour où nous avons été enrôlés ensemble. Si vous lui faites cela, j'aurai le sentiment de lui avoir failli. Je me sentirai comme vous à présent pour Onslow. »

Bolitho acquiesça : « Il faudra que j'y pense. » Il se dirigea vers l'échelle en s'inclinant pour passer sous les barrots bas, puis il ajouta : « Merci, Allday. C'est là un argument de poids. »

Il monta l'échelle en courant, surgit au soleil et se tourna aussitôt vers le *Cassius*. Le navire semblait énorme. Un monument de sécurité sur l'eau bleue. L'autre frégate avait mis en panne à ses côtés.

Herrick toucha sa coiffure. « Yole parée, Monsieur. » Il eut un coup d'œil interrogateur vers le groupe silencieux d'hommes

enchaînés près de la coupée. « Les enverrai-je à bord pendant que vous serez chez l'animal ? »

« S'il vous plaît, monsieur Herrick. » Bolitho aperçut la haute silhouette de Allday près de la descente de sa cabine et ajouta d'un ton sec : « Mais gardez Ferguson à bord, je m'occuperai de lui moi-même. »

Herrick parut dérouté. « Ferguson, Monsieur ? »

Bolitho le regarda froidement. « C'est *mon* comptable, monsieur Herrick. Avez-vous déjà oublié que vous l'avez choisi spécialement pour moi ? » Il eut un bref sourire et vit le soulagement envahir le visage de l'autre homme.

« Bien, Monsieur ! » Herrick s'approcha du pavois. « Du monde sur le bord. Paré à saluer le capitaine ! »

Les sifflets retentirent et Bolitho disparut dans l'embarcation.

Herrick se retourna en entendant le vieux Proby murmurer : « Quel âge a-t-il donc ? vingt-cinq, vingt-six ans ? » Il eut un profond soupir. « Je suis deux fois plus vieux, et le pouce, et il y en a d'autres comme moi à bord de la *Phalarope*. » Il regardait la petite yole qui tranchait les crêtes vers le vaisseau de ligne. « Et pourtant, il est comme un père pour nous tous. » Il secoua la tête. « Avez-vous vu comment l'équipage le regarde maintenant, monsieur Herrick ? Comme des enfants surpris à faire le mal. Ils savent combien le capitaine ressent ce qui s'est produit, combien la honte est plus que double pour lui. »

Herrick l'observa ; il était rare que le maître d'équipage en dise tant à la fois. « Je n'avais jamais compris que vous l'admiriez, vous aussi. »

Proby eut une moue qui fit saillir sa lèvre inférieure. « Je suis trop vieux pour l'admiration, monsieur Herrick. C'est plus profond que ça. Notre capitaine est un fameux bonhomme. » Il fronça les sourcils puis ajouta : « Je mourrais pour lui avec joie. Je ne peux pas en dire plus. » Il se retourna, soudain furieux. « Dieu me damne, monsieur Herrick. Pourquoi me laissez-vous parler comme ça ? » Il traversa bruyamment la dunette, telle une grosse araignée.

Herrick s'approcha de la lisse et son esprit s'attardait aux paroles de Proby. En bas, le reste des conspirateurs de Onslow,

sous la surveillance de gardes-marine armés, attendaient d'être conduits à bord du *Cassius*. Herrick ne partageait pas la honte de Bolitho à leur égard. Il aurait volontiers pendu de ses propres mains chacun d'entre eux, ne fût-ce que pour soulager le désespoir qui écrasait son capitaine.

Il se souvint de sa propre allégresse lorsque Okes et Rennie avaient abordé la frégate et qu'il avait compris que la brusque flambée de mutinerie était terminée. À cet instant, il avait percé le masque de Bolitho et entrevu le fond de son âme. Oui, Proby avait raison, c'était un fameux bonhomme.

L'enseigne Neale s'approcha de lui et ajusta sa lorgnette sur le navire amiral. Herrick regarda le petit jeune homme et se souvint de sa lutte frénétique tandis qu'on poussait son corps beurré à travers le hublot. L'apparition soudaine de Neale avait fait sensation lorsqu'il avait ouvert la porte de la soute aux câbles. Ainsi que l'avait raconté plus tard Ellice, le chirurgien : « On était tous là, monsieur Herrick, à penser à la mort ou pire encore et, tout soudain, les portes se sont ouvertes d'un coup comme les grilles du paradis. » Le visage écarlate du chirurgien s'était froissé dans un sourire. « Quand j'ai vu ce petit chérubin tout nu avec le soleil derrière lui, j'ai cru que j'étais déjà mort sans même savoir comment c'était arrivé. »

Herrick sourit pour lui-même. Neale semblait avoir grandi depuis ce jour terrible. Il lui dit : « Dans quelques années, vous aurez de l'avancement, comme M. Farquhar, si vous continuez comme cela. »

Neale examina l'idée puis répondit : « Je n'en ai jamais douté, Monsieur. » Il rougit et ajouta très vite : « Enfin, pas souvent ! »

Sir Robert Napier se dirigea d'un pas rapide vers une petite chaise dorée et s'assit. Il resta plusieurs secondes à observer les traits tendus de Bolitho puis dit sèchement : « Vous êtes un homme fort excentrique, aux réactions imprévisibles, Bolitho. » Il tapota ses doigts les uns contre les autres. « Mais il est une chose en votre faveur ; vous n'êtes jamais ennuyeux. »

Bolitho ne se risqua pas à sourire. Il était encore bien trop tôt pour savoir au juste comment ses opinions avaient été

considérées. Il avait attendu, bouillant d'impatience, dans une cabine voisine, tandis que l'amiral lisait ses rapports. Et après un temps qui lui avait paru infini, on l'avait introduit en présence du grand homme. Il y avait déjà deux autres capitaines, Cope, du *Cassius,* et un homme morose, trapu, dans lequel Bolitho reconnut le capitaine Fox de la frégate *Volcano*.

« Il me semble, dit l'amiral, que vous vous émouvez sans raison de ces frégates françaises que l'un de vos hommes a vues. » Il eut un mouvement de la main au-dessus de la grande carte en couleurs. « Regardez vous-même, Bolitho : les Iles sous le Vent et du Vent forment comme une chaîne discontinue du nord au sud. Si la flotte française fait voile en force, et je dis bien *si,* les frégates de sir George Rodney ont dû s'en apercevoir et les adversaires doivent être déjà engagés. De ce fait, que puis-je faire de plus à ce sujet ? » Il s'appuya au dossier de sa chaise, les yeux fixés sur Bolitho.

Bolitho eut un coup d'œil rapide pour les autres officiers. Cope, en tant que capitaine de pavillon de l'amiral, demeurerait sur une prudente réserve tant qu'il ne connaîtrait pas les intentions de son chef. L'homme à convaincre était donc Fox. On le disait dur et assez âgé pour son grade. Il devait probablement être trop prudent.

Bolitho étala sa propre carte avec soin par-dessus celle de l'amiral et commença d'une voix calme : « L'ensemble du plan établi pour retenir et attaquer la flotte française est fondé, Monsieur, sur un principe unique. Nous savons que les forces principales de De Grasse se trouvent à la Martinique, dans le sud ; pour faire jonction avec son allié espagnol et atteindre la Jamaïque, il lui faut avant tout éviter toute action dangereuse avec notre flotte. »

« Je le sais bien, pardieu ! » dit l'amiral avec irritation.

Bolitho poursuivit : « Je crois que ces deux frégates appartenaient à une force d'éclaireurs envoyés en avant de la flotte principale. » Il fit courir son doigt sur la carte. « Il se peut que De Grasse ait fait du nord depuis la Martinique en déployant au besoin ses navires parmi les îles éparpillées rencontrées en chemin. Puis au moment le plus propice, il ne lui restera plus qu'à virer à l'ouest vers la Jamaïque, comme

prévu. » Il se tourna vers Fox qui croisa son regard, sans expression, puis ajouta d'un ton pressant : « Sir George Rodney compte sur un engagement rapide, Monsieur. Mais imaginons que De Grasse évite ce premier contact ou, pire encore, qu'il feigne une attaque sur nos navires puis mette le cap au nord. » Il attendit, et les yeux pâles de l'amiral erraient sur la carte.

« Il se peut, sans doute », dit sir Robert, de mauvaise grâce. « Il se peut que De Grasse évite toute terre hostile puis se tienne à proximité de territoires plus favorables comme la Guadeloupe. » Il plissa sa lèvre inférieure. « Cela lui permettrait d'éviter une bataille rangée en pleine mer, par exemple à l'ouest de la Martinique. » Il hocha la tête, grave soudain. « Votre supposition est bien dangereuse, Bolitho. »

Le capitaine Cope intervint d'un ton malaisé : « Si les Français parviennent à se placer devant Rodney, nous sommes perdus. »

« Puis-je vous faire une suggestion, Monsieur ? » demanda Bolitho qui voulait connaître l'étendue de sa force de persuasion. « Si je me trompe, mon idée ne peut guère être néfaste. »

L'amiral haussa les épaules : « Je ne puis trouver le courage de repousser un si rare enthousiasme, Bolitho. » Il agita l'index : « Mais je ne vous promets pas de m'incliner. »

Bolitho se pencha sur la carte. « Nous nous trouvions ici pour faire de l'eau douce…»

L'amiral l'interrompit… « Et très loin de votre position réglementaire, d'ailleurs. »

« Oui, Monsieur. » Bolitho se hâta de poursuivre : « En admettant une journée sans vent et deux jours encore pour reprendre contact avec leur amiral, les deux frégates françaises auront eu tout le temps d'examiner à fond ce passage. » Il recula légèrement, tandis que les deux autres capitaines se penchaient pour suivre sa démonstration. « Il y a tout un groupe de petites îles au nord du canal de la Dominique. » Il fit une pause. « Les îles des Saintes. Si j'étais à la place de De Grasse, c'est là que je me rendrais. De ce point, je pourrais virer vers l'ouest, vers la Jamaïque, ou courir me réfugier à la Guadeloupe si la flotte de Rodney était trop proche. » Il avala sa salive puis ajouta : « Si

notre escadre se déplaçait vers le sud-est, nous serions dans une meilleure position pour observer et au besoin pour signaler à sir George Rodney ce qui pourrait se produire. »

Sir Robert se frotta le menton. « Qu'en pensez-vous, Cope ? »

Le capitaine du navire amiral s'agita, mal à l'aise. « C'est difficile à dire, Monsieur. Si Bolitho a raison, et je suis sûr qu'il a considéré la question avec grand soin, cela indiquerait que De Grasse a choisi la voie la plus improbable pour échapper à notre blocus. » Il poursuivit : « Évidemment, s'il se trompe, nous aurons abandonné notre poste sans raisons très valables. »

L'amiral se retourna, furieux. « Inutile de me le rappeler. » Il reporta son regard sur Fox toujours penché sur la carte. « Eh bien ? »

Fox se redressa. « Il me semble que je suis d'accord avec Bolitho. » Il s'interrompit un instant et poursuivit : « Toutefois, il est un point qu'il paraît avoir négligé. » Il indiqua du doigt les traits de crayon. « Si sir George Rodney repousse De Grasse hors du canal de la Dominique, les Français auront sans aucun doute l'avantage, le vent est trop faible pour donner à notre flotte le temps de reprendre le contact avant que De Grasse ait atteint la pleine mer. » Il traça lentement du doigt une ligne droite en travers de la carte. « Mais il se pourrait que notre escadre soit alors exactement sur le chemin des fuyards. »

L'amiral s'agita sur son siège. « Pensiez-vous que je n'avais pas envisagé ce point ? » Il eut un coup d'œil furieux pour Bolitho. « Eh bien, qu'avez-vous à dire ? »

Bolitho répondit obstinément : « Il me semble toujours que nous serons mieux placés pour signaler et au besoin pour arrêter l'ennemi, Monsieur. »

Soudain agité, l'amiral se redressa et se mit à marcher de long en large. « Si au moins je pouvais obtenir quelques nouvelles fraîches. J'ai envoyé le brick *Witch of Looe* en patrouille il y a plusieurs jours pour tenter d'obtenir quelques renseignements, mais avec ce foutu climat, que peut-on espérer ? » Il se tourna vers les fenêtres de poupe largement ouvertes. « Nous restons parfois encalminés plusieurs jours de

suite ; il se pourrait même, pour autant que je sache, que la guerre soit finie ! »

« Je pourrais conduire la *Phalarope* vers le sud, Monsieur », intervint Bolitho.

« Non ! » La voix de l'amiral résonna comme un coup de fouet. « Je ne laisserai pas un capitaine de mon escadre prendre sur lui ce qui doit être ma seule responsabilité. » Il eut un sourire glacial. « Ou bien aviez-vous l'intention de me forcer à prendre cette décision ? » Il n'attendit pas la réponse. « Très bien, messieurs, vous allez faire servir et mettre immédiatement cap au sud-est. » Il scruta les visages tour à tour. « Mais je ne veux pas de témérité. Si nous apercevons l'ennemi, nous nous retirerons et nous transmettrons notre découverte à sir George Rodney. »

Bolitho dissimula sa déception. Il lui fallait se contenter de cette victoire. Il n'avait même pas espéré que sir Robert Napier consentirait à abandonner la zone où il se trouvait, et encore moins à se lancer dans ce qui pouvait fort bien se révéler une aventure inutile et une perte de temps.

Tandis qu'il se retournait pour suivre Fox, l'amiral ajouta brusquement : « Et pour ce qui est du reste, Bolitho…» il avait posé la main sur l'enveloppe ouverte, « je m'en occuperai moi-même à ma manière. Je ne veux pas que la réputation de mes navires soit ternie par la mutinerie. J'ai l'intention que ceci ne sorte pas de l'escadre. » Il paraissait impatient à nouveau. « Pour le lieutenant Vibart, je pense qu'on ne peut plus rien faire. Un officier mort ne peut plus servir à rien, quelle que soit la manière dont sa vie s'est achevée. »

Bolitho chercha une réponse convenable. « Il est mort bravement, Monsieur. »

« Les chrétiens aussi, à Rome, mouraient bravement », grogna l'amiral. « Et c'était tout aussi diablement inutile. » Bolitho sortit à reculons puis se hâta de remonter sur le pont pour appeler son canot. La mer était toujours couverte de petits moutons blancs et la marque de l'amiral claquait vaillamment dans la brise fraîchissante. Un bien beau temps pour naviguer, se dit-il, et c'était trop rare pour qu'on en laissât échapper l'occasion.

Les deux frégates encadrant l'imposant deux-ponts mirent tout dessus et s'élancèrent. La nuit, le vent avait légèrement faibli, mais il suffisait encore pour gonfler les voiles d'une vigueur inaccoutumée, tandis qu'on orientait les vergues pour maintenir les trois navires à vitesse réduite, tribord amures.

Avant que la nuit tombe totalement et dissimule les navires l'un à l'autre, il y eut encore un triste incident : Bolitho arpentait la dunette sur le bord au vent lorsqu'il entendit Okes jeter : « Monsieur Maynard, leste, je vous prie ! Braquez votre lorgnette sur le navire amiral, il semble envoyer un signal. » Bolitho avait traversé le pont pour observer l'enseigne qui luttait avec son immense télescope. Il était étrange que l'amiral envoyât un signal dans une visibilité aussi réduite. Une fusée se fût révélée plus efficace.

Maynard avait abaissé sa lorgnette et s'était tourné vers les deux officiers. Il avait l'air malade, comme le jour de la découverte du corps de Evans. « Ce n'est pas un signal, Monsieur. »

Bolitho avait repris la lorgnette des mains du jeune homme et l'avait assujettie sur les filets de bastingage. Froidement, il avait regardé le petit point noir qui s'élevait vers la grand-vergue du *Cassius*. L'objet se tordait et ruait tout en montant d'un mouvement lent. En imagination, Bolitho avait cru entendre le roulement soutenu des tambours et le bruit lourd et régulier des pieds nus, tandis que les hommes sélectionnés hissaient avec lenteur le mutin jusqu'à la vergue.

Mais en un certain sens, Maynard s'était trompé. C'était bien un signal pour tous ceux qui le virent.

Bolitho avait rendu la lorgnette et dit : « Je descends, monsieur Okes. Veillez à envoyer en haut la meilleure vigie et appelez-moi si vous apercevez le moindre signe. » Il avait eu un coup d'œil rapide vers Maynard avant d'ajouter à voix basse : « Cet homme, quel qu'il fût, connaissait le prix de sa folie. La discipline exige qu'il le paie jusqu'au bout. »

Il pivota sur ses talons et gagna sa cabine, rempli de mépris à l'égard de lui-même pour la froide irréalité de ses paroles. Il lui semblait entendre au fond de son âme la voix épaisse et

accusatrice de Vibart, encore hostile malgré sa faiblesse. Qu'importait un mort de plus ou de moins ? La fièvre, l'accident, le canon ou la corde, tout cela revenait bien au même !

Il se jeta sur sa couchette, puis observa le plafond. Un capitaine se devait de rester au-dessus de tout cela. Il lui fallait jouer le rôle de Dieu sans penser à ceux qui le servaient. Puis il se souvint des paroles de Allday et de la confiance aveugle d'hommes tels que Herrick et Stockdale. De tels hommes méritaient son attention, son amour même, pensa-t-il vaguement. Utiliser le pouvoir tel un tyran, c'était se perdre d'honneur. Et sans honneur, on était moins qu'un homme.

Et c'est encore à cela qu'il pensait quand il tomba dans un profond sommeil.

« Capitaine, Monsieur ! » L'enseigne Neale posa avec inquiétude sa main sur le bras de Bolitho puis sauta en arrière, effrayé, tandis que le cadre de la couchette se balançait violemment de côté.

Bolitho posa les pieds sur le plancher et resta là un long moment, cherchant à échapper au cauchemar. Il s'était vu entouré d'hommes hurlants et sans visage. Les bras liés, il avait senti un nœud coulant se resserrer autour de son cou. La main de Neale n'avait fait qu'ajouter à la réalité du cauchemar et la sueur coulait encore le long de son échine.

Il dit d'une voix rauque : « Qu'y a-t-il ? » La cabine était sombre encore et il lui fallut quelques secondes pour se reprendre.

« Monsieur Herrick vous envoie ses respects, Monsieur », dit Neale. « Je pense qu'il faut vous avertir que nous avons entendu quelque chose. » Il recula encore d'un pas quand Bolitho bondit sur ses pieds. « On aurait dit le son du canon, Monsieur. »

Bolitho ne prit pas le temps de chercher son habit et se précipita sur la dunette. L'aube était proche et déjà le ciel portait une bande bleu pâle au-delà de l'étrave qui oscillait doucement.

« Que se passe-t-il, monsieur Herrick ? » Il s'approcha de la lisse et mit ses mains en pavillon autour de ses oreilles.

Herrick le regarda, incertain. « Je peux me tromper, Monsieur, c'était peut-être le tonnerre. »

« Fort peu probable ! » Bolitho frissonna légèrement dans la brise fraîche de l'aurore. « Voyez-vous déjà le *Cassius ?* »

« Non, Monsieur. » Herrick montra du doigt une zone indécise. « Une sorte de brume se lève. La journée sera chaude, il me semble. »

Bolitho se raidit quand un grondement sourd résonna sur l'eau déserte. « Plus chaude peut-être que vous ne le pensez, monsieur Herrick. » Il leva la tête vers les voiles gonflées. « Le vent semble tenir. » Il s'aperçut soudain qu'un certain nombre de silhouettes se trouvaient déjà sur le pont principal. Tout le monde, tourné vers l'avant, tendait l'oreille et s'interrogeait.

« Appelez le monde », dit Bolitho. Il regarda en l'air à nouveau. Dans la faible lumière, il apercevait à peine la flamme en tête de mât qui flottait, bien tendue, comme un doigt. « Larguez le second ris, monsieur Herrick, et faites établir la misaine et la brigantine. »

Herrick appela l'un des boscos et, en quelques secondes, le navire s'éveilla à l'appel des sifflets. On entendit résonner les pas sur le pont. Puis le lieutenant reprit : « Je ne vois toujours pas le navire amiral, Monsieur. »

« Nous ne l'attendrons pas. » Bolitho regardait les hommes qui se hâtaient dans le gréement. Il écoutait l'aboi sec des ordres. « C'est le canon que l'on entend. Ne vous y trompez pas. »

Proby surgit sur le pont. Il finissait de boutonner sa lourde vareuse. Il semblait à demi endormi, mais quand la grande brigantine se remplit de vent et que le pont s'inclina docilement sous la poussée supplémentaire, il retint tout commentaire et s'approcha de la roue.

« Faites route à deux quarts sur bâbord, monsieur Proby », dit Bolitho avec calme. La réponse rapide du navire au vent et à la toile avait balayé de son esprit fatigue et sommeil. Il avait donc eu raison. L'attente s'achevait.

Il jeta un coup d'œil de côté et vit plus clairement, dans la lumière croissante, le visage de Herrick, anxieux et fort étonné de la rapidité des événements.

« Nous allons nous informer, monsieur Herrick. » Bolitho montra du doigt les hommes pressés sur les vergues. « Je veux que l'on mette des élingues en chaîne sur toutes les vergues. Si nous sommes appelés au combat, nos gens auront assez à faire à lutter contre les canons. Je ne veux pas qu'ils soient écrasés par les espars arrachés. » Il retint le lieutenant un instant encore. « Et faites tendre les filets au-dessus du pont principal, je vous prie. » Le capitaine se força à demeurer immobile près de la lisse, les mains posées sur le bois usé, poli. Il sentait le navire trembler sous ses doigts, comme si ses pensées se transformaient en une vie nouvelle, coulant rapide au long des membrures de la *Phalarope*.

Le navire sortait déjà du chaos d'un réveil agité pour reprendre un rythme précis. Les semaines d'entraînement, les heures d'instruction portaient enfin leurs fruits.

Stockdale le rejoignit près de la lisse. « Je vais chercher votre habit, Monsieur. »

« Pas encore, Stockdale, cela peut attendre un moment. » Il se tourna vers Okes qui apparaissait en haut de l'échelle, le visage encore boursouflé de sommeil. « Je veux que l'équipage fasse un bon repas ce matin, monsieur Okes. J'ai le sentiment que les feux de la cuisine resteront éteints quelque temps. » Il vit l'incompréhension envahir le visage de l'officier. « Et cette fois, nous serons prêts. »

La *Phalarope,* comme une créature vivante, levait son étrave et fendait avec jubilation chaque rangée de petites vagues, rejetant les embruns sur son gaillard d'avant en longues coulées bouillonnantes.

« Les élingues en chaîne sont parées, Monsieur », vint lui dire Herrick.

« Très bien ! » C'était un effort de parler avec calme. « Mettez les embarcations à l'eau et prenez-les en remorque. Si nous combattons aujourd'hui, il y aura bien assez de débris de bois en l'air sans y ajouter encore. »

Okes réussit à demander : « Le canon, Monsieur. Qu'en pensez-vous ? »

Bolitho vit que plusieurs hommes attendaient sa réponse. Il dit avec lenteur : « Deux navires. L'un beaucoup plus petit que

l'autre, d'après le son. Une chose est certaine, monsieur Okes, ils ne peuvent être tous deux nos ennemis. »

Herrick revenait. « Et maintenant, Monsieur ? »

« Je descends me raser et faire toilette. À mon retour, je veux que l'on me dise que l'équipage a été nourri. » Il sourit. « Et ensuite, nous verrons. »

Mais quand il eut regagné sa cabine, il lui parut presque impossible de prendre le temps de se raser, de se changer. Il ne put se résoudre à entamer le déjeuner que Stockdale avait servi en toute hâte sur la table de la cabine. Ce soir, ou dans quelques heures même, il serait peut-être mort. Ou pire encore : hurlant, demandant grâce sous le couteau du chirurgien. Il frissonna. Cette pensée était inutile, voire dangereuse.

« Je vous ai sorti une chemise propre, Monsieur », dit Stockdale. Il observait Bolitho avec attention. « Je crois aussi que vous devriez mettre votre meilleur uniforme. »

« Mais pourquoi, grand Dieu ? » Surpris, il regardait le visage abîmé de son ordonnance.

Stockdale, grave, lui répondit : « C'est le grand jour, Monsieur. J'ai ce même sentiment qu'une fois déjà avec vous. » Puis, têtu, il ajouta : « Et tous les hommes vont vous regarder, Monsieur. Il leur faudra vous voir. » Il hocha la tête comme pour trancher la question. « Après tout ce qui s'est passé, ils auront besoin de savoir que vous êtes là. »

Bolitho l'observait fixement, ému soudain par la voix rauque, hachée, de l'homme. « Si tu crois que c'est mieux ! » Dix minutes plus tard, une voix résonnait faiblement par-dessus le bruit de la mer et des toiles. « Ohé du pont ! voiles par tribord avant ! »

Bolitho s'obligea à quelques secondes d'immobilité, tandis que Stockdale lui bouclait son épée. Puis il marcha jusqu'à l'échelle de la cabine. Toutes les voix se turent quand il s'approcha de la lisse et prit le télescope des mains de Maynard.

À travers l'enchevêtrement du gréement de la frégate, il apercevait, déformées, les crêtes des vagues en avant de l'étrave. Le ciel était déjà clair, mais la mer semblait lutter sous l'emprise d'une brume lente. Pour une fois, le jour nouveau semblait vidé de sa chaleur.

Puis il les vit. Deux navires très proches, les coques dissimulées dans un nuage épais de fumée et de brume, les voiles déchirées flottant bien au-dessus de la bataille invisible.

Mais les pavillons étaient visibles sans peine : l'un rouge sang comme celui qui battait au-dessus de Bolitho. L'autre blanc, très clair : le drapeau de la France.

Il referma la lorgnette d'un coup sec. « Parfait, monsieur Okes. Battez le branle-bas et préparez-vous au combat ! » Il soutint un moment le regard de ses officiers. « Aujourd'hui, messieurs, nous devons payer de notre personne. Si nos gens nous voient faire de notre mieux, ils n'en seront que plus ardents à faire leur devoir. »

Il écoutait à demi le tonnerre lointain du canon. « A vous, monsieur Okes. »

Tous saluèrent, puis se regardèrent comme s'il était clair que cette journée serait la dernière pour certains d'entre eux, sinon pour tous.

Puis le tambour se mit à battre et chacun se reprit.

CHAPITRE XVII

EN LIGNE DE BATAILLE !

Dix minutes après le roulement pressé du tambour, la *Phalarope* était prête au combat. Les ponts étaient sablés et des seaux d'eau se trouvaient à proximité de chaque canon. Un silence étrange s'était abattu, étreignant le navire. Il n'était rompu que par les claquements de la toile et l'écoulement régulier de l'eau autour de l'étrave.

Bolitho s'abrita les yeux pour regarder le soleil dont la lueur orange, irréelle, tentait de filtrer à travers la muraille de brume. Les résonances et le vacarme du canon s'espaçaient de minute en minute. Maintenant que la distance entre la *Phalarope* et les deux autres navires se réduisait, on entendait d'autres bruits, plus inquiétants, ou si l'on veut plus précis. Bolitho distinguait le claquement sec des mousquets et des pistolets, le raclement de l'acier sur l'acier et, par-dessus tout, les cris mêlés d'hommes luttant pour leur vie.

Okes s'essuya le front du revers de la main et dit, très vite : « Maudite brume, je ne vois pas ce qui se passe. »

Bolitho se tourna un instant vers lui. « C'est un don de Dieu, monsieur Okes, ils sont trop occupés pour nous voir. » Il leva la main vers le quartier-maître : « Tribord un quart. » Puis il s'approcha de la rambarde pour voir le visage de Herrick tourné vers lui : « Faites charger les canons, mais ne les mettez pas en batterie avant mon ordre. »

Il vit les canonniers enfoncer les charges dans les bouches béantes et ensuite les boulets bien ronds, bien brillants. Les maîtres canonniers les plus expérimentés prenaient le temps de caresser chaque boulet, de le soupeser avec amour pour s'assurer que la première salve serait parfaite.

Il entendit Herrick crier : « Double charge et à mitraille, garçons ! Qu'ils la sentent bien cette fois ! »

Un souffle d'air un peu plus fort écarta la brume qui entourait les deux navires liés l'un à l'autre, et les lèvres de Bolitho se contractèrent pour ne plus former qu'un trait. Une frégate française présentait pratiquement l'arrière à l'approche rapide de la *Phalarope,* et le long de son flanc, donnant de la bande, presque méconnaissable tant il avait été détruit, on retrouvait le petit brick *Witch of Looe*. Un de ses mâts avait déjà disparu et l'autre ne semblait maintenu que par ses derniers étais. Bolitho pensa à son commandant, le jeune lieutenant Dancer qu'il avait rencontré à bord du navire amiral ; il s'émerveilla de l'héroïsme et du courage désespéré qui avaient poussé cet homme à opposer son navire à un adversaire aussi puissant, ses pétoires ridicules aux pièces de douze livres encore fumantes.

« Ils nous ont vus, Monsieur », dit Okes. Il avala avec peine quand une sorte de rugissement animal fit frémir la surface de l'eau. « Grand Dieu, regardez-les ! »

Le pont en ruine de la *Witch of Looe* semblait submergé de matelots français et pendant que la fumée des canons dérivait un instant à l'écart et laissait le soleil jouer sur la scène de carnage, Bolitho aperçut la dernière poignée de défenseurs qui luttaient encore sur l'étroite dunette du brick. Dans quelques minutes, ils seraient entièrement écrasés.

Les sabords du flanc libre de la frégate française s'ouvrirent soudain et les canons, comme une rangée de dents nues, apparurent au roulement sourd de leurs affûts.

Bolitho ferma ses oreilles et son esprit aux cris de victoire de la frégate française pour concentrer toutes ses pensées sur l'étendue d'eau qui s'étrécissait entre les deux navires. Il ne restait guère qu'une encablure à couvrir et aucune des deux frégates ne pouvait encore faire feu. La *Phalarope* avançait presque dans l'axe de l'arrière de son adversaire ; en gardant ce cap, il irait passer son beaupré à travers les fenêtres de poupe. D'un côté de la frégate française, le brick criblé de coups de canon s'inclinait dangereusement et, sur l'autre bord, les bouches à feu attendaient leur seconde victime.

Bolitho lança un ordre bref : « Mettez en batterie à tribord ! » Il regarda ses hommes peser de tout leur poids sur les palans et les canons remontèrent en grinçant et en protestant la pente légère du pont pour surgir par les sabords ouverts.

On entendit sur le navire français un mugissement lourd, sauvage, inhumain, un son de meurtre et de folie. Les hommes de la *Phalarope* demeuraient froids et tendus, sans cligner des yeux, tandis que les voiles trouées de l'ennemi s'élevaient sans cesse au-dessus de l'étrave.

Bolitho posa les mains sur la rambarde et dit à voix basse : « A présent, monsieur Herrick, envoyez vos hommes à la batterie bâbord. » Il vit les regards étonnés et ajouta âprement : « Dans une minute à peine, je vais virer tribord et venir en couple de la *Witch of Looe*. Elle est si basse dans l'eau que notre bordée lui passera par-dessus. »

L'air sombre de Herrick fit place à un regard d'admiration non dissimulée. « Bien, Monsieur ! »

La voix de Bolitho l'immobilisa sur place : « Et doucement ! Je ne veux pas que les Frenchies voient ce que nous faisons. »

Rampant presque, les canonniers se hâtèrent vers le bord opposé, leur excitation émoussée instantanément par les sourdes menaces des chefs de pièces.

Plus près. Plus près encore. Quelques balles de mousquet sifflèrent dans l'air sans toucher personne. Mais apparemment, le capitaine français semblait prêt à attendre. Il avait exactement autant de canons que la *Phalarope* et pouvait se permettre quelque confiance, puisque l'étrave et le mât de misaine de la frégate anglaise devaient être les premiers à souffrir. Le navire français dérivait doucement sous le vent et le poids de la *Witch of Looe* donnait à ses canonniers un plancher plus stable. On entendit quelques « hourras ! » noyés aussitôt dans une mousquetade nourrie.

Proby murmura : « L'équipage du brick nous acclame, Monsieur. »

Bolitho l'ignora. La moindre erreur à présent, et son navire ne serait plus que débris. Vingt-cinq toises… quinze toises… Bolitho leva la main. Il vit Quintal s'accroupir comme un

coureur à pied, sa main énorme posée sur l'épaule du plus proche des matelots parés aux bras.

« Allez-y ! » cria Bolitho.

À son côté, Proby pesa de tout son poids sur la roue à l'instant où, dans un grincement de poulies, les vergues commençaient à pivoter. Les voiles battaient, furieuses, mais répondirent aux ordres du vent et du gouvernail.

« En batterie ! » Bolitho se sentait froid comme glace. La batterie bâbord surgit en grinçant sur les planchers sablés. « Tirez au but, l'un après l'autre ! »

Il tapait du poing sur la lisse, comptant les secondes. Un instant, il crut avoir mal calculé son changement de cap, mais comme il attendait encore, retenant son souffle, osant à peine regarder, le beaupré balaya paresseusement la haute poupe du navire français, manquant jeter à l'eau un petit groupe de matelots qui s'étaient réunis au-dessus des filets de bastingage.

Herrick courait d'un canon à l'autre pour s'assurer que chaque boulet successif ferait mouche. D'ailleurs, cette précaution était inutile. Les canonniers français, abasourdis, accouraient à peine de l'autre bord quand les premiers coups pénétrèrent dans leur coque. La *Phalarope* frissonna en heurtant le petit brick, mais poursuivit sa route tout au long du flanc de la frégate ennemie, ses canons crachant le feu et la mort par-dessus les têtes des abordeurs pétrifiés et des derniers membres de l'équipage du brick.

Bolitho eut une grimace quand les pièces de neuf livres de la dunette se joignirent au vacarme. Mais le navire français ne répondait toujours pas. Bolitho avait bien deviné : les canons, qui restaient impuissants devant l'attaque de la *Phalarope,* avaient dû être à l'œuvre jusqu'à l'instant de l'abordage du brick.

Il vit s'effondrer de grands morceaux du pavois de la frégate et des fragments de plancher s'élever au-dessus de la fumée, comme jetés par une main invisible. Une hache brilla soudain et Bolitho cria : « Il va tenter de se dégager ! » Il tira son épée. « A l'abordage, garçons, à vous ! »

Quand la *Phalarope* s'arrêta lourdement, l'étrave prise dans le gréement et les espars du brick, Bolitho descendit en courant

l'échelle bâbord et sauta sur le pont incliné de la *Witch of Looe*. Durant quelques instants, personne ne le suivit. Puis dans un grand cri, moitié acclamation, moitié hurlement, le premier matelot surgit derrière lui par-dessus le pavois.

La plupart des marins français, pris entre la canonnade féroce de la *Phalarope* et l'équipage ranimé du brick, levèrent les mains pour se rendre. Mais Bolitho les poussa de côté et leva haut son épée vers ses propres hommes. « Venez, garçons ! Nous allons prendre la frégate ! » Il serait temps, plus tard, de s'occuper des abordeurs, se dit-il vaguement.

En haut du flanc percé de la frégate, la résistance se fit désespérée. Des visages sauvages flottaient autour de Bolitho qui se frayait à l'épée un chemin vers la poupe, et ses pieds le portaient à peine dans l'épaisse couche de sang qui semblait couvrir le pont comme une peinture fraîche. Le pont supérieur de l'adversaire était, quelques instants auparavant, fortement encombré. Les abordeurs rappelés de la *Witch of Looe* se trouvaient là, ainsi que les canonniers pris au dépourvu par le brusque changement de route de la *Phalarope*. Cette foule momentanément désorganisée avait reçu toute la force de la bordée lancée par les pièces de douze livres que portait la *Phalarope* à bâbord, et aussi par la batterie de dunette. Les canons étaient tous chargés à mitraille avec double charge. On eût dit qu'un fou furieux avait jeté des seaux de sang de tous côtés. Le bord inférieur des voiles mêmes était taché d'écarlate et des fragments humains adhéraient sur les canons retournés et les pavois détruits.

Un officier français, sans chapeau, la figure ensanglantée par une blessure à la tête, bondit devant Bolitho. La lame mince de son épée était rouge jusqu'à la garde. Bolitho leva la sienne mais la sentit rejetée de côté et vit, sur le visage du Français, l'anxiété faire place à une soudaine joie. Bolitho tenta de reculer, mais la masse humaine qui l'entourait l'en empêcha. Il ne put lever son épée à temps. Il vit tourner le bras de l'homme, entendit le sifflement de l'acier et attendit le choc.

Mais au lieu de cela, la figure de son ennemi se tordit d'inquiétude quand un garde-marine, rendu fou par la bataille, jaillit de la foule, brandissant devant lui comme une lance sa

baïonnette. L'épée tournoya à nouveau, mais il était trop tard. Le soldat chargeait avec tant de force que l'officier vint s'empaler sur sa baïonnette et que les deux hommes furent jetés contre l'échelle de poupe. Le soldat poussa un cri de folie et frappa de sa botte l'estomac du Français, tout en retirant sa baïonnette ruisselante. L'officier s'effondra lentement, à genoux, ouvrant et fermant la bouche comme un poisson tiré de l'eau. Le garde-marine, le regardant pour la première fois, lui plongea à nouveau la baïonnette dans le corps.

Bolitho lui saisit le bras. « Cela suffit ! Pour l'amour de Dieu ! » Le garde-marine ne parut pas l'entendre, mais, jetant un bref regard surpris à son capitaine, il s'élança une fois de plus dans la bataille, le visage concentré et chargé de haine.

Le capitaine de la frégate était étendu tout à l'arrière, les épaules soutenues par un jeune lieutenant. Quelqu'un nouait un garrot rudimentaire autour du tronçon de sa jambe. Il était à peine conscient. Des marins luttaient au-dessus de lui.

Bolitho cria : « Mettez pavillon bas, Monsieur, tandis qu'il vous reste encore du monde ! » Il ne reconnut pas sa propre voix et sentit sa main humide de sueur sur la garde de son épée. Il pensa au soldat fou et sut que lui aussi était sur le point de s'abandonner à l'ivresse du combat.

Le capitaine français eut un geste affaibli et le lieutenant jeta, haletant : « Nous nous rendons, Monsieur, nous nous rendons ! »

Mais même quand le pavillon blanc fut tombé sur le pont et qu'on eut arraché les hommes à leur tâche meurtrière, il fallut un certain temps pour que l'équipage de la *Phalarope* comprît qu'il avait remporté la victoire.

Le premier à féliciter Bolitho fut Dancer, le commandant de la *Witch of Looe*. Saignant par plusieurs blessures, le bras lié sur sa poitrine par un morceau de cordage, il clopina sur le pont déchiqueté et taché de sang, tendant sa main valide. « Merci, Monsieur. Je n'ai jamais eu plus de plaisir à rencontrer qui que ce fût ! »

Bolitho remit son épée au fourreau. « Votre navire est en train de couler, je le crains. » Il leva les yeux vers la voile en loques de la frégate. « Mais vous l'avez chèrement vendu. »

Dancer tituba et s'agrippa au bras de Bolitho. « Je voulais prévenir sir Robert. Les Français sont sortis, Monsieur. » Il cligna des yeux comme pour remettre du clair dans ses idées. « Il y a trois jours, De Grasse a rencontré la flotte de Rodney, mais après un bref engagement à longue portée, il a rompu le combat. » Il tendit vaguement le doigt à travers la fumée : « J'ai tenté de suivre les Frenchies et, ce matin, j'ai vu la flotte tout entière au nord-ouest de la Dominique. » Il secoua la tête. « Je pense que sir Rodney a réussi à engager le combat, mais je n'en suis pas sûr. J'ai été pris par cette frégate avant de pouvoir rejoindre l'escadre. » Il eut un triste sourire. « Et à présent, je n'ai plus du tout de navire. »

Bolitho fronça les sourcils. « Avez-vous assez d'hommes pour emmener cette frégate comme prise ? »

Dancer le regarda fixement. « Mais c'est *votre* prise, Monsieur. »

« Nous pourrons discuter les conditions du partage en un moment mieux approprié, lieutenant. » Bolitho sourit. « Pour l'instant, je vous suggère de rassembler ces prisonniers en bas et d'utiliser au mieux ces loques pour regagner rapidement quelque port sûr. » Il regardait à travers la fumée. « Le vent a tourné légèrement vers le sud-est. Il devrait vous permettre d'éviter toute bataille. »

Herrick s'avançait, butant sur les corps amoncelés, l'épée accrochée au poignet. Il toucha sa coiffure. « Nous venons d'apercevoir le *Cassius,* Monsieur. »

« Très bien. » Bolitho retint la main de Dancer. « Merci de vos nouvelles. Du moins, sir Robert sera justifié d'avoir quitté son poste. » Il pivota sur ses talons et retourna vers son bord en traversant le brick qui coulait.

Toujours perdu dans ses pensées, il escalada le pavois et longea le passavant. Les canonniers debout au-dessous de lui levaient le visage à son passage. Les tireurs d'élite dans les hunes et les moussaillons près du panneau de la Sainte-Barbe, tous restaient immobiles à regarder la silhouette mince et solitaire qui se dessinait sur les voiles en lambeaux du Français vaincu.

Ç'avait été une victoire rapide, presque incroyable. Pas un seul blessé ou tué durant l'attaque, aucun dommage à la *Phalarope*. Quelques bons soldats avaient péri dans la bataille, à bord du navire ennemi, mais le succès contrebalançait largement ces pertes. La frégate était prise et la *Witch of Looe* vengée sinon sauvée, le tout en moins d'une heure.

Mais Bolitho ne pensait à rien de tout cela. En imagination, il voyait sa vieille carte et la flotte ennemie s'avançant, marée irrésistible, vers la pleine mer, avec la Jamaïque pour prix de l'expédition.

Puis une voix lança un cri sur le pont principal et Bolitho sursauta, pris au dépourvu.

« Trois hourras les gars ! Trois hourras pour notre Dick. »

Bolitho regarda autour de lui sur la dunette, tandis que l'air vibrait d'acclamations frénétiques, incontrôlables. Herrick et Rennie lui souriaient ouvertement. Neale et Maynard agitaient leurs chapeaux vers les hommes sur le pont là-bas. Bolitho se sentit confus, totalement surpris, et comme les trois hourras se prolongeaient en acclamations désordonnées, Herrick s'approcha de lui et dit : « Bravo, Monsieur, *bravo !* »

« Mais qu'avez-vous donc tous aujourd'hui ? » dit Bolitho. Herrick répondit fermement : « Vous leur avez donné mieux qu'une victoire, Monsieur, vous leur avez rendu le respect d'eux-mêmes. »

Les acclamations s'éteignirent comme à un signal et Herrick dit tout bas : « Ils veulent que vous leur parliez, Monsieur. » Il baissa les yeux.

Bolitho s'approcha du garde-corps et lentement observa ces visages familiers. Ces hommes… *Ses* hommes. Les pensées faisaient une ronde effrénée dans son esprit. On pouvait les affamer, les battre, leur faire endurer le scorbut, la maladie et cent sortes de mort, mais ils savaient encore acclamer. Il s'agrippa à la lisse et regarda par-dessus les têtes. Quand il parla, ce fut d'une voix basse et les hommes les plus éloignés se penchèrent pour mieux l'entendre.

« Ce matin, nous avons combattu et vaincu une frégate française. » Il en vit quelques-uns qui se donnaient des coups de coude et souriaient comme des gosses. « Mais ce qui compte le

plus pour moi est que nous ayons combattu seuls, comme doit le faire un navire du roi. » Quelques-uns des plus vieux matelots approuvèrent sobrement et Bolitho tenta de s'endurcir pour ce qui lui restait à dire.

Il ne servait à rien d'ordonner simplement aux hommes de se battre, il fallait les conduire. C'était un acte de confiance mutuelle. Il s'éclaircit la voix. « Lorsqu'un navire ennemi se trouve par le travers et que les boulets commencent à voler au-dessus des têtes, nous combattons tous pour des raisons diverses. » Il scrutait leurs visages tannés, attentifs. « Nous nous battons par camaraderie, pour nous protéger les uns les autres, pour venger des amis très chers qui sont déjà tombés, à moins que ce ne soit par peur, cette peur qui fait naître la haine pour l'ennemi, sans visage mais toujours présent. Mais avant tout, nous combattons pour le navire. » Il eut un grand mouvement du bras. « Ce navire est le nôtre et le demeurera tant que nous garderons la volonté de vivre et de mourir pour une juste cause. » Quelques hommes lancèrent des acclamations, mais il leva la main, les yeux soudain tristes. « La brève bataille de ce matin n'était qu'un début. Je ne peux vous dire comment nos faibles forces viendront s'agencer dans le grand combat, car je ne le sais pas. Je ne sais qu'une chose : il est de notre devoir à tous de combattre aujourd'hui, et de combattre comme nous ne l'avons jamais fait. »

Il avait toute leur attention à présent. Il se détesta de la vérité qu'il lui fallait dire : « Ce matin, la chance était avec nous, mais avant la fin de ce jour, nous aurons besoin de bien autre chose. »

Quand il fit une pause, l'air parut animé d'un frémissement sourd et, tandis que chacun se retournait pour regarder au-delà du navire captif, ce frisson s'étendit en un long roulement menaçant comme le tonnerre à travers les collines.

Bolitho poursuivit d'un ton ferme. « Là-bas se trouve l'ennemi. »

Il les regardait l'un après l'autre et son cœur soudain avait peur de l'avenir. C'était lui qui les avait conduits ici. Quelle qu'en fût la raison, et bien que ses efforts dussent être

considérés comme entièrement justifiés par autrui, il avait engagé inéluctablement son navire et ses hommes.

Il sentit soudain sur sa nuque une bouffée de vent chaud et le banc de brume matinale se mit à disparaître sous ses yeux. L'instant d'avant, les deux frégates entourant l'épave de la *Witch of Looe* formaient un petit monde à part. D'un côté, la brume colorée par le soleil et de l'autre la pleine mer où la nuit avait disparu derrière l'horizon et où les huniers du lourd *Cassius* apparaissaient au loin, brillant au soleil comme un coquillage rose. Puis la brume disparut et cet univers restreint s'effaça à jamais.

Au sud-est, voilées par la brume, Bolitho apercevait les côtes basses de la Dominique, tandis qu'au nord s'éparpillaient les petites îles qu'on appelait les Saintes. Mais entre ces deux fragments de terre, il n'y avait pas d'horizon. C'était un spectacle si énorme, si terrible que personne ne dit un mot. D'un bout à l'autre, aussi loin que pouvait atteindre la vue, ce n'était qu'une ligne ininterrompue de navires. C'était un véritable amoncellement de voiles et, comme le jour croissant se reflétait sur cette puissance apparemment immobile, Bolitho se souvint d'un très ancien tableau qu'il avait vu étant enfant : les chevaliers en armure sur le champ de bataille d'Azincourt, avec leurs grands destriers parés d'étendards et de cottes de mailles luisantes, les fiers pennons et les bannières flottant à la pointe des lances, tandis qu'ils se réunissaient pour charger la frêle ligne des archers anglais.

Ce fut presque avec désespoir qu'il regarda ses hommes pétrifiés. « Eh bien, les voyez-vous ? » Il tendit le doigt vers la ligne scintillante des navires. « Derrière cette flotte se trouve l'Angleterre, au-delà de cinq mille miles d'océan, et derrière nous, la Jamaïque. » Puis il montra le plancher. « Et sous nos pieds, mille brasses d'eau profonde. » Il se pencha sur le garde-corps, les yeux brillant soudain. « Que choisirons-nous, garçons ? »

Le son du canon fut couvert par la vague d'acclamations déchaînées qui balaya le pont de la *Phalarope,* reprise par les hommes équipant la frégate captive. Même les blessés que l'on transportait dans l'entrepont se joignirent à la clameur, certains

sans savoir pourquoi, ou sans avoir bien entendu les paroles de Bolitho. On eût dit que toute l'amertume et les regrets longtemps contenus étaient noyés dans le bruit des voix.

Bolitho se détourna et Herrick, qui était tout proche, vit dans ses yeux une tristesse, une incrédulité étranges.

Il lui dit très vite : « Voilà la réponse, Monsieur. » Lui aussi, comme les autres, était excité, presque joyeux.

Lorsque Bolitho se retourna vers lui, il considéra son deuxième lieutenant comme un inconnu. « Dites-moi, monsieur Herrick, avez-vous déjà vu une bataille navale ? » Il eut un geste vers l'horizon. « Comme celle qui nous attend ? » Il ne lui laissa pas le temps de répondre. « J'en ai eu l'occasion. Il n'y a pas ici d'attaque brusque et de victoire rapide. Impossible de rompre quand le combat devient trop dur. » Il crispa ses mains derrière son dos et fixa l'horizon sans voir ses officiers. « Le ciel est si fort assombri par la fumée qu'on se croirait en enfer. Même les navires crient alors, le saviez-vous ? » Sa voix se fit plus dure. « Ils crient parce qu'on les met en pièces, comme les pauvres imbéciles qui les mènent. »

Il pivota brusquement en entendant l'enseigne Maynard dire d'une voix rauque : « Signal du navire amiral, Monsieur. »

Bolitho, s'approchant du bord au vent, observa le brick fortement incliné à présent. L'eau clapotait déjà par-dessus le pavois et il ne restait plus que des cadavres sur son pont dévasté par la bataille. Il jeta : « Ne faites pas l'aperçu, monsieur Maynard. » Puis à l'intention de Herrick : « Dégagez-vous du brick et faites servir. » Il regarda en haut du mât. « Nous mettrons cap à l'est. »

« Et le navire amiral, Monsieur ? » demanda Herrick.

« Sir Robert est un vaillant homme, monsieur Herrick, mais son ancienneté l'aura rendu plus prudent que je ne le suis. » Il eut un bref sourire. « Et ses hommes ne sont peut-être pas aussi ardents que les nôtres à mourir par ce beau jour. » Le sourire disparut. « A présent, que chacun gagne son poste, et faites cesser ces maudites acclamations ! »

La *Phalarope* s'écarta lentement de l'épave et quand, à son tour, la frégate française largua ses grappins, le petit brick roula

lentement de côté, les bulles d'air se teintant d'écarlate quand l'eau envahit triomphalement sa coque martyrisée.

Bolitho leva sa lorgnette comme les vergues de la *Phalarope* s'orientaient et que le pont s'inclinait légèrement sous le vent. Il apercevait derrière le *Cassius* les mâts de hune de la frégate *Volcano* et il se demanda comment le capitaine du navire amiral réagirait à cette vision terrifiante. Sir Robert Napier avait encore le temps de se retirer. Il suffirait d'un signal précis pour les écarter tous du danger et les transformer en témoins muets si les Français, échappant au combat, mettaient cap sur leur but.

Bolitho avait pris sa décision. « Monsieur Maynard, veuillez faire un signal à l'intention du navire amiral. » Il vit Herrick se tourner vers Rennie et hausser les épaules comme si les actes de son capitaine lui paraissaient impossibles à comprendre. « Envoyez : ennemi en vue. »

Il ne regarda pas les pavillons monter jusqu'à la vergue, mais s'obligea à arpenter la dunette, suivi des yeux par le carré des gardes-marine. C'était l'instant décisif. Sir Robert était un vieil homme, déjà sur son déclin. Tenter de retarder les navires français ne lui apporterait rien d'autre qu'une gloire dont il ne pourrait profiter. Cette tentative serait même peut-être si futile que l'on se souviendrait de son acte avec un mépris qui risquerait de ternir toute sa carrière.

« Le navire amiral a fait l'aperçu, Monsieur ! » cria Maynard.

Bolitho se mordit la lèvre et poursuivit son va-et-vient. Il imaginait fort bien la voix rauque de l'amiral dictant ses signaux, l'incertitude du capitaine de son navire et la prudente confiance de Fox à bord du *Volcano*.

« J'aperçois à peine les pavillons, Monsieur », dit soudain Maynard. Il avait l'œil rivé à l'extrémité du plus grand télescope. « Navire amiral au *Volcano :* préparez-vous au combat ! »

Ces paroles firent dans un éclair le tour de la dunette et atteignirent les hommes prêts à côté de leurs canons.

Ce furent de nouvelles acclamations, reprises encore une fois à bord du navire français. Bolitho eut un salut absent pour la silhouette clopinante du lieutenant Dancer près du

couronnement. Le navire captif brassait ses vergues et déployait ses voiles en loques pour profiter de la faible brise.

« Le *Cassius* fait force de voiles », dit Herrick d'un ton excité. « Mon Dieu, quelle vision ! » Il semblait plus impressionné par l'activité soudaine du navire amiral que par la flotte menaçante derrière lui.

« Faites armer les hommes, monsieur Herrick », lui dit Bolitho. « Mettez des sabres et des haches près de chaque canon. La bataille fera rage avant longtemps. »

Maynard abaissa sa lunette et, la voix tremblante, se tourna vers le capitaine. « Un signal du navire amiral, Monsieur. Signal général. » On eût dit qu'il tentait de goûter chaque mot. *« En ligne de bataille ! »*

Bolitho acquiesça lentement. « Réduisez la voilure, monsieur Herrick. Nous allons attendre ici afin que le *Cassius* puisse nous rattraper. » Il renifla le vent. « Je crains que nous ne perdions bientôt cette brise. La Dominique va nous déventer, il me semble. »

Il s'approcha du bord au vent et reposa sa lunette sur les filets. Très lentement, il fit courir sa lentille d'un côté à l'autre. Cette vision restreinte lui montrait agrandis les éclats sourds des coups de canon, les pavillons claquant au vent et le miroitement des voiles, tandis que, l'un après l'autre, les puissants navires se plaçaient lentement en ligne. Il sentait la sueur ruisseler dans son dos, comme après son cauchemar. Mais ceci était réel, quoique plus difficile encore à comprendre. Dieu, il y avait là une multitude de vaisseaux à trois ponts, soixante navires peut-être, britanniques et français, glissant les uns vers les autres pour une première étreinte inexorable.

« Passez le mot à M. Brock », dit-il soudain. Il n'abaissa pas la lorgnette avant que le canonnier ait atteint la dunette. « Monsieur Brock, je veux les deux caronades sur le gaillard d'avant. Mettez vos meilleurs hommes pour les servir et vérifiez si les glissières sont bien suiffees. » Fermant la lorgnette, il étudia le visage froid du canonnier. « Les caronades sont les seules armes en notre possession dont les Français soient dépourvus. » Il regardait la plus proche, laide avec son mufle court, et dépourvue de la grâce et de la beauté de proportions

d'une pièce de pont classique. Pourtant, la caronade pouvait lancer un boulet de soixante-huit livres à faible portée, et sa puissance était énorme. Chaque projectile explosait en touchant le but et inondait les alentours d'un déluge mortel de balles de fonte. C'était aussi meurtrier que le tir à mitraille avec le poids d'une arme beaucoup plus lourde.

Bolitho s'approcha lentement du garde-corps et observa les ponts dégagés. N'avait-il rien oublié ? Il ignora Brock et sa bordée à demi nue qui luttait en jurant contre les lourdes caronades. Il lui fallait se concentrer tout entier sur la tâche à venir. Il devait faire pleinement confiance à chacun de ses officiers et de ses hommes. S'ils échouaient à présent, ce serait de sa faute, parce qu'il aurait, lui, fait plus tôt quelque erreur de jugement.

Soudain, les silhouettes affairées, pressées sous les passavants, prirent une signification nouvelle. Bolitho ressentit la même douleur que s'il regardait les visages d'hommes déjà morts : Quintal, le bosco, crachant dans ses mains et montrant du doigt un point dans le gréement aux hommes qui attendaient de lancer le navire au combat ; Farquhar, mince, maître de lui, longeant sa batterie de canons, les yeux sur chaque pièce et sur chaque homme tour à tour ; les marins eux-mêmes, bronzés, en bonne santé malgré les inconforts de leur état. Dans cette foule, certains visages n'étaient pas inconnus. Ici, un homme qui s'était bien conduit à l'île Mola. Là, un autre qui avait quitté son poste lors de la rencontre avec *l'Andiron*.

Il laissa son regard glisser sur les haubans vers les hommes qui, comme Allday, travaillaient encore là-haut et vers les gardes-marine agenouillés dans les hunes avec leurs longs mousquets chargés, prêts à tirer.

Puis l'arrière, la dunette elle-même avec ses pièces de neuf livres et la minuscule silhouette de Neale écrasée par celle d'un second maître canonnier aux cheveux tressés. Et Proby, le vieux Proby qui agitait les bras comme un épouvantail bien gras, tout en donnant ses instructions aux hommes de barre. Parmi ceux-ci, Bolitho reconnut Strachan, le plus vieux matelot du bord ; trop vieux pour servir un canon à la satisfaction de Brock, il restait ardent à prendre son quart à la barre. Lorsque l'enfer de

la bataille se déchaînerait ici, Bolitho savait qu'un homme comme Strachan ne faiblirait jamais. Non pas qu'il fût brave ou stupide, mais c'était là sa vie, la seule qu'il connût et qu'il sût vivre.

Bolitho vit que Okes le regardait, les doigts jouant nerveusement sur le fourreau de son épée. En lui-même, il souhaita voir Herrick à ses côtés, mais celui-ci avait bien assez à faire à diriger le feu du navire. De toute manière, pensa Bolitho soudain irrité, Okes était son second à présent. Vibart était mort. Il n'en restait même plus un souvenir.

Stockdale, près de la descente de la cabine, aperçut le visage grave de Bolitho et fit un signe de tête. Il vit les yeux du capitaine saisir le geste et passer, mais Stockdale en fut content. Bolitho savait qu'il était là. C'était assez.

Serrant le vent et tirant le meilleur parti de la brise faiblissante, les trois navires virèrent pour se mettre en ligne, exactement comme ils s'y étaient entraînés si souvent, inutilement, sous le soleil impitoyable et les regards de ce même amiral toujours insatisfait.

Bolitho leva son chapeau quand les voiles du *Volcano* se gonflèrent d'une puissance soudaine et que la silhouette élancée de la frégate prit son poste en tête de ligne. Le *Cassius* la suivait lourdement, et, voyant des pavillons nouveaux s'élever jusqu'aux vergues, Bolitho dit brusquement : « Prenez position derrière le navire amiral, monsieur Okes. »

Il observa les hommes qui se hâtaient vers les bras, puis regarda le deux-ponts qui, comme un guerrier âgé mais plein d'expérience, ouvrait sa double ligne de sabords et mettait ses pièces en batterie.

Une voix résonna soudain. « Ohé du pont ! navires par tribord avant ! » Il y eut une pause et tout le monde regarda la silhouette minuscule dans la grand-hune. « Deux vaisseaux de ligne et deux frégates. »

Bolitho tenta de maîtriser son impatience. La *Phalarope,* dernier de la brève ligne de bataille, serait aussi le dernier à combattre. À ce moment, se dit-il avec amertume, tout serait peut-être déjà joué.

Les voiles battirent tristement et il entendit jurer les hommes de barre quand la roue se fit molle. « Le vent tourne à l'est, Monsieur. » Proby avait l'air sinistre.

« Très bien. » Bolitho leva sa lorgnette et tenta d'apercevoir les plus proches navires ennemis. La canonnade était plus forte, ininterrompue à présent, mais le gros de la flotte paraissait toujours stationnaire. Ce n'était qu'une illusion, bien sûr.

Derrière la grand-voile battante du *Cassius,* il aperçut brièvement les navires signalés par la vigie. Deux gros, très proches l'un de l'autre, et deux plus petits, de part et d'autre du groupe. Mais le vent en tombant jouait un mauvais tour à ses hommes, pensa-t-il. Ils avaient clamé leur joie, prêts à combattre ou à mourir glorieusement, mais ils n'étaient pas préparés à cette attente insupportable devant la flotte qui grandissait sans cesse, et les matelots exubérants semblaient trop abasourdis maintenant pour bouger ou pour détourner les yeux des navires cachés par la fumée.

« Je monte dans la mâture, monsieur Okes », dit Bolitho. Sans un regard pour son second couvert de sueur, il emprunta le passavant tribord pour rejoindre le hauban du grand mât. Même quand il était jeune enseigne, Bolitho n'avait jamais réussi à se cuirasser contre le vertige, mais après un bref regard aux voiles immobiles, il entama la longue escalade qui devait le conduire à la grand-hune.

Quand il se hissa par le « trou de chat » de la hune, les gardes-marine le regardèrent sans un mot, puis se tournèrent à nouveau vers les flottes engagées. L'air résonnait de bruits, et l'odeur de la poudre et du bois brûlé envahit les narines de Bolitho.

Il aperçut un matelot solitaire perché dans les barres traversières et attendit d'avoir repris son souffle pour ouvrir sa lorgnette et regarder au-delà du lent *Cassius*.

Il était impossible de distinguer l'une de l'autre les deux lignes d'attaque. Les escadres française et anglaise étaient pratiquement bord à bord, vergue à vergue, leurs mâts et leurs voiles ensevelis dans un épais nuage de fumée.

Il déplaça son champ de vision et tenta de ne pas regarder le pont tout en bas sous ses jambes pendantes. Puis il se raidit

soudain. Le navire que la vigie avait signalé quelques minutes auparavant s'écartait du gros du combat. Les deux vaisseaux de ligne se trouvaient en réalité reliés par un gros câble et, en observant à travers le gréement de misaine, il s'aperçut que le vaisseau le plus lointain, un grand trois-ponts, était en partie désemparé, sans beaupré ni mât de misaine.

Le navire remorqueur entravé par sa lourde charge embardait d'un bord sur l'autre, voiles tantôt gonflées, tantôt battantes dans la brise molle. À chaque mouvement, le soleil jetait d'étranges ombres sur son flanc et sur les bouches luisantes des canons en batterie déjà prêts au combat.

Bolitho hocha la tête vers la vigie. « Ne les quittez pas des yeux. »

L'homme sourit. « J'ai rien d'autre à faire, Monsieur. » Il se pencha pour surveiller la descente prudente de Bolitho puis reprit sa place. Des enfléchures, le capitaine entendit chantonner l'homme.

Il trouva Okes et Rennie qui l'attendaient près de la roue. Bolitho leur dit d'un ton calme : « Ce sont bien deux gros navires, mais l'un d'eux est désemparé. Une collision, probablement, pendant la nuit. » Il se frotta le menton. « Le remorqueur bat pavillon de commandement : blanc sur bleu. » Il se força à sourire et se tourna vers Maynard. « Qu'en pensez-vous, mon garçon ? »

L'enseigne abaissa un instant sa lorgnette. « Il fait partie du convoi français, Monsieur. » Il paraissait mal à l'aise.

« Très juste. » Bolitho s'approcha de la lisse. « De Grasse doit être inquiet pour ses navires de transport. Pour attaquer la Jamaïque, des navires de guerre ne sauraient lui suffire. Il doit avoir des troupes et des approvisionnements sur d'autres unités, comme celles que nous avons brûlées à l'île Mola. »

Okes intervint. « Pendant que la flotte est au combat, De Grasse va tenter de faire passer ses transports. »

Bolitho acquiesça sombrement. « Très juste aussi. » Il claqua des doigts. « Une partie du convoi français a été détachée pour leur frayer la voie. » Il regardait les voiles immobiles. « Et il n'y a que trois navires pour leur barrer la route. » Il se tourna vers Rennie qui tapotait ses bottes cirées du bout de son épée.

« Messieurs, si nous réussissons à faire tourner bride au convoi ennemi, sir Georges Rodney fera le reste ! » Il claqua ses paumes l'une contre l'autre. « Ils seront pris comme des lapins au piège. »

Okes regardait les navires qui avançaient lentement en avant du *Cassius*. « Dans ce cas, les lapins sont plus gros que les chasseurs, Monsieur. »

Mais Bolitho était déjà parti. Il s'arrêta à côté du minuscule tambour et lui demanda avec calme : « Joue-nous un air sur ton fifre, gamin. » Il parlait fort pour que les servants des pièces de neuf livres puissent l'entendre.

L'enfant le regarda de sous son shako et avala sa salive. Il avait les lèvres pâles et Bolitho voyait trembler ses mains sur la tunique. « Que… que dois-je jouer, Monsieur ? » Bolitho regarda autour de lui les visages tendus, attentifs. « Que dirais-tu de *Hearts of Oak ?* Nous la connaissons tous celle-là, n'est-ce pas ? »

Et c'est ainsi qu'à travers le vacarme insensé de la bataille, les marins de la *Phalarope* purent entendre le chant du fifre.

Bolitho regagna la lisse au vent et leva sa lorgnette. Il est probable que même depuis le *Cassius* on entendit les marins de la *Phalarope* chanter ces paroles présentes dans toutes les mémoires et en tira quelque confiance :

« Allons ! hardi les gars ! Voguons,
« Voguons cap sur la gloire…»

Bolitho observait le banc de fumée qui roulait sans désemparer vers les trois navires britanniques. On dirait une chose vivante, pensa-t-il avec flegme. Il se tordait, traversé de furieux éclairs rouges et orangés, mais malgré tout sa présence était préférable, car au moins il cachait les horreurs, les scènes tragiques qui se déroulaient derrière lui.

Bolitho observa ses hommes qui chantaient, le regard perdu. *Ils* n'auraient plus bien longtemps à attendre.

CHAPITRE XVIII

UNE TRADITION DE VICTOIRE

John Allday noua bien serré son mouchoir autour de sa tête et sur ses oreilles, puis essuya du bras la sueur qui coulait sur son front. En avant du gaillard de la frégate, il voyait le *Cassius* tout entier et, derrière, un morceau des hautes vergues du *Volcano*. Il se retourna délibérément pour ne plus les voir, non plus que la masse des navires dans la fumée, là-bas. Il regarda Mclntosh, le second maître canonnier, à genoux près d'une caronade, comme en prière.

Quand Allday, descendant de la grande-vergue, avait glissé sur le pont, Brock, le maître canonnier, l'avait arrêté d'un bref : « Eh là ! toi ! » Un instant, ils étaient restés face à face une fois de plus : Allday, le matelot enrôlé de force dont la chair portait encore les marques de la canne de Brock et qui avait failli mourir pendu à cause des traîtrises et des ruses d'un autre, et le canonnier au visage dur, sans expression, qui montrait rarement ses sentiments, mais en avait-il ?

Brock avait fait un geste de sa canne. « A l'avant, toi, avec les servants des caronades. »

Allday partait déjà en courant quand Brock avait ajouté d'un ton rauque. « Il semble que je me trompais sur toi. » Ce n'était pas une excuse, juste une constatation. « Alors va donc là-bas et fais de ton mieux. » Sa bouche mince avait laissé paraître une sorte de sourire. « Mon Dieu, Allday, aujourd'hui, tes moutons seraient fiers de toi ! »

Le matelot sourit à ce souvenir puis se détourna avec surprise comme Ferguson se hissait à ses côtés. Les yeux brillant de terreur, il se cramponnait aux filets de bastingage et l'on pouvait penser qu'il serait tombé sans leur soutien.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ? » grogna Mclntosh. « On m'a envoyé, Monsieur. » Ferguson humecta ses lèvres. « Je ne peux servir à rien d'autre. »

Mclntosh revint à son inspection de palans. « Dieu tout-puissant ! » fut son seul commentaire.

« Ne regarde pas les navires, Bryan. » Allday saisit son sabre et le passa dans sa ceinture. La garde en était chaude contre son dos nu. « Ne pense donc pas à eux, reste derrière les filets et fais comme moi. » Il se força à sourire. « La vue est belle d'ici. »

Ritchie, l'impassible matelot du Devon, fit courir son doigt sur le râtelier à boulets et demanda vaguement : « Sur quoi est-ce qu'on va tirer, Monsieur Mclntosh ? » Le second maître était irritable. « Le capitaine ne me l'a pas encore dit : quand il le fera, je vous préviendrai. »

Ritchie haussa les épaules. « Nous autres, on s'en va les faire rôtir, ces démons ! » Il regardait le *Cassius*. « Ces maudits Frenchies vont filer de peur. »

Kemp, l'un des servants, eut une grimace. « Ça c'est sûr, quand ils te verront ! »

Ferguson appuya son front sur ses bras. « C'est de la folie, on va tous être tués ! »

Allday le regardait tristement. Il a raison, pensa-t-il. Rien ne peut survivre contre une telle puissance. Il parla gentiment : « C'est le mois d'avril, Bryan. Pense un peu comment ça doit être en Cornouailles, hein ?... Les haies, et puis les champs bien verts...»

Ferguson ouvrit de grands yeux. « Pour l'amour de Dieu, de quoi parles-tu ? »

Allday répondit, très calme. « As-tu déjà oublié ce qui a failli nous arriver, Bryan ? » Il durcit le ton, sentant que Ferguson était prêt à flancher. « Tu te souviens de Nick Pochin ? » Il vit Ferguson tressaillir, mais poursuivit. « Eh bien ! il est mort, pendu à bord du *Cassius* avec ces autres imbéciles. »

Ferguson baissa la tête. « Je... Je suis désolé. »

« Je sais bien que tu as peur », reprit Allday, « et moi aussi, et le capitaine aussi, sans doute. »

À cet instant, le lieutenant Herrick parvint sur le gaillard d'avant et s'approcha des caronades d'un pas vif. « Tout va bien, monsieur Mclntosh ? »

Le second maître se redressa, essuyant ses mains sur son pantalon. « Oui, Monsieur. » Il observa le lieutenant puis ajouta : « L'île Mola paraît bien loin, monsieur Herrick. »

Herrick regarda vers l'arrière, à l'autre bout du pont principal, la dunette où Okes se tenait raide à côté du capitaine. Okes tiendrait-il cette fois ? se demanda-t-il. La honte qu'il portait en lui le ferait-elle réagir ? « Oui, c'est vrai », finit-il par répondre. La voix du second, déformée par son porte-voix, résonna par-dessus la canonnade. « Aborder le bras au vent, là-bas ! Monsieur Packwood, prenez le nom de cet homme ! » Herrick ne voulut pas laisser voir son trouble à Mclntosh. Okes était si nerveux qu'il disait n'importe quoi. Il fallait qu'il dise quelque chose.

Mclntosh lui dit d'un ton sec : « L'avancement ne semble pas résoudre tous les problèmes, monsieur Herrick. »

Herrick pivota quand des pavillons apparurent aux vergues du *Cassius*. Un instant après, il entendit Maynard crier : « Engagez le combat, Monsieur. » Puis d'une voix un peu plus ferme : « Virez en succession. »

Les sifflets résonnèrent. « Aux bras sous le vent, et leste ! » Les frégates, suivant le mouvement solennel du deux-ponts, virèrent lentement au sud-est. Herrick s'abrita les yeux, car le soleil perçait entre les voiles, et il aperçut les plus proches navires ennemis à moins d'un quart de mile. Apparemment en désordre ils viraient, les vergues brassées, convergeant vers l'escadre britannique. Le gros trois-ponts dissimula ses sabords béants dans l'ombre en remontant légèrement au vent. Sa remorque avait été larguée et le premier des vaisseaux de ligne, dégagé à présent de son pesant fardeau, gîtait doucement sous la brise, son pavillon de commandement pointant droit vers le *Cassius*.

Herrick tenta d'éclaircir sa gorge sèche. « A vous, monsieur Mclntosh. Je dois reprendre mes fonctions. »

Il dut se forcer à marcher lentement le long du pont principal. Passant à côté d'un panneau ouvert près duquel la

sentinelle s'appuyait sur son mousquet, il aperçut le visage pourpre du chirurgien, grimaçant un sourire. « A votre santé, monsieur Herrick ! » Il agitait un gobelet. Herrick eut l'impression qu'il perdait la tête. « Allez au diable, Tobie, ce n'est pas aujourd'hui que vous mettrez la main sur moi ! »

Quelques-uns des hommes les plus proches gloussèrent. « Très bien, Monsieur, allez-y ! »

Herrick poursuivit son chemin pour prendre sa place au centre du pont. Farquhar se trouvait sous la dunette, les traits hautains, un peu pâle, mais déterminé. Herrick lui fit un signe de tête, mais l'enseigne ne sembla pas le voir.

Soudain, le canon tonna et tous sursautèrent d'autant plus qu'ils attendaient ce bruit, qui fut suivi aussitôt par une salve désordonnée, puis par une autre.

La voix de Bolitho vint interrompre les pensées de Herrick. « Notez au livre de bord, monsieur Proby : nous avons engagé le combat. » Sa voix fut assourdie quand il se retourna. « Coupez les amarres des embarcations, monsieur Neale, le vent est si faible qu'elles nous retarderaient comme une ancre flottante. »

Herrick regarda ses mains. Elles étaient immobiles, et pourtant il lui semblait que tous ses muscles, tous ses os tremblaient irrépressiblement. Il voyait en pensée les canots de la *Phalarope* partant à la dérive et il se souvint des paroles que Bolitho avait dites à l'équipage un peu plus tôt.

«... Et sous nos pieds, mille brasses d'eau profonde. » Herrick tressaillit lorsqu'une nouvelle bordée fit vibrer sourdement les planches sous ses pieds. Mille brasses, et pas même un canot pour sauver les survivants.

Il leva les yeux et vit que Bolitho, au bord de la dunette, le regardait. Il ne dit pas un mot, mais eut un sourire étrange, prolongé, comme s'il tentait de lui faire parvenir quelque message.

Puis le capitaine lança brusquement : « Ne courez pas ainsi, monsieur Neale ! Souvenez-vous que nos hommes vous regardent aujourd'hui ! »

Herrick se retourna. Le message était peut-être pour lui, se dit-il. Cette pensée, étrangement, l'apaisa et il s'approcha de la batterie bâbord pour observer la ligne de canons. Dans quelques

minutes, toutes ces pièces cracheraient le feu. Dans quelques minutes. Il scruta les visages des hommes les plus proches et se sentit soudain plein d'humilité.

« Eh bien, les gars, c'est mieux que l'entraînement, non ? » Ils rirent, ô surprise, à cette plaisanterie stupide. Et malgré ce cercle de glace qui lui opprimait la poitrine, Herrick réussit à se joindre à eux.

Bolitho regardait au-delà de la lisse au vent, clignant des yeux dans le reflet du soleil. En avant de la *Phalarope,* le navire amiral gardait son cap, mais la frégate *Volcano,* qui menait le train, s'écartait à bâbord, rompant la ligne, et les deux frégates françaises se dirigeaient vers elle.

« Il est perdu », dit Rennie d'une voix entrecoupée. « Nous ne pouvons pas l'aider. »

La surface de l'eau frémit quand une nouvelle bordée surgit des sabords du *Volcano,* pièce après pièce soigneusement pointée et faisant feu en succession rapide.

Les deux frégates, nullement ébranlées et tenant l'avantage du vent, faisaient route de manière à encadrer leur adversaire.

« Le *Volcano* lofe », dit soudain Proby.

Bolitho exhala un douloureux soupir. Fox était plein d'expérience et rusé comme le renard dont il portait le nom. À l'instant où les deux frégates ennemies viraient vent arrière pour la curée, le *Volcano* pivota lentement face au vent, sa voile battant avec violence en manière de protestation. Le plus proche des Français comprit trop tard son erreur. Comme ses vergues commençaient à s'orienter, le *Volcano* lui présenta le flanc opposé et lança une bordée. Le navire français parut trébucher comme s'il avait reçu un coup mortel. Malgré la distance, Bolitho put entendre le bruit que faisaient les espars en tombant et le grondement des canons retournés. Tout était dissimulé dans un énorme nuage de fumée, mais au-dessus, on voyait toujours le pavillon du *Volcano* et ses trois mâts intacts.

« Un signal du navire amiral : rapprochez-vous de moi ! » Maynard se précipita pour envoyer l'aperçu.

Bolitho détourna les yeux de la rapide frégate du capitaine Fox qui virait pour reprendre l'avantage du vent sur les deux

navires français. Le *Cassius* faisait route droit sur le puissant deux-ponts arborant le pavillon de commandement. C'était lui qui aurait besoin d'aide et Fox devrait se débrouiller seul un certain temps.

« Tribord un quart. » Bolitho courut à la lisse et se pencha le plus loin qu'il le put. Il aperçut alors les hautes voiles du vaisseau de ligne en route convergente avec le navire amiral. Ils allaient se croiser bord à bord, se dit-il. Il cria en direction du pont principal : « Paré à vous, monsieur Herrick ! »

Okes hurla : « Le Français change de bord, Monsieur. » Il sautait sur place. « Dieu de Dieu, Monsieur, il a viré juste devant l'étrave du *Cassius !* »

Peut-être le capitaine français n'avait-il pas envie d'affronter son adversaire pièce à pièce, à moins qu'il eût espéré prendre le *Cassius* en enfilade en passant devant lui. On ne pouvait savoir exactement ce qu'il avait voulu faire, mais une chose était certaine : il n'avait pas tenu compte des voilures supplémentaires que portait le vieux vaisseau de l'amiral Napier.

C'est ainsi que les deux navires emmêlèrent leurs beauprés et s'abordèrent à angle droit dans un craquement épouvantable. Ainsi liés, ils ouvrirent le feu et le triangle d'eau entre les coques se transforma en une nappe de flammes et de fumée noire.

Bolitho, silencieux et glacé, vit le mât de misaine et le mât de grand perroquet du *Cassius* pencher lentement puis s'effondrer dans la fumée. Les câbles et les espars déchiraient les voiles et dispersaient comme des fruits trop mûrs les hommes perchés dans le gréement.

Une nouvelle bordée déchira l'air, et Bolitho comprit que les canons d'avant du *Cassius* n'étaient qu'à quelques mètres de ceux de l'ennemi. Mais les deux navires restaient corps à corps, leurs beauprés et leurs bâtons de foc enchevêtrés comme les défenses de deux monstres de cauchemar.

Bolitho mit ses mains en porte-voix. « Les deux caronades à tribord ! » Il agita la main vers Proby. « Nous allons tenter de passer derrière l'adversaire. » Il se baissa instinctivement quand un boulet passa en sifflant au-dessus des têtes et traversa la brigantine, laissant une grande déchirure sur son passage. Un

coup égaré venu de cette bataille de géants, mais tout aussi meurtrier, se dit-il sans joie.

Tout autour de lui, les hommes toussaient et s'essuyaient les yeux que la fumée, envahissant les ponts de la frégate, remplissait de larmes.

L'homme de barre jura lorsque les voiles déchirées du *Cassius* apparurent au-dessus du brouillard comme les loques d'un fantôme. Mais Bolitho eut le temps de voir l'orientation des mâts du navire amiral et il sut qu'il était sur la bonne route. Le brouillard se referma et on n'aperçut plus qu'une double ligne d'éclairs car les deux navires lançaient, à bout portant, bordée après bordée. On entendait les deux coques grincer l'une contre l'autre, les hurlements et les cris des blessés et des mourants mêlés au son invraisemblable de la musique de l'amiral. Il était impossible de savoir ce que jouaient les tambours et les fifres, ou même comment un homme pouvait retrouver un air quelconque au milieu d'un tel ravage.

Mais Bolitho cria : « Trois hourras, trois hourras pour le navire amiral ! »

Des coups de mousquet résonnèrent dans la fumée et Bolitho entendit les balles claquer sur les pavois et frapper en sifflant les pièces de neuf livres.

« Tireurs ! » hurla Rennie. « Abattez-moi ceux-là ! » Et la mousquetade résonna en réponse dans le gréement.

Le vent semblait avoir totalement disparu, mais dans la fumée épaisse on ne pouvait estimer ni la vitesse ni la distance. Puis, dans un trou de ce brouillard suffocant, Bolitho vit le château arrière du deux-ponts français. Il paraissait surplomber l'étrave de la *Phalarope* comme une falaise sculptée, et l'on voyait même l'éclair des coups de mousquet de ses tireurs d'élite qui, postés dans les fenêtres de poupe, concentraient leur feu sur le gaillard d'avant de la frégate.

Bolitho, ignorant du sifflement des balles et des cris à l'avant, cogna la lisse du poing. Il imaginait parfaitement la batterie basse du navire ennemi. Prêt au combat, ce n'était qu'un long entrepont dégagé courant d'une extrémité à l'autre du navire. Bolitho avait été enseigne sur un vaisseau de ligne. Il savait que cette batterie devait renfermer plus de trois cents

hommes accroupis dans une semi-obscurité, suffoqués par la fumée âcre et servant leurs canons avec plus d'habitude que de précision.

« Les caronades ! » cria-t-il. « M. Mclntosh, tirez quand nous passerons derrière ! »

Rennie sourit et s'essuya le front de sa manche. « Ça va en tuer quelques-uns, Monsieur. »

Bolitho se mordit la lèvre, car le bruit d'un mât tombant dans un vacarme de gréement écrasé couvrait à cet instant les rumeurs du combat. Le *Cassius* était un très vieux navire. Encore quelque temps de ce traitement et il tomberait en pièces ou coulerait au milieu de la bataille.

Il se demanda ce qu'était devenu le *Volcano* et, pire, le trois-ponts désemparé. Si ce dernier pouvait engager le combat, tout serait rapidement terminé. Sa batterie basse portait des pièces de trente-deux livres. Il suffirait d'un boulet de ce calibre pour traverser deux pieds et demi de chêne massif, même à grande portée. Bolitho tenta de ne pas se représenter ce qu'il adviendrait des frêles membrures de la *Phalarope*.

« Paré, Monsieur ! » Mclntosh hurlait comme un fou.

Bolitho tira son épée. « Bâbord un quart, monsieur Proby. » Il regarda battre le foc et abaissa sa lame.

« Feu ! »

Herrick sentit le pont trembler sous lui quand les deux caronades tirèrent presque en même temps. L'épaisse fumée s'écarta en tourbillon et, levant les yeux vers la poupe du navire français, il oublia un instant la bataille qui faisait rage autour de lui. Quelques secondes auparavant, il avait vu le château émerger de la brume produite par les coups de canon et il avait regardé les grandes fenêtres de la cabine avec, de chaque côté, leurs statues grandeur nature : deux nymphes à demi nues brandissant des tridents et, entre elles, le nom du navire : *Ondine* tracé en lettres d'or et d'écarlate sur le tableau arrière. Il s'était émerveillé de la grandeur et de cet aspect indestructible du navire. Quand la fumée se fut dissipée, il vit, hébété, les trous noirs et déchiquetés qui transformaient la poupe en une entrée de caverne noircie par l'incendie. Il ne put qu'imaginer un bref

instant l'horreur et le chaos qui régnaient au-delà, car une bouffée de vent vint frapper les voiles de la *Phalarope*. Le pont s'inclina et, la barre au vent, la frégate longea de près le flanc bâbord du navire ennemi.

Il lança d'une voix rauque, pour couvrir le vacarme : « Paré, les gars ! » Il vit tous les chefs de pièce accroupis à côté de leurs canons. « Tirez en succession ! »

Les premières pièces de la batterie tribord firent feu ensemble, puis les autres suivirent l'une après l'autre. Les canonniers tiraient sur les cordons et les charges doublées s'enfonçaient dans la fumée proche.

Quelques matelots lancèrent un hourra interrompu par la toux et les jurons quand la fumée revint à travers les sabords ouverts.

« Rechargez ! » cria Herrick. « Rechargez et remettez en batterie ! » Il observait attentivement le flanc du navire que la frégate longeait à dix toises à peine. Il apercevait les têtes pressées au-dessus du pavois, les éclairs jaunes des coups de mousquet dans la mâture. Mais la batterie basse et ses pièces énormes ne lancèrent pas un seul coup en réponse. L'attaque mortelle des caronades avait dû faucher tout l'entrepont comme un champ de blé mûr.

Soudain il aperçut les premières pièces de la batterie haute qui revenaient à leurs sabords, et en un clin d'œil toute la bordée jaillit dans un vacarme assourdissant.

Herrick tomba en arrière, à demi étourdi par le volume combiné des explosions, instantanément suivi du hurlement des boulets au-dessus de la tête. Les filets que Bolitho avait fait tendre au-dessus du pont principal tressaillaient et vibraient sous la chute des débris, des poulies, des câbles tranchés net et des morceaux de toile noircie. Mais c'est avec un étonnement profond que Herrick, en levant les yeux, s'aperçut que la bordée mal ajustée n'avait rien touché de vital pour les mouvements de la *Phalarope*. Il n'était pas tombé le moindre mât, le moindre espar. S'il s'était agi de la batterie basse, il savait bien que le flanc tribord et les sabords de la frégate ne seraient plus à présent que ruines.

Il entendit les chefs de pièce crier comme des diables : « En batterie !... Halez sur les palans !... au clair !...» puis, au déclenchement des cordons tire-feu, les canons bondirent en arrière, jusqu'à l'extrémité de leurs palans.

Un mousquet vint cliqueter aux pieds de Herrick qui, levant la tête, rencontra le regard d'un garde-marine mort, tombé de la grand-hune sur le filet.

Mais l'homme sortit aussitôt de sa mémoire car une chose plus terrible survenait : dans la fumée, Herrick vit tomber comme un arbre géant le mât d'artimon de *l'Ondine*. Cela semblait impossible, et pourtant c'était vrai. Bas-mât, mât de hune et mât de perroquet, avec toutes leurs voiles, leur gréement, leurs vergues, restaient suspendus en l'air, comme pris par une bourrasque. Puis, au milieu des hurlements désespérés de tous les hommes empêtrés dans les haubans comme des mouches, l'espar s'abattit en travers de la dunette de la *Phalarope*. La coque de la frégate trembla comme si elle avait heurté un récif et Herrick, courant vers l'échelle, sentit le navire frémir de la quille à la pomme du mât, puis pivoter lentement sur tribord. Le mât de *l'Ondine* retenait les deux navires l'un contre l'autre comme un pont indestructible. Une nouvelle mousquetade arracha au pont des échardes d'un pied de long. Et Herrick, escaladant à grand-peine l'échelle de la dunette, se trouva face à un spectacle de destruction épouvantable.

Une vergue tout entière était tombée au milieu des gardes-marine de Rennie, et le jeune lieutenant se détourna des restes, vivants encore, cependant que le sergent Garwood grondait : « Aux armes ! Laissez ces hommes ! » Il fixait avec fureur le reste de ses soldats. « Feu rapide sur la poupe de l'ennemi ! » Il disparut dans un nouveau nuage de fumée quand les canons de la frégate refirent feu et que les boulets vinrent s'écraser sur la coque de *l'Ondine,* distante de six pieds à peine en son point le plus proche.

Herrick, bousculant les matelots qui s'affairaient à couper à la hache le gréement du navire français, se laissa tomber sur un genou au côté de Bolitho. Il crut un moment que le capitaine avait été frappé par une balle de mousquet, mais comme il glissait un bras sous ses épaules, Bolitho ouvrit les yeux et lutta

pour s'asseoir. Clignant sous le regard anxieux de Herrick, il lui dit : « Faites donner les canons, Herrick ! » Il leva la tête vers le navire ennemi, bord à bord, et se remit sur pied. « Il faut les empêcher d'aborder ! » Saisissant son épée, il lança d'une voix rauque : « Débarrassez-nous de cette épave ! »

Okes arrivait en titubant dans la fumée, sa culotte et son habit éclaboussés de sang et de débris de chair. Ses yeux semblaient remplir tout son visage et, bien qu'il parût crier, Herrick n'entendit rien.

Bolitho montra quelque chose du bout de son épée. « Monsieur Okes, dégagez la batterie bâbord et préparez-vous à repousser l'abordage. » Il étendit le bras et secoua le lieutenant comme il l'eût fait d'un chiot. « M'avez-vous entendu, par l'enfer ? »

Okes acquiesça avec violence, et un long filet de bave lui dégoulina du menton.

Bolitho le poussa vers l'échelle, mais Herrick lui dit hâtivement : « Je m'en occupe, Monsieur. »

« Il n'en est pas question ! » Bolitho avait un regard sauvage. « Faites donner vos pièces, c'est notre seule chance. » À cet instant, les canons de *l'Ondine* tonnèrent une fois de plus et Herrick tressaillit sous le vent chaud de la salve qui lui brûlait le visage. Quelques hommes étaient occupés à couper les haubans brisés. L'instant d'après, il ne restait plus qu'une masse mouvante de chairs et d'os au-dessus d'une grande entaille dans le pavois sous le vent.

« Nous n'aurons pas autant de chance la prochaine fois ! » lui cria Bolitho dans l'oreille.

Herrick descendit l'échelle en courant, fermant ses yeux et ses oreilles à l'horreur qui l'entourait, tandis que de nouveaux coups venaient frapper la coque de la frégate comme des marteaux une enclume. Il s'enfonça dans la fumée, les yeux ruisselants, la gorge sableuse, tout en hurlant aux canonniers noirs de fumée des encouragements sauvages auxquels ils ne prêtaient aucune attention.

Farquhar lui saisit le bras et cria : « Nous ne parviendrons jamais à dégager ce mât à temps ! » Il montrait du doigt la

batterie de *l'Ondine*. « Ils ne resteront pas éternellement silencieux. »

Herrick ne répondit rien. Vent de travers et maintenu à l'arrière par le mât brisé, la *Phalarope* commençait à pivoter et son étrave se rapprochait déjà de la coque de *l'Ondine*. À travers la fumée, il vit des hommes courir le long du pont du navire français vers le point de contact. Le faible soleil jouait sur les armes brandies.

Il vit Okes se diriger vers le gaillard d'avant, l'épée toujours au fourreau. « Allez avec lui, monsieur Farquhar ! lança-t-il, il semble en mauvaise condition. »

Les yeux de Farquhar eurent un éclat froid. « Avec plaisir ! »

Herrick recula quand tout un morceau du passavant tribord jaillit vers le ciel et que l'une des pièces de douze livres bascula de côté. Un matelot hurla en voyant une tête tranchée net tomber à ses pieds et un autre s'écarta du canon en courant, aveuglé par les échardes de bois.

« Emmenez ces hommes en bas ! » lança Herrick. Mais, tout en criant, il entendit le cliquetis soudain des pompes et il comprit que le danger n'était sans doute pas plus intense sur le pont qu'au-dessous.

Il tenta d'oublier tout cela et se força à longer à nouveau la rangée de canons. Les hommes tombaient tout autour de lui, mais il savait qu'il ne pouvait faillir, et criant : « Tenez bon, les gars ! » il agita son chapeau. « Si vous voulez revoir l'Angleterre, ne cessez pas le feu ! »

Sur le gaillard d'avant, les hommes des canons à présent silencieux s'étaient réunis sous les filets, les mains crispées sur des sabres et des haches d'abordage. Le beaupré était venu s'appuyer en frémissant contre le gréement d'avant de l'ennemi. « Allez-y, les gars ! Que ces cochons ne mettent pas les pieds sur notre étrave ! » croassa Okes.

Quelques hommes, jetant des acclamations, s'élancèrent sur le beaupré, d'autres revinrent en arrière ; c'est alors qu'une volée de coups de mousquet vint hacher les matelots les plus hardis dont les corps tombèrent en tournoyant dans l'eau.

« Il faut leur montrer la voie, bon Dieu, vous leur demandez l'impossible ! » dit Farquhar avec anxiété.

Okes pivota, la bouche molle. « Tenez votre langue, c'est *moi* qui commande ! »

Farquhar le regarda avec froideur. « Je n'ai rien dit jusqu'ici, monsieur Okes, mais je parlerai à présent, puisqu'il paraît que nous mourrons tous aujourd'hui. » Son chapeau fut enlevé par une balle, mais il ne baissa pas les yeux. « Vous n'êtes qu'un imposteur, un lâche et un menteur. Si vous en valiez la peine, je vous discréditerais ici même, devant ces hommes que vous avez trop peur de conduire. » Il tourna le dos à Okes stupéfait et lança : « Suivez-moi, pauvres héros ! » Il agita son épée. « Faites place à un homme jeune ! »

Riant comme des fous, ils lui lancèrent de grandes claques sur les épaules, tandis qu'il rampait sur les filets pour atteindre le beaupré bien lisse. Les coups de feu sifflaient autour de lui, mais il haletait de soulagement et de folie tout ensemble. Tout ceci n'était rien, puisqu'il avait pu dire à Okes ce qu'il pensait de sa lâcheté à l'île Mola.

Okes se tourna vers la dunette et gémit en voyant passer près de lui un matelot à demi éventré par un grand morceau de bois arraché. Bolitho se tenait toujours près du garde-corps, le porte-voix d'une main, l'épée de l'autre. Son uniforme semblait briller dans la faible lumière du soleil et Okes voyait tressaillir les filets de bastingage tandis que des tireurs soigneusement dissimulés tentaient d'atteindre le capitaine de la *Phalarope*.

« J'espère qu'ils vont vous tuer », lui cria Okes. « J'espère qu'ils vont tous vous tuer ! »

Dans un sanglot, il saisit son épée. Personne n'avait écouté ses exclamations insensées. Personne ne semblait remarquer sa présence sur le gaillard d'avant éclaboussé de sang. Il sentit à nouveau la morsure des paroles de Farquhar et du mépris qu'il avait lu dans ses yeux.

« Jamais ! » Il se traîna vers le beaupré où quelques hommes croisaient déjà le fer avec l'ennemi. « Je vous montrerai, à tous !... » Sans tenir compte des jurons et des cris, il grimpa par-dessus les matelots et frappa d'un coup de revers un sous-officier français. Il vit la surprise se refléter sur le visage de

l'homme qui, une large entaille ouverte dans le cou, tombait entre les coques. Mais déjà Okes était passé et repoussait Farquhar de côté, dans un effort frénétique pour atteindre l'ennemi.

Farquhar vit la folie sur les traits de Okes et tenta de le retenir, mais c'était inutile. Encouragé par la bravoure apparente de leurs officiers, les matelots britanniques envahissaient le pavois de *l'Ondine*.

« Avez-vous peur, monsieur Farquhar ? » siffla Okes. Rejetant la tête en arrière, il lança un rire strident. « Votre oncle ne sera pas content ! »

Farquhar esquiva le coup d'une pique et suivit Okes sur le pont de l'adversaire. Il ne restait plus à présent qu'à lutter, chacun pour soi.

Bolitho força son regard à percer la fumée et vit que ses hommes, de défenseurs, étaient passés assaillants. Quiconque avait décidé d'aborder *l'Ondine* venait de saisir l'occasion favorable, se dit-il sombrement. Il entendait les haches résonner derrière lui dans le fouillis du gréement et savait qu'il était impossible de libérer la *Phalarope* de l'étreinte ennemie avant que les plus grosses pièces de *l'Ondine* puissent à nouveau tirer.

Il traversa le pont et dit à Rennie : « Il nous faut monter à l'abordage par l'arrière aussi. » Il vit que le soldat l'approuvait. « Réunissez vos hommes sans retard. »

Entendant des sanglots, il aperçut Neale agenouillé près de la lisse sous le vent. L'enseigne Maynard était couché sur le dos, une main, en l'air, encore empêtrée dans une drisse de pavillon. Ses yeux avides, grands ouverts, étaient étrangement paisibles. Neale tenait son autre main et se balançait d'avant en arrière, oublieux du fracas des canons et des balles de mousquet qui avaient pris la vie de son ami.

Bolitho se pencha et remit Neale sur pied. Les dernières forces du gamin semblèrent s'évanouir dans des sanglots à fendre l'âme ; il cacha son visage contre l'habit de Bolitho. Tout son corps tremblait convulsivement de chagrin. Bolitho l'écarta à bout de bras et, lui relevant le menton du pommeau de son épée, il le regarda fixement un instant puis dit avec gravité :

« Ressaisissez-vous, monsieur Neale. » Il vit le regard de l'enseigne frappé de stupeur et tenta d'oublier qu'il parlait à un enfant terrifié, de treize ans à peine, et qui venait de perdre son meilleur ami. « Vous êtes officier du roi, Neale. » Il adoucit le ton : « Je vous ai dit ce matin qu'aujourd'hui nos hommes vous regardaient. Pensez-vous pouvoir m'aider, à présent ? »

Neale s'essuya les yeux de sa manche et se tourna vers le corps de Maynard couché près du pavois. La drisse bougeait sous la brise et avec elle le bras du jeune enseigne qui semblait encore vivant. Puis Neale se retourna vers Bolitho et dit d'un ton saccadé : « Tout ira bien à présent, Monsieur. »

Bolitho le vit retourner vers les canonniers hurlants, minuscule silhouette à demi cachée par la fumée et les flammes de cette bataille sauvage.

Rennie réapparut, une balafre au-dessus de l'œil. « Paré, Monsieur. » Il fit tournoyer son sabre. « Nous y allons ? »

Bolitho regarda autour de lui la dunette ravagée. Il semblait y avoir plus de cadavres que de vivants, se dit-il avec lassitude. Il sursauta quand un boulet vint s'écraser sur l'échelle de dunette et laboura le plancher. Incrédule encore, il aperçut Proby qui portait les mains à son visage, les doigts griffant le brusque flot de sang. Le premier maître trébucha contre la roue, mais, alors que Strachan lâchait la poignée pour le retenir, il s'affaissa en gémissant sur le côté et resta immobile. Ses mains retombèrent sur le plancher et Bolitho vit qu'il avait eu toute la figure emportée.

« Il nous faut prendre *l'Ondine*. » Les mots étaient comme arrachés à ses lèvres. « Si les Français voient leur navire de commandement baisser pavillon, ils…» Il faiblit et se tourna à nouveau vers le corps de Proby. C'est moi qui les ai tous condamnés ! Il sentit qu'en lui l'angoisse faisait place à une colère impuissante. Ce navire et tous ces hommes, sacrifiés pour *cela !*

Mais Rennie, le regardant d'un air calme, répondit : « C'est la meilleure décision, Monsieur. » Il redressa son chapeau et dit à son sergent : « Bien, Garwood, que diriez-vous d'une petite promenade ? »

Bolitho le regarda fixement. On eût dit que le soldat lisait dans son âme. « Le *Cassius* nous aidera », dit-il. Il considéra les soldats prêts à l'assaut. Ils étaient accroupis comme des fauves, au-delà de la peur et même de la colère. « Ce sera eux ou nous ! »

Puis, tandis que les hommes criaient et l'acclamaient, il sauta sur le mât brisé de *l'Ondine* et entreprit d'atteindre l'autre navire en s'agrippant de toutes ses forces. Il jeta au passage un coup d'œil vers l'eau, loin au-dessous de lui. Elle était couverte de débris de bois et de corps à demi immergés, Français et Britanniques mêlés.

En atteignant la poupe de *l'Ondine,* il sentit les balles siffler autour de lui et entendit derrière lui les cris des hommes qui tombaient et allaient rejoindre en bas les cadavres. Puis, atteignant le pavois brûlé, il trancha les restes des filets d'abordage du navire français et sauta sur le pont. Des morts et des mourants gisaient un peu partout, mais ce fut en jetant un coup d'œil rapide de l'autre côté du pont qu'il eut un nouveau choc. Le *Cassius* n'était plus bord à bord, mais dérivait dans la fumée de ses propres blessures, coque démâtée, maltraitée, méconnaissable. De chaque sabord coulaient de longs flots de sang qui ruisselaient sur les flancs du navire et teintaient l'eau autour de lui. On eût dit que la coque elle-même saignait à mort. Mais sur le tronçon de son artimon, le pavillon percé et déchiré par les balles claquait toujours, comme un défi, et à l'instant où les soldats hurlants de Rennie envahirent la poupe de *l'Ondine,* on entendit un hourra sur le pont du *Cassius*. La clameur n'était pas très forte, car il ne devait plus rester grand monde pour la lancer, mais Bolitho la ressentit comme un aiguillon.

Il courut sur le pont jonché de débris, abattit deux hommes sans presque s'arrêter, poussé par ces vivats et par les enragés de combat qui le suivaient. Il aperçut ses matelots sur le gaillard d'avant de *l'Ondine,* presque encerclés par une masse de Français. Leur résistance obstinée faiblissait, à mesure qu'ils se trouvaient repoussés vers le pavois.

« Oh ! de la *Phalarope,* tenez bon ! » lança Bolitho. Il vit les Français hésiter et se retourner pour faire face à cette nouvelle menace. « A moi, les gars, frayez-vous un chemin ! »

Les hommes de la frégate continuaient d'embarquer et il reconnut à travers la fumée l'uniforme de Herrick qui encourageait ses matelots.

Il se retourna à l'instant où Okes se taillait un chemin dans la foule. Son épée rouge de sang trancha en deux un enseigne hurlant et il courut vers un homme qui rechargeait un pierrier près de la dunette. Okes perdait son sang par une douzaine de blessures ; au moment où il atteignit l'échelle, le pierrier explosa dans un rugissement sourd. La charge de mitraille souleva le premier lieutenant comme une poupée de chiffon et le rejeta sans vie sur les combattants qui se trouvaient au pied de l'échelle. Une seconde plus tard, le canonnier tombait, tué d'un coup de sabre.

Et puis, soudain, ce fut fini. Le pont résonna du choc des armes jetées par les marins de *l'Ondine* et Bolitho se rendit compte que leurs hurlements de défi s'étaient changés en supplications. Il se savait incapable de retenir ses hommes s'il leur prenait l'idée d'achever le massacre. Ce fut un matelot inconnu qui mit fin à cette folie de mort et de destruction.

« Trois hourras pour la *Phalarope !* » La voix tremblait de soulagement et de bonheur. « Et trois hourras pour le capitaine Dick ! »

Bolitho descendit l'échelle, passa le long des Français encore abasourdis parmi l'enchevêtrement des cadavres mutilés.

« Capitaine Rennie ! » Il s'arrêta tout près des restes du lieutenant Okes. « Envoyez notre pavillon au-dessus du pavillon français. » Il sentait ses mains trembler. « Montrez-leur ce que vous avez fait aujourd'hui. »

« Le capitaine est mort, Monsieur », dit le sergent Garwood d'une voix sourde. Il déroula avec soin le pavillon. « Mais je vais le faire. »

« Mort ? » Bolitho le suivit des yeux. « Rennie aussi ? » Il sentit que Herrick lui secouait le bras et il demanda avec difficulté : « Qu'y a-t-il ? »

« Le navire est à nous, Monsieur. » Herrick tremblait d'excitation. « La batterie est une vraie boucherie. Nos caronades ont fait plus que… » Il s'arrêta en voyant le visage de Bolitho.

« Très bien, monsieur Herrick, je vous remercie. » Sa voix tremblait. « Je vous remercie *tous*. » Il se détourna à l'instant où de nouvelles acclamations résonnaient sur le pont sanglant.

Herrick secouait la tête comme s'il ne pouvait réussir à comprendre. « Un deux-ponts, Monsieur, quelle victoire ! »

« Nous avons une tradition de victoire à maintenir, monsieur Herrick », répondit Bolitho avec calme. Il semblait se parler à lui-même. « A présent, rassemblez nos gens et renvoyez-les au navire, puisqu'on a réussi à couper ces débris. » Il parcourut d'un regard lourd toute la longueur de la *Phalarope*. On voyait de grands trous béants dans sa coque jusque-là si fière et l'étrave semblait bien enfoncée. On eût dit que les pompes réussissaient tout juste à équilibrer l'entrée d'eau. Les trois mâts de hune avaient disparu et les voiles claquaient au vent en longs rubans de toile. Des corps restaient accrochés dans les hunes et de grandes taches écarlates luisaient sur les ponts arrachés et tordus. Pour la première fois depuis le début de leur combat, il entendit au loin le grondement de l'autre bataille, lointaine, impersonnelle encore.

Bolitho fit un nouvel effort pour se reprendre. « Leste, monsieur Herrick, le combat n'est pas achevé. »

Si seulement ses hommes voulaient s'arrêter de clamer leur joie. Si seulement il avait pu se retirer, rester seul un moment.

Herrick agita le bras : « Dégagez, les gars ! nous reprendrons cette épave plus tard, tout à loisir. »

Bolitho s'approcha du pavois. De l'autre côté du vide, il apercevait Neale, debout là où il l'avait laissé, près de la roue. « Dites à mon ordonnance de transporter M. Okes et le capitaine Rennie à notre bord. » Bolitho vit l'angoisse soudaine de Herrick et sentit le désespoir l'envahir à nouveau. « Pas Stockdale, monsieur Herrick ? »

Herrick acquiesça. « Il est tombé pendant que vous combattiez sur la poupe, Monsieur. Il vous défendait par-

derrière contre les tireurs. » Il tenta de sourire. « Je suis sûr que c'est ce qu'il aurait souhaité. »

Bolitho le regardait fixement. Stockdale était mort et il ne l'avait même pas vu tomber.

Farquhar s'avança, les traits violemment animés. « Capitaine, Monsieur : le vigie annonce que notre flotte a brisé la ligne ennemie en deux endroits. » Il regarda tout autour de lui les visages tachés, figés. « Rodney a brisé la ligne française. Entendez-vous ? »

Bolitho sentit sur sa joue la brise qui tel un étranger intimidé tentait de s'infiltrer dans la puanteur du combat. De Grasse était donc battu. Il regarda au-dessous de lui la frégate lourdement gîtée et sentit l'émotion lui piquer les yeux. Tant de sacrifices auraient donc été inutiles, au bout du compte ?

Herrick lui prit le bras et dit d'une voix rauque : « Regardez, Monsieur, là-bas. »

Comme le vent plus frais écartait le rideau de fumée des navires meurtris, Bolitho aperçut la haute silhouette du trois-ponts. Ses canons étaient toujours en batterie et sa peinture brillait au soleil, parfaitement indemne. Tout au long du combat, il était resté là, impuissant ou peu soucieux d'affronter un corps à corps mortel, et pas une goutte de sang britannique n'avait été versée par ses armes.

Et pourtant, malgré tout cela, un autre pavillon flottait au-dessus du sien, le même qui claquait à présent sur le *Cassius* démâté et à bord de *l'Ondine,* le même que celui de la *Phalarope* et de la frégate *Volcano* victorieuse qui réapparaissait à présent à travers les tourbillons du dernier banc de fumée.

« Avez-vous encore besoin d'autre chose, Monsieur ? » demanda Herrick sobrement. « Il a baissé pavillon devant vous. »

Bolitho acquiesça, puis escalada la lisse. « Nous allons remettre le navire en route, monsieur Herrick, mais je crains bien qu'il ne puisse jamais plus combattre. »

« Il y aura d'autres navires, Monsieur », répondit Herrick tout bas.

Bolitho descendit sur le passavant de la *Phalarope* et se dirigea lentement vers l'arrière au-dessus des canonniers épuisés et suants.

« D'autres navires. » Il toucha la rambarde déchiquetée et sourit avec tristesse. « Mais pas comme celui-ci, monsieur Herrick. » Inclinant la tête, il regarda le pavillon là-haut.

« Pas comme la *Phalarope*. »

ÉPILOGUE

Le lieutenant Thomas Herrick serra sa capote autour de ses épaules et saisit son petit sac de voyage. Tout autour de la place privée de galets, les maisons étaient couvertes de neige et le vent qui, venant de la baie de Falmouth, frappait la terre avec obstination et semblait lui transpercer les os jusqu'à la mœlle, lui disait bien qu'il allait encore neiger. Il resta un moment à regarder les palefreniers qui conduisaient les chevaux fumants dans la cour de l'auberge et laissaient là, seul et vide, le coche boueux dont Herrick venait de descendre. Derrière les fenêtres de l'auberge, il apercevait un feu sympathique et il entendait des voix, des rires, une conversation animée.

Il fut soudain tenté d'y entrer et de se joindre à ces inconnus. Le trajet depuis Plymouth avait été long, et les quatre jours passés sur la route pour venir du Kent lui laissaient une impression de lassitude, d'épuisement. Mais en levant les yeux vers la masse de Pendenis Castle que dissimulait la brume et vers le morne coteau au-delà, il sut que ce n'était qu'un accès de timidité. Il tourna résolument le dos à l'auberge et se mit à grimper la ruelle étroite qui partait de la place. Tout lui semblait plus petit que dans son souvenir ; même l'église avec son mur bas, et les pierres gisantes du cimetière paraissaient s'être rapetissées depuis sa dernière et unique visite. Il fit un pas de côté et mit le pied dans un monticule de neige boueuse pour éviter deux enfants qui remontaient la pente en criant, tirant derrière eux un traîneau rudimentaire. Ni l'un ni l'autre ne lui jetèrent le moindre regard. Cela aussi était différent.

Herrick baissa la tête. Une violente bourrasque soulevant la neige d'une haie basse la lui jeta au visage, et quand il releva les yeux, il vit la vieille maison, carrée, grise, se dresser devant lui telle une image issue de ses souvenirs. Il accéléra le pas, soudain nerveux et incertain.

Il entendit tinter la cloche au fond de la maison ; à peine eut-il lâché la lourde poignée de fer que la porte s'ouvrit, laissant apparaître une petite femme blonde, proprement vêtue d'une robe sombre et d'un bonnet blanc, qui s'effaça pour l'accueillir.

Herrick dit d'un ton mal assuré : « Bonjour, madame, je me nomme Herrick, je viens de l'autre côté de l'Angleterre. »

Elle prit son manteau, son chapeau et le regarda avec un étrange sourire. « C'est un long voyage, Monsieur. Le maître vous attend. »

Au même instant, la porte à l'autre bout du hall s'ouvrit d'un coup et Bolitho s'avança à sa rencontre. Ils restèrent un long moment immobiles tous deux, les mains nouées en une étreinte qu'ils hésitaient à rompre.

Puis, Bolitho lui dit : « Entrez dans mon bureau, Thomas, il y a là un bon feu qui vous attend. »

Herrick se laissa conduire vers un profond fauteuil de cuir et parcourut des yeux les vénérables portraits alignés le long des boiseries.

Bolitho le regardait avec gravité. « Je suis heureux que vous soyez venu, Thomas. Plus heureux que je ne puis dire. » Il semblait mal à l'aise.

« Tant de souvenirs me reviennent à présent », dit Herrick. « Voici seulement un an et un mois que nous levions l'ancre à Falmouth et faisions route ensemble vers les Antilles. » Il hocha tristement la tête. « A présent tout est fini. La paix est signée à Versailles. »

Bolitho fixait le feu dont les reflets jouaient sur ses cheveux sombres et ses yeux gris et fermes. « Mon père est mort, Thomas », dit-il soudain. Il fit une pause tandis que Herrick se redressait dans son fauteuil. « Et Hugh aussi, mon frère. »

Herrick ne sut que dire. Il aurait voulu trouver quelques mots de réconfort, quelque chose qui pût effacer le chagrin qui perçait dans la voix de Bolitho. Il n'eut guère d'effort à faire pour oublier les mois qui venaient de s'écouler, pour revenir aux suites de la bataille, au moment où la *Phalarope* durement éprouvée était parvenue, non sans peine, à Antigua pour y subir quelques réparations. Herrick savait que l'on avait offert à

Bolitho un retour immédiat en Angleterre avec la possibilité d'un commandement plus important, mais il était demeuré à bord de la frégate pour l'aider à franchir toutes les indignités du chantier et pour surveiller les soins donnés à ses hommes blessés.

Puis octobre était venu et la *Phalarope,* à demi réparée seulement, avait reçu l'ordre de regagner l'Angleterre. La bataille des Saintes, comme on devait bientôt l'appeler, avait été le dernier grand combat de cette malheureuse guerre. Lorsque la frégate laissa tomber son ancre au fond, à Spithead, l'Angleterre déjà se réjouissait de la paix. Ce n'était pas un accord satisfaisant, mais l'Angleterre était restée trop longtemps sur la défensive et, comme Pitt l'avait fait remarquer à la Chambre, « une guerre défensive ne peut se terminer que par une défaite inévitable ».

Bolitho avait quitté son navire à Portsmouth, mais seulement après que tous ses hommes avaient été dûment mis en congé et des lettres de crédit avaient été envoyées aux familles de ses nombreux morts. Puis, sans un mot, il était parti pour Falmouth.

Herrick, en tant que second, était demeuré pour mettre le navire en cale sèche, après quoi lui aussi avait regagné son foyer, dans le Kent.

La lettre de Bolitho était arrivée quelques jours plus tard et Herrick était parti pour la Cornouailles sans savoir au juste si l'invitation était sincère ou de simple courtoisie.

Mais à présent seulement, dans cette grande pièce sombre où la mince silhouette de Bolitho se détachait devant le feu, il comprenait : Bolitho était tout à fait seul maintenant.

« Je suis désolé », dit-il tout bas. « Je ne savais pas. »

« Mon père est mort voilà trois mois », dit Bolitho. Il eut un bref sourire, un peu amer. « Hugh s'en est allé quelques mois après la bataille des Saintes. Il a été tué accidentellement. Un cheval emballé, je crois. »

Herrick le scrutait fixement. « Comment savez-vous tout cela ? »

Bolitho ouvrit une armoire et posa une épée sur la table. Elle brilla à la lueur du feu d'un bref éclat qui fit oublier un instant ses ors ternis et son fourreau usé.

« Hugh a renvoyé ceci à mon père afin qu'il me la rende », dit-il calmement. Il se retourna vers le feu. « Il a écrit qu'il estimait qu'elle me revenait de droit. »

La porte s'ouvrit et la petite femme blonde entra, portant un plateau chargé de verres de punch chaud.

Bolitho sourit. « Merci, madame Ferguson. Nous allons dîner sans retard. »

Quand la porte se referma, Bolitho lut l'interrogation sur le visage de Herrick. « Oui, c'est la femme de Ferguson, mon comptable. Lui aussi travaille pour moi. »

Herrick hocha la tête et saisit l'un des gobelets. « Il a perdu un bras aux Saintes, il me semble ? »

Bolitho remplit son verre et l'approcha de la lueur du feu. « Sa femme n'est pas morte pendant son absence et Ferguson est à présent ici une sorte de héros. » Cela semblait l'amuser et Herrick vit l'ancien sourire jouer au coin de sa bouche. « La guerre est finie maintenant, Thomas », ajouta Bolitho. « Nous voici tous deux sans emploi. Je me demande quel sera l'avenir des gens de notre espèce ? »

« Cette paix ne saurait durer » répondit Herrick pensif.

Il leva son gobelet : « A nos vieux amis, Monsieur. » Il fit une pause, car les souvenirs se bousculaient dans sa mémoire. « A notre navire, que Dieu le bénisse ! »

Bolitho vida son verre et crispa ses mains derrière lui. Ce geste inconscient frappa Herrick comme un coup de poignard. Il revécut le sifflement des boulets, le vacarme et le tonnerre du combat, et Bolitho arpentant la dunette comme un homme plongé dans ses pensées.

« Et vous, Monsieur, que ferez-vous à présent ? » Bolitho haussa les épaules. « J'ai quelques chances de devenir propriétaire terrien, sans doute, et magistrat comme mon père. » Il leva les yeux vers les portraits. « Mais je peux attendre, attendre un autre navire. »

La porte s'ouvrit à nouveau et un homme drapé dans un tablier vert demanda : « Désirez-vous d'autre vin de la cave, capitaine ? »

Herrick bondit sur ses pieds. « Grand Dieu, Allday ! » Allday sourit timidement. « Eh oui, monsieur Herrick, c'est bien moi ! »

Bolitho les regardait l'un après l'autre. « Après la mort de Stockdale, Allday m'a dit qu'il avait changé d'avis et qu'il ne voulait plus quitter le service. » Il eut un triste sourire. « Si la chance le veut, nous retournerons donc en mer tous les deux. »

Bolitho saisit l'épée et la tint à deux mains. Par-dessus son épaule, il ajouta assez bas : « Quand cette heure viendra, j'aurai besoin d'un bon second, Thomas. » Se retournant, il fixa Herrick droit dans les yeux.

Herrick sentit une chaleur soudaine parcourir son corps, balayant les doutes et les incertitudes. Il leva son gobelet. « Il n'y a pas loin d'ici au Kent, Monsieur. Je serai prêt quand vous me le direz. »

Bolitho détourna la tête et regarda la neige qui frappait les fenêtres. Un long moment, il scruta le ciel gris parcouru de nuages pressés et imagina qu'il entendait le vent siffler dans les haubans et le gréement bien tendu, et les embruns passer par-dessus la lisse sous le vent.

Puis il se retourna vers son ami et lui dit d'un ton ferme : « Venez, Thomas, nous avons tant de choses à nous dire ! »

Allday les regarda se diriger vers la salle à manger, puis, un léger sourire aux lèvres, il s'en alla remettre soigneusement l'épée à sa place.

Fin du Tome 5